



DAD A ... MA DE ...
CIÓN G ... BIRING ...

PRINCEP
DE
PASCAL

OPUS
PRIMUM

BJ901
P41
c.1

ERAL DE



1080043503

*apertenerse a Gertrudes
De la Baume*

E#46#99 190

PENSÉES
DE
M. PASCAL.

14



Capilla Alfonsina
Biblioteca Universitaria

62028

B1961

P41



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA

DIRECCIÓN GENERAL

DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN



PRÉFACE,

Où l'on fait voir de quelle maniere ces Pensées ont été écrites & recueillies ; ce qui en a fait retarder l'impression ; quel étoit le dessein de Monsieur Pascal dans cet Ouvrage, & de quelle sorte il a passé les dernieres années de sa vie.

MONSIEUR PASCAL ayant quitté fort jeune l'étude des Mathématiques, de la Physique & des autres sciences profanes, dans lesquelles il avoit fait un si grand progrès, qu'il y a eu assurément peu de personnes qui aient pénétré plus avant que lui dans les matieres particulieres qu'il en a traitées; il commença vers la trentieme année de son âge à s'appliquer à des

a 113 7290

vj P R E F A C E.

choses plus sérieuses & plus relevées, & à s'adonner uniquement, autant que sa santé le put permettre, à l'étude de l'Écriture, des Pères & de la Morale Chrétienne.

Mais quoiqu'il n'ait pas moins excellé dans ces sortes de sciences, qu'il avoit fait dans les autres, comme il l'a bien fait paroître par des Ouvrages qui passent pour assez achevés en leur genre, on peut dire néanmoins que si Dieu eût permis qu'il eût travaillé quelque temps à celui qu'il avoit dessein de faire sur la Religion, & auquel il vouloit employer tout le reste de sa vie, cet Ouvrage eût beaucoup surpassé tous les autres qu'on a vus de lui; parce qu'en effet les vues qu'il avoit sur ce sujet étoient infiniment au-dessus de celles qu'il avoit sur toutes les autres choses.

Je crois qu'il n'y aura personne qui n'en soit facilement persuadé en voyant seulement le peu que l'on en donne à présent, quelque im-

P R E F A C E. vij

parfait qu'il paroisse; & principalement sachant la maniere dont il y a travaillé, & toute l'histoire du recueil qu'on en a fait. Voici comment tout cela s'est passé.

Monsieur Pascal conçut le dessein de cet Ouvrage plusieurs années avant sa mort: mais il ne faut pas néanmoins s'étonner s'il fut si longtemps sans en rien mettre par écrit; car il avoit toujours accoutumé de songer beaucoup aux choses, & de les disposer dans son esprit avant que de les produire au dehors, pour bien considérer & examiner avec soin celles qu'il falloit mettre les premières ou les dernières, & l'ordre qu'il leur devoit donner à toutes, afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il désiroit. Et comme il avoit une mémoire excellente, & qu'on peut dire même prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avoit jamais rien oublié de ce qu'il avoit une fois bien imprimé dans son esprit; lorsqu'il s'étoit ainsi quelque

viiij *P R E F A C E.*

temps appliqué à un sujet, il ne craignoit pas que les pensées qui lui étoient venues pussent jamais lui échapper : & c'est pourquoi il différoit assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eût pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toujours été languissante & imparfaite, ne fût pas assez forte pour lui permettre de travailler avec application.

C'est ce qui a été cause que l'on a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avoit déjà conçu touchant son dessein. Car il n'a presque rien écrit des principales raisons dont il vouloit se servir, des fondemens sur lesquels il prétendoit appuyer son Ouvrage, & de l'ordre qu'il vouloit y garder; ce qui étoit assurément très-considérable. Tout cela étoit tellement gravé dans son esprit & dans sa mémoire, qu'ayant négligé de les écrire, lorsqu'il l'auroit peut-être pu faire, il se trouva, lorsqu'il l'auroit bien voulu, hors d'état d'y pouvoir du tout travailler.

P R E F A C E. ix

Il se rencontra néanmoins une occasion, il y a dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avoit dans l'esprit sur ce sujet-là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en présence & à la priere de plusieurs personnes très-considérables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son Ouvrage: il leur représenta ce qui en devoit faire le sujet & la matière: il leur en rapporta en abrégé les raisons & les principes, & il leur expliqua l'ordre & la suite des choses qu'il y vouloit traiter. Et ces personnes, qui sont aussi capables qu'on le puisse être de juger de ces sortes de choses, avouent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus fort, de plus touchant, ni de plus convainquant; qu'elles en furent charmées, & que ce qu'elles virent de ce projet & de ce dessein, dans un discours de deux ou trois heures fait ainsi sur le champ & sans avoir

été prémédité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pouvoit être un jour, s'il étoit jamais exécuté & conduit à sa perfection par une personne dont elles connoissoient la force & la capacité; qui avoit accoutumé de tant travailler tous ses Ouvrages, qu'il ne se contentoit presque jamais de ses premières pensées, quelque bonnes qu'elles parussent aux autres, & qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois des piéces que tout autre que lui trouvoit admirables dès la première.

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui sont le plus d'impression sur l'esprit des hommes, & qui sont les plus propres à les persuader, il entreprit de montrer que la Religion Chrétienne avoit autant de marques de certitude & d'évidence, que les choses qui sont reçues dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein, il commença par une peinture de

l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le faire connoître au dedans & au-dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvemens de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui ayant toujours vécu dans une ignorance générale, & dans l'indifférence à l'égard de toutes choses, & sur-tout à l'égard de soi-même, vient enfin à se considérer dans ce tableau, & à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses auxquelles il n'a jamais pensé; & il ne sauroit remarquer sans étonnement & sans admiration tout ce que M. Pascal lui fait sentir de sa grandeur & de sa bassesse, de ses avantages & de ses foiblesses, du peu de lumière qui lui reste & des ténèbres qui l'environnent presque de toutes parts, & enfin de toutes les contrariétés étonnantes qui se trouvent dans sa nature. Il ne peut plus après cela demeurer dans l'indifférence, s'il a tant soit peu de raison; &

xij P R E F A C E.

quelque insensible qu'il ait été jusqu'alors, il doit souhaiter, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de connoître aussi d'où il vient, & ce qu'il doit devenir.

Mon sieur Pascal l'ayant mis dans cette disposition de chercher à s'instruire sur un doute si important, il l'adresse premièrement aux Philosophes; & c'est là qu'après lui avoir développé tout ce que les plus grands Philosophes de toutes les sectes ont dit sur le sujet de l'homme, il lui fait observer tant de défauts, tant de foiblesses, tant de contradictions & tant de faussetés dans tout ce qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas difficile à cet homme de juger que ce n'est pas là où il s'en doit tenir.

Il lui fait ensuite parcourir tout l'Univers & tous les âges, pour lui faire remarquer une infinité de Religions qui s'y rencontrent; mais il lui fait voir en même-temps par des raisons si fortes & si convain-

P R E F A C E. xiiij

quantes, que toutes ces Religions ne sont remplies que de vanité, que de folies, que d'erreurs, que d'égaremens & d'extravagances, qu'il n'y trouve rien encore qui puisse le satisfaire.

Enfin, il lui fait jeter les yeux sur le peuple Juif, & il lui en fait observer des circonstances si extraordinaires, qu'il attire facilement son attention. Après lui avoir représenté tout ce que ce peuple a de singulier, il s'arrête particulièrement à lui faire remarquer un livre unique par lequel il se gouverne, & qui comprend tout ensemble son histoire, sa loi & sa Religion. A peine a-t-il ouvert ce livre, qu'il y apprend que le monde est l'ouvrage d'un Dieu, & que c'est ce même Dieu qui a créé l'homme à son image, & qui l'a doué de tous les avantages du corps & de l'esprit qui convenoient à cet état. Quoiqu'il n'ait rien encore qui le convainque de cette vérité, elle ne laisse pas de lui plai-

re ; & la raison seule suffit pour lui faire trouver plus de vraisemblance dans cette supposition qu'un Dieu est l'auteur des hommes & de tout ce qu'il y a dans l'Univers, que dans tout ce que ces mêmes hommes se sont imaginé par leurs propres lumières. Ce qui l'arrête en cet endroit, est de voir, par la peinture qu'on lui a faite de l'homme, qu'il est bien éloigné de posséder tous ces avantages qu'il a dû avoir lorsqu'il est sorti des mains de son auteur ; mais il ne demeure pas longtemps dans ce doute : car, dès qu'il poursuit la lecture de ce même livre, il y trouve qu'après que l'homme eût été créé de Dieu dans l'état d'innocence & avec toute sorte de perfection, la première action qu'il fit, fut de se révolter contre son Créateur, & d'employer tous les avantages qu'il en avoit reçus pour l'offenser.

Monsieur Pascal lui fait alors comprendre que ce crime ayant été

le plus grand de tous les crimes en toutes les circonstances, il avoit été puni non-seulement dans ce premier homme, qui étant déchu par là de son état, tomba tout d'un coup dans la misere, dans la foiblesse, dans l'erreur & dans l'aveuglement; mais encore dans tous ses descendants à qui ce même homme a communiqué & communiquera encore sa corruption dans toute la suite des temps.

Il lui montre ensuite divers endroits de ce livre où il a découvert cette vérité. Il lui fait prendre garde qu'il n'y est plus parlé de l'homme que par rapport à cet état de foiblesse & de désordre ; qu'il y est dit souvent, que toute chair est corrompue, que les hommes sont abandonnés à leurs sens, & qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il lui fait voir encore que cette première chute est la source non-seulement de tout ce qu'il y a de plus incompréhensible dans la nature de

xvj P R E F A C E.

l'homme, mais aussi d'une infinité d'effets qui sont hors de lui, & dont la cause lui est inconnue. Enfin, il lui représente l'homme si bien dépeint dans tout ce livre, qu'il ne lui paroît plus différent de la première image qu'il lui en a tracée.

Ce n'est pas assez d'avoir fait connoître à cet homme son état plein de misère; M. Pascal lui apprend encore qu'il trouvera dans ce même livre de quoi se consoler. Et en effet il lui fait remarquer qu'il y est dit que le remède est entre les mains de Dieu; que c'est à lui que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent; qu'il se laissera fléchir, & qu'il enverra même un libérateur aux hommes, qui satisfera pour eux, & qui réparera leur impuissance.

Après qu'il lui a expliqué un grand nombre de remarques très-particulières sur le livre de ce peuple, il lui fait encore considérer que c'est le seul qui ait parlé dignement de

P R E F A C E. xvij

l'Être souverain, & qui ait donné l'idée d'une véritable Religion. Il lui en fait concevoir les marques les plus sensibles, qu'il applique à celles que ce livre a enseignées; & il lui fait faire une attention particulière sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore: ce qui est un caractère tout singulier, & qui la distingue visiblement de toutes les autres Religions, dont la fausseté paroît par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoique M. Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'étoit proposé de persuader insensiblement, ne lui ait encore rien dit qui le puisse convaincre des vérités qu'il lui a fait découvrir; il l'a mis néanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourvu qu'on puisse lui faire voir qu'il doit s'y rendre, & de souhaiter même de tout son cœur qu'elles soient solides & bien fondées, puisqu'il y trou-

xviii *P R E F A C E.*

ve de si grands avantages pour son repos & pour l'éclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'état où devoit être tout homme raisonnable, s'il étoit une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que M. Pascal vient de représenter; & il y a sujet de croire qu'après cela il se rendroit facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude & l'évidence de toutes ces vérités importantes dont il avoit parlé, & qui sont le fondement de la Religion Chrétienne qu'il avoit dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ses preuves, après qu'il eut montré en général que les vérités dont il s'agissoit, étoient contenues dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvoit douter, il s'arrêta principalement au livre de Moïse, où ces vérités sont particulièrement répandues, & il fit voir par un très-grand nombre de circonstances indubita-

P R E F A C E. xix

bles, qu'il étoit également impossible que Moïse eût laissé par écrit des choses fausses, ou que le peuple à qui il les avoit laissées s'y fût laissé tromper, quand même Moïse auroit été capable d'être fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportés dans ce livre; & comme ils sont d'une grande conséquence pour la Religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'étoit pas possible qu'ils ne fussent vrais, non-seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent, & qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle manière toute la loi de Moïse étoit figurative; que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs n'avoit été que la figure des vérités accomplies à la venue du Messie; & que le voile qui couvroit ces figures ayant été levé, il étoit aisé d'en voir l'accomplissement & la consommation parfaite

xx P R E F A C E.

en faveur de ceux qui ont reçu
Jesus-Christ.

M. Pascal entreprit ensuite de
prouver la vérité de la Religion par
les prophéties ; & ce fut sur ce sujet
qu'il s'étendit beaucoup plus que
sur les autres. Comme il avoit beau-
coup travaillé là-dessus , & qu'il
avoit sur ce sujet des vues qui lui
étoient toutes particulières , il les
expliqua d'une manière fort intel-
ligible , il en fit voir le sens & la
suite avec une facilité merveilleuse,
& il les mit dans tout leur jour &
dans toute leur force.

Enfin , après avoir parcouru les
livres de l'ancien Testament , &
fait encore plusieurs observations
convainquantes pour servir de fon-
demens & de preuves à la vérité de
la Religion , il entreprit encore de
parler du nouveau Testament , &
de tirer ses preuves de la vérité mê-
me de l'Evangile.

Il commença par Jesus-Christ ;
& quoiqu'il l'eût déjà prouvé invin-

P R E F A C E. xxj

ciblement par les prophéties & par
toutes les figures de la loi , dont on
voyoit en lui l'accomplissement
parfait , il apporta encore beaucoup
de preuves tirées de sa Personne
même , de ses miracles , de sa doc-
trine & des circonstances de sa vie.

Il s'arrêta ensuite sur les Apôtres :
& pour faire voir la vérité de la foi
qu'ils ont publiée hautement par-
tout , après avoir établi qu'on ne
pouvoit les accuser de fausseté qu'en
supposant , ou qu'ils avoient été des
fourbes , ou qu'ils avoient été trom-
pés eux-mêmes , il fit voir claire-
ment que l'une & l'autre de ces sup-
positions étoient également impos-
sibles.

Enfin , il n'oublia rien de tout ce
qui pouvoit servir à la vérité de
l'histoire évangélique , faisant de
très-belles remarques sur l'Evangile
même , sur le style des Evangélistes
& sur leurs personnes ; sur les Apô-
tres en particulier & sur leurs écrits ;
sur le nombre prodigieux de mira-

xxij P R E F A C E.

cles; sur les Martyrs, sur les Saints; en un mot, sur toutes les voies par lesquelles la Religion Chrétienne s'est entièrement établie. Et quoiqu'il n'eût pas le loisir dans un simple discours de traiter au long une si vaste matière, comme il avoit dessein de faire dans son Ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvoit être l'ouvrage des hommes, & qu'il n'y avoit que Dieu seul qui eût pu conduire l'événement de tant d'effets différens, qui concourent tous également à prouver d'une manière invincible, la Religion qu'il est venu lui-même établir parmi les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent, que comme l'abrégé du grand Ouvrage qu'il méditoit: & c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présens, qu'on a su

P R E F A C E. xxiiij

depuis le peu que je viens d'en rapporter.

On verra, parmi les fragmens que l'on donne au Public, quelque chose de ce grand dessein de M. Pascal; mais on y en verra bien peu: & les choses mêmes que l'on y trouvera sont si imparfaites, si peu étendues & si peu digérées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée très-grossière de la manière dont il avoit envie de les traiter.

Au reste, il ne faut pas s'étonner si dans le peu qu'on en donne, on n'a pas gardé son ordre & sa suite pour la distribution des matières. Comme on n'avoit presque rien qui se suivît, il eût été inutile de s'attacher à cet ordre; & l'on s'est contenté de les disposer à peu près en la manière qu'on a jugé être plus propre & plus convenable à ce que l'on en avoit. On espère même qu'il y aura peu de personnes qui, après avoir bien conçu une fois le dessein de M. Pascal, ne suppléent d'eux-

xxiv P R E F A C E.

mêmes au défaut de cet ordre, & qui, en considérant avec attention les diverses matieres répandues dans ces fragmens, ne jugent facilement où elles doivent être rapportées, suivant l'idée de celui qui les avoit écrites.

Si l'on avoit seulement ce discours-là parécrit tout au long, & en la maniere qu'il fut prononcé, l'on auroit quelque sujet de se consoler de la perte de cet Ouvrage, & l'on pourroit dire qu'on en auroit au moins un petit échantillon, quoique fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laissé, ni l'un, ni l'autre. Car peu de temps après il tomba malade d'une maladie de langueur & de foiblesse, qui dura les quatre dernieres années de sa vie, & qui, quoiqu'elle parût fort peu au-dehors, & qu'elle ne l'obligeât pas de garder le lit ni la chambre, ne laissoit pas de l'incommoder beaucoup, & de le rendre presque incapable de s'appliquer à quoi que

ce

P R E F A C E. xxv

ce soit; de sorte que le plus grand soin & la principale occupation de ceux qui étoient auprès de lui, étoit de le détourner d'écrire, & même de parler de tout ce qui demandoit quelque application & quelque contention d'esprit, & de ne l'entretenir que de choses indifférentes, & incapables de le fatiguer.

C'est néanmoins pendant ces quatre années de langueur & de maladie qu'il a fait & écrit tout ce que l'on a de lui de cet Ouvrage qu'il méditoit, & tout ce que l'on en donne au Public. Car, quoiqu'il attendît que sa santé fût entièrement rétablie pour y travailler tout de bon, & pour écrire les choses qu'il avoit déjà digérées & disposées dans son esprit; cependant lorsqu'il lui survenoit quelques nouvelles pensées, quelques vues, quelques idées, ou même quelque tour, & quelques expressions qu'il prévoyoit lui pouvoir un jour servir pour son dessein; comme il n'étoit pas alors en état

b

de s'y appliquer aussi fortement qu'il faisoit quand il se portoit bien, ni de les imprimer dans son esprit & dans sa mémoire, il aimoit mieux en mettre quelque chose par écrit, pour ne les pas oublier; & pour cela il prenoit le premier morceau de papier qu'il trouvoit sous sa main, sur lequel il mettoit sa pensée en peu de mots, & fort souvent même seulement à demi mot; car il ne l'écrivoit que pour lui: & c'est pourquoy il se contentoit de le faire fort légèrement pour ne pas se fatiguer l'esprit, & d'y mettre seulement les choses qui étoient nécessaires, pour le faire ressouvenir des vucs & des idées qu'il avoit.

C'est ainsi qu'il a fait la plupart des fragmens qu'on trouvera dans ce Recueil; de sorte qu'il ne faut pas s'étonner s'il y en a quelques-uns qui semblent assez imparfaits, trop courts & trop peu expliqués, & dans lesquels on peut même trouver des termes & des expressions

moins propres & moins élégantes. Il arrivoit néanmoins quelquefois qu'ayant la plume à la main, il ne pouvoit s'empêcher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées, & de les étendre un peu davantage, quoique ce ne fût jamais avec la force & l'application d'esprit qu'il auroit pu faire en parfaite santé. Et c'est pourquoy l'on en trouvera aussi quelques-unes plus étendues & mieux écrites, & des chapitres plus suivis & plus parfaits que les autres. Voilà de quelle maniere ont été écrites ces Pensées. Et je crois qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement par ces légers commencemens, & par ces foibles essais d'une personne malade, qu'il n'avoit écrits que pour lui seul, & pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignoit de perdre, & qu'il n'a jamais revus, ni retouchés, quel eût été l'Ouvrage entier, si M. Pascal eût pu recouvrer sa parfaite santé, & y mettre la dernière main; lui

xxviij *P R E F A C E.*

qui savoit disposer les choses dans un si beau jour & un si bel ordre ; qui donnoit un tour si particulier, si noble & si relevé à tout ce qu'il vouloit dire ; qui avoit dessein de travailler cet Ouvrage plus que tous ceux qu'il avoit jamais faits ; qui y vouloit employer toute la force d'esprit & tous les talens que Dieu lui avoit donnés ; & duquel il a dit souvent qu'il lui falloit dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savoit le dessein qu'avoit M. Pascal de travailler sur la Religion, l'on eut un très-grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avoit faits sur cette matiere. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre & sans aucune suite ; parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étoit que les premieres expressions de ses pensées, qu'il écrivoit sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venoient dans l'esprit ; & tout

P R E F A C E. xxix

cela étoit si imparfait & si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La premiere chose que l'on fit, fut de les faire copier tels qu'ils étoient, & dans la même confusion qu'on les avoit trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, & qu'on eut plus de facilité de les lire & de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, & la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort long-temps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très-grande considération le demandassent souvent avec des instances & des sollicitations fort pressantes ; parce que l'on jugeoit bien que l'on ne pouvoit pas remplir l'attente & l'idée que tout le monde avoit de cet Ouvrage, dont l'on avoit déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu'ils étoient.

Mais enfin on fut obligé de céder

xxviij *P R E F A C E.*

qui savoit disposer les choses dans un si beau jour & un si bel ordre ; qui donnoit un tour si particulier, si noble & si relevé à tout ce qu'il vouloit dire ; qui avoit dessein de travailler cet Ouvrage plus que tous ceux qu'il avoit jamais faits ; qui y vouloit employer toute la force d'esprit & tous les talens que Dieu lui avoit donnés ; & duquel il a dit souvent qu'il lui falloit dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on savoit le dessein qu'avoit M. Pascal de travailler sur la Religion, l'on eut un très-grand soin, après sa mort, de recueillir tous les écrits qu'il avoit faits sur cette matiere. On les trouva tous ensemble enfilés en diverses liasses, mais sans aucun ordre & sans aucune suite ; parce que, comme je l'ai déjà remarqué, ce n'étoit que les premieres expressions de ses pensées, qu'il écrivoit sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles lui venoient dans l'esprit ; & tout

P R E F A C E. xxix

cela étoit si imparfait & si mal écrit, qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La premiere chose que l'on fit, fut de les faire copier tels qu'ils étoient, & dans la même confusion qu'on les avoit trouvés. Mais lorsqu'on les vit en cet état, & qu'on eut plus de facilité de les lire & de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, & la plupart si peu expliqués, qu'on fut fort long-temps sans penser du tout à les faire imprimer, quoique plusieurs personnes de très-grande considération le demandassent souvent avec des instances & des sollicitations fort pressantes ; parce que l'on jugeoit bien que l'on ne pouvoit pas remplir l'attente & l'idée que tout le monde avoit de cet Ouvrage, dont l'on avoit déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'état qu'ils étoient.

Mais enfin on fut obligé de céder

xxx P R E F A C E.

à l'impaticence & au grand désir que tout le monde témoignoit de les voir imprimés : & l'on s'y porta d'autant plus aisément, que l'on crut que ceux qui les liroient, seroient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché, d'avec une piece achevée, & pour juger de l'Ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fût ; & ainsi l'on se résolut de les donner au Public. Mais comme il y avoit plusieurs manieres de l'exécuter, l'on a été quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devoit prendre.

La premiere qui vint dans l'esprit, & celle qui étoit sans doute la plus facile, étoit de les faire imprimer tout de suite dans le même état qu'on les avoit trouvés. Mais l'on jugea bientôt que de le faire de cette sorte, c'eût été perdre presque tout le fruit qu'on en pouvoit espérer ; parce que les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires

P R E F A C E. xxxj

& plus étendues, étant mêlées & comme absorbées parmi tant d'autres imparfaites, obscures, à demi digérées, & quelques-unes même presque inintelligibles à tout autre qu'à celui qui les avoit écrites, il y avoit tout sujet de croire que les unes seroient rebuter les autres, & que l'on ne considéreroit ce volume grossi inutilement de tant de pensées imparfaites, que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, & qui ne pouvoit servir à rien.

Il y avoit une autre maniere de donner ces écrits au Public, qui étoit d'y travailler auparavant, d'éclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui étoient imparfaites, & en prenant dans tous ces fragmens le dessein de M. Pascal, de suppléer en quelque sorte l'Ouvrage qu'il vouloit faire. Cette voie eût été assurément la plus parfaite ; mais il étoit aussi très-difficile de la bien exécuter. L'on s'y est néanmoins arrêté assez long-temps, & l'on avoit en

xxxij P R E F A C E.

effet commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejeter, aussi-bien que la première; parce que l'on a considéré qu'il étoit presque impossible de bien entrer dans la pensée & dans le dessein d'un Auteur, & sur-tout d'un Auteur mort; & que ce n'eût pas été donner l'Ouvrage de M. Pascal, mais un Ouvrage tout différent.

Ainsi, pour éviter les inconvéniens qui se trouvoient dans l'une & l'autre de ces manières de faire paroître ces écrits, l'on en a choisi une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce Recueil. L'on a pris seulement parmi ce nombre de Pensées celles qui ont paru les plus claires & les plus achevées; & on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien ajouter, ni changer; si ce n'est qu'au lieu qu'elles étoient sans suite, sans liaison, & dispersées confusément de côté & d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, & réduit sous les mêmes titres

P R E F A C E. xxxiiij

celles qui étoient sur les mêmes sujets; & l'on a supprimé toutes les autres, qui étoient, ou trop obscures, ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussi de très-belles choses, & qu'elles ne fussent capables de donner de grandes vues à ceux qui les entendoient bien. Mais, comme l'on ne vouloit pas travailler à les éclaircir & à les achever, elles eussent été entièrement inutiles en l'état qu'elles sont: & afin que l'on en ait quelque idée, j'en rapporterai ici seulement une, pour servir d'exemple, & par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voici donc quelle est cette pensée, & en quel état on l'a trouvée parmi ces fragmens: *Un artisan qui parle des richesses, un Procureur qui parle de la guerre, de la royauté, &c. Mais le riche parle bien des richesses, le Roi parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, & Dieu parle bien de Dieu.*

Il y a dans ce fragment une fort belle pensée: mais il y a peu de personnes qui la puissent voir, parce qu'elle y est expliquée très-imparfaitement & d'une manière fort obscure, fort courte, & fort abrégée; en sorte que, si on ne lui avoit souvent oui dire de bouche la même pensée, il seroit difficile de la reconnoître dans une expression si confuse & si embrouillée. Voici à peu près en quoi elle consiste.

Il avoit fait plusieurs remarques très-particulières sur le style de l'Écriture, & principalement de l'Évangile, & il y trouvoit des beautés que peut-être personne n'avoit remarquées avant lui. Il admiroit, entre autres choses, la naïveté, la simplicité, & pour le dire ainsi, la froideur avec laquelle il semble que Jésus-Christ y parle des choses les plus grandes & les plus relevées; comme sont, par exemple, le royaume de Dieu, la gloire que posséderont les Saints dans le ciel, les pei-

nes de l'enfer, sans s'y étendre, comme ont fait les Peres & tous ceux qui ont écrit sur ces matières; & il disoit que la véritable cause de cela étoit, que ces choses, qui, à la vérité, sont infiniment grandes & relevées à notre égard, ne le sont pas de même à l'égard de Jésus-Christ, & qu'ainsi il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte, sans étonnement & sans admiration; comme l'on voit, sans comparaison, qu'un Général d'armée parle tout simplement & sans s'émouvoir du siège d'une place d'importance, & du gain d'une grande bataille; & qu'un Roi parle froidement d'une somme de quinze ou vingt millions, dont un particulier & un artisan ne parleroient qu'avec de grandes exagérations. ®

Voilà quelle est la pensée qui est contenue & renfermée sous le peu de paroles qui composent ce fragment; & cette considération, jointe à quantité d'autres semblables, pou-

xxxvj P R E F A C E.

voit servir assurément, dans l'esprit des personnes raisonnables & qui agissent de bonne foi, de quelque preuve de la divinité de J. C.

Je crois que ce seul exemple peut suffire non-seulement pour faire juger quels sont à peu près les autres fragmens que l'on a retranchés, mais aussi pour faire voir le peu d'application & la négligence, pour ainsi dire, avec laquelle ils ont presque tous été écrits; ce qui doit bien convaincre de ce que j'ai dit, que Monsieur Pascal ne les avoit écrits en effet que pour lui seul, & sans aucune pensée qu'ils dussent jamais paroître en cet état: & c'est aussi ce qui fait espérer que l'on sera assez porté à excuser les défauts qui pourront s'y rencontrer.

Que s'il se trouve encore dans ce Recueil quelques pensées un peu obscures, je pense que pour peu qu'on veuille s'y appliquer, on les comprendra néanmoins très-facilement, & qu'on demeurera d'accord

P R E F A C E. xxxvii

que ce ne sont pas les moins belles, & qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les éclaircir par un grand nombre de paroles, qui n'auroient servi qu'à les rendre traînantes & languissantes, & qui en auroient ôté une des principales beautés, qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragmens du chapitre des Preuves de Jesus-Christ par les prophéties, page 105. qui est conçu en ces termes: *Les Prophetes sont mêlés de prophéties particulieres, & de celles du Messie; afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, & que les prophéties particulieres ne fussent pas sans fruit.* Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les Prophetes, qui n'a-voient en vue que le Messie, & qui sembloient ne devoir prophétiser que de lui & de ce qui le regardoit, ont néanmoins souvent prédit des choses particulieres qui paroissent

xxxviii *P R E F A C E.*

assez indifférentes & assez inutiles à leur dessein. Il dit que c'étoit afin que ces événemens particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde en la maniere qu'ils les avoient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour Prophètes, & qu'ainsi l'on ne pût douter de la vérité & de la certitude de toutes les choses qu'ils prophétisoient du Messie. De sorte que par ce moyen les prophéties du Messie tiroient en quelque façon leurs preuves & leur autorité de ces prophéties particulières, vérifiées & accomplies; & ces prophéties particulières servant ainsi à prouver & à autoriser celles du Messie, elles n'étoient pas inutiles & infructueuses. Voilà le sens de ce fragment, étendu & développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prit bien plus de plaisir de le découvrir soi-même dans ces paroles obscures, que de le voir ainsi éclairci & expliqué.

Il est encore, ce me semble, assez

P R E F A C E. xxxix

à propos, pour détromper quelques personnes qui pourroient peut-être s'attendre de trouver ici des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & de plusieurs autres articles de la Foi chrétienne, de les avertir que ce n'étoit pas là le dessein de Monsieur Pascal. Il ne prétendoit point prouver toutes ces vérités de la Religion par de telles démonstrations, fondées sur des principes évidens, capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ni par des raisonnemens métaphysiques, qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ni par des lieux communs tirés de divers effets de la nature, mais par des preuves morales qui vont plus au cœur qu'à l'esprit: c'est-à-dire, qu'il vouloit plus travailler à toucher & à disposer le cœur, qu'à convaincre & à persuader l'esprit; parce qu'il savoit que les passions & les attachemens vicieux, qui corrompent

xl P R E F A C E.

le cœur & la volonté, sont les plus grands obstacles & les principaux empêchemens que nous ayons à la Foi, & que, pourvu qu'on pût lever ces obstacles, il n'étoit pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières & les raisons qui pouvoient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ses écrits. Mais M. Pascal s'en est encore expliqué lui-même dans un de ces fragmens qui a été trouvé parmi les autres, & que l'on n'a pas mis dans ce Recueil. Voici ce qu'il dit dans ce fragment: *Je n'entreprendrai pas ici de prouver par des raisons naturelles, ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choses de cette nature; non-seulement parce que je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des Athées endurcis, mais encore parce que cette connoissance sans J. C. est inutile & stérile. Quand un homme seroit per-*

P R E F A C E. xlj

suadé que les proportions des nombres sont des vérités immatérielles, éternelles, & dépendantes d'une première vérité en qui elles subsistent, & qu'on appelle Dieu, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour son salut.

L'on s'étonnera peut-être aussi de trouver dans ce Recueil une si grande diversité de pensées, dont il y en a même plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que M. Pascal avoit entrepris de traiter. Mais il faut considérer que son dessein étoit bien plus ample & plus étendu que l'on ne se l'imagine, & qu'il ne se bornoit pas seulement à réfuter les raisonnemens des Athées & de ceux qui combattent quelques-unes des vérités de la Foi chrétienne. Le grand amour & l'estime singulière qu'il avoit pour la Religion, faisoit que non-seulement il ne pouvoit souffrir qu'on voulût la détruire & anéantir tout-à-fait, mais même qu'on la blessât, & qu'on la corrom-

xlij *P R E F A C E.*

pût en la moindre chose. De sorte qu'il vouloit déclarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la vérité, ou la sainteté; c'est-à-dire, non-seulement aux Athées, aux Infidèles & aux Hérétiques qui refusent de soumettre les fausses lumières de leur raison à la Foi, & de reconnoître les vérités qu'elle nous enseigne; mais même aux Chrétiens & aux Catholiques, qui étant dans le corps de la véritable Eglise, ne vivent pas néanmoins selon la pureté des maximes de l'Evangile, qui nous y sont proposées comme le modele sur lequel nous devons nous régler & conformer toutes nos actions.

Voilà quel étoit son dessein; & ce dessein étoit assez vaste & assez grand pour pouvoir comprendre la plupart des choses qui sont répandues dans ce Recueil. Il s'y en pourra néanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport, & qui en effet n'y étoient pas destinées; comme, par exemple, la plupart de

P R E F A C E. xliij

telles qui sont dans le chapitre des *Pensées diverses*, lesquelles on a aussi trouvées parmi les papiers de M. Pascal, & que l'on a jugé à propos de joindre aux autres; parce que l'on ne donne pas ce livre-ci simplement comme un ouvrage fait contre les Athées, ou sur la Religion, mais comme un Recueil de *Pensées sur la Religion & sur quelques autres Sujets*.

Je pense qu'il ne reste plus, pour achever cette Préface, que de dire quelque chose de l'Auteur, après avoir parlé de son Ouvrage. Je crois que non-seulement cela sera assez à propos; mais que ce que j'ai dessein d'en écrire pourra même être très-utile pour faire connoître comment M. Pascal est entré dans l'estime & dans les sentimens qu'il avoit pour la Religion, qui lui firent concevoir le dessein d'entreprendre cet Ouvrage. ®

L'on a déjà rapporté en abrégé, dans la Préface des *Traité*s de l'E-

quilibre des liqueurs & de la pesanteur de l'air, de quelle maniere il a passé sa jeunesse, & le grand progrès qu'il y fit en peu de temps dans toutes les sciences humaines & profanes auxquelles il voulut s'appliquer, & particulièrement en la Géométrie & aux Mathématiques, la maniere étrange & surprenante dont il les apprit à l'âge de 11 ou 12 ans; les petits Ouvrages qu'il faisoit quelquefois, & qui surpassoient toujours beaucoup la force & la portée d'une personne de son âge; l'effort étonnant & prodigieux de son imagination & de son esprit, qui parut dans sa machine d'Arithmétique, qu'il inventa âgé seulement de 19 à 20 ans; & enfin les belles expériences du vuide, qu'il fit en présence des personnes les plus considérables de la ville de Rouen, où il demeura quelque temps, pendant que M. le Président Pascal, son pere, y étoit employé pour le service du Roi dans la fonction d'In-

tendant de Justice. Ainsi je ne répéterai rien ici de tout cela, & je me contenterai seulement de représenter en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses, & dans quel esprit il a passé les dernières années de sa vie; en quoi il n'a pas moins fait paroître la grandeur & la solidité de sa vertu & de sa piété, qu'il avoit montré auparavant la force, l'étendue & la pénétration admirable de son esprit.

Il avoit été préservé pendant sa jeunesse, par une protection particulière de Dieu, des vices où tombent la plupart des jeunes gens; & ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussi curieux que le sien, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à Monsieur son pere, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la

xlvi P R E F A C E.

Religion, le lui avoit inspiré dès l'enfance, lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la Foi ne sauroit l'être de la raison, & beaucoup moins y être soumis.

Ces instructions, qui lui étoient souvent réitérées par un pere pour qui il avoit une très-grande estime, & en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort & puissant, faisoient tant d'impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en étoit nullement ému; & quoiqu'il fût fort jeune, il les regardoit comme des gens qui étoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, & qui ne connoissent pas la nature de la Foi.

Mais enfin, après avoir ainsi passé sa jeunesse dans des occupations & des divertissemens qui paroissent assez innocens aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte, qu'il lui fit comprendre parfaitement que

P R E F A C E. xlvij

la Religion Chrétienne nous oblige à ne vivre que pour lui, & à n'avoir point d'autre objet que lui: & cette vérité lui parut si évidente, si utile & si nécessaire, qu'elle le fit résoudre de se retirer & de se dégager peu à peu de tous les attachemens qu'il avoit au monde, pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce désir de la retraite, & de mener une vie plus chrétienne & plus réglée, lui vint lorsqu'il étoit encore fort jeune; & il le porta dès-lors à quitter entièrement l'étude des sciences profanes, pour ne s'appliquer plus qu'à celles qui pouvoient contribuer à son salut & à celui des autres. Mais de continuelles maladies qui lui survinrent, le détournèrent quelque temps de son dessein, & l'empêcherent de le pouvoir exécuter plutôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon; & pour y parvenir plus facilement, & rompre tout d'un coup toutes ses habitudes,

xlviij *P R E F A C E.*

il changea de quartier, & ensuite se retira à la campagne, où il demeura quelque temps; d'où étant de retour, il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta. Il établit le règlement de sa vie dans sa retraite sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir & à toute superfluité. Il les avoit sans cesse sous les yeux, & il tâchoit de s'y avancer & de s'y perfectionner toujours de plus en plus. C'est l'application continuelle qu'il avoit à ces deux grandes maximes, qui lui faisoit témoigner une si grande patience dans ses maux & dans ses maladies, qui ne l'ont presque jamais laissé sans douleur pendant toute sa vie; qui lui faisoit pratiquer des mortifications très-rudes & très-sévères envers lui-même; qui faisoit que non-seulement il refusoit à ses sens tout ce qui pouvoit leur être agréable, mais encore qu'il prenoit sans peine, sans dégoût, & même avec joie, lorsqu'il le fal-

loit,

P R E F A C E. xlix

loit, tout ce qui pouvoit leur déplaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes; qui le portoit à se retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeoit pas lui être absolument nécessaire, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture, pour les meubles, & pour toutes les autres choses; qui lui donnoit un amour si grand & si ardent pour la pauvreté, qu'elle lui étoit toujours présente, & que lorsqu'il vouloit entreprendre quelque chose, la première pensée qui lui venoit en l'esprit, étoit de voir si la pauvreté y pouvoit être pratiquée; & qui lui faisoit avoir en même temps tant de tendresse & tant d'affection pour les pauvres, qu'il ne leur a jamais pu refuser l'aumône, & qu'il en a fait même fort souvent d'assez considérables, quoiqu'il n'en fit que de son nécessaire; qui faisoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on cherchât avec soin toutes ses commodités, & qu'il blâmoit tant cette recherche

c

curieuse, & cette fantaisie de vouloir exceller en tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, d'avoir toujours du meilleur & du mieux fait, & mille autres choses semblables, qu'on fait sans scrupule, parce qu'on ne croit pas qu'il y ait de mal, mais dont il ne jugeoit pas de même; & enfin qui lui a fait faire plusieurs actions très-remarquables & très-chrétiennes, que je ne rapporte pas ici, de peur d'être trop long, & parce que mon dessein n'est pas de faire une Vie, mais seulement de donner quelque idée de la piété & de la vertu de M. Pascal, à ceux qui ne l'ont pas connu; car pour ceux qui l'ont vu, & qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernières années de sa vie, je ne prétends pas leur rien apprendre par-là; & je crois qu'ils jugeront bien au contraire, que j'aurois pu dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

E X T R A I T

Des Nouvelles de la République des Lettres, par M. Bayle, du mois de Décembre 1684, page 531.

C Ent volumes de Sermons ne valent pas cette Vie-là, & sont beaucoup moins capables de désarmer les impies. L'humilité & la dévotion extraordinaire de M. Pascal mortifient plus les libertins, que si on lâchoit sur eux une douzaine de Missionnaires. Ils ne peuvent plus nous dire, qu'il n'y a que de petits esprits qui aient de la piété; car on leur en fait voir de la mieux poussée dans l'un des plus grands Géomètres, des plus subtils Métaphysiciens, & des plus pénétrants esprits qui aient jamais été au monde. La piété d'un tel Philosophe devoit faire dire aux indévots & aux libertins ce que dit un jour un certain Dioclès, en voyant Epicure dans un Temple: *Quelle fête, s'écria-t-il, quel spectacle pour moi, de voir Epicure dans un Temple! Tous mes soupçons s'évanouissent; la piété reprend sa place; & je ne vis jamais mieux la grandeur de Jupiter, que depuis que je vois Epicure à genoux.* C'est assurément un beau

lij

spectacle, que de voir Monsieur Pascal régler la vie par la maxime, qu'il faut renoncer à tout plaisir, & que la maladie étant l'état naturel des Chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être. On fait bien de publier l'exemple d'une si grande vertu; on en a besoin pour empêcher la prescription de l'esprit du monde contre l'esprit de l'Evangile. On voit assez de gens qui disent qu'il faut se mortifier; mais on en voit bien peu qui le fassent, & personne n'appréhende de guérir, quand il est malade, comme Monsieur Pascal l'appréhendoit. Il y a même des pays dans la Chrétienté, où il n'y a peut-être pas un homme qui ait seulement oui parler des maximes de ce Philosophe Chrétien.



LA VIE
DE
M. PASCAL,
ÉCRITE
PAR MADAME PERIER,
SA SŒUR.



MON Frere naquit à Clermont le 19 Juin de l'année 1623. Mon Pere s'appelloit Etienne Pascal, Président en la Cour des Aides; & ma mere, Antoinette Begon. Dès que mon frere fut en âge qu'on pût lui parler, il donna des marques d'un esprit extraordinaire, par les petites reparties qu'il faisoit fort à propos; mais encore plus par des questions qu'il faisoit sur la nature des choses, qui surprenoient tout le monde. Ce commencement, qui donnoit de belles espérances, ne se démentit jamais; car, à mesure qu'il croi-

c ij

liv VIE DE M. PASCAL.

soit, il augmentoit toujours en force de raisonnement, en sorte qu'il étoit toujours beaucoup au-dessus de son âge.

Cependant ma mere étant morte dès l'année 1626, que mon frere n'avoit que trois ans, mon pere, se voyant seul, s'appliqua plus fortement au soin de sa famille; & comme il n'avoit point d'autre fils que celui-là, cette qualité de fils unique, & les grandes marques d'esprit qu'il reconnut dans cet enfant, lui donnerent une si grande affection pour lui, qu'il ne put se résoudre à commettre son éducation à un autre, & se résolut dès lors à l'instruire lui-même, comme il a fait; mon frere n'ayant jamais entré dans aucun College, n'ayant jamais eu d'autre maître que mon pere.

En l'année 1631, mon pere se retira à Paris, nous y mena tous, & y établit sa demeure. Mon frere, qui n'avoit que huit ans, reçut un grand avantage de cette retraite, dans le dessein que mon pere avoit de l'élever: car il est sans doute qu'il n'auroit pas pu en prendre le même soin dans la Province, où l'exercice de sa Charge, & les compagnies continuelles qui abordent chez lui, l'auroient beaucoup détourné: mais il étoit à Paris dans une entière liberté. Il s'y appliqua tout entier, & il eut tout le succès que purent avoir les

VIE DE M. PASCAL. 17

soins d'un pere aussi intelligent & aussi affectionné qu'on puisse l'être.

Sa principale maxime dans cette éducation étoit de tenir toujours cet enfant au-dessus de son ouvrage; & ce fut par cette raison qu'il ne voulut point commencer à lui apprendre le latin qu'il n'eût 12 ans, afin qu'il le fit avec plus de facilité.

Pendant cet intervalle, il ne le laissoit pas inutile; car il l'entretenoit de toutes les choses dont il le voyoit capable. Il lui faisoit voir en général ce que c'étoit que les langues. Il lui monstroit comme on les avoit réduites en grammaires, sous de certaines regles; que ces regles avoient encore des exceptions qu'on avoit eu soin de remarquer; & qu'ainsi l'on avoit trouvé le moyen par-là de rendre toutes les langues communicables d'un pays en un autre.

Cette idée générale lui débrouilloit l'esprit, & lui faisoit voir la raison des regles de la grammaire, de sorte que, quand il vint à l'apprendre, il savoit pourquoi il le faisoit; & il s'appliquoit précisément aux choses à quoi il falloit le plus d'application.

Après ces connoissances, mon pere lui en donna d'autres: il lui parloit souvent des effets extraordinaires de la nature, comme de la poudre à canon, & d'autres

choses qui surprennent, quand on les considère. Mon frere prenoit grand plaisir à cet entretien ; mais il vouloit sçavoir la raison de toutes choses : & comme elles ne sont pas toutes connues, lorsque mon pere ne les disoit pas, ou qu'il lui disoit celles qu'on allegue d'ordinaire, qui ne sont proprement que des défaites, cela ne le contentoit pas : car il a toujours eu une netteté d'esprit admirable pour discerner le faux ; & on peut dire que toujours, & en toutes choses la vérité a été le seul objet de son esprit ; puisque jamais rien ne l'a pu satisfaire que sa connoissance. Ainsi dès son enfance il ne pouvoit se rendre qu'à ce qui lui paroïssoit vrai évidemment ; de sorte que quand on ne lui disoit pas de bonnes raisons, il en cherchoit lui-même ; & quand il s'étoit attaché à quelque chose, il ne la quittoit point qu'il n'en eût trouvé quelqu'une qui pût le satisfaire. Une fois entre autres, quelqu'un ayant frappé à table un plat de faïence avec un couteau, il prit garde que cela rendoit un grand son, mais qu'aussi-tôt qu'on eut mis la main dessus, cela l'arrêta. Il voulut en même-temps en sçavoir la cause, & cette expérience le porta à en faire beaucoup d'autres sur les sons. Il y remarqua tant de choses, qu'il en fit un Traité à l'âge de douze ans, qui fut trouvé tout-à-fait bien raisonné.

Son génie pour la Géométrie commença à paroître, lorsqu'il n'avoit encore que douze ans par une rencontre si extraordinaire, qu'il me semble qu'elle mérite bien d'être déduite en particulier.

Mon pere étoit homme savant dans les Mathématiques, & avoit habitude parlée avec tous les habiles gens en cette science, qui étoient souvent chez lui : mais comme il avoit dessein d'instruire mon frere dans les langues, & qu'il sçavoit que la Mathématique est une science qui remplit & qui satisfait beaucoup l'esprit, il ne voulut point que mon frere en eût aucune connoissance, de peur que cela ne le rendit négligent pour la langue Latine, & les autres langues dans lesquelles il vouloit le perfectionner. Par cette raison, il avoit ferré tous les livres qui en traitent, & il s'abstenoit d'en parler avec ses amis, en sa présence : mais cette précaution n'empêchoit pas que la curiosité de cet enfant ne fût excitée ; de sorte qu'il prioit souvent mon pere de lui apprendre la Mathématique : mais il le lui refusoit, lui promettant cela comme une récompense. Il lui promettoit qu'aussi-tôt qu'il sauroit le Latin & le Grec, il la lui apprendroit. Mon frere, voyant cette résistance, lui demanda un jour ce que c'étoit que cette science, & de quoi on y traitoit. Mon pere

lvij VIE DE M. PASCAL.
lui dit en général que c'étoit le moyen de faire des figures justes, & de trouver les proportions qu'elles avoient entre elles, & en même-temps lui défendit d'en parler davantage, & d'y jamais penser. Mais cet esprit qui ne pouvoit demeurer dans ces bornes, dès qu'il eut cette simple ouverture, que la Mathématique donnoit des moyens de faire des figures infailliblement justes, il se mit lui-même à rêver sur cela, à ses heures de récréation; & étant seul dans une salle où il avoit accoutumé de se divertir, il prenoit du charbon, & faisoit des figures sur des carreaux, cherchant le moyen de faire, par exemple, un cercle parfaitement rond, un triangle dont les côtés & les angles fussent égaux, & les autres choses semblables: il trouvoit tout cela lui seul; ensuite il cherchoit les proportions des figures entre elles. Mais comme le soin de son pere avoit été si grand de lui cacher toutes ces choses, il n'en savoit pas même les noms. Il fut contraint de se faire lui-même des définitions: il appelloit un cercle un rond, une ligne, une barre, & ainsi des autres. Après ces définitions, il se fit des axiomes, & enfin il fit des démonstrations parfaites; & comme l'on va de l'un à l'autre dans ces choses, il poussa ses recherches si avant, qu'il en vint jusqu'à la trente-deuxième

VIE DE M. PASCAL. lix
proposition du premier livre d'Euclide. Comme il en étoit là-dessus, mon pere entra dans le lieu où il étoit, sans que mon frere l'entendit: il le trouva si fort appliqué, qu'il fut long-temps sans s'apercevoir de sa venue. On ne peut dire lequel fut le plus surpris; ou le fils, de voir son pere, à cause de la défense expresse qu'il lui en avoit faite; ou le pere, de voir son fils au milieu de toutes ces choses. Mais la surprise du pere fut bien plus grande, lorsque lui ayant demandé ce qu'il faisoit, il lui dit qu'il cherchoit telle chose, qui étoit la trente-deuxième proposition du premier Livre d'Euclide. Mon pere lui demanda ce qui l'avoit fait penser à chercher cela. Il dit que c'étoit qu'il avoit trouvé telle autre chose. Et sur cela, lui ayant fait encore la même question, il lui dit encore quelques démonstrations qu'il avoit faites; & enfin, en rétrogradant & s'expliquant toujours par les noms de rond & de barre, il en vint à ses définitions & à ses axiomes.

Mon pere fut si épouvanté de la grandeur & de la puissance de ce génie, que, sans lui dire mot, il le quitta, & alla chez Monsieur le Pailleur, qui étoit son ami intime, & qui étoit aussi très-savant. Lorsqu'il y fut arrivé, il demeura immobile, comme un homme transporté. Monsieur

le Pailleur voyant cela, & voyant même qu'il versoit quelques larmes, fut épouvanté, & le pria de ne lui pas celer plus long-temps la cause de son déplaisir. Mon pere lui répondit: Je ne pleure pas d'affliction, mais de joie: vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connoissance de la Géométrie, de peur de le détourner de ses autres études: cependant voici ce qu'il a fait. Sur cela, il lui montra tout ce qu'il avoit trouvé; par où l'on pouvoit dire, en quelque façon, qu'il avoit inventé les Mathématiques. Monsieur le Pailleur ne fut pas moins surpris que mon pere l'avoit été, & il lui dit qu'il ne trouvoit pas juste de captiver plus long-temps cet esprit, & de lui cacher encore cette connoissance; qu'il falloit lui laisser voir les livres, sans le retenir davantage.

Mon pere, ayant trouvé cela à propos, lui donna les élémens d'Euclide, pour les lire à ses heures de récréation. Il les vit & les entendit tout seul, sans avoir jamais eu besoin d'aucune explication; & pendant qu'il les voyoit, il composoit, & alloit si avant, qu'il se trouvoit régulièrement aux conférences qui se faisoient toutes les semaines, où tous les habiles gens de Paris s'assembloient pour porter leurs ouvrages, ou pour examiner ceux

des autres. Mon frere y tenoit fort bien son rang, tant pour l'examen, que pour la production; car il étoit de ceux qui y portoient le plus souvent des choses nouvelles. On voyoit aussi le plus souvent dans ces assemblées des propositions qui étoient envoyées d'Italie, d'Allemagne & d'autres pays étrangers, & l'on prenoit son avis sur tout, avec autant de soin que de pas un des autres; car il avoit des lumières si vives, qu'il est arrivé quelquefois qu'il a découvert des fautes dont les autres ne s'étoient point aperçus. Cependant il n'employoit à cette étude de Géométrie que ses heures de récréation; car il apprenoit le Latin sur les regles que mon pere lui avoit faites exprès. Mais comme il trouvoit dans cette science la vérité qu'il avoit si ardemment recherchée, il en étoit si satisfait, qu'il y mettoit son esprit tout entier: de sorte que, pour peu qu'il s'y appliquât, il y avançoit tellement, qu'à l'âge de seize ans il fit un Traité des Coniques, qui passa pour un si grand effort d'esprit, qu'on disoit que depuis Archimede on n'avoit rien vu de cette force. Les habiles gens étoient d'avis qu'on les imprimât dès lors, parce qu'ils disoient, qu'encore que ce fut un ouvrage qui seroit toujours admirable, néanmoins, si on l'imprimoit dans

lxij VIE DE M. PASCAL:

le temps que celui qui l'avoit inventé n'avoit encore que seize ans, cette circonstance ajouteroit beaucoup à sa beauté: mais comme mon frere n'a jamais eu de passion pour la réputation, il ne fit pas de cas de cela; & ainsi cet Ouvrage n'a jamais été imprimé.

Durant tout ce temps-là, il continuoit toujours d'apprendre le Latin & le Grec; & outre cela, pendant & après le repas, mon pere l'entretenoit tantôt de la Logique, tantôt de la Physique, & des autres parties de la Philosophie, & c'est tout ce qu'il en a appris, n'ayant jamais été au Collège, ni eu d'autres maîtres pour cela, non plus que pour le reste. Mon pere prenoit un plaisir tel qu'on peut le croire, de ces grands progrès que mon frere faisoit dans toutes les sciences; mais il ne s'apperçut pas que les grandes & continuelles applications dans un âge si tendre pouvoient beaucoup intéresser sa santé; & en effet, elle commença d'être altérée, dès qu'il eut atteint l'âge de dix-huit ans. Mais comme les incommodités qu'il ressentoit alors n'étoient pas encore dans une grande force, elles ne l'empêcherent pas de continuer toujours dans ses occupations ordinaires, de sorte que ce fut en ce temps-là, & à l'âge de dix-neuf ans, qu'il inventa cette machine d'Arith-

VIE DE M. PASCAL. lxij
métique, par laquelle on fait non-seulement toutes sortes de supputations sans plume & sans jettons, mais on les fait même sans savoir aucune regle d'Arithmétique, & avec une sûreté infailible.

Cet Ouvrage a été considéré comme une chose nouvelle dans la nature, d'avoir réduit en machine une science qui réside toute entiere dans l'esprit, & d'avoir trouvé le moyen d'en faire toutes les opérations avec une entiere certitude, sans avoir besoin de raisonnement. Ce travail le fatigua beaucoup, non pas pour la pensée, ou pour le mouvement qu'il trouva sans peine, mais pour faire comprendre aux ouvriers toutes ces choses: de sorte qu'il fut deux ans à le mettre dans cette perfection où il est à présent.

Mais cette fatigue, & la délicatesse où se trouvoit sa santé depuis quelques années, le jetterent dans des incommodités qui ne l'ont plus quitté; de sorte qu'il nous disoit quelquefois, que depuis l'âge de dix-huit ans il n'avoit pas passé un jour sans douleur. Ces incommodités néanmoins n'étant pas toujours dans une égale violence, dès qu'il avoit un peu de relâche, son esprit se portoit incontinent à chercher quelque chose de nouveau.

Ce fut dans ce temps-là, & à l'âge de vingt-trois ans, qu'ayant vu l'expérience

lxiv VIE DE M. PASCAL.

de Toricelli, il inventa ensuite, & exécuta les autres expériences qu'on nomme ses expériences : celle du Vuide, qui prouvoit si clairement que tous les effets qu'on avoit attribués jusques-là à l'horreur du Vuide, sont causés par la pesanteur de l'air. Cette occupation fut la dernière où il appliqua son esprit pour les sciences humaines ; & quoiqu'il ait inventé la Roulette après, cela n'est point contraire à ce que je dis ; car il la trouva sans y penser, & d'une manière qui fait bien voir qu'il n'y avoit pas d'application, comme je dirai dans son lieu.

Immédiatement après cette expérience, & lorsqu'il n'avoit pas encore vingt-quatre ans, la providence de Dieu ayant fait naître une occasion qui l'obligea de lire des Ecrits de piété, Dieu l'éclaira de telle sorte par cette lecture, qu'il comprit parfaitement que la Religion Chrétienne nous oblige à ne vivre que pour Dieu, & à n'avoir point d'autre objet que lui : & cette vérité lui parut si évidente, si nécessaire & si utile, qu'elle termina toutes ses recherches ; de sorte que dès ce temps-là il renonça à toutes les autres connoissances, pour s'appliquer uniquement à l'unique chose que Jesus-Christ appelle nécessaire.

Il avoit été jusqu'alors préservé, par une

VIE DE M. PASCAL. lxx

protection de Dieu particulière, de tous les vices de la jeunesse ; & , ce qui est encore plus étrange à un esprit de cette trempe & de ce caractère, il ne s'étoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Il m'a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à son père, qui, ayant lui-même un très-grand respect pour la Religion, le lui avoit inspiré dès l'enfance ; lui donnant pour maxime, que tout ce qui est l'objet de la foi ne le fauroit être de la raison, & beaucoup moins y être soumis. Ces maximes qui lui étoient souvent réitérées par un père pour qui il avoit une très-grande estime, & en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort net & fort puissant, faisoient une si grande impression sur son esprit, que quelques discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en étoit nullement ému ; & quoiqu'il fut fort jeune, il les regardoit comme des gens qui étoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toutes choses, & qui ne connoissent pas la nature de la foi : & ainsi cet esprit, si grand, si vaste & si rempli de curiosité, qui cherchoit avec tant de soin la cause & la raison de tout,

lxvj VIE DE M. PASCAL:

étoit en même-temps soumis à toutes les choses de la Religion comme un enfant: & cette simplicité a régné en lui toute sa vie; de sorte que, depuis même qu'il se résolut de ne plus faire d'autre étude que celle de la Religion, il ne s'est jamais appliqué aux questions curieuses de la Théologie, & il a mis toute la force de son esprit à connoître & à pratiquer la perfection de la Morale Chrétienne, à laquelle il a consacré tous les talens que Dieu lui avoit donnés, n'ayant fait autre chose, dans tout le reste de sa vie, que méditer la loi de Dieu jour & nuit.

Mais, quoiqu'il n'eût pas fait une étude particulière de la scholastique, il n'ignoroit pourtant pas les décisions de l'Eglise contre les hérésies qui ont été inventées par la subtilité de l'esprit; & c'est contre ces sortes de recherches qu'il étoit le plus animé; & Dieu lui donna dès ce temps-là une occasion de faire paroître le zèle qu'il avoit pour la Religion.

Il étoit alors à Rouen, où mon pere étoit employé pour le service du Roi, & il y avoit aussi en ce même-temps un homme qui enseignoit une nouvelle Philosophie, qui attiroit tous les curieux. Mon frere, ayant été pressé d'y aller par deux jeunes hommes de ses amis, y fut avec eux: mais ils furent bien surpris dans

VIE DE M. PASCAL. lxvij

l'entretien qu'ils eurent avec cet homme, qu'en leur débitant des principes de sa Philosophie, il en tiroit des conséquences, sur des points de foi, contraires aux décisions de l'Eglise. Il prouvoit par ses raisonnemens, que le Corps de Jesus-Christ n'étoit pas formé du sang de la sainte Vierge, mais d'une autre matiere créée exprès, & plusieurs autres choses semblables. Ils voulurent le contredire; mais il demeura ferme dans ce sentiment: de sorte qu'ayant considéré entre eux le danger qu'il y avoit de laisser la liberté d'instruire la jeunesse à un homme qui avoit des sentimens erronés, ils résolurent de l'avertir premierement, & puis de le dénoncer, s'il résistoit à l'avis qu'on lui donnoit. La chose arriva ainsi; car il méprisa cet avis: de sorte qu'ils crurent qu'il étoit de leur devoir de le dénoncer à Monsieur du Bellay, qui faisoit pour lors les fonctions Episcopales dans le Diocèse de Rouen, par commission de Monsieur l'Archevêque. Monsieur du Bellay envoya querir cet homme; & l'ayant interrogé, il fut trompé par une confession de foi équivoque, qu'il lui écrivit & signa de sa main; faisant d'ailleurs peu de cas d'un avis de cette importance, qui lui étoit donné par trois jeunes hommes.

Cependant, aussi-tôt qu'ils virent cette

lxviij VIE DE M. PASCAL.
confession de foi, ils connurent ce défaut; ce qui les obligea d'aller trouver à Gail- lon Monsieur l'Archevêque de Rouen, qui, ayant examiné toutes ces choses, les trouva si importantes, qu'il écrivit une patente à son Conseil, & donna un ordre exprès à Monsieur du Bellay, de faire rétracter cet homme sur tous les points dont il étoit accusé, & de ne recevoir rien de lui que par la communication de ceux qui l'avoient dénoncé. La chose fut exécutée ainsi; & il comparut dans le Conseil de Monsieur l'Archevêque, & renonça à tous ses sentimens; & on peut dire que ce fut sincèrement; car il n'a jamais témoigné de fiel contre ceux qui lui avoient causé cette affaire; ce qui fait croire qu'il étoit lui-même trompé par les fausses conclusions qu'il tiroit de ses faux principes. Aussi étoit-il bien certain qu'on n'avoit eu en cela aucun dessein de lui nuire, ni d'autres vues que de le détromper par lui-même, & l'empêcher de séduire les jeunes gens, qui n'eussent pas été capables de discerner le vrai d'avec le faux, dans des questions si subtiles. Ainsi cette affaire se termina doucement, & mon frere continuant de chercher de plus en plus le moyen de plaire à Dieu, cet amour de la perfection chrétienne s'enflamma de telle sorte, dès l'âge de vingt-

VIE DE M. PASCAL. Ixix
quatre ans, qu'il se répandoit sur toute la maison. Mon pere même, n'ayant pas de honte de se rendre aux enseignemens de son fils, embrassa pour lors une maniere de vie plus exacte, par la pratique continuelle des vertus, jusqu'à la mort, qui a été tout-à-fait chrétienne; & ma sœur qui avoit des talens d'esprit tout extraordinaires, & qui étoit dès son enfance dans une réputation où peu de filles parviennent, fut tellement touchée des discours de mon frere, qu'elle résolut de renoncer à tous ces avantages qu'elle avoit tant aimés jusques alors, pour se consacrer à Dieu toute entiere, comme elle a fait depuis, s'étant faite Religieuse* dans une Maison très-sainte & très-austere, où elle a fait un si bon usage des perfections dont Dieu l'avoit ornée, qu'on l'a trouvé digne des emplois les plus difficiles, dont elle s'est toujours acquittée avec toute la fidélité imaginable, & où elle est morte saintement, le quatre Octobre 1661, âgée de trente-six ans.

Cependant mon frere, de qui Dieu se servoit pour opérer tous ces biens, étoit travaillé par des maladies continuelles, & qui alloient toujours en augmentant. Mais, comme alors il ne connoissoit pas d'autre science que la perfection, il

* A Port-Royal-des-Champs.

trouvoit une grande différence entre celle-là & celle qui avoit occupé son esprit jusqu'alors ; car, au lieu que ces indispositions retardoient le progrès des autres, celle-ci au contraire se perfectionnoit dans ces mêmes indispositions, par la patience admirable avec laquelle il les souffroit. Je me contenterai, pour le faire voir, d'en rapporter un exemple.

Il avoit, entre autres incommodités, celle de ne pouvoir rien avaler de liquide, à moins qu'il ne fût chaud ; encore ne le pouvoit-il faire que goutte à goutte : mais comme il avoit, outre cela, une douleur de tête insupportable, une chaleur d'entrailles excessive, & beaucoup d'autres maux, les Médecins lui ordonnerent de se purger de deux jours l'un, durant trois mois ; de sorte qu'il fallut prendre toutes ces médecines, & pour cela les faire chauffer, & les avaler goutte à goutte ; ce qui étoit un véritable supplice, qui faisoit mal au cœur à tous ceux qui étoient auprès de lui, sans qu'il s'en soit jamais plaint.

La continuation de ces remèdes, avec d'autres qu'on lui fit pratiquer, lui apportèrent quelque soulagement, mais non pas une santé parfaite ; de sorte que les Médecins crurent que, pour la rétablir entièrement, il falloit qu'il quittât

toute sorte d'application d'esprit, & qu'il cherchât, autant qu'il pourroit, les occasions de se divertir. Mon frere eut quelque peine à se rendre à ce conseil, parce qu'il y voyoit du danger : mais enfin il le suivit, croyant être obligé de faire tout ce qui lui seroit possible pour remettre sa santé ; & il s'imagina que les divertissemens honnêtes ne pourroient pas lui nuire ; & ainsi il se mit dans le monde. Mais quoique, par la miséricorde de Dieu, il se soit toujours exempté des vices, néanmoins, comme Dieu l'appelloit à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser ; & il se servit de ma sœur pour ce dessein, comme il s'étoit autrefois servi de mon frere, lorsqu'il avoit voulu retirer ma sœur des engagements où elle étoit dans le monde.

Elle étoit alors Religieuse, & elle menoit une vie si sainte, qu'elle édifioit toute la maison : étant en cet état, elle eut de la peine de voir que celui à qui elle étoit redevable, après Dieu, des grâces dont elle jouissoit, ne fût pas dans la possession de ces grâces ; & comme mon frere la voyoit souvent, elle lui en parloit souvent aussi ; & enfin elle le fit avec tant de force & de douceur, qu'elle lui persuada ce qu'il lui avoit persuadé le premier, de quitter absolument le mon-

de; en forte qu'il résolut de quitter tout-à-fait toutes les conversations du monde, & de retrancher toutes les inutilités de la vie, au péril même de sa santé; parce qu'il crut que le salut étoit préférable à toutes choses.

Il avoit pour lors trente ans, & il étoit toujours infirme; & c'est depuis ce temps-là qu'il a embrassé la maniere de vivre où il a été jusqu'à la mort.

Pour parvenir à ce dessein, & rompre toutes ses habitudes, il changea de quartier, & fut demeurer quelque temps à la campagne, d'où étant de retour, il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde, qu'enfin le monde le quitta; & il établit le régleme[n]t de sa vie, dans cette retraite, sur deux maximes principales, qui furent de renoncer à tout plaisir & à toutes superfluités; & c'est dans cette pratique qu'il a passé le reste de sa vie. Pour y réussir, il commença dès lors, comme il fit toujours depuis, à se passer du service de ses domestiques, autant qu'il pouvoit. Il faisoit son lit lui-même, il alloit prendre son dîner dans la cuisine, le portoit à sa chambre, & le rapportoit; & enfin il ne se servoit de son monde que pour faire sa cuisine, pour aller en ville, & pour les autres choses qu'il ne pouvoit absolument faire. Tout son temps étoit employé

VIE DE M. PASCAL. Ixxiij
employé à la priere & à la lecture de l'Ecriture sainte, & il y prenoit un plaisir incroyable. Il disoit que l'Ecriture sainte n'étoit pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'étoit intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit, & que tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité.

C'est dans cette disposition qu'il la lisoit, renonçant à toutes les lumieres de son esprit; & il s'y étoit si fortement appliqué, qu'il la savoit toute par cœur, de sorte qu'on ne pouvoit la lui citer à faux; car lorsqu'on disoit une parole sur cela, il disoit positivement, Cela n'est pas de l'Ecriture sainte, ou cela en est; & alors il marquoit précisément l'endroit. Il lisoit aussi tous les commentaires avec grand soin; car le respect pour la Religion où il avoit été élevé dès sa jeunesse, étoit alors changé en un amour ardent & sensible pour toutes les vérités de la foi, soit pour celles qui regardent la soumission de l'esprit, soit pour celles qui regardent la pratique dans le monde, à quoi toute la Religion se termine; & cet amour le portoit à travailler sans cesse à détruire tout ce qui pouvoit s'opposer à ces vérités.

Il avoit une éloquence naturelle, qui lui donnoit une facilité merveilleuse à dire ce qu'il vouloit; mais il avoit ajouté

lxxiv VIE DE M. PASCAL.

à cela des regles dont on ne s'étoit pas encore avisé, & dont il se servoit si avantageusement, qu'il étoit maître de son style; en sorte que non-seulement il disoit tout ce qu'il vouloit, mais il le disoit en la maniere qu'il le vouloit; & son discours faisoit l'effet qu'il s'étoit proposé: & cette maniere d'écrire, naturelle, naïve, & forte en même-temps, lui étoit si propre & si particuliere, qu'aussi-tôt qu'on vit paroître les Lettres au Provincial, on vit bien qu'elles étoient de lui, quelque soin qu'il ait toujours pris de le cacher, même à ses proches. Ce fut dans ce temps-là qu'il plut à Dieu de guérir ma fille d'une fistule lacrymale qui avoit fait un si grand progrès dans trois ans & demi, que le pus sortoit non-seulement par l'œil, mais aussi par le nez & par la bouche; & cette fistule étoit d'une si mauvaise qualité, que les plus habiles Chirugiens de Paris la jugeoient incurable. Cependant elle fut guérie en un moment, par l'attouchement d'une sainte Epine*; & ce miracle fut si authentique, qu'il a été avoué de tout le monde, ayant été attesté par de très-grands Médecins, & par les plus habiles Chirugiens de France, & ayant été autorisé par un jugement solennel de l'Eglise.

* Cette sainte Epine est à Port-Royal du Fauxbourg Saint-Jacques, à Paris.

VIE DE M. PASCAL. lxxv

Mon frere fut sensiblement touché de cette grace, qu'il regardoit comme faite à lui-même; puisque c'étoit sur une personne qui, outre sa proximité, étoit encore sa fille spirituelle dans le Bapême: & sa consolation fut extrême de voir que Dieu se manifestoit si clairement dans un temps où la foi paroissoit comme éteinte dans le cœur de la plupart du monde. La joie qu'il en eut fut si grande, qu'il en étoit pénétré; de sorte qu'en ayant l'esprit tout occupé, Dieu lui inspira une infinité de pensées admirables sur les miracles*, qui lui donnant de nouvelles lumieres sur la Religion, lui redoublerent l'amour & le respect qu'il avoit toujours eu pour elle.

Et ce fut cette occasion qui fit paroître cet extrême désir qu'il avoit de travailler à réfuter les principaux & les plus faux raisonnemens des Athées. Il les avoit étudiés avec grand soin, & avoit employé tout son esprit à chercher tous les moyens de les convaincre. C'est à quoi il s'étoit mis tout entier. La dernière année de son travail a été toute employée à recueillir diverses pensées sur ce sujet: mais Dieu qui lui avoit inspiré ce dessein, & toutes ces pensées, n'a pas permis qu'il l'ait conduit à sa perfection, pour des

* Voyez les Pensées de M. Pascal.

lxxvj VIE DE M. PASCAL.
raisons qui nous font inconnues.

Cependant l'éloignement du monde ; qu'il pratiquoit avec tant de soin , n'empêchoit pas qu'il ne vît souvent des gens de grand esprit & de grande condition , qui ayant des pensées de retraite , demandoient ses avis , & les suivoient exactement ; & d'autres qui étoient travaillés de doutes sur les matieres de la foi , & qui , sachant qu'il avoit de grandes lumieres là-dessus , venoient à lui le consulter , & s'en retournoient toujours satisfaits : de sorte que toutes ces personnes , qui vivent présentement fort chrétiennement , témoignent encore aujourd'hui , que c'est à ses avis & à ses conseils , & aux éclaircissements qu'il leur a donnés , qu'ils sont redevables de tout le bien qu'ils font.

Les conversations auxquelles il se trouvoit souvent engagé , quoiqu'elles fussent toutes de charité , ne laissoient pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât du péril : mais comme il ne pouvoit pas aussi en conscience refuser le secours que les personnes lui demandoient , il avoit trouvé un remede à cela. Il prenoit dans les occasions une ceinture de fer pleine de pointes , il la mettoit à nud sur sa chair ; & lorsqu'il lui venoit quelque pensée de vanité , ou qu'il prenoit quelque plaisir au lieu où il étoit ,

VIE DE M. PASCAL. lxxvij
ou quelque chose de semblable , il se donnoit des coups de coude pour redoubler la violence des piquures , & se faisoit ainsi souvenir lui-même de son devoir. Cette pratique lui parut si utile , qu'il la conserva jusqu'à la mort , & même dans les derniers temps de sa vie , où il étoit dans des douleurs continuelles. Parce qu'il ne pouvoit , ni écrire , ni lire , il étoit contraint de demeurer sans rien faire , & d'aller se promener ; & il étoit dans une continuelle crainte que ce manque d'occupation ne le détournât de ses vues. Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort , & par une personne de très-grande vertu , qui avoit beaucoup de confiance en lui , à qui il avoit été obligé de le dire , pour des raisons qui la regardoient elle-même.

Cette rigueur , qu'il exerçoit sur lui-même , étoit tirée de cette grande maxime de renoncer à tout plaisir , sur laquelle il avoit fondé tout le régleme de sa vie. Dès le commencement de sa retraite , il ne manquoit pas non plus de pratiquer exactement cet autre , qui l'obligeoit de renoncer à toute superfluité ; car il retranchoit avec tant de soin toutes les choses inutiles , qu'il s'étoit réduit peu à peu à n'avoir plus de tapisserie dans sa chambre , parce qu'il ne croyoit pas que cela

Lxxviii VIE DE M. PASCAL.

fût nécessaire, & de plus, n'y étant obligé par aucune bienfiance, parce qu'il n'y venoit que des gens à qui il recomman-
doit sans cesse le retranchement; de sorte qu'ils n'étoient pas surpris de ce qu'il vi-
voit lui-même de la maniere qu'il con-
seilloit aux autres de vivre.

Voilà comme il a passé cinq ans de sa
vie, depuis trente ans jusqu'à trente-cinq,
travaillant sans cesse pour Dieu, pour le
prochain & pour lui-même, en tâchant
de se perfectionner de plus en plus: &
on pouvoit dire en quelque façon que
c'est tout le temps qu'il a vécu; car les qua-
tre années que Dieu lui a données après,
n'ont été qu'une continuelle langueur. Ce
n'étoit pas proprement une maladie qui
fût venue nouvellement, mais un redou-
blement des grandes indispositions où il
avoit été sujet dès sa jeunesse. Mais il en
fut alors attaqué avec tant de violence,
qu'enfin il y a succombé, & durant tout
ce temps-là, il n'a pu du tout travailler
un instant à ce grand Ouvrage qu'il avoit
entrepris pour la Religion, ni assister les
personnes qui s'adressoient à lui pour avoit
des avis, ni de bouche, ni par écrit; car
ses maux étoient si grands, qu'il ne pou-
voit les satisfaire, quoiqu'il en eût un
grand désir.

Ce renouvellement de ses maux com-

VIE DE M. PASCAL. Lxxix
mença par un mal de dents, qui lui ôta
absolument le sommeil. Dans ses grandes
veilles, il lui vint une nuit dans l'esprit,
sans dessein, quelques pensées sur la pro-
position de la Roulette. Cette pensée
étant suivie d'une autre, & celle-ci d'une
autre, enfin une multitude de pensées
qui se succéderent les unes aux autres,
lui découvrirent, comme malgré lui, la
démonstration de toutes ces choses, dont
il fut lui-même surpris. Mais comme il y
avoit long-temps qu'il avoit renoncé à
toutes ces connoissances, il ne s'avisa pas
seulement de les écrire: néanmoins en
ayant parlé par occasion à une personne
à qui il devoit toute sorte de déférence,
& par respect, & par reconnoissance de
l'affection dont elle l'honoroit; cette per-
sonne, qui est aussi considérable par sa
piété, que par les éminentes qualités de
son esprit, & par la grandeur de sa nais-
sance, ayant formé sur cela un dessein qui
ne regardoit que la gloire de Dieu, trou-
va à propos qu'il en usât comme il fit, &
qu'ensuite il le fit imprimer.

Ce fut seulement alors qu'il l'écrivit,
mais avec une précipitation extrême, en
huit jours; car c'étoit en même-temps que
les Imprimeurs travailloient, fournissant
à deux en même-temps, sur deux différens
traités, sans que jamais il y en eût d'autre

lxxx VIE DE M. PASCAL.
copie que celle qui fut faite pour l'impression : ce qu'on ne fut que six mois après que la chose fut trouvée.

Cependant ses infirmités continuant toujours, sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent, comme j'ai dit, à ne pouvoir plus travailler, & à ne voir quasi personne. Mais, si elles l'empêchèrent de servir le public & les particuliers, elles ne furent point inutiles pour lui-même; & il les a souffertes avec tant de paix & tant de patience, qu'il y a sujet de croire que Dieu a voulu achever par là de le rendre tel qu'il le vouloit, pour paroître devant lui : car durant cette longue maladie il ne s'est jamais détourné de ses vues, ayant toujours dans l'esprit ces deux grandes maximes; de renoncer à tout plaisir & à toute superfluité. Il les pratiquoit dans le plus fort de son mal, avec une vigilance continelle sur ses sens, leur refusant absolument tout ce qui leur étoit agréable: & quand la nécessité le contraignoit à faire quelque chose qui pouvoit lui donner quelque satisfaction, il avoit une adresse merveilleuse pour en détourner son esprit, afin qu'il n'y prît point de part: par exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir délicatement, il avoit un soin très-grand de ne point goûter ce qu'il mangeoit; &

VIE DE M. PASCAL. lxxxj
nous avons pris garde que quelque peine qu'on prît à lui chercher quelque viande agréable, à cause des dégouts auxquels il étoit sujet, jamais il n'a dit, Voilà qui est bon; & encore, lorsqu'on lui servoit quelque chose de nouveau, selon les faisons; si on lui demandoit après le repas, s'il l'avoit trouvé bon, il disoit simplement: Il falloit m'en avertir devant, & je vous avoue que je n'y ai point pris garde: & lorsqu'il arrivoit que quelqu'un admiroit la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvoit souffrir: il appelloit cela être sensuel, encore même que ce ne fût que des choses communes; parce qu'il disoit que c'étoit une marque qu'on mangeoit pour contenter le gout, ce qui étoit toujours mal.

Pour éviter d'y tomber, il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fit aucune sauce ni ragout, non pas même de l'orange & du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses. Et pour se tenir dans des bornes réglées, il avoit pris garde, dès le commencement de sa retraite, à ce qu'il falloit pour son estomac, & depuis cela il avoit réglé tout ce qu'il devoit manger: en sorte que, quelque appétit qu'il eût, il ne passoit jamais cela; & quelque dégout qu'il eût, il falloit qu'il le mangeât: &

LXXXIJ VIE DE M. PASCAL.

lorsqu'on lui demandoit la raison pour-
quoi il se contraignoit ainsi, il répondoit
que c'étoit le besoin de l'estomac qu'il fal-
loit satisfaire, & non pas l'appétit.

La mortification de ses sens n'alloit pas
seulement à se retrancher tout ce qui pou-
voit leur être agréable, mais encore à ne
leur rien refuser par cette raison qu'il
pourroit leur déplaire, soit pour sa nour-
riture, soit pour ses remèdes. Il a pris qua-
tre ans durant des consommés, sans en té-
moigner le moindre dégoût : il prenoit
toutes les choses qu'on lui ordonnoit pour
sa santé, sans aucune peine, quelque
difficiles qu'elles fussent : & lorsque je
m'étonnois de ce qu'il ne témoignoit pas
la moindre répugnance en les prenant, il
se moquoit de moi, & me disoit qu'il ne
pouvoit pas témoigner lui-même com-
ment on pouvoit comprendre de la répu-
gnance, quand on prenoit une médecine
volontairement, après qu'on avoit été
averti qu'elle étoit mauvaise ; & qu'il n'y
avoit que la violence, ou la surprise, qui
dussent produire cet effet. C'est en cette
manière qu'il travailloit sans cesse à la
mortification.

Il avoit un amour si grand pour la pau-
vreté, qu'elle lui étoit toujours présente ;
de sorte que, dès qu'il vouloit entrepren-
dre quelque chose, ou que quelqu'un lui

VIE DE M. PASCAL. LXXXIIJ
demandoit conseil, la première pensée
qui lui venoit en l'esprit, c'étoit de voir
si la pauvreté pouvoit être pratiquée. Une
des choses sur lesquelles il s'examinoit
le plus, c'étoit cette fantaisie de vouloir
exceller en tout, comme de se servir en
toutes choses des meilleurs ouvriers, &
autres choses semblables. Il ne pouvoit en-
core souffrir qu'on cherchât avec soin tou-
tes ses commodités, comme d'avoir tou-
tes choses près de soi ; & mille autres cho-
ses qu'on fait sans scrupule, parce qu'on
ne croit pas qu'il y ait du mal. Mais il n'en
jugeoit pas de même, & nous disoit qu'il
n'y avoit rien de si capable d'éteindre l'es-
prit de pauvreté, comme cette recherche
curieuse de ses commodités, de cette
bien-séance qui porte à vouloir toujours
avoir du meilleur & du mieux fait ; & il
nous disoit que pour les ouvriers il fal-
loit toujours choisir les plus pauvres & les
plus gens de bien, & non pas cette ex-
cellence qui n'est jamais nécessaire, &
qui ne sauroit jamais être utile. Il s'écrioit
quelquefois : Si j'avois le cœur aussi pau-
vre que l'esprit, je serois bienheureux ;
car je suis merveilleusement persuadé que
la pauvreté est un grand moyen pour faire
son salut.

Cet amour qu'il avoit pour la pauvreté
le portoit à aimer les pauvres avec tant

de tendresse, qu'il n'a jamais pu refuser l'aumône, quoiqu'il n'en fit que de son nécessaire, ayant peu de bien, & étant obligé de faire une dépense qui excédoit son revenu, à cause de ses infirmités. Mais lorsqu'on vouloit lui représenter cela; quand il faisoit quelque aumône considérable, il se faisoit, & disoit: J'ai remarqué une chose, que quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant: ainsi il fermoit la bouche; & il a été quelquefois si avant, qu'il s'est réduit à prendre de l'argent au change, pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avoit, & ne voulant pas après cela importuner ses amis.

Dès que l'affaire des carrosses fut établie, il me dit qu'il vouloit demander mille francs par avance sur sa part à des fermiers avec qui l'on traitoit, si l'on pouvoit demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étoient de sa connoissance, pour envoyer aux pauvres de Blois; & comme je lui disois que l'affaire n'étoit pas assez sûre pour cela, & qu'il falloit attendre à une autre année, il me fit tout aussi-tôt cette réponse: Qu'il ne voyoit pas un grand inconvénient à cela, parce que s'ils perdoient, il le leur rendroit de son bien; & qu'il n'avoit garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin étoit

trop pressant pour différer la charité. Et comme on ne s'accordoit pas avec ces personnes, il ne put exécuter cette résolution, par laquelle il nous faisoit voir la vérité de ce qu'il nous avoit dit tant de fois, qu'il ne souhaitoit avoir du bien que pour en assister les pauvres; puisqu'en même-temps que Dieu lui donnoit l'espérance d'en avoir, il commençoit à le distribuer par avance, avant même qu'il en fût assuré.

Sa charité envers les pauvres avoit toujours été fort grande; mais elle étoit si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvois le satisfaire davantage, que de l'en entretenir. Il m'exhortoit avec grand soin, depuis quatre ans, à me consacrer au service des pauvres, & à y porter mes enfans. Et quand je lui disois que je craignois que cela ne me divertît du soin de ma famille, il me disoit que ce n'étoit que manque de bonne volonté, & que, comme il y a divers degrés dans cette vertu, on peut bien la pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques. Il disoit que c'étoit la vocation générale des Chrétiens, & qu'il ne falloit point de marque particulière pour savoir si on y étoit appelé, parce que cela étoit certain; que c'est sur cela que Jesus-Christ jugera le monde; & que, quand on confi-

Ixxxvj VIE DE M. PASCAL:

déroit que la seule omission de cette vertu est cause de la damnation, cette seule pensée seroit capable de nous porter à nous dépouiller de tout, si nous avions de la foi. Il nous disoit encore, que la fréquentation des pauvres est extrêmement utile, en ce que voyant continuellement les miseres dont ils sont accablés, & que même dans l'extrémité de leurs maladies ils manquoient des choses les plus nécessaires, après cela, il faudroit être bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités inutiles, & des ajustemens superflus.

Tous ces discours nous excitoient & nous portoient quelquefois à faire des propositions pour trouver des moyens de faire des réglemens généraux, qui pourvussent à toutes les nécessités; mais il ne trouvoit pas cela bon, & il disoit que nous n'étions pas appellés au général, mais au particulier; & qu'il croyoit que la manière la plus agréable à Dieu étoit de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire, chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence, dont il blâmoit la recherche en toutes choses. Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais l'établissement des Hôpitaux généraux: au contraire, il avoit beaucoup d'amour pour

VIE DE M. PASCAL. Ixxxvij

cela, comme il l'a bien témoigné par son testament; mais il disoit que ces grandes entreprises étoient réservées à de certaines personnes que Dieu destinoit à cela, & qu'il conduisoit quasi visiblement: mais que ce n'étoit pas la vocation générale de tout le monde, comme l'assistance journaliere & particuliere des pauvres.

Voilà une partie des instructions qu'il nous donnoit, pour nous porter à la pratique de cette vertu, qui tenoit une si grande place dans son cœur: c'est un petit échantillon qui nous fait voir la grandeur de sa charité. Sa pureté n'étoit pas moindre, & il avoit un si grand respect pour cette vertu, qu'il étoit continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fût blessée, ou dans lui, ou dans les autres; & il n'est pas croyable combien il étoit exact sur ce point. J'en étois même dans la crainte; car il trouvoit à redire à des discours que je faisois, & que je croyois très-innocens, mais dont il me faisoit ensuite voir les défauts, que je n'aurois jamais connus sans ses avis. Si je disois quelquefois, par occasion, que j'avois vu une belle femme, il se fâchoit, & me disoit qu'il ne falloit jamais tenir ces discours devant des laquais, ni de jeunes gens, parce que je ne savois pas quelles pensées je pourrois exciter par-là en eux. Il ne pou-

lxxxvii] VIE DE M. PASCAL.

voit aussi souffrir les caresses que je recevois de mes enfans ; & il me disoit qu'il falloit les en défaccoutumer , & que cela ne pouvoit que leur nuire ; qu'on leur pouvoit témoigner de la tendresse en mille autres manieres. Voilà les instructions qu'il me donnoit là-dessus , & voilà quelle étoit sa vigilance pour la conservation de la pureté dans lui & dans les autres.

Il lui arriva une rencontre , environ trois mois avant sa mort , qui en fut une preuve bien sensible , & qui fait voir en même-temps la grandeur de sa charité. Comme il revenoit un jour de la Messe de saint Sulpice , il vint à lui une jeune fille d'environ quinze ans (fort belle) qui lui demanda l'aumône : il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident : il lui demanda qui elle étoit , & ce qui l'obligeoit à demander ainsi l'aumône , & ayant su qu'elle étoit de la campagne , & que son pere étoit mort , & que sa mere étant tombée malade , on l'avoit portée à l'Hôtel-Dieu ce jour-là même ; il crut que Dieu la lui avoit envoyée aussi-tôt qu'elle avoit été dans le besoin ; de sorte que dès l'heure même il la mena au Séminaire , où il la mit entre les mains d'un bon Prêtre , à qui il donna de l'argent , & le pria d'en prendre soin , & de la mettre en quel-

VIE DE M. PASCAL. lxxxix

que condition où elle pût recevoir de la conduite à cause de sa jeunesse , & où elle fût en sûreté de sa personne. Et pour le soulager dans ce soin , il lui dit qu'il lui enverroit le lendemain une femme pour lui acheter des habits , & tout ce qui lui seroit nécessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain il lui envoya une femme , qui travailla si bien avec ce bon Prêtre , qu'après l'avoir fait habiller , ils la mirent dans une bonne condition. Et cet Ecclésiastique ayant demandé à cette femme le nom de celui qui faisoit cette charité , elle lui dit qu'elle n'avoit point charge de le dire ; mais qu'elle le viendroit voir de temps en temps , pour pourvoir avec lui aux besoins de cette fille. Il la pria d'obtenir de lui la permission de lui dire son nom : Je vous promets , ajouta-t-il , que je n'en parlerai jamais pendant sa vie ; mais si Dieu permettoit qu'il mourût avant moi , j'aurois de la consolation de publier cette action ; car je la trouve si belle , que je ne puis souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. Ainsi , par cette seule rencontre , ce bon Ecclésiastique , sans le connoître , jugeoit combien il avoit de charité & d'amour pour la pureté. Il avoit une extrême tendresse pour nous ; mais cette affection n'alloit pas jusqu'à l'attache. Il en donna une preuve

bien sensible à la mort de ma sœur, qui précéda la sienne de dix mois. Lorsqu'il reçut cette nouvelle, il ne dit rien, sinon, Dieu nous fasse la grace d'aussi-bien mourir; & il s'est toujours depuis tenu dans une soumission admirable aux ordres de la providence de Dieu, sans jamais faire réflexion que sur les grandes graces que Dieu avoit faites à ma sœur pendant sa vie, & sur les circonstances du temps de sa mort; ce qui lui faisoit dire sans cesse: Bienheureux ceux qui meurent, pourvu qu'ils meurent au Seigneur. Lorsqu'il me voyoit dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentois si fort, il se fachoit, & me disoit que cela n'étoit pas bien, & qu'il ne falloit pas avoir ces sentimens pour la mort des justes, & qu'il falloit au contraire louer Dieu de ce qu'il l'avoit sitôt récompensée des petits services qu'elle lui avoit rendus.

C'est ainsi qu'il faisoit voir qu'il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit; car, s'il eût été capable d'en avoir, c'eût été sans doute pour ma sœur, parce que c'étoit assurément la personne du monde qu'il aimoit le plus. Mais il n'en demeurait pas là: car non-seulement il n'avoit point d'attache pour les autres, mais il ne vouloit point du tout que les autres en eussent pour lui. Je ne parle pas de ces

attaches criminelles & dangereuses; car cela est grossier, & tout le monde le voit bien; mais je parle de ces amitiés les plus innocentes: & c'étoit une des choses sur laquelle il s'observoit le plus régulièrement, afin de n'y point donner de sujet, & même pour l'empêcher; & comme je ne savois pas cela, j'étois toute surprise des rebuts qu'il me faisoit quelquefois, & je le disois à ma sœur, me plaignant à elle que mon frere ne m'aimoit pas, & qu'il me sembloit que je lui faisois de la peine, lors même que je lui rendois mes services les plus affectionnés dans ses infirmités. Ma sœur me disoit là-dessus que je me trompois, qu'elle savoit le contraire, qu'il avoit pour moi une affection aussi grande que je le pouvois souhaiter. C'est ainsi que ma sœur remertoit mon esprit, & je ne tardai guères à en voir des preuves; car aussi tôt qu'il se présentoit quelque occasion où j'avois besoin du secours de mon frere, il l'embrassoit avec tant de soin & de témoignage d'affection, que je n'avois pas lieu de douter qu'il ne m'aimât beaucoup; de sorte que j'attribuois au chagrin de la maladie les manieres froides dont il recevoit les assiduités que je lui rendois pour le défennuyer; & cette énigme ne m'a été expliquée que le jour même de sa mort,

qu'une personne des plus considérables par la grandeur de son esprit & de sa piété, avec qui il avoit eu de grandes communications sur la pratique de la vertu, me dit qu'il lui avoit donné cette instruction entre autres, qu'il ne souffrît jamais de qui que ce fût, qu'on l'aimât avec attache; que c'étoit une faute sur laquelle on ne s'examine pas pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, & qu'on ne considéroit pas qu'en fomentant & souffrant ces attaches, on occupoit un cœur qui ne devoit être qu'à Dieu seul; que c'étoit lui faire un larcin de la chose du monde qui lui étoit la plus précieuse. Nous avons bien vu ensuite que ce principe étoit bien avant dans son cœur: car, pour l'avoir toujours présent, il l'avoit écrit de sa main sur un petit papier séparé, où il y avoit ces mots: » Il est » injuste qu'on s'attache, quoiqu'on le » fasse avec plaisir & volontairement: je » tromperois ceux en qui je ferois naître » ce désir; car je ne suis la fin de personne, & n'ai de quoi le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serois coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on me fit plaisir; de même

» je suis coupable, si je me fais aimer, & » si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je » dois avertir ceux qui seroient prêts à » consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qu'il m'en revienne; & de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi: car il faut qu'ils passent leur vie & leurs soins à plaire à Dieu & à le chercher.

Voilà de quelle maniere il s'instruisoit lui-même, & comme il pratiquoit si bien ses instructions, que j'y avois été trompée moi-même. Par ces marques que nous avons de ses pratiques, qui ne sont venues à notre connoissance que par hazard, on peut voir une partie des lumières que Dieu lui donnoit pour la perfection de la vie chrétienne.

Il avoit un si grand zele pour la gloire de Dieu, qu'il ne pouvoit souffrir qu'elle fût violée en quoi que ce soit: c'est ce qui le rendoit si ardent pour le service du Roi, qu'il résistoit à tout le monde, lors des troubles de Paris: & toujours depuis il appelloit des prétextes toutes les raisons qu'on donnoit pour excuser cette rebellion; & il disoit que dans un Etat établi en République, comme Venise, c'étoit un grand mal de contribuer à y mettre un Roi, & opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée: mais que,

dans un Etat où la puissance Royale est établie, on ne pouvoit violer le respect qu'on lui doit que par une espece de sacrilege, puisque c'est non-seulement une image de la puissance de Dieu, mais une participation de cette même puissance, à laquelle on ne pouvoit s'opposer sans résister visiblement à l'ordre de Dieu; & qu'ainsi on ne pouvoit assez exagérer la grandeur de cette faute, outre qu'elle est toujours accompagnée de la guerre civile, qui est le plus grand péché que l'on puisse commettre contre la charité du prochain: & il observoit cette maxime si sincèrement, qu'il a refusé dans ce temps-là des avantages très-considérables pour n'y pas manquer. Il disoit ordinairement qu'il avoit un aussi grand éloignement pour ce péché-là, que pour assassiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins; & qu'enfin il n'y avoit rien qui fût plus contraire à son naturel, & sur quoi il fût moins tenté.

Ce sont là les sentimens où il étoit pour le service du Roi: aussi étoit-il irréconciliable avec tous ceux qui s'y opposoient. Et ce qui faisoit voir que ce n'étoit pas par tempérament, ou par attache à ses sentimens, c'est qu'il avoit une douceur admirable pour ceux qui l'offensoient en particulier: en sorte qu'il n'a jamais fait

de différence de ceux-là avec les autres; & il oublioit si absolument ce qui ne regardoit que sa personne, qu'on avoit peine à l'en faire souvenir; & il falloit circonftancier les choses. Et comme on admiroit quelquefois cela, il disoit: Ne vous en étonnez pas, ce n'est pas par vertu, c'est par oubli réel, je ne m'en souviens point du tout. Cependant il est certain qu'on voit par-là, que les offenses qui ne regardoient que sa personne, ne lui faisoient pas de grandes impressions, puisqu'il les oublioit si facilement; car il avoit une mémoire si excellente, qu'il disoit souvent qu'il n'avoit jamais rien oublié des choses qu'il avoit voulu retenir.

Il a pratiqué cette douceur dans le pardon des choses désobligeantes, jusqu'à la fin; car, peu de temps avant sa mort, ayant été offensé sur un article qui lui étoit fort sensible, par une personne qui lui avoit de grandes obligations, & ayant en même-temps reçu un service de cette personne, il la remercia avec tant de complimens & de civilité, qu'il en étoit excessif: cependant ce n'étoit pas par oubli, puisque c'étoit dans le même temps; mais c'est qu'en effet il n'avoit point de ressentiment pour les offenses qui ne regardoient que sa personne.

Toutes ces inclinations, dont j'ai re-

marqué les particularités, se verront mieux en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette manière.

» J'aimela pauvreté, parce que JESUS-
 » CHRIST l'a aimée. J'aime les biens, par-
 » ce qu'ils donnent moyen d'en assister les
 » misérables. Je garde la fidélité à tout le
 » monde. Je ne rends pas le mal à ceux
 » qui m'en font; mais je leur souhaite
 » une condition pareille à la mienne, où
 » l'on ne reçoit pas le mal, ni le bien de
 » la part des hommes. J'essaie d'être
 » toujours véritable, sincère & fidele à
 » tous les hommes, & j'ai une tendresse
 » de cœur pour ceux que Dieu m'a unis
 » plus étroitement; & soit que je sois seul,
 » ou à la vue des hommes, j'ai en toutes
 » mes actions la vue de Dieu qui doit les
 » juger, & à qui je les ai toutes confa-
 » créés. Voilà quels sont mes sentimens,
 » & je bénis, tous les jours de ma vie, mon
 » Rédempteur qui les a mis en moi, &
 » qui, d'un homme plein de foiblesse, de
 » misere, de concupiscence, d'orgueil &
 » d'ambition, a fait un homme exempt
 » de tous ces maux, par la force de la gra-
 » ce à laquelle tout est dû, n'ayant de moi
 » que la misere & l'horreur.

Il s'étoit ainsi dépeint lui-même, afin
 qu'ayant continuellement devant les yeux
 la

la voie par laquelle Dieu le conduisoit,
 il ne pût jamais s'en détourner. Les lu-
 mières extraordinaires, jointes à la gran-
 deur de son esprit, n'empêchoient pas
 une simplicité merveilleuse, qui paroissoit
 dans toute la suite de sa vie, & qui le
 rendoit exact à toutes les pratiques qui
 regardoient la Religion. Il avoit un amour
 sensible pour tout l'Office divin, mais sur-
 tout pour les petites-Heures, parce qu'el-
 les sont composées du Pseaume cxviij,
 dans lequel il trouvoit tant de choses ad-
 mirables, qu'il sentoit de la délectation
 à le réciter. Quand il s'entretenoit avec
 ses amis de la beauté de ce Pseaume, il se
 transportoit de telle sorte, qu'il paroissoit
 hors de lui-même; & cette méditation
 l'avoit rendu si sensible à toutes les choses,
 par lesquelles on tâche d'honorer Dieu,
 qu'il n'en négligeoit pas une. Lorsqu'on
 lui envoyoit des billers tous les mois,
 comme on fait en beaucoup de lieux, il les
 recevoit avec un respect admirable, &
 il en récitoit tous les jours la sentence; &
 dans les quatre dernières années de sa
 vie, comme il ne pouvoit pas travailler,
 son principal divertissement étoit d'aller
 visiter les Eglises où il y avoit des Reli-
 ques exposées, ou quelque solemnité:
 il avoit pour cela un Almanach spirituel,
 qui l'instruisoit des lieux où il y avoit des

dévotions particulieres ; & il faisoit tout cela si dévotement & si simplement, que ceux qui le voyoient en étoient surpris : ce qui a donné lieu à cette belle parole d'une personne très-vertueuse & très-éclairée : Que la grace de Dieu se fait connoître dans les grands esprits par les petites choses, & dans les esprits communs par les grandes.

Cette grande simplicité paroissoit, lorsqu'on lui parloit de Dieu, ou de lui-même ; de sorte que la veille de sa mort, un Ecclesiastique, qui est un homme d'une très-grande science & d'une très-grande vertu, l'étant venu voir, comme il l'avoit souhaité, & ayant demeuré une heure avec lui, il en sortit si édifié, qu'il me dit : Allez, consolez-vous ; si Dieu l'appelle, vous avez bien sujet de le louer des grâces qu'il lui fait : j'avois toujours admiré beaucoup de grandes choses en lui ; mais je n'y avois jamais remarqué la grande simplicité que je viens de voir : cela est incomparable dans un esprit tel que le sien : je voudrois de tout mon cœur être en sa place.

Monsieur le Curé de Saint-Etienne*, qui l'a vu dans sa maladie, y voyoit la même chose, & disoit à toute heure :

* Monsieur Beurrier, depuis Abbé de Sainte Geneviève.

C'est un enfant, il est humble, il est soumis comme un enfant. C'est par cette même simplicité qu'on avoit une liberté toute entiere de l'avertir de ses défauts, & il se rendoit aux avis qu'on lui donnoit, sans résistance. L'extrême vivacité de son esprit le rendoit quelquefois si impatient, qu'on avoit peine à le satisfaire : mais quand on l'avertissoit, ou qu'il s'apercevoit qu'il avoit fâché quelqu'un dans ses impatiences, il réparoit incontinent cela par des traitemens si doux & par tant de bienfaits, que jamais il n'a perdu l'amitié de personne par-là. Je tâche tant que je puis d'abrèger : sans cela, j'aurois bien des particularités à dire sur chacune des choses que j'ai marquées ; mais, comme je ne veux pas m'étendre, je viens à sa dernière maladie.

Elle commença par un dégoût étrange, qui lui prit deux mois avant sa mort. Son Médecin lui conseilla de s'abstenir de manger du solide, & de se purger. Pendant qu'il étoit en cet état, il fit une action de charité bien remarquable. Il avoit chez lui un bon homme avec sa femme & tout son ménage, à qui il avoit donné une chambre, & à qui il fournissoit du bois, tout cela par charité : car il n'en tiroit point d'autre service que de n'être point seul dans sa maison. Ce bon homme

avoit un fils, qui étant tombé malade en ce temps-là de la petite vérole, mon frere, qui avoit besoin de mes assistances, eut peur que je n'eusse de l'apprehension d'aller chez lui, à cause de mes enfans. Cela l'obligea de penser à se séparer de ce malade: mais comme il craignoit qu'il ne fût en danger, si on le transportoit en cet état hors de sa maison, il aima mieux en sortir lui-même, quoiqu'il fût déjà fort mal, disant: Il y a moins de danger pour moi dans ce changement de demeure: c'est pourquoi, il faut que ce soit moi qui quitte. Ainsi il sortit de sa maison le 29 Juin, pour venir chez nous, & il n'y rentra jamais; car trois jours après il commença d'être attaqué d'une colique très-violente, qui lui ôtoit absolument le sommeil. Mais, comme il avoit une grande force d'esprit & un grand courage, il enduroit ses douleurs avec une patience admirable. Il ne laissoit pas de se lever tous les jours, & de prendre lui-même ses remèdes, sans vouloir souffrir qu'on lui rendît le moindre service. Les Médecins qui le traitoient, voyoient que ses douleurs étoient considérables; mais parce qu'il avoit le pouls fort bon, sans aucune altération, ni apparence de fièvre, ils assuroient qu'il n'y avoit aucun péril, se servant même de ces mots: Il n'y a pas la

moindre ombre de danger. Nonobstant ces discours, voyant que la continuation de ses douleurs & de ses grandes insomnies l'affoiblissoit, dès le quatrième jour de sa colique, & avant même que d'être alité, il envoya chercher Monsieur le Curé, & se confessa. Cela fit du bruit parmi ses amis, & en obligea quelques-uns de le venir voir tout épouvantés d'apprehension. Les Médecins même en furent si surpris, qu'ils ne purent s'empêcher de le témoigner, disant que c'étoit une marque d'apprehension, à quoi ils ne s'attendoient pas de sa part. Mon frere, voyant l'émotion que cela avoit causé, en fut fâché, & me dit: J'eusse voulu communier; mais puisque je vois qu'on est si surpris de ma confession, j'aurois peur qu'on ne le fût davantage; c'est pourquoi il vaut mieux différer; & Monsieur le Curé ayant été de cet avis, il ne communia pas. Cependant son mal continuoit; & comme Monsieur le Curé le venoit voir de temps en temps par visite, il ne perdoit pas une de ces occasions pour se confesser, & il n'en disoit rien, de peur d'effrayer le monde, parce que les Médecins assuroient toujours qu'il n'y avoit nul danger à sa maladie: & en effet, il y eut quelque diminution en ses douleurs, en sorte qu'il se levoit quelquefois

dans sa chambre. Elles ne le quitterent jamais néanmoins tout-à-fait, & même elles revenoient quelquefois, & il maigrissoit aussi beaucoup; ce qui n'effrayoit pas les Médecins: mais, quoi qu'ils pussent dire, il dit toujours qu'il étoit en danger, & ne manqua pas de se confesser toutes les fois que Monsieur le Curé le venoit voir: il fit même durant ce temps-là son testament, où les pauvres ne furent pas oubliés, & il se fit violence pour ne pas leur donner davantage; car il me dit que si Monsieur Périer eût été à Paris, & qu'il y eût consenti, il auroit disposé de tout son bien en faveur des pauvres: & enfin il n'avoit rien dans l'esprit & dans le cœur que les pauvres; & il me disoit quelquefois: D'où vient que je n'ai jamais rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux? Je lui dis: C'est que vous n'avez jamais eu assez de bien pour leur donner de grandes assistances. Et il me répondit: Puisque je n'avois pas de bien pour leur en donner, je devois leur avoir donné mon temps & ma peine: c'est à quoi j'ai failli; & si les Médecins disent vrai, & si Dieu permet que je relève de cette maladie, je suis résolu de n'avoir point d'autre emploi, ni point d'autre occupation, tout le reste de ma vie, que le service

des pauvres: ce sont les sentimens dans lesquels Dieu l'a pris.

Il joignoit à cette ardente charité, pendant sa maladie, une patience si admirable, qu'il édifioit & surprenoit toutes les personnes qui étoient autour de lui; & il disoit à ceux qui lui témoignoit avoir de la peine de voir l'état où il étoit, que pour lui, il n'en avoit pas, & qu'il appréhendoit même de guérir; & quand on lui en demandoit la raison, il disoit: C'est que je connois les dangers de la santé, & les avantages de la maladie. Il disoit encore au plus fort de ses douleurs, quand on s'affligeoit de les lui voir souffrir: Ne me plaignez point, la maladie est l'état naturel des Chrétiens; parce qu'on est par-là comme on devoit toujours être, dans la souffrance des maux, dans la privation de tous les biens & de tous les plaisirs des sens, exempt de toutes les passions qui travaillent pendant tout le cours de la vie, sans ambition, sans avarice, dans l'attente continuelle de la mort. N'est-ce pas ainsi que les Chrétiens devoient passer la vie? Et n'est-ce pas un grand bonheur, quand on se trouve par nécessité dans l'état où l'on est obligé d'être, & qu'on n'a autre chose à faire qu'à se soumettre humblement & paisiblement? C'est pourquoi je ne demande au-

civ VIE DE M. PASCAL.

tre chose que de prier Dieu qu'il me fasse cette grace. Voilà dans quel esprit il enduroit tous ses maux.

Il souhaitoit beaucoup de communier ; mais les Médecins s'y opposoient, disant qu'il ne le pouvoit faire à jeun, à moins que ce ne fût la nuit, ce qu'il ne trouvoit pas à propos de faire sans nécessité ; que pour communier en Viatique, il falloit être en danger de mort ; ce qui ne se trouvant pas en lui, ils ne pouvoient pas lui donner ce conseil. Cette résistance le fâchoit ; mais il étoit contraint d'y céder. Cependant sa colique continuant toujours, on lui ordonna de boire des eaux, qui en effet le soulagerent beaucoup : mais au six d'Août, il sentit un grand étourdissement, avec une grande douleur de tête ; & quoique les Médecins ne s'étonnassent pas de cela, & qu'ils l'assurassent que ce n'étoit que la vapeur des eaux, il ne laissa pas de se confesser, & il demanda avec des instances incroyables qu'on le fit communier, & qu'au nom de Dieu, on trouvât moyen de remédier à tous les inconvéniens qu'on lui avoit allégués jusqu'alors ; & il pressa tant pour cela, qu'une personne qui se trouva présente, lui reprocha qu'il avoit de l'inquiétude, & qu'il devoit se rendre au sentiment de ses amis ; qu'il se portoit

VIE DE M. PASCAL. cv

mieux ; qu'il n'avoit presque plus de colique, & que ne lui restant plus qu'une vapeur d'eau, il n'étoit pas juste qu'il se fit porter le saint Sacrement ; qu'il valoit mieux différer pour faire cette action à l'Eglise. Il répondit à cela : On ne sent pas mon mal, & on y fera trompé : ma douleur de tête a quelque chose de fort extraordinaire. Néanmoins voyant une si grande opposition à son désir, il n'osa plus en parler ; mais il dit : Puisqu'on ne veut pas m'accorder cette grace, j'y voudrois bien suppléer par quelque bonne œuvre, & ne pouvant pas communier dans le chef, je voudrois bien communier dans les membres ; & pour cela j'ai pensé d'avoir ici un pauvre malade, à qui on rende les mêmes services comme à moi, qu'on prenne une garde exprès, & enfin qu'il n'y ait aucune différence de lui à moi ; afin que j'aie cette consolation de savoir qu'il y a un pauvre aussi-bien traité que moi, dans la confusion que je souffre de me voir dans la grande abondance de toutes choses, où je me vois. Car quand je pense qu'au même temps que je suis si bien, il y a une infinité de pauvres qui sont plus malades que moi, & qui manquent des choses les plus nécessaires, cela me fait une peine que je ne puis supporter ; & ainsi je vous prie de demander

cvj VIE DE M. PASCAL.
un malade à Monsieur le Curé pour le
dessein que j'ai.

J'envoyai à Monsieur le Curé, à l'heure
même, qui manda qu'il n'y en avoit
point qui fût en état d'être transporté;
mais qu'il lui donneroit, aussi-tôt qu'il se-
roit guéri, un moyen d'exercer la cha-
rité, en se chargeant d'un vieux homme,
dont il prendroit soin le reste de sa vie;
car Monsieur le Curé ne doutoit pas alors
qu'il ne dût guérir.

Comme il vit qu'il ne pouvoit pas
avoir un pauvre en sa maison avec lui,
il me pria donc de lui faire cette grace,
de le faire porter aux Incurables, parce
qu'il avoit grand désir de mourir en la
compagnie des pauvres. Je lui dis que
les Médecins ne trouvoient pas à propos
de le transporter en l'état où il étoit: ce
qui le fâcha beaucoup. Il me fit promet-
tre que s'il avoit un peu de relâche, je lui
donnerois cette satisfaction.

Cependant cette douleur de tête au-
gmentant, il la souffroit toujours comme
tous les autres maux, c'est-à-dire, sans
se plaindre; & une fois dans le plus fort
de sa douleur, le dix-sept Août, il me
pria de faire une consultation: mais il
entra en même-temps en scrupule, & me
dit: Je crains qu'il n'y ait trop de re-
cherche dans cette demande. Je ne laissai

VIE DE M. PASCAL. cvij
pourtant pas de la faire; & les Méde-
cins lui ordonnerent de boire du petit-
lait, lui assurant toujours qu'il n'y avoit
nul danger, & que ce n'étoit que la mi-
graine mêlée avec la vapeur des eaux.
Néanmoins, quoi qu'ils pussent dire, il
ne les crut jamais, & me pria d'avoir un
Ecclésiastique pour passer la nuit auprès de
lui: & moi-même je le trouvai si mal,
que je donnai ordre, sans en rien dire,
d'apporter des cierges, & tout ce qu'il
falloit pour le faire communier le lende-
main matin.

Les apprêts ne furent pas inutiles;
mais ils servirent plutôt que nous n'a-
vions pensé: car, environ minuit, il lui
prit une convulsion si violente, que quand
elle fut passée, nous crumes qu'il étoit
mort, & nous avions cet extrême déplai-
sir, avec tous les autres, de le voir mou-
rir sans le saint Sacrement, après l'avoir
demandé si souvent avec tant d'instance.
Mais Dieu, qui vouloit récompenser un
désir si fervent & si juste, suspendit com-
me par un miracle cette convulsion, &
lui rendit son jugement entier, comme
dans sa parfaite santé; en sorte que Mon-
sieur le Curé, entrant dans la chambre
avec le saint Sacrement, lui cria: Voici
celui que vous avez tant désiré. Ces pa-
roles acheverent de le réveiller; & com-

me Monsieur le Curé approcha pour lui donner la Communion, il fit un effort, & il se leva seul à moitié pour la recevoir avec plus de respect; & Monsieur le Curé l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mysteres de la Foi, il répondit distinctement, Oui, Monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. Ensuite il reçut le saint Viatique & l'Extrême-Onction avec des sentimens si tendres, qu'il en versoit des larmes: il répondit à tout, remercia Monsieur le Curé; & lorsqu'il le bénit avec le saint Ciboire, il dit: Que Dieu ne m'abandonne jamais. Ce qui fut comme ses dernières paroles; car après avoir fait son action de grâces, un moment après, ses convulsions le reprirent, qui ne le quitterent plus, & qui ne lui laisserent pas un instant de liberté d'esprit. Elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvieme jour d'Août mil six cens soixante-deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans & deux mois.



*Nobilissimi Scutarii Blasii Pascalis
Tumulus.*

D. O. M.

Blasius Paschalis Scutarius Nobilis
hîc jacet.

*P*ietas si non moritur, aeternum vivet
Vir Conjugii nescius,
Religione sanctus, Virtute clarus,
Doctrinâ celebris,
Ingenio acutus,
Sanguine & animo pariter illustris,
Doctus, non Doctôr,
Æquitatis amator,
Veritatis defensor,
Virginum ultor,
Christiana Moralis Corruptorum acerri-
mus hostis.

*Hunc Rhetores amant facundum,
Hunc Scriptores norunt elegantem,
Hunc Mathematici stupent profundum,
Hunc Philosophi quærunt Sapientem,
Hunc Doctores laudant Theologum.
Hunc Pii venerantur Austerum.
Hunc Omnes mirantur, Omnibus Ignotum.
Omnibus licet Notum.
Quid plura, Viator, quem perdidimus?*

me Monsieur le Curé approcha pour lui donner la Communion, il fit un effort, & il se leva seul à moitié pour la recevoir avec plus de respect; & Monsieur le Curé l'ayant interrogé, suivant la coutume, sur les principaux mysteres de la Foi, il répondit distinctement, Oui, Monsieur, je crois tout cela de tout mon cœur. Ensuite il reçut le saint Viatique & l'Extrême-Onction avec des sentimens si tendres, qu'il en versoit des larmes: il répondit à tout, remercia Monsieur le Curé; & lorsqu'il le bénit avec le saint Ciboire, il dit: Que Dieu ne m'abandonne jamais. Ce qui fut comme ses dernières paroles; car après avoir fait son action de grâces, un moment après, ses convulsions le reprirent, qui ne le quitterent plus, & qui ne lui laisserent pas un instant de liberté d'esprit. Elles durèrent jusqu'à sa mort, qui fut vingt-quatre heures après, le dix-neuvième jour d'Août mil six cens soixante-deux, à une heure du matin, âgé de trente-neuf ans & deux mois.



*Nobilissimi Scutarii Blasii Pascalis
Tumulus.*

D. O. M.

Blasius Paschalis Scutarius Nobilis
hîc jacet.

*P*ietas si non moritur, æternum vivet
Vir Conjugii nescius,
Religione sanctus, Virtute clarus,
Doctrinâ celebris,
Ingenio acutus,
Sanguine & animo pariter illustris,
Doctus, non Doctôr,
Æquitatis amator,
Veritatis defensor,
Virginum ultor,
Christiana Moralis Corruptorum acerri-
mus hostis.

*Hunc Rhetores amant facundum,
Hunc Scriptores norunt elegantem,
Hunc Mathematici stupent profundum,
Hunc Philosophi quærunt Sapientem,
Hunc Doctores laudant Theologum.
Hunc Pii venerantur Austerum.
Hunc Omnes mirantur, Omnibus Ignotum.
Omnibus licet Notum.
Quid plura, Viator, quem perdidimus?*

PASCAL M.
IS LUDOV. erat MONTALTIUS.

Heu!

Satis dixi, urgent lachrymæ
Sileo.

Et qui bene precaberis, bene tibi eveniat,
Et vivo & mortuo.

Vixit An. 39. m. 2. Obiit an. rep. Sal. 1662.

14. Kal. Sept.

ΩΛΕΤΟ ΠΑΣΚΑΛΙΟΣ.

ΦΕΥ! ΦΕΥ! ΠΕΝΘΟΣ ΟΣΟΝ!

Posuit A. P. D. C. mærens Aurelian.
Canonista.

Cecidit Pascalis.

Heu! Heu! qualis luctus.

Monsieur Pascal est enterré à Paris, à Saint-
Etienne-du-Mont, sa Paroisse, derrière le
Maître-Autel, près la Chapelle de la Vierge, à
main droite, près du coin du pilier de la même
Chapelle: l'Epitaphie est à terre; mais elle est
effacée.

APPROBATIONS

de Nosseigneurs les Prélats.

Approbation de Monseigneur de Comenge.

Ces Pensées de Monsieur Pascal font voir la beauté de son génie, sa solide piété & sa profonde érudition. Elles donnent une si excellente idée de la Religion, que l'on acquiesce sans peine à ce qu'elle contient de plus impénétrable. Elles touchent si bien les principaux points de la Morale, qu'elles découvrent d'abord la source & le progrès de nos désordres, & les moyens de nous en délivrer; & elles effleurent les autres sciences avec tant de suffisance, que l'on s'aperçoit aisément que Monsieur Pascal ignoroit peu de choses de ce que les hommes savent. Quoique ces Pensées ne soient que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit, elles ne laissent pas d'instruire profondément. Ce ne sont que des semences; mais elles produisent leurs fruits en même-temps qu'elles sont répandues. L'on acheve naturellement ce que ce savant homme avoit eu dessein de composer, & les Lecteurs deviendront eux-mêmes auteurs en un moment, pour peu d'application qu'ils aient. Rien n'est donc plus capable de nourrir utilement & agréablement l'esprit, que la lecture de ces essais, quelque informes qu'ils paroissent, & il n'y a guères eu de production parfaite, depuis long-temps, qui ait mieux mérité, selon mon jugement, d'être imprimée que ce livre imparfait. A Paris, le 4 Septembre 1669.

GILBERT, Evêque de Comenge.

De Monseigneur l'Evêque d'Aulone,
Suffragant de Clermont.

Près avoir lu fort exactement, & avec beaucoup de consolation, les Pensées de Monsieur Pascal, touchant la Religion Chrétienne, il me semble que les vérités qu'elles contiennent peuvent être fort bien comparées aux essences, dont on n'a point accoutumé de donner beaucoup à la fois, pour les rendre plus utiles aux corps malades, parce qu'étant toutes remplies d'esprits, on n'en sauroit prendre si peu, que toutes les parties du corps ne s'en ressentent.

Ce sont les images des Pensées de ce Recueil. Une seule peut suffire à un homme pour en nourrir son ame tout un jour, s'il les lit à cette intention; tant elles sont remplies de lumière & de chaleur. Et bien loin qu'il y ait rien dans ce Recueil qui soit contraire à la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, tout y est entièrement conforme à sa doctrine, & à ses maximes dans les mœurs. Car l'Auteur étoit trop bien informé de la doctrine des Peres & des Conciles, pour penser ou parler un autre langage que le leur; ainsi que tous les Lecteurs le pourront facilement reconnoître par la lecture de tout cet Ouvrage, & particulièrement par cette excellente pensée de la p. 23, dont voici les propres termes: *Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre, n'est plus du corps, & n'appartient plus à Jesus-Christ. Toutes les vertus, le martyre, les austérités, & toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise & de la Communion du Chef de l'Eglise, qui est le Pape.* Fait en l'Abbaye de Saint-André-lez-Clermont, le 24 Novembre 1669.

JEAN, Evêque d'Aulone, Suffragant de Clermont.

De Monseigneur l'Evêque d'Amiens.

NOUS avons lu le Livre posthume de Monsieur Pascal, qui auroit eu besoin des derniers soins de son Auteur. Quoiqu'il ne contienne que des fragmens & des semences de discours, on ne laisse par d'y remarquer des lumières très-sublimes, & des délicatesses très-agréables. La force & la hardiesse des pensées surprennent quelquefois l'esprit; mais plus on y fait d'attention, plus on les trouve saines, & tirées de la Philosophie & de la Théologie des Peres. Un Ouvrage si peu achevé nous remplit d'admiration & de douleur, de ce qu'il n'y a point d'autre main qui puisse donner la perfection à ces premiers traits, que celle qui en a su graver une idée si vive & si remarquable, ni nous consoler de la grande perte que nous avons faite par sa mort. Le Public est obligé aux personnes qui lui ont conservé des pieces si précieuses, quoiqu'elles ne soient point finies; & telles qu'elles sont, nous ne doutons pas qu'elles ne soient très-utiles à ceux qui aimeront la vérité & leur salut. Donnée à Paris, où nous nous sommes trouvés pour les affaires de notre Eglise, le premier jour de Novembre 1669.

FRANÇOIS, Evêque d'Amiens.

De Monsieur le Camus, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, Conseiller & Aumônier ordinaire du Roi, à présent Evêque de Grenoble.

IL m'est arrivé, en examinant cet Ouvrage en l'état qu'il est, ce qui arrivera presque à tous ceux qui le liront, qui est de regretter plus que jamais la perte de l'Auteur, qui étoit seul capable d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. En effet, si ce Livre, tout imparfait qu'il est, ne laisse pas d'émouvoir puissamment les personnes raisonnables, & de faire connoître la vérité de la Religion Chrétienne à ceux qui la cherchent sincèrement; que n'eût-il pas fait, si l'Auteur y eût mis la dernière main? Et si ces diamans brutes, épars çà & là, jettent tant d'éclat & de lumière, quel esprit n'auroient-ils pas ébloui, si ce savant Ouvrier avoit eu le loisir de les polir & de les mettre en œuvre? Au reste, s'il eût vécu plus long-temps, ses secondes pensées auroient été sans doute dans un meilleur ordre que ne sont les premières qu'on donne au Public dans cet Ecrit; mais elles ne pouvoient être plus sages: elles auroient été plus polies & plus liées; mais elles ne pouvoient être plus solides ni plus lumineuses. C'est le témoignage que nous en rendons, & que nous n'y avons rien remarqué qui ne soit conforme à la créance & à la doctrine de l'Eglise. A Paris le 21 de Septembre 1669.

E. LE CAMUS, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, Conseiller & Aumônier du Roi.

Approbation des Docteurs.

NOUS soussignés, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lu le Recueil des Pensées de Monsieur Pascal, trouvées dans son cabinet, après sa mort, que nous avons jugées Catholiques & pleines de piété. Le Public a beaucoup perdu de ce que l'Auteur n'a pas eu le temps de donner à cet Ouvrage toute sa perfection. Les Athées en eussent encore été plus pleinement convaincus, la Religion Catholique plus puissamment confirmée, & la piété des fideles plus vive.

ment excitée. C'est ce que nous croyons & attestons. A Paris, le 5 Septembre 1669.

DE BREDA, Curé de Saint-André-des-Arcs.
LE VAILLANT, Curé de Saint-Christophe.
GRENET, Curé de Saint-Benoit.
MARTIN, Curé de Saint-Eustache.
J. LABBE. PETIT-PIED.
I. MARAIS. T. KOULLAND.
PH. LE PERON.

*Approbation particuliere de Monsieur Vaillant,
Docteur de la Faculté de Paris, ancien Prédicateur,
Curé de Saint-Christophe, & ci-devant
Théologal de l'Eglise de Rheims.*

Quelle apparence de prendre tant de plaisir à lire les Pensées de Monsieur Pascal, & de n'en dire pas & témoigner les siennes en particulier! Je savois assez, avec tous les honnêtes gens, ce que pouvoit ce rare esprit en tant d'autres matieres, & sur-tout dans ses Lettres qui ont surpris & étonné tout le monde. Mais qu'il dût nous donner & laisser une méthode si naturelle, & néanmoins si extraordinaire, pour montrer, défendre & appuyer l'excellence & la grandeur de notre Religion; c'est ce que je n'eusse pas pensé, si je n'en eusse vu les preuves très-évidentes dans cet Ouvrage. Il est vrai qu'il n'est pas achevé, & les raisonnemens n'ont pas toujours leur étendue & leur perfection: ce ne sont souvent que des commencemens, des essais, & comme des restes de pensées d'une haute & merveilleuse élévation. Mais, telles que puissent être ces Pensées, elle méritent bien justement l'éloge du Prophete: *Reliquia cogitationis diem sistum agent tibi*: Restes précieux certainement; disons hardiment, Reliques honorables d'une illustre mort, qui du jour auquel elles paroîtront en public, en feront un jour de fête & de joie pour tous les fideles; mais de honte aussi & de confusion pour tous les impies, les libertins, les Athées, pour tous ceux qui se piquant de fort esprit, n'ont dans leurs forces imaginaires, que de la foiblesse & de l'infirmité: *Infirmitas dicit: Ego fortis sum*. Ces malheureux infirmes verront dans ce Livre leur misere & leur vanité; ils trouveront leur désaite & leur déroute dans la victoire & le triomphe de l'Auteur des Pensées que j'ai lues avec tant d'admiration, que j'approuve avec tant de reconnaissance, &

que je certifie dans la dernière sincérité être très-conformes à la foi, & très-avantageuses aux bonnes mœurs. Fait à Paris, le 6 Septembre 1669.

A. LE VAILLANT.

*De M. Fortin, Docteur en Théologie de la Faculté
de Paris, Proviseur du College d'Harcourt.*

L'Etroite liaison que j'ai eue avec Monsieur Pascal durant sa vie, m'a fait prendre un singulier plaisir à lire ces Pensées, que j'avois autrefois entendues de sa propre bouche. Ce sont les entretiens qu'il avoit d'ordinaire avec ses amis. Il leur parloit des choses de Dieu & de la Religion avec tant de science & de soumission, qu'il est difficile de trouver un esprit plus élevé & plus humble tout ensemble. Ceux qui liront ce Recueil, qui contient des discours tout divins, jugeront aisément de la grandeur de son ame, & de la force de la grace qui l'animoit. Ils ne trouveront rien qui ne soit dans les regles de la Religion, & qui n'inspire des sentimens d'une véritable & sincere piété. C'est le témoignage que je me sens obligé d'en rendre au Public. A Paris, ce neuvieme Août 1669.

T. FORTIN.

*De Monsieur Ribeyran, Archidiacre de
Comenge.*

J'ai lu avec admiration ce Livre posthume de Monsieur Pascal. Il semble que cet homme incomparable non-seulement voit, comme les Anges, les conséquences dans leurs principes, mais qu'il nous parle, comme ces purs esprits, par la seule direction de ses pensées. Souvent un seul mot est un discours tout entier. Il fait comprendre tout d'un coup à ses Lecteurs ce qu'un autre auroit bien de la peine d'expliquer par un raisonnement fort étendu. Et tant s'en faut que nous devions regretter qu'il n'ait pas achevé son Ouvrage, que nous devons remercier au contraire la Providence divine, de ce qu'elle l'a permis ainsi. Comme tout y est pressé, il en sort tant de lumieres de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes

vérités en elles-mêmes, qui peut-être auroient été obscurcies par un plus long embarras de paroles. Mais, si ces pensées sont des éclairs qui découvrent les vérités cachées aux esprits dociles & équitables, ce sont des foudres qui accablent les libertins & les Athées. Puisque nous devons désirer, pour la gloire de Dieu, l'instruction des uns & la confusion des autres, il n'y a rien qui ne doive porter les amis de Monsieur Pascal à publier ces excellentes productions de ce rare jugement, qui ne contiennent rien, selon mon jugement, qui ne soit très-catholique & très-édifiant. Fait à Paris le 7 Septembre 1669.

DE RIBEYRAN, Archevêque de Comenge.

De Monsieur de Drubec, Docteur de Sorbonne, Abbé de Boulancourt.

UN Ancien * a dit assez élégamment, que l'on doit considérer, en égard à la postérité, tout ce que les Auteurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais été commencé : mais je ne puis faire ce jugement des Pensées de Monsieur Pascal. Il me semble que l'on feroit grand tort à la postérité, aussi-bien qu'à notre siècle, de supprimer ces admirables productions, encore qu'elles ne puissent non plus recevoir leur perfection, que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites, que de les faire retoucher. Et comme les plus excellents Ouvriers se servent plus utilement de ces morceaux pour former les idées des Ouvrages qu'ils méditent, qu'ils ne feroient de beaucoup d'autres pièces plus finies, ces fragmens de Monsieur Pascal donnent des ouvertures sur toutes les matières dont ils traitent, qu'on ne trouveroit point dans des volumes achevés. Ainsi, selon mon jugement, on ne doit point envier au Public le présent que lui font les amis de ce Philosophe chrétien, des précieuses reliques de son esprit ; & non seulement je ne trouve rien qui en puisse empêcher l'impression ; mais je crois que nous leur devons beaucoup de reconnaissance du soin qu'ils ont pris de les ramasser. Donné à Paris le 5 Septembre 1669.

FRANÇOIS MALET DE CRAVILLE DRUBEC.

* Plin. jun. Epist. 8, l. 5.

AVERTISSEMENT.

Les Pensées qui sont contenues dans ce Livre ayant été écrites & composées par Monsieur Pascal, en la manière qu'on l'a rapporté dans la Préface, c'est-à-dire, à mesure qu'elles lui venoient dans l'esprit, & sans aucune suite ; il ne faut pas s'attendre d'en trouver beaucoup dans les Châpitres de ce Recueil, qui sont la plupart composés de quantité de pensées toutes détachées les unes des autres, & qui n'ont été mises ensemble sous les mêmes titres, que parce qu'elles traitent à peu près des mêmes matières. Mais quoiqu'il soit assez facile, en lisant chaque article, de juger s'il est une suite de ce qui le précède, ou s'il contient une nouvelle pensée ; néanmoins on a cru que pour les distinguer davantage, il étoit bon d'y faire quelque marque particulière. Ainsi lorsque l'on verra au commencement de quelque article cette marque (✱), cela veut dire qu'il y a dans cet article une nouvelle pensée, qui n'est point une suite de la précédente, & qui en est entièrement séparée ; & l'on connoîtra par le même moyen, que les articles qui n'auront point cette marque ne composent qu'un même dis-

cours, & qu'ils ont été trouvés dans cet ordre & cette suite dans les originaux de Monsieur Pascal.

L'on a aussi jugé à propos d'ajouter à la fin de ces Pensées une Priere que Monsieur Pascal composa étant encore jeune, dans une maladie qu'il eut, & qui a déjà été imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont été faites sans la participation de ceux qui donnent à présent ce Recueil au Public.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S.

CHAP. I.	Contre l'indifférence Athées. page 1	1
II.	Marqués de la véritable Religion. 15	15
III.	Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, & par le péché originel. 28	28
IV.	Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous. 40	40
V.	Soumission & usage de la raison. 42	42
VI.	Foi sans raisonnement. 43	43
VII.	Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne. 47	47
VIII.	Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Ecriture. 53	53
IX.	Injustice & corruption de l'homme. 60	60
X.	Juifs. 63	63
XI.	Moïse. 75	75
XII.	Figures. 77	77
XIII.	Que la loi étoit figurative. 79	79
XIV.	JESUS-CHRIST. 89	89
XV.	Preuves de J. C. par les prophéties. 95	95
XVI.	Diverses preuves de J. C. 106	106
XVII.	Contre Mahomet. 110	110
XVIII.	Dessein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres. 113	113
XIX.	Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion. 120	120

cxv TABLE DES CHAPITRES.

XX. <i>On ne connoît Dieu utilement que par Jesus-Christ.</i>	124
XXI. <i>Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plu- sieurs autres choses.</i>	130
XXII. <i>Connoissance générale de l'homme.</i>	140
XXIII. <i>Grandeur de l'homme.</i>	145
XXIV. <i>Vanité de l'homme.</i>	149
XXV. <i>Foiblesse de l'homme.</i>	154
XXVI. <i>Misere de l'homme.</i>	162
XXVII. <i>Pensées sur les Miracles.</i>	177
XXVIII. <i>Pensées Chrétiennes.</i>	191
XXIX. <i>Pensées Morales.</i>	221
XXX. <i>Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une Lettre écrite par M. Pascal sur le sujet de la mort de M. son pere.</i>	242
XXXI. <i>Pensées diverses.</i>	259
XXXII. <i>Priere pour demander à Dieu le bon usa- ge des maladies.</i>	297
DISCOURS sur les Pensées de Monsieur Pas- cal.	310
DISCOURS sur les Preuves des Livres de Moïse.	379
Qu'il y a des Démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie.	429

croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, & qu'ils ont interrogé quelque Ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-mêmes & de notre tout.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, & qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt & notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de

cxv TABLE DES CHAPITRES.

XX. <i>On ne connoît Dieu utilement que par Jesus-Christ.</i>	124
XXI. <i>Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plu- sieurs autres choses.</i>	130
XXII. <i>Connoissance générale de l'homme.</i>	140
XXIII. <i>Grandeur de l'homme.</i>	145
XXIV. <i>Vanité de l'homme.</i>	149
XXV. <i>Foiblesse de l'homme.</i>	154
XXVI. <i>Misere de l'homme.</i>	162
XXVII. <i>Pensées sur les Miracles.</i>	177
XXVIII. <i>Pensées Chrétiennes.</i>	191
XXIX. <i>Pensées Morales.</i>	221
XXX. <i>Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une Lettre écrite par M. Pascal sur le sujet de la mort de M. son pere.</i>	242
XXXI. <i>Pensées diverses.</i>	259
XXXII. <i>Priere pour demander à Dieu le bon usa- ge des maladies.</i>	297
DISCOURS sur les Pensées de Monsieur Pas- cal.	310
DISCOURS sur les Preuves des Livres de Moïse.	379
Qu'il y a des Démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie.	429

croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire, lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, & qu'ils ont interrogé quelque Ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère: il s'agit de nous-mêmes & de notre tout.

L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe si fort, & qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions & toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre premier objet.

Ainsi notre premier intérêt & notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de

4 CONTRE L'INDIFFÉRENCE
CHAP. I. toutes leurs forces à s'en instruire, & ceux qui vivent sans s'en mettre en peine & sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale & leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, & qui par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, & d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoiqu'obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très solide; je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvante; c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends au contraire que l'amour propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison doit nous donner ces sentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

DES ATHÉES. 5
CHAP. I. Il ne faut pas avoir l'ame fort élevée, pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable & solide; que tous nos plaisirs ne sont que vanité; que nos maux sont infinis; & qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque instant, doit nous mettre dans peu d'années, & peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous & le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie, qui est la chose du monde la plus fragile; & le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur ame est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer, ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel que cela, ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves: voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils pouvoient l'anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance; & la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de temps, dans l'horrible nécessité d'être éternellement, ou anéantis, ou malheureux. ®

Voilà un doute d'une terrible conséquence; & c'est déjà assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de

6 CONTRE L'INDIFFÉRENCE
CHAP. I.
chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute & qui ne cherche pas, est tout ensemble & bien injuste & bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille & satisfait, qu'il en fasse profession, & enfin qu'il en fasse vanité, & que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie & de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Qu peut-on prendre ces sentimens ?
Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des miseres sans ressource ?
Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables ? Quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur ?

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, & dont il faut faire sentir l'extravagance & la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, & sans en rechercher d'éclaircissement.

Je ne fais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne fais ce que c'est que mon

DES ATHÉES. 7
CHAP. I.
corps, que mes sens, que mon ame : & cette partie même de moi qui pense ce que je dis, & qui fait réflexion sur tout & sur elle-même, ne se connoît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, & de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent comme un atome, & comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connois, c'est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurois éviter.

Comme je ne fais d'où je viens, aussi ne fais-je où je vais, & je fais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état, plein de misere, de foiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus, que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me

8 CONTRE L'INDIFFÉRENCE
CHAP. I. doit arriver, & que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion & sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrois trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; & en traitant avec mépris ceux qui se travailleroient de ce soin, je veux aller sans prévoyance & sans crainte tenter un si grand événement, & me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité, il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; & leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi Chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses; la corruption de la nature, & la rédemption de JESUS-CHRIST. Or s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentimens si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état; rien ne lui est si redoutable que

DES ATHÉES. 9
CHAP. I. l'éternité. Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférens à la perte de leur être, & au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses: ils craignent jusqu'aux plus petites, il les prévoient, ils les sentent; & ce même homme qui passe les jours & les nuits dans la rage & dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui fait qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble & sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles, dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse; c'est un enchantement incompréhensible, & un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, & cette heure suffisant, s'il fait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer & à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence, que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie & un

10 CONTRE L'INDIFFÉRENCE
CHAP. I.
supplice passager que ce prisonnier appréhenderoit. Cependant ils courent sans souci dans le précipice, après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, & ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi, non seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu, prouve la véritable Religion, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entière qu'ils n'auroient rien à craindre après la mort, que de tomber dans le néant, ne seroit-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal entre la crainte de l'enfer & du néant semble si beau, que non seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient, mais que ceux même qui n'y sont pas, croient qu'il leur est glorieux de seindre d'y être. Car l'ex-

DES ATHÉES. 11
CHAP. I.
périence nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre; que ce sont des gens qui se contrefont, & qui ne sont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug; & la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais, s'ils ont encore tant soit peu de sens commun, il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par-là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sagement des choses, & qui savent que la seule voie d'y réussir, c'est de paroître honnête, fidele, judicieux & capable de servir utilement ses amis; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui peut leur être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à oïr dire à un homme qui a secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par-là à avoir désormais bien de la confiance en lui, & à en attendre des consolations, des conseils & des

secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire, qu'il doute si notre ame est autre chose qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content? Est-ce donc une chose à dire gaiement, & n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensoient sérieusement, ils verroient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, & si éloigné en toute maniere de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris & l'aversion des hommes, & de les faire passer pour des personnes sans esprit & sans jugement. Et en effet, si on leur fait rendre compte de leurs sentimens, & des raisons qu'ils ont de douter de la Religion, ils diront des choses si foibles & si basses, qu'ils persuaderont plutôt du contraire. C'étoit ce que leur disoit un jour fort à propos une personne: Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en vérité vous me convertirez. Et il avoit raison; car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentimens où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables?

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentimens, sont bien malheureux, de con-

De quelle dat est votre indifférence...?

traindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage une étrange foiblesse d'esprit, que de ne pas connoître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse du cœur, que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche, que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables; qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être Chrétiens: & qu'ils reconnoissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeller raisonnables; ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoissent pas encore.

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, & qui reconnoissant leur misere, désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connoître, & sans le chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres, & il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils méprisent, pour ne pas les mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils seront en cette vie, comme capables de la grace qui peut les éclairer, & de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions à leur place, & les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, & à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils donnent à la lecture de cet Ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs. Peut-être y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite & un véritable désir de connoître la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, & qu'ils seront convaincus des preuves d'une Religion si divine que l'on y a ramassées.

Marques de la véritable Religion.

LA vraie Religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la notre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, & l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes, dont la prière est le principal. Notre Religion a fait tout cela; & nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer & de le suivre.

2. ✽ Il faut pour faire qu'une Religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature. Car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu, & la vraie Religion sont choses dont la connoissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur & la bassesse de l'homme, & la raison de l'une & de l'autre. Quelle autre Religion que la Chrétienne a connu toutes ces choses? ®

3. ✽ Les autres Religions, comme les Paiennes, sont plus populaires; car elles consistent toutes en extérieur; mais elles ne sont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelle seroit plus

16 MARQUES DE LA VÉRITABLE
CHAP. II. proportionnée aux habiles ; mais elle ne
serviroit pas au peuple. La seule Religion
Chrétienne est proportionnée à tous, étant
mêlée d'extérieur & d'intérieur. Elle éle-
ve le peuple à l'intérieur, & abaisse les
superbes à l'extérieur, & n'est pas parfaite
sans les deux. Car il faut que le peuple
entende l'esprit de la lettre, & que les
habiles soumettent leur esprit à la lettre,
en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.

4. * Nous sommes haïssables : la rai-
son nous en convainc. Or nulle autre Re-
ligion que la Chrétienne ne propose de se
hair. Nulle autre Religion ne peut donc
être reçue de ceux qui savent qu'ils ne sont
dignes que de haine.

5. * Nulle autre Religion que la Chré-
tienne n'a connu que l'homme est la plus
excellente créature, & en même temps la
plus misérable. Les uns, qui ont bien con-
nu la réalité de son excellence, ont pris
pour lâcheré & pour ingratitude les senti-
mens bas que les hommes ont naturelle-
ment d'eux-mêmes. Et les autres, qui ont
bien connu combien cette bassesse est ef-
fective, ont traité d'un superbe ridicule
ces sentimens de grandeur qui sont aussi
naturels à l'homme.

6. * Nulle Religion que la nôtre n'a
enseigné que l'homme naît en péché.
Nulle secte de Philosophes ne l'a dit. Nul-
le n'a donc dit vrai.

7. * Dieu étant caché, toute Reli-
gion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est
pas véritable ; & toute Religion qui n'en
rend pas la raison n'est pas instruisante. La
nôtre fait tout cela.

8. * Cette Religion, qui consiste à
croire que l'homme est tombé d'un état
de gloire & de communication avec Dieu,
en un état de tristesse, de pénitence & d'é-
loignement de Dieu, mais qu'enfin il se-
roit rétabli par un Messie qui devoit ve-
nir, a toujours été sur la terre. Toutes
choses ont passé, & celle-là a subsisté pour
laquelle sont toutes choses. Car Dieu vou-
lant se former un peuple saint qu'il sépa-
reroit de toutes les autres nations, qu'il
délivreroit de ses ennemis, qu'il mettroit
dans un lieu de repos, a promis de le
faire, & de venir au monde pour cela ; &
il a prédit par ses Prophetes le temps & la
maniere de sa venue. Et cependant, pour
affermir l'espérance de ses élus dans tous
les temps, il leur en a toujours fait voir
des images & des figures, & il ne les a ja-
mais laissés sans des assurances de sa puis-
sance & de sa volonté pour leur salut.
Car dans la création de l'homme, Adam
étoit le témoin & le dépositaire de la pro-
messe du Sauveur, qui devoit naître de
la femme. Et quoique les hommes étant
encore si proches de la création, ne pussent

avoir oublié leur création & leur chute, & la promesse que Dieu leur avoit faite d'un Rédempteur; néanmoins, comme dans ce premier âge du monde, ils se laisserent emporter à toutes sortes de désordres, il y avoit cependant des Saints, comme Enoch, Lamech, & d'autres qui attendoient en patience le CHRIST promis dès le commencement du monde. Ensuite Dieu a envoyé Noé, qui a vu la malice des hommes au plus haut degré; & il l'a sauvé en noyant toute la terre, par un miracle qui marquoit assez, & le pouvoit qu'il avoit de sauver le monde, & la volonté qu'il avoit de le faire, & de faire naître de la femme celui qu'il avoit promis. Ce miracle suffisoit pour affermir l'espérance des hommes; & la mémoire en étant assez fraîche parmi eux, Dieu fit des promesses à Abraham qui étoit tout environné d'idolâtres, & il lui fit connoître le mystère du Messie qu'il devoit envoyer. Au temps d'Isaac & de Jacob, l'abomination s'étoit répandue sur toute la terre: mais ces Saints vivoient en la foi; & Jacob mourant, & bénissant ses enfans, s'écrie, par un transport qui lui fait interrompre son discours: J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis, *Salutare tuum expectabo, Domine.*

Genef.
XLIX. 18.

Les Egyptiens étoient infectés & d'i-

dolâtrie & de magie; le peuple de Dieu même étoit entraîné par leurs exemples. Mais cependant Moÿse & d'autres voyoient celui qu'ils ne voyoient pas, & l'adoroient en regardant les biens éternels qu'il leur préparoit.

Les Grecs & les Latins ensuite ont fait regner les fausses divinités; les Poètes ont fait diverses Theologies; les Philosophes se sont séparés en mille sectes différentes; & cependant il y avoit toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisoient la venue de ce Messie qui n'étoit connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps: & depuis, quoiqu'on ait vu naître tant de schismes & d'hérésies, tant renverser d'Etats, tant de changemens en toutes choses; cette Eglise, qui adore celui qui a toujours été adoré, a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable, & tout-à-fait divin, c'est que cette Religion, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle, & toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, & qu'elles est maintenue sans fléchir & plier sous la volonté des tyrans.

2. Les Etats périroient si on ne fai-

20 MARQUES DE LA VÉRITABLE
CHAP. II. soit plier souvent les loix à la nécessité. Mais jamais la Religion n'a souffert cela, & n'en a usé. Aussi il faut ces accommodemens, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, & ce n'est pas proprement se maintenir; & encore périssent-ils enfin entièrement: il n'y en a point qui ait duré quinze cens ans. Mais que cette Religion se soit toujours maintenue & inflexible, cela est divin.

10. * Il y auroit trop d'obscurité si la vérité n'avoit pas des marques visibles. C'en est une admirable qu'elle se soit toujours conservée dans une Eglise & une assemblée visible. Il y auroit trop de clarté, s'il n'y avoit qu'un sentiment dans cette Eglise; mais pour reconnoître quel est le vrai, il n'y a qu'à voir quel est celui qui y a toujours été: car il est certain que le vrai y a toujours été, & qu'aucun faux n'y a toujours été.

11. * Ainsi le Messie a toujours été cru. La tradition d'Adam étoit encore nouvelle en Noé & en Moïse. Les Prophetes l'ont prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses dont les événemens qui arrivoient de temps en temps à la vue des hommes, marquoient la vérité de leur mission, & par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. Ils ont tous dit que la loi qu'ils avoient, n'étoit

RELIGION. 21
CHAP. II. qu'en attendant celle du Messie; que jusques-là elle seroit perpétuelle, mais que l'autre dureroit éternellement; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle étoit la promesse, seroient toujours sur la terre. En effet elle a toujours duré; & JESUS-CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles, & les Apôtres aussi, qui ont converti les Payens; & par-là les prophéties étant accomplies, le Messie est prouvé pour jamais.

12. * Je vois plusieurs Religions contraires, & par conséquent toutes fausses, excepté une. Chacune veut être crue par sa propre autorité, & menace les incrédules. Je ne les crois donc pas là-dessus; chacun peut dire cela, chacun se peut dire Prophete. Mais je vois la Religion Chrétienne, où je trouve des prophéties accomplies, & une infinité de miracles si bien attestés, qu'on n'en peut raisonnablement douter; & c'est ce que je ne vois point dans les autres.

13. * La seule Religion contraire à la nature en l'état qu'elle est, qui combat tous nos plaisirs, & qui paroît d'abord contraire au sens commun, est la seule qui ait toujours été.

14. * Toute la conduite des choses doit avoir pour objet l'établissement & la grandeur de la Religion: les hommes doi-

vent avoir en eux-mêmes des sentimens conformes à ce qu'elle nous enseigne; & enfin elle doit être tellement l'objet & le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes, puisse rendre raison & de toute la nature de l'homme en particulier, & de toute la conduite du monde en général.

Sur ce fondement les impies prennent lieu de blasphémer la Religion Chrétienne, parce qu'ils la connoissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, puissant & éternel; ce qui est proprement le Déisme, presque aussi éloigné de la Religion Chrétienne, que l'Athéisme qui y est tout-à-fait contraire. Et delà ils concluent que cette Religion n'est pas véritable, parce que, si elle l'étoit, il faudroit que Dieu se manifestât aux hommes par des preuves si sensibles, qu'il fût impossible que personne le méconnût.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le Déisme, ils n'en conclueront rien contre la Religion Chrétienne, qui reconnoît que depuis le péché Dieu ne se montre point aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourroit faire, & qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui unissant en lui les deux natures, divine & humaine, a retiré les hommes

de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa Personne divine. CHAP.
II.

Elle enseigne donc aux hommes ces deux vérités, & qu'il y a un Dieu dont ils sont capables, & qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoître l'un & l'autre de ces points; & il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misère, & de connoître sa misère sans connoître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connoissances fait ou l'orgueil des Philosophes qui ont connu Dieu & non leur misère, ou le désespoir des Athées qui connoissent leur misère sans Rédempteur.

Et ainsi comme il est également de la nécessité de l'homme de connoître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connoître. La Religion Chrétienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, & qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette Religion. ®

15. ✽ Si l'on ne se connoît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de foiblesse, de misère, d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le reconnoissant on

24 MARQUES DE LA VÉRITABLE
ne désire d'en être délivré, que peut-on
dire d'un homme si peu raisonnable? Que
peut-on donc avoir que de l'estime pour
une Religion qui connoît si bien les dé-
fauts de l'homme; & que du désir pour la
vérité d'une Religion qui y promet des
remedes si souhaitables?

16. * Il est impossible d'envisager tou-
tes les preuves de la Religion Chrétienne
ramassées ensemble, sans en ressentir la
force, à laquelle nul homme raisonnable
ne peut résister.

Que l'on considère son établissement;
qu'une Religion si contraire à la nature
se soit établie par elle-même, si douce-
ment, sans aucune force ni contrainte, &
si fortement néanmoins, qu'aucuns tour-
mens n'ont pu empêcher les Martyrs de
la confesser; & que tout cela se soit fait
non seulement sans l'assistance d'aucun
Prince, mais malgré tous les Princes de la
terre qui l'ont combattue.

Que l'on considère la sainteté, la hau-
teur & l'humilité d'une ame chrétienne.
Les Philosophes payens se sont quelque-
fois relevés au-dessus du reste des hommes
par une manière de vivre plus réglée, &
par des sentimens qui avoient quelque
conformité avec ceux du Christianisme.
Mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu
ce que les Chrétiens appellent humilité,
&

R E L I G I O N . 25
& ils l'auroient même crue incompatible
avec les autres dont ils faisoient profes-
sion. Il n'y a que la Religion Chrétienne
qui ait su joindre ensemble des choses qui
avoient paru jusques-là si opposées, & qui
ait appris aux hommes que bien loin que
l'humilité soit incompatible avec les au-
tres vertus, sans elle toutes les autres ver-
tus ne sont que des vices & des défauts.

Que l'on considère les merveilles de
l'Écriture sainte qui sont infinies, la gran-
deur & la sublimité plus qu'humaine des
choses qu'elle contient, & la simplicité
admirable de son style qui n'a rien d'af-
fecté, rien de recherché, & qui porte
un caractère de vérité qu'on ne sauroit
désavouer.

Que l'on considère la personne de JE-
sus-CHRIST en particulier. Quelque sen-
timent qu'on ait de lui, on ne peut pas
disconvenir qu'il n'eût un esprit très
grand & très relevé, dont il avoit don-
né des marques dès son enfance devant
les Docteurs de la loi; & cependant au-
lieu de s'appliquer à cultiver ces talens
par l'étude & la fréquentation des savans,
il passe trente ans de sa vie dans le tra-
vail des mains, & dans une retraite en-
tière du monde; & pendant les trois an-
nées de sa prédication, il appelle à sa
compagnie & choisit pour ses Apôtres
B

CHAP. 11.
des gens sans science, sans étude, sans crédit; & il s'attire pour ennemis ceux qui passoient pour les plus savans & les plus sages de son temps. C'est une étrange conduite pour un homme qui a dessein d'établir une nouvelle Religion.

Que l'on considere en particulier ces Apôtres choisis par JESUS-CHRIST, ces gens sans lettres, sans étude, & qui se trouvent tout d'un coup assez savans pour confondre les plus habiles Philosophes, & assez forts pour résister aux Rois & aux Tyrans qui s'opposoient à l'établissement de la Religion Chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considere cette suite merveilleuse de Prophetes qui se sont succédés les uns aux autres pendant deux mille ans, & qui ont tous prédit en tant de manieres différentes jusques aux moindres circonstances de la vie de JESUS-CHRIST, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des Apôtres, de la prédication de l'Évangile, de la conversion des nations, & de plusieurs autres choses qui concernent l'établissement de la Religion Chrétienne, & l'abolition du Judaïsme.

Que l'on considere l'accomplissement admirable de ces prophéties, qui conviennent si parfaitement à la personne de JESUS-CHRIST, qu'il est impossible

de ne le pas reconnoître, à moins de se vouloir aveugler soi-même.

CHAP. 11.
Que l'on considere l'état du peuple Juif & devant & après la venue de JESUS-CHRIST, son état florissant avant la venue du Sauveur, & son état plein de miseres depuis qu'ils l'ont rejeté: car ils sont encore aujourd'hui sans aucune marque de Religion, sans temple, sans sacrifices, dispersés par toute la terre, le mépris & le rebut de toutes les nations.

Que l'on considere la perpétuité de la Religion Chrétienne qui a toujours subsisté depuis le commencement du monde, soit dans les Srs de l'ancien Testament, qui ont vécu dans l'attente de JESUS-CHRIST avant sa venue; soit dans ceux qui l'ont reçu, & qui ont cru en lui depuis sa venue: au-lieu que nulle autre Religion n'a la perpétuité, qui est la principale marque de la véritable.

Enfin que l'on considere la sainteté de cette Religion, sa doctrine qui rend raison de tout jusques aux contrariétés qui se rencontrent dans l'homme, & toutes les autres choses singulieres, surnaturelles & divines qui éclatent de toutes parts.

Et qu'on juge après tout cela s'il est possible de douter que la Religion Chrétienne soit la seule véritable; & si jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

CHAP.
III.

CHAPITRE III.

Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, & par le péché originel.

1. **L**Es grandeurs & les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable Religion connoisse à fond notre nature; c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie Religion nous enseigne à n'adorer que lui, & à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, & d'aimer autre chose que nous; il faut que la Religion qui instruit de ces devoirs, nous instruisse aussi de cette impuissance, & qu'elle nous en apprenne les remèdes. Il faut pour rendre l'homme heureux,

CHAP.
III.

qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui, & notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connoître & de l'aimer, & qu'ainsi nos devoirs nous obligent d'aimer Dieu, & notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu & à notre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remèdes, & les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde, & qu'on voie s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignoient les Philosophes, qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous? Est-ce-là le vrai bien? Ont-ils trouvé le remède à nos maux? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu? Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes, & qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, & qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous

rendre semblable à lui ; la sagesse vous égalera si vous voulez la suivre. Et les autres disent : Baissez vos yeux vers la terre, chetif ver que vous êtes, & regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? Quelle effroyable distance ! Que ferons-nous donc ? Quelle Religion nous enseignera à guérir l'orgueil & la concupiscence ? Quelle Religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les foiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui les peuvent guérir, & le moyen d'obtenir ces remèdes ? Voyons ce que nous dit sur cela la Sagesse de Dieu qui nous parle dans la Religion Chrétienne.

C'est en vain, ô homme, que vous cherchez dans vous-même le remède à vos miseres. Toutes vos lumieres ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous que vous trouverez ni la vérité, ni le bien. Les Philosophes vous l'ont promis, ils n'ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, & la concupiscence qui vous attache à la terre ; & ils

n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblable par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jetté dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes, & vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices. N'attendez donc ni vérité, ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, & qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumiere & d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu. Il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité & dans les miseres qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même, & indépendant de mon secours. Il s'est soustrait à ma domination ; & s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en

lui-même, je l'ai abandonné à lui; & ré-
voltant toutes les créatures qui lui étoient
souvies, je les lui ai rendues ennemies;
en-sorte qu'aujourd'hui l'homme est de-
venu semblable aux bêtes, & dans un tel
éloignement de moi, qu'à peine lui res-
te-t-il quelque lumière confuse de son
Auteur, tant toutes ses connoissances
ont été éteintes ou troublées. Les sens in-
dépendans de la raison, & souvent maî-
tres de la raison, l'ont emporté à la re-
cherche des plaisirs. Toutes les créatures
ou l'affligent ou le tentent, & dominent
sur lui ou en le soumettant par leur force,
ou en le charmant par leurs douceurs; ce
qui est encore une domination plus terri-
ble & plus impérieuse.

2. * Voilâ l'état où les hommes sont
aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct
puissant du bonheur de leur première na-
ture; & ils sont plongés dans les misères
de leur aveuglement & de leur concupif-
cence, qui est devenue leur seconde na-
ture.

3. * De ces principes que je vous ou-
vre, vous pouvez reconnoître la cause
de tant de contrariétés qui ont étonné
tous les hommes, & qui les ont partagés.

4. * Observez maintenant tous les
mouvemens de grandeur & de gloire que
le sentiment de tant de misères ne peut

étouffer, & voyez s'il ne faut pas que la
cause en soit une autre nature.

5. * Connoissez donc, superbe, quel
paradoxe vous êtes à vous-même. Humi-
liez-vous, raison impuissante; taisez-
vous, nature imbécille; apprenez que
l'homme passe infiniment l'homme; &
entendez de votre maître votre condi-
tion véritable que vous ignorez.

6. * Car enfin si l'homme n'avoit ja-
mais été corrompu, il jouiroit de la vé-
rité & de la félicité avec assurance. Et si
l'homme n'avoit jamais été que corrup-
tu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité
ni de la béatitude. Mais malheureux que
nous sommes, & plus que s'il n'y avoit
aucune grandeur dans notre condition,
nous avons une idée du bonheur, & ne
pouvons y arriver; nous sentons une ima-
ge de la vérité, & ne possédons que le
mensonge; incapables d'ignorer absolu-
ment, & de savoir certainement; tant il
est manifeste que nous avons été dans un
dgré de perfection dont nous sommes
malheureusement tombés.

7. * Qu'est-ce donc que nous crie
cette avidité & cette impuissance, sinon
qu'il y a eu autrefois en l'homme un vé-
ritable bonheur dont il ne lui reste main-
tenant que la marque & la trace toute
vide qu'il essaye inutilement de remplir

de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, & que les unes & les autres sont incapables de lui donner, parceque ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini & immuable?

8. ✎ Chose étonnante cependant, que le mystere le plus éloigné de notre connoissance qui est celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes! Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste. Car qu'y a-t-il de plus contraire aux regles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paroît avoir eu si peu de part, qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant sans ce mystere le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre

condition prend ses retours & ses plis dans cet abyme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystere, que ce mystere n'est inconcevable à l'homme.

9. ✎ Le péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes: *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* II Cor. 1, 25. Car sans cela que dira-t-on qu'est l'homme? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au-dessus de sa raison; & que sa raison, bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente?

10. ✎ Ces deux états d'innocence & de corruption étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas.

11. ✎ Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, & voyons si nous n'y trouverons pas les caracteres vivans de ces deux natures.

12. ✎ Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple?

13. ✎ Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames; un sujet simple

leur paroissant incapable de telles & si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

14. * Ainsi toutes ces contrariétés, qui sembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connoissance d'une Religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable.

Pour moi j'avoue qu'aussi-tôt que la Religion Chrétienne découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue & déchue de Dieu, cela ouvre les yeux à voir par-tout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque par-tout un Dieu perdu, & dans l'homme, & hors de l'homme.

Sans ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur foiblesse présente? Car ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvoient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car s'ils connoissoient l'excellence

de l'homme, ils en ignoroient la corruption; de sorte qu'ils évitoient bien la paresse, mais ils se perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité; de sorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

De-là viennent les diverses sectes des Stoïciens & des Epicuriens, des Dogmatistes & des Académiciens, &c. La seule Religion Chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un & l'autre par la simplicité de l'Evangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; & elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grace de leur Rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, & consolant ceux qu'elle condamne, elle tempere avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous & de la grace & du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; & qu'elle

élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler; faisant bien voir par-là qu'étant seule exemte d'erreur & de vice, il n'appartient qu'à elle & d'instruire & de corriger les hommes.

15. ✽ Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans un état de nature tout différent du nôtre, & qui passent notre capacité présente. Aussi tout cela nous est inutile à savoir pour sortir de nos miseres: & tout ce qu'il nous importe de connoître, c'est que par Adam nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu; mais rachetés par JESUS-CHRIST: & c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre.

16. ✽ Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnoître qu'il est vil & même abominable, & il lui ordonne en même-temps de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contre-poids cette élévation le rendroit horriblement vain, ou cet abaissement le rendroit horriblement abject.

17. ✽ La misere porte au desespoir: la grandeur inspire la présomption.

✽ L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misere par la grandeur du remede qu'il a fallu.

19. ✽ On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exemte du mal.

20. ✽ Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir & de perdre la grace, à cause du double péril où il est toujours exposé, de desespoir ou d'orgueil.

21. ✽ Les Philosophes ne prescrivoient point des sentimens proportionnés aux deux états. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure, & ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure; & c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur, mais d'une grandeur qui vienne de la grace, & non du mérite, & après avoir passé par la bassesse.

22. ✽ Nul n'est heureux comme un vrai Chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrétien se croit-il uni à Dieu? Avec combien peu d'abjection s'é-gale-t-il aux vers de la terre?

23. ✽ Qui peut donc refuser à ces célestes lumieres de les croire, & de les ado-

40 VÉRIT. RELIG. PROUVÉE &c.
CHAP. IV. rer? Car n'est-il pas plus clair que le jour, que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition? Que nous crie donc ce cahos & cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister?

CHAPITRE IV.

Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.

CE qui détourne les hommes de croire qu'ils sont capables d'être unis à Dieu, n'est autre chose que la vue de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincère, qu'ils la suivent aussi loin que moi, & qu'ils reconnoissent que cette bassesse est telle en effet, que nous sommes par nous-mêmes incapables de connoître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrois bien savoir d'où cette creature, qui se reconnoît si foible, a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, & d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggere. L'homme fait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne fait pas ce qu'il est lui-même: & tout troublé de la vue de

IL N'EST PAS INCROYABLE, &c. 41
CHAP. IV. son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrois lui demander si Dieu demande autre chose de lui, sinon qu'il l'aime & le connoisse; & pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connoissable & aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour & de connoissance. Car il est sans doute qu'il connoît au-moins qu'il est, & qu'il aime quelque chose. Donc s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, & s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connoître & de l'aimer en la manière qu'il lui plaira de se communiquer à lui? Il y a donc sans doute une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnemens, quoi qu'ils paroissent fondés sur une humilité apparente, qui n'est ni sincère ni raisonnable, si elle ne nous fait confesser que ne sachant de nous-mêmes qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.



CHAPITRE V.

Soumission & usage de la raison.

LA dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien foible si elle ne va jusques-là.

2. * Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pechent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

3. * Si on soumet tout à la raison, notre Religion n'aura rien de mystérieux ni de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre Religion sera absurde & ridicule.

4. * La raison, dit saint Augustin, ne se soumettroit jamais, si elle ne jugeoit qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre, & qu'elle ne se soumette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne

le doit pas faire: mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

5. * La piété est différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

Il n'y a rien de si conforme à la raison que le desaveu de la raison dans les choses qui sont de foi. Et rien de si contraire à la raison que le desaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

6. * La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus, & non pas contre.

CHAPITRE VI.

Foi sans raisonnement.

Sil j'avois vu un miracle, disent quelques gens, je me convertirois. Ils ne parleroient pas ainsi s'ils savoiient ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela que reconnoître qu'il y a un Dieu, & que l'adoration consiste à lui renir de certains discours, tels à peu près

44 FOI SANS RAISONNEMENT.

que les payens en faisoient à leurs idoles. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet Être souverain qu'on a irrité tant de fois, & qui nous peut perdre légitimement à toute heure; à reconnoître qu'on ne peut rien sans lui, & qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connoître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu & nous, & que sans un médiateur il ne peut y avoir de commerce.

2. Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice & la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile & de foi, si Dieu n'incline le cœur; & on croira dès qu'il l'inclinera. Et c'est ce que David connoissoit bien lorsqu'il disoit : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.*

Pseaume
cxviii,
56.

3. Ceux qui croient sans avoir examiné les preuves de la Religion, c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, & que ce qu'ils entendent dire de notre Religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force, qu'ils sont incapables d'aller à Dieu; & que si Dieu ne vient à eux,

FOI SANS RAISONNEMENT. 45

ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre Religion, qu'il ne faut aimer que Dieu, & ne haïr que soi-même: mais qu'étant tout corrompus & incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, & cette connoissance de leur devoir & de leur incapacité.

4. Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connoissance des prophéties & des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire; & ainsi ils sont très efficacement persuadés.

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la Religion prouveront sans difficulté, que ce fidele est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même.



CHAPITRE VII.

Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.

A V I S.

PResque tout ce qui est contenu dans ce Chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes, qui n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, & encore moins des raisons des Athées, demeurent dans un état de suspension entre la foi & l'infidélité. L'Auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, & par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, & que ce seroit le parti qu'ils devoient prendre, si ce choix dépendoit de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au-moins en attendant qu'il aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, & se dégager de tous les empêchemens qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions & les vains amusemens.

i. L'Unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, & devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité & l'infini, qu'entre notre justice & celle de Dieu.

2. Nous connoissons qu'il y a un infini, & ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connoître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est: & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connoissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; & je prétens vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, & quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence de Dieu. Vous dites donc que nous sommes incapables de connoître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous?

La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un cahos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous ? Par raison vous ne pouvez assurer ni l'un ni l'autre ; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix ; car vous ne savez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choisi. Non, direz-vous, mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; & celui qui prend croix, & celui qui prend pile, ont tous deux tort ; le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier, cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué ; & ne parier point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas. Lequel prendrez-vous donc ? Pefons le gain & la perte en prenant le parti de croire que Dieu est. Si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est, sans hésiter. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hazard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avoit dix à gagner, vous feriez imprudent de ne pas hazarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il

y a pareil hazard de perte & de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner, avec pareil hazard de perte & de gain ; & ce que vous jouez est si peu de chose & de si peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, & qu'il est certain qu'on hazarde ; & que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose & l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expose certainement, à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hazarde avec certitude, pour gagner avec incertitude ; & néanmoins il hazarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose & l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hazarde, selon la proportion des hazards de gain & de perte ; & de-là vient que s'il y a autant de hazard d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; & alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude

50 QU'IL EST PLUS AVANTAGEUX du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hazarder à un jeu où il y a pareils hazards de gain que de perte, & l'infini à gagner. Cela est démonstratif, & si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y auroit-il point de moyen de voir un peu plus clair? Oui par le moyen de l'Écriture, & par toutes les autres preuves de la Religion, qui sont infinies.

Ceux qui esperent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a le plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, & dans la certitude de damnation, s'il y en a; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un enfer, & dans l'esperance d'être sauvé, s'il est.

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre, ne jugeroit pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hazard, auroit entierement perdu l'esprit. Or si les passions ne nous tenoient point, huit jours & cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidele, honnête, hum-

ble, reconnoissant, bienfaisant, sincere, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous gagnerez en cette vie; & qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, & tant de néant dans ce que vous hazardez, que vous connoîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine & infinie, & que vous n'avez rien donné pour l'obtenir.

Vous dites que vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, & que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, & vous n'en savez pas le chemin; vous voulez vous guérir de l'infidélité, & vous en demandez les remèdes: apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, & qui n'ont présentement aucun doute. Ils savent ce chemin que vous voudriez suivre, & ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la maniere par où ils ont commencé; imitez leurs actions extérieures, si vous ne

pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures; quittez ces vains amusemens qui vous occupent tout entier.

J'aurois bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avois la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi si vous aviez quitté ces plaisirs. Or c'est à vous à commencer. Si je pouvois, je vous donneroie la foi: je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites: mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, & éprouver si ce que je dis est vrai.

3. * Il ne faut pas se méconnoître; nous sommes corps autant qu'esprit, & de-là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il de peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens, qui entraînent l'esprit sans qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, & que nous mourrons; & qu'y a-t-il de plus universellement cru? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui fait tant de Turcs & de Payens; c'est elle qui fait les métiers, les soldats, &c. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand

une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile, qui est celle de l'habitude; qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre ame y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire que par la force de la conviction; si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pieces ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; & les sens, par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

CHAPITRE VIII.

Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Écriture.

1. **EN** voyant l'aveuglement & la misere de l'homme, & ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans la nature; & regardant tout l'univers muet, & l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin

34 IMAGE D'UN HOMME

de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant; j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une île déserte & effroyable, & qui s'éveillerait sans connoître où il est, & sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature: je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, & ils me disent que non; & sur cela ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux, & ayant vu quelques objets plaisans, s'y sont donnés, & s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, ni me reposer dans la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideroient pas à mourir: je mourrai seul; il faut donc faire comme si j'étois seul: or si j'étois seul, je ne bâtirois point des maisons, je ne m'embarrasserois point dans les occupations tumultueuses, je ne chercherois l'estime de personne; mais je tâcherois seulement de découvrir la vérité.

Ainsi considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu dont tout le monde parle n'auroit pas laissé quel-

QUI S'EST LASSÉ &c. 35

ques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois par-tout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à n'en rien croire. Si je voyois par-tout les marques d'un Créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre & où j'ai souhaité cent fois que si un Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque; & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait, qu'elle dit tout, ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant ce que je suis & ce que je dois faire, je ne connois ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me seroit trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de Religions en plusieurs endroits du monde, & dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurois refusé également la Religion de Mahomet, & celle de la Chine, & celle des anciens Romains, & celle des Egyptiens, par cette

seule raison, que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconsistante & bizarre variété de mœurs & de créance dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les histoires précédentes de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un seul Dieu, & qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls du monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus & dans la disgrâce de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens & à leur propre esprit; & que de-là viennent les étranges égaremens & les changemens continuels qui arrivent entre eux, & de Religion, & de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite; mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un Libérateur pour tous; qu'ils sont au monde pour l'annoncer; qu'ils sont formés exprès pour être les héros de ce grand avènement, & pour ap-

sembler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce Libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, & me semble digne d'une extrême attention par quantité de choses admirables & singulieres qui y paroissent.

C'est un peuple tout composé de frères; & au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles; celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme, & étant ainsi une même chair & membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique.

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connoissance des hommes; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, & principalement dans la recherche que nous faisons; puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité; mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant; car au lieu que les peuples de Grece, d'Italie, de Lacédémone, d'Athenes, de Rome, & les autres qui sont venus si long-temps après, ont fini il y a

58 IMAGE D'UN HOMME
long-temps, ceux-ci subsistent toujours ;
& malgré les entreprises de tant de puis-
sans Rois qui ont cent fois essayé de les
faire périr, comme les Historiens le té-
moignent, & comme il est aisé de le ju-
ger par l'ordre naturel des choses, pen-
dant un si long espace d'années ils se sont
toujours conservés ; & s'étendant depuis
les premiers temps jusqu'aux derniers,
leur histoire enferme dans sa durée celle
de toutes nos histoires.

ii La loi par laquelle ce peuple est gou-
verné est tout ensemble la plus ancienne
loi du monde, la plus parfaite, & la seule
qui ait toujours été gardée sans interrup-
tion dans un Etat. C'est ce que Philon,
Juif, montre en divers lieux, & Joseph
admirablement contre Appion, où il fait
voir qu'elle est si ancienne, que le nom
même de loi n'a été connu des plus an-
ciens que plus de mille ans après ; en sorte
qu'Homere, qui a parlé de tant de peu-
ples, ne s'en est jamais servi. Et il est aisé
de juger de la perfection de cette loi par
sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a
pourvu à toutes choses avec tant de sa-
gesse, tant d'équité, tant de jugement,
que les plus anciens Législateurs Grecs &
Romains, en ayant quelque lumière, en
ont emprunté leurs principales loix ; ce
qui paroît par celles qu'ils appellent des

QUI S'EST LASSÉ &c. 59
douze tables, & par les autres preuves
que Joseph en donne.

Mais cette loi est en même-temps la
plus sévère & la plus rigoureuse de tou-
tes, obligeant ce peuple, pour le retenir
dans son devoir, à mille observations
particulieres & pénibles, sur peine de la
vie. De sorte que c'est une chose éton-
nante qu'elle se soit toujours conservée
durant tant de siècles parmi un peuple re-
belle & impatient comme celui-ci ;
pendant que tous les autres Etats ont
changé de temps en temps leurs loix,
quoique tout autrement faciles à obser-
ver.

2. * Ce peuple est encore admirable
en sincérité. Ils gardent avec amour & fi-
délité le livre où Moïse déclare qu'ils ont
toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il
fait qu'ils le seront encore plus après sa
mort ; mais qu'il appelle le ciel & la terre
à témoin contre eux, qu'il le leur a assez
dit : qu'enfin Dieu s'irritant contre eux
les dispersera par tous les peuples de la
terre : que comme ils l'ont irrité en ado-
rant des Dieux qui n'étoient point leurs
Dieux, il les irritera en appelant un peu-
ple qui n'étoit point son peuple. Cepen-
dant ce livre qui les déshonore en tant de
façons, ils le conservent aux dépens de
leur vie. C'est une sincérité qui n'a point

CHAP. IX.
d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

3. * Au reste je ne trouve aucun sujet de douter de la vérité du livre qui contient toutes ces choses. Car il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, & qu'il jette parmi le peuple, & un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

4. * C'est un livre fait par des auteurs contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, comme les livres des Sybilles & de Trismégiste, & tant d'autres qui ont eu crédit au monde, & se trouvent faux dans la suite des temps. Mais il n'en est pas de même des auteurs contemporains.

CHAPITRE IX.

Injustice & corruption de l'Homme.

1. **L'**Homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité & tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut; & l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son Auteur & sa fin. Cependant à quoi pense-t-on dans le monde? Jamais à cela; mais à se divertir, à devenir riche, à acquérir

de la réputation, à se faire Roi, sans penser à ce que c'est que d'être Roi & d'être homme.
CHAP. IX.

2. * La pensée de l'homme est une chose admirable par sa nature. Il falloit qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature! Qu'elle est basse par ses défauts!

3. * S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures. Le raisonnement des impies dans le livre de la Sagesse n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures. Mais s'ils eussent su qu'il y avoit un Dieu, ils eussent conclu tout le contraire. Et c'est la conclusion des sages: Il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature est mauvais; puisque cela nous empêche ou de servir Dieu si nous le connoissons, ou de le chercher si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence. Donc nous sommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, & tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul.

4. * Quand nous voulons penser à

CHAP. IX.
Dieu, combien sentons-nous de choses qui nous en détournent, & qui nous tentent de penser ailleurs? Tout cela est mauvais, & même né avec nous.

5. ✽ Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment. Il est injuste que nous le voulions. Si nous naissons raisonnables, & avec quelque connoissance de nous-mêmes & des autres, nous n'aurions point cette inclination. Nous naissons pourtant avec elle. Nous naissons donc injustes. Car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, &c.

6. ✽ Si les membres des communautés naturelles & civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général.

7. ✽ Quiconque ne hait point en soi cet amour propre & cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice & à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela; & il est injuste & impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés,

CHAP. IX.
dont nous ne pouvons nous défaire, & dont il faut nous défaire.

Cependant nulle autre Religion que la Chrétienne n'a remarqué que ce fut un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

8. ✽ Il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raison & les passions. Il pourroit jouir de quelque paix s'il n'avoit que la raison sans passions, ou s'il n'avoit que les passions sans raison. Mais ayant l'un & l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un, qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Ainsi il est toujours divisé & contraire à lui-même.

9. ✽ Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel, de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est encore un bien plus terrible, de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes presque sont dans l'un ou dans l'autre de ces deux aveuglemens.

CHAPITRE X.

Des Juifs.

1. DIEU voulant faire paroître qu'il pouvoit former un peuple saint d'une sainteté invisible, & le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de

la nature ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace; afin qu'on jugeât qu'il pouvoit faire les choses invisibles, puisqu'il faisoit bien les visibles.

Il a donc sauvé son peuple du déluge dans la personne de Noé, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, & l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'étoit pas de sauver du déluge, & de faire naître tout un peuple d'Abraham simplement pour l'introduire dans une terre abondante. Mais comme la nature est une image de la grace, aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il vouloit faire.

2. ✽ Une autre raison pour laquelle il a formé le peuple Juif; c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels & périssables, il vouloit montrer par tant de miracles, que ce n'étoit pas par impuissance.

3. ✽ Ce peuple étoit plongé dans ces pensées terrestres; que Dieu aimoit leur père Abraham, sa chair, & ce qui en fortiroit; & que c'étoit pour cela qu'il les avoit multipliés, & distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mélassent; qu'il les avoit retirés de l'Égypte avec tous ces grands signes qu'il fit en leur faveur; qu'il les avoit nourris de la manne dans le desert; qu'il les avoit

menés dans une terre heureuse & abondante; qu'il leur avoit donné des Rois, & un temple bien bâti, pour y offrir des bêtes, & pour y être purifiés par l'effusion de leur sang; & qu'il leur devoit envoyer le Messie, pour les rendre maîtres de tout le monde.

4. ✽ Les Juifs étoient accoutumés aux grands & éclatans miracles; & n'ayant regardé les grands coups de la Mer-rouge & la terre de Chanaan que comme un abrégé des grandes choses de leur Messie, ils attendoient de lui encore des choses plus éclatantes, & dont tout ce qu'avoit fait Moïse ne fût que l'échantillon.

5. ✽ Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JESUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu; & ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, saint Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étoient arrivées en figures; que le royaume de Dieu n'étoit pas dans la chair, mais dans l'esprit; que les ennemis des hommes n'étoient pas les Babyloniens, mais leurs passions; que Dieu ne se plaisoit pas aux temples faits de la main des hommes, mais en un cœur pur & humble; que la circoncision du corps étoit inutile, mais qu'il falloit celle du cœur, &c.

6. ✽ Dieu n'ayant pas voulu découvrir

ces choses à ce peuple qui en étoit indigne, & ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, en avoit prédit le temps clairement, & les avoit même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures; afin que ceux qui aimoient les choses * figurantes, s'y arrêtassent, & que ceux qui aimoient les † figurées, les y vissent. C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie les peuples se sont partagés: les spirituels l'ont reçu, & les charnels qui l'ont rejeté, sont demeurés pour lui servir de témoins.

* C'est-à-dire, les choses charnelles qui servent de figures.
† C'est-à-dire, les vérités spirituelles figurées par les choses charnelles.

7. ✽ Les Juifs charnels n'entendoient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quand il est dit, que le Messie sera Seigneur de David, quoique son fils; qu'il est avant Abraham, & qu'il l'a vu. Ils ne le croyoient pas si grand, qu'il fût de toute éternité. Et ils l'ont méconnu de même dans son abaissement & dans la mort. Le Messie, disoient-ils, demeure éternellement, & celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc ni mortel, ni éternel: ils ne cherchoient en lui qu'une grandeur charnelle.

8. ✽ Ils ont tant aimé les choses figurantes, & les ont si uniquement attendues, qu'ils ont méconnu la réalité, quand elle

est venue dans le temps & en la maniere prédite.

9. ✽ Ceux qui ont peine à croire en cherchent un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela étoit si clair, dit-on, pourquoi ne croyoient-ils pas? Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés, s'ils étoient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incrédulité & de défiance. Cela est admirable, de voir des Juifs grands amateurs des choses prédites, & grands ennemis de l'accomplissement, & que cette aversion même ait été prédite.

10. ✽ Il falloit que pour donner foi au Messie, il y eût des prophéties précédentes, & qu'elles fussent portées par des gens non suspects, & d'une diligence, d'une fidélité & d'un zèle extraordinaire, & connu de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur, & dispensateur des biens charnels que ce peuple aimoit; & ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophetes, & a porté à la vue de tout le monde ces livres où le Messie est prédit, assurant toutes les nations qu'il devoit venir, & en la maniere prédite dans

leurs livres qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avènement ignominieux & pauvre du Messie, ils ont été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser, qui fait pour nous, & qui, par le zèle qu'il a pour la loi & pour ses Prophetes, porte & conserve avec une exactitude incorruptible & sa condamnation, & nos preuves.

11. ✽ Ceux qui ont rejeté & crucifié JESUS-CHRIST, qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui & qui disent qu'il sera rejeté & en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'étoit lui en le refusant; & il a été également prouvé, & par les Juifs justes qui l'ont reçu, & par les injustes qui l'ont rejeté; l'un & l'autre ayant été prouvé.

12. ✽ C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple étoit ennemi, sous le charnel qu'il aimoit. Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étoient pas capables de l'aimer; & ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu de zèle pour la conservation de leurs livres & de leurs cérémonies. Et s'ils avoient aimé ces promesses spirituelles, & qu'ils les eussent conservées incorruptes jusqu'au Messie, leur témoignage

n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il étoit bon que le sens spirituel fut couvert. Mais d'un autre côté si ce sens eût été tellement caché, qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il dont été fait? Ce sens a été couvert sous le temporel dans la foule des passages, & a été découvert clairement en quelques-uns. Outre que le temps & l'état du monde ont été prédits si clairement, que le soleil n'est pas plus clair. Et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il falloit un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujéti, pour ne le pas reconnoître.

Voilà donc quelle a été la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, & découvert en quelques-uns, rarement à la vérité, mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques & peuvent convenir aux deux; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, & ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvoit induire en erreur, & qu'il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel que celui-là, qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminoit ce sens aux biens de la terre? Mais ceux qui n'avoient des biens qu'en Dieu, les rapportoient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité & la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foi, & que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu & jouit du monde, & la charité au contraire use du monde & jouit de Dieu.

Or la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu; & Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendoient par-là leurs passions; & les charnels entendoient par-là les Babyloniens: de sorte que ces termes n'étoient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe, *Signa legem in discipulis meis*; & que J. C. fera *Pierre de scandale*: mais bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui, Olysé le dit aussi parfaitement: *Où est le sage*,

11. viii,
16.
Ib. viii,
14.
Matth.
xi, 6.
Os. xiv,
19.

& il entendra ce que je dis? car les voies de Dieu sont droites; les justes y marcheront, mais les méchans y trébucheront.

Et cependant ce Testament, fait de telle sorte qu'en éclairant les uns il aveugle les autres, marquoit, en ceux-mêmes qu'il aveugloit, la vérité qui devoit être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevoient de Dieu étoient si grands & si divins, qu'il paroissoit bien qu'il avoit le pouvoir de leur donner les invisibles, & un Messie.

13. * Le temps du premier avènement de JESUS-CHRIST est prédit, le temps du second ne l'est point, parce que le premier devoit être caché, au lieu que le second doit être éclatant, & tellement manifeste, que ses ennemis même le reconnoîtront. Mais comme il ne devoit venir qu'obscurément, & pour être connu seulement de ceux qui fonderoient les Ecritures, Dieu avoit tellement disposé les choses, que tout servoit à le faire reconnoître. Les Juifs le prouvoient en le recevant; car ils étoient les dépositaires des prophéties: & ils le prouvoient aussi en ne le recevant point; parce qu'en cela ils accomplissoient les prophéties.

14. * Les Juifs avoient des miracles, des prophéties qu'ils voyoient accomplir; & la doctrine de leur loi étoit de n'adorer

CHAP. X. & de n'aimer qu'un Dieu : elle étoit auffi perpétuelle. Ainſi elle avoit toutes les marques de la vraie Religion : auffi l'étoit-elle. Mais il faut diſtinguer la doctrine des Juifs, d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'étoit pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties & la perpétuité, parce qu'elle n'avoit pas cet autre point de n'adorer & de n'aimer que Dieu.

La Religion Juive doit donc être regardée différemment dans la tradition de leurs Saints, & dans la tradition du peuple. La morale & la félicité en ſont ridicules dans la tradition du peuple ; mais elle eſt incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en eſt admirable. C'eſt le plus ancien livre du monde, & le plus authentique ; & au lieu que Mahomet, pour faire ſubſiſter le ſien, a défendu de le lire ; Moïſe, pour faire ſubſiſter le ſien, a ordonné à tout le monde de le lire.

15. * La Religion Juive eſt toute divine dans ſon autorité, dans ſa durée, dans ſa perpétuité, dans ſa morale, dans ſa conduite, dans ſa doctrine, dans ſes effets, &c.

Elle a été formée ſur la reſſemblance de la vérité du Meſſie ; & la vérité du Meſſie a été reconnue par la Religion des Juifs, qui en étoit la figure.

Parmi

Parmi les Juifs la vérité n'étoit qu'en figure. Dans le ciel elle eſt découverte. Dans l'Egliſe elle eſt couverte, & reconnue par le rapport à la figure. La figure a été faite ſur la vérité ; & la vérité a été reconnue ſur la figure.

16. * Qui jugera de la Religion des Juifs par les groſſiers, la connoitra mal. Elle eſt viſible dans les ſaints livres, & dans la tradition des Prophetes, qui ont aſſez fait voir qu'ils n'entendoient pas la loi à la lettre. Ainſi notre Religion eſt divine dans l'Evangile, les Apôtres & la tradition ; mais elle eſt toute défigurée dans ceux qui la traitent mal.

17. * Les Juifs étoient de deux fortes. Les uns n'avoient que les affections paiennes, les autres avoient les affections Chrétiennes.

18. * Le Meſſie, ſelon les Juifs charnels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il eſt venu nous diſpenſer d'aimer Dieu, & nous donner des Sacremens qui operent tout ſans nous. Ni l'un ni l'autre n'eſt la Religion Chrétienne ni Juive.

19. * Les vrais Juifs & les vrais Chrétiens ont reconnu un Meſſie qui les feroit aimer de Dieu, & par cet amour triompher de leurs ennemis.

20. * Le voile qui eſt ſur les livres de

D

l'Écriture pour les Juifs, y est aussi pour les mauvais Chrétiens, & pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre, & à connoître JESUS-CHRIST, quand on se hait véritablement soi-même!

21. ✽ Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens & les Païens. Les Païens ne connoissent point Dieu, & n'aiment que la terre. Les Juifs connoissent le vrai Dieu, & n'aiment que la terre. Les Chrétiens connoissent le vrai Dieu, & n'aiment point la terre. Les Juifs & les Païens aiment les mêmes biens. Les Juifs & les Chrétiens connoissent le même Dieu.

22. ✽ C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoins au Messie. Il porte les livres, & les aime, & ne les entend point. Et tout cela est prédit; car il est dit que les jugemens de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

23. ✽ Tandis que les Prophetes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de Prophetes, le zele a succédé; ce qui est une providence admirable.



CHAPITRE XI.

Moïse.

1. **L**A création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain, & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre, afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, & que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, & qu'on ne peut savoir que par-là.

2. ✽ Moïse étoit habile homme. Cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper, il eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car, s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juifs qui n'en eût pu reconnoître l'imposture.

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, & si peu de générations? Il eût pu se cacher dans une multitude de générations: mais il ne le pouvoit en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met

deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, sçavoir, la création & le déluge, si proches qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps où il écrivoit ces choses, la mémoire en devoit encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

3. * Sem, qui a vu Lamech qui a vu Adam, a vu au moins Abraham; & Abraham a vu Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge & la création sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

4. * La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires passées se perdissent, seroit au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guères vécu avec eux, & qu'ils sont morts souvent avant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivoient si long-temps, les enfans vivoient long-temps avec leurs peres, & ainsi ils les entretenoient long-temps. Or de quoi les eussent-ils entretenus, sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire étoit réduite à celle-là, & qu'ils n'avoient ni les sciences ni les arts qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là

les peuples avoient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

CHAPITRE XII.

Figures.

1. **I**L y a des figures claires & démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles, & qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Ces figures-là seroient semblables à celles de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse, qu'ils expliquent à leur fantaisie. Mais la différence qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuient. Tellement qu'il n'y a rien de si injuste, que quand ils prétendent que les leurs sont aussi-bien fondées que quelques-unes des nôtres; car ils n'en ont pas de démonstratives, comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler & confondre ces choses, parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre.

2. * Une des principales raisons pour lesquelles les Prophetes ont voilé les biens spirituels qu'ils promettoient, sous les figures des biens temporels, c'est qu'ils avoient affaire à un peuple charnel, qu'il

falloit rendre dépositaire du testament spirituel.

3. ✽ JESUS-CHRIST figuré par Joseph, bien-aimé de son pere, envoyé du pere pour voir ses freres, est l'innocent vendu par ses freres vingt deniers, & par-là devenu leur Seigneur, leur Sauveur, & le Sauveur des étrangers, & le Sauveur du monde; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, sans la vente & la réprobation qu'ils en firent.

4. ✽ Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels: JESUS en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un & la mort à l'autre sur les mêmes apparences: JESUS-CHRIST sauve l'un, & laisse l'autre après les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire: JESUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé, qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire; & celui que JESUS-CHRIST sauve, lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera en son royaume.

5. ✽ La grace est la figure de la gloire; car elle n'est pas la dernière fin. Elle a été figurée par la loi, & elle figure elle-même la gloire; mais de telle maniere qu'elle est en même-temps un moyen pour y arriver.

6. ✽ La Synagogue ne périssoit point,

QUE LA LOI ÉTOIT FIGURATIVE. 79
parce qu'elle étoit la figure de l'Eglise; mais parce qu'elle n'étoit que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité; afin que l'Eglise fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettoit, ou dans l'effet.

CHAPITRE XIII.

Que la Loi étoit figurative.

1. **P**our prouver tout d'un coup les deux Testamens, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.

2. ✽ Pour examiner les prophéties, il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens; si elles sont figures, ou réalités; c'est-à-dire, s'il y faut chercher quelque autre chose que ce qui paroît d'abord, ou s'il faut s'arrêter uniquement à ce premier sens qu'elles présentent.

Si la loi & les sacrifices sont la vérité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, & qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, & déplaisent.

Or dans toute l'Ecriture ils plaisent, & déplaisent. Donc ils sont figures.

3. ✎ Pour voir clairement que l'ancien Testament n'est que figuratif, & que par les biens temporels les Prophetes entendoient d'autres biens; il ne faut que prendre garde, premièrement, qu'il seroit indigne de Dieu de n'appeller les hommes qu'à la jouissance des félicités temporelles. Secondement, que les discours des Prophetes expriment clairement la promesse des biens temporels, & qu'ils disent néanmoins que leurs discours sont obscurs, & que leur sens n'est pas celui qu'ils expriment à découvert; qu'on ne l'entendra qu'à la fin des temps. Donc ils entendoient parler d'autres sacrifices, d'un autre Libérateur, &c.

Enfin il faut remarquer que leurs discours sont contraires & se détruisent, si l'on pense qu'ils n'aient entendu par les mots de loi & de sacrifice, autre chose que la loi de Moïse, & ses sacrifices; & il y auroit contradiction manifeste & grossière dans leurs livres, & quelquefois dans un même chapitre. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'ils aient entendu autre chose.

4. ✎ Il est dit que la loi sera changée; que le sacrifice sera changé; qu'ils seront sans Roi, sans Princes & sans sacrifices; qu'il sera fait une nouvelle alliance; que

la loi sera renouvelée; que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas bons; que leurs sacrifices sont abominables; que Dieu n'en a point demandés.

Il est dit au contraire que loi durera éternellement; que cette alliance sera éternelle; que le sacrifice sera éternel; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure? Non: mais que c'est réalité, ou figure. Mais les premiers excluant la réalité, marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité: tous peuvent être dits de la figure: donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

5. ✎ Pour savoir si la loi & les sacrifices sont réalité, ou figure, il faut voir si les Prophetes, en parlant de ces choses, y arrêtoient leur vue & leur pensée, en sorte qu'ils ne vissent que cette ancienne alliance; ou s'ils y voyoient quelque autre chose dont elles fussent la peinture; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de la-

quelle ils disent qu'elle sera changée ? Et de même des sacrifices, &c.

CHAP.
XIII.

6. ✽ Les Prophetes ont dit clairement qu'Israël seroit toujours aimé de Dieu, & que la loi seroit éternelle; & ils ont dit que l'on n'entendroit point leur sens, & qu'il étoit voilé.

7. ✽ Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, & où il est dit néanmoins que le sens est voilé & obscurci; qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre sans la voir, & qu'on l'entendra sans l'entendre; que doit-on penser, sinon que c'est un chiffre à double sens, & d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans un sens littéral? Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, & nous apprennent à connoître le sens caché, & principalement quand les principes qu'ils en prennent, sont tout-à-fait naturels & clairs! C'est ce qu'ont fait JESUS-CHRIST & les Apôtres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, & découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions; que le Rédempteur seroit spirituel; qu'il y auroit deux avénemens, l'un de misere, pour abaisser l'homme superbe; l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié; que

JESUS-CHRIST fera Dieu & homme.

8. ✽ JESUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimoient eux-mêmes, & qu'ils étoient esclaves, aveugles, malades, malheureux & pécheurs; qu'il falloit qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât & guérît; que cela se feroit en se haïssant soi-même, & en le suivant par la misere & la mort de la croix.

9. ✽ La lettre tue: tout arrivoit en figure: il falloit que le CHRIST souffrît: un Dieu humilié: circoncision du cœur: vrai jeûne: vrai sacrifice: vrai temple: double loi: double table de la loi: double temple: double captivité: voilà le chiffre qu'il nous a donné.

Il nous a appris enfin que toutes ces choses n'étoient que figures, & ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du ciel, &c.

10. ✽ Dans ces promesses-là chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels, ou les biens spirituels, Dieu ou les créatures, mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures, les y trouvent, mais avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec ordre de n'adorer que Dieu, & de n'aimer que lui; au lieu que ceux qui y cherchent Dieu, le trouvent, & sans aucune con-

CHAP.
XIII.

tradiction & avec commandement de
CHAP. XIII. n'aimer que lui.

11. ✽ Les sources des contrariétés de l'écriture sont, un Dieu humilié jusqu'à la mort de la croix, un Messie triomphant de la mort par sa mort, deux natures en JESUS-CHRIST, deux avénemens, deux états de la nature de l'homme.

12. ✽ Comme on ne peut bien faire le caractère d'une personne qu'en accordant toutes les contrariétés, & qu'il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes, sans concilier les contraires; aussi pour entendre le sens d'un Auteur, il faut concilier tous les passages contraires.

Ainsi pour entendre l'écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs passages accordans; mais il faut en avoir un qui concilie les passages mêmes contraires.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'écriture, ni des Prophetes. Ils avoient effectivement trop bon sens. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs. Mais en JESUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauroient accorder la cession de la royauté & principauté, prédite par Osée, avec la prophétie de Jacob.
CHAP. XIII.

Si on prend la loi, les sacrifices & le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel étoit le sens de l'auteur.

13. ✽ Il n'étoit point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui étoit le lieu que le Seigneur avoit choisi, ni même de manger ailleurs les décimes.

14. ✽ Osée a prédit qu'ils seroient sans Roi, sans Prince, sans sacrifices & sans idoles; ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire de sacrifice légitime hors de Jérusalem.

15. ✽ Quand la parole de Dieu, qui est véritable, est fautive littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede à dextris meis.* Cela est faux littéralement dit; cela est vrai spirituellement. En ces expressions, il est parlé de Dieu à la manière des hommes; & cela ne signifie autre chose, sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, & non de la manière de l'exécuter.

Ainsi quand il est dit: Dieu a reçu l'o-

deur de vos parfums, & vous donnera en récompense une terre fertile & abondante; c'est-à-dire, que la même intention qu'auroit un homme, qui agréant vos parfums, vous donneroit en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums.

16. ✽ L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure: car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres, est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre foiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mené toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, & nous aimons la diversité; & Dieu satisfait à l'un & à l'autre par ces diversités qui menent à ce seul nécessaire.

17. ✽ Les Rabbins prennent pour figures les mammelles de l'Épouse, & tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont des biens temporels.

18. ✽ Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, ni d'autre bien que Dieu, & non pas une terre fertile. Ceux qui croient que le bien

de l'homme est en la chair, & le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens; qu'ils s'en faoultent, & qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, & d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés & dominés de tels ennemis, qu'ils se consolent: il y a un Libérateur pour eux, il y a un Dieu pour eux. Un Messie a été promis pour délivrer des ennemis; & il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non pas des ennemis.

19. ✽ Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Egyptiens, & alors je ne saurois montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités. Car dans la vérité les Egyptiens ne sont pas des ennemis; mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi-bien qu'Israël & les autres, l'équivoque est ôtée, & le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquités: car s'il avoit dans l'esprit les péchés, il les

pouvoit bien dénoter par ennemis ; mais s'il pensoit aux ennemis , il ne les pouvoit pas désigner par iniquités.

Or Moïse , David & Isaïe usoient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avoient pas même sens , & que le sens de David , qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parloit d'ennemis , ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel, chap. 9, prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis ; mais il pensoit aux péchés : & pour le montrer , il dit que Gabriel lui vint dire qu'il étoit exaucé , & qu'il n'avoit que 70 semaines à attendre ; après quoi le peuple seroit délivré d'iniquité , le péché prendroit fin , & le Libérateur , le Saint des Saints ameneroit la justice éternelle , non la légale , mais l'éternelle.

Dès qu'une fois on a ouvert ce secret, il est impossible de ne le pas voir. Qu'on lise l'ancien Testament en cette vue , & qu'on voie si les sacrifices étoient vrais , si la parenté d'Abraham étoit la vraie cause de l'amitié de Dieu , si la terre promise étoit le véritable lieu de repos. Non. Donc c'étoient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées , & tous les commandemens qui ne sont pas de la charité ; on verra que c'en sont les figures.

CHAPITRE XIV.

CHAP.
XIV.

JESUS-CHRIST.

1. **L**A distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité ; car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches , aux rois , aux conquérans , & à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu , est invisible aux charnels & aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de différens genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat , leur grandeur , leurs victoires , & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles , qui n'ont nul rapport avec celles qu'ils cherchent. Ils sont vus des esprits , non des yeux ; mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire , leur éclat , leurs grandeurs , leurs victoires , & n'ont nul besoin des grandeurs charnelles , ou spirituelles , qui ne sont pas de leur ordre , & qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent. Ils sont vus de Dieu &

des Anges, & non des corps, ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

CHAP.
XIV.

Archimede, sans aucun éclat de naissance, seroit en même vénération. Il n'a pas donné des batailles; mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. O qu'il est grand & éclatant aux yeux de l'esprit!

JESUS-CHRIST sans bien & sans aucune production de science au-dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'inventions, il n'a point régné; mais il est humble, patient, saint devant Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. O qu'il est venu en grande pompe & en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, & qui voient la sagesse!

Il eût été inutile à Archimede de faire le Prince dans ses livres de Géométrie, quoiqu'il le fût.

Il eût été inutile à notre Seigneur JESUS-CHRIST, pour éclater dans son regne de sainteté, de venir en Roi. Mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre!

Il est ridicule de se scandaliser de la bassesse de JESUS-CHRIST, comme si cette bassesse étoit du même ordre que la grandeur qu'il venoit faire paroître. Qu'on considère cette grandeur-là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans

leur fuite, dans sa secrète résurrection, & dans le reste; on la verra si grande, qu'on n'aura pas sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

CHAP.
XIV.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avoit pas de spirituelles; & d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avoit pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre & les royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connoît tout cela, & soi-même; & le corps rien. Et tous les corps & tous les esprits ensemble, & toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble on ne sauroit tirer la moindre pensée: cela est impossible, & d'un autre ordre. Tous les corps & les esprits ensemble ne sauroient produire un mouvement de vraie charité: cela est impossible, & d'un autre ordre tout surnaturel.

2. ✠ JESUS-CHRIST a été dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens, qui n'écrivent que les choses importantes, l'ont à peine apperçue.

3. * Quel homme eût jamais plus d'éclat que JESUS-CHRIST ? Le peuple Juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple Gentil l'adore après qu'il est venu. Les deux peuples Gentil & Juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de tout cet éclat ? De trente-trois ans il en vit trente sans paroître. Dans les trois autres il passe pour un imposteur ; les Prêtres & les principaux de sa nation le rejettent ; ses amis & ses proches le méprisent. Enfin il meurt d'une mort honteuse, trahi par un des siens, renié par l'autre, & abandonné de tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat ? Jamais homme n'a eu tant d'éclat ; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnoissable ; & il n'en a rien eu pour lui.

4. * JESUS-CHRIST parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y a pas pensé ; & si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensoit. Cette clarté jointe à cette naïveté, est admirable.

5. * Qui a appris aux Evangélistes les qualités d'une ame véritablement héroïque, pour la peindre si parfaitement en JESUS-CHRIST ? Pourquoi le font-

ils foible dans son agonie ? Ne savent-ils pas peindre une mort constante ? Oui, sans doute ; car le même saint Luc peint celle de saint Etienne plus forte que celle de JESUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, & ensuite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble lui-même ; & quand les hommes le troublent, il est tout fort.

6. * L'Eglise s'est vue obligée de montrer que JESUS-CHRIST étoit homme, contre ceux qui le nioient, aussi bien que de montrer qu'il étoit Dieu ; & les apparences étoient aussi grandes contre l'un & contre l'autre.

7. * JESUS-CHRIST est un Dieu dont on s'approche sans orgueil, & sous lequel on s'abaisse sans désespoir.

8. * La conversion des Paiens étoit réservée à la grace du Messie. Les Juifs, ou n'y ont point travaillé, ou l'ont fait sans succès ; tout ce qu'en ont dit Salomon & les Prophetes a été inutile. Les Sages, comme Platon & Socrate, n'ont pu leur persuader de n'adorer que le vrai Dieu.

9. * L'Evangile ne parle de la virginité de la Vierge, que jusqu'à la naissance de JESUS-CHRIST : tout par rapport à JESUS-CHRIST.

10. * Les deux Testamens regardent

CHAP. XIV. JESUS-CHRIST; l'Ancien comme son attente, le Nouveau comme son modele, tous deux comme leur centre.

11. * Les Prophetes ont prédit, & n'ont pas été prédits. Les Saints ensuite sont prédits, mais non prédifans. JESUS-CHRIST est prédit & prédifant.

12. * JESUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Genef. xii, 3. Genef. xviii, 18. Luc. ii, 32. Ps. cxlviii, 10. Les Juifs bénis en Abraham : *Je bénirai ceux qui te béniront. Mais toutes nations bénies en sa semence.*

Lumen ad revelationem gentium.

Non fecit taliter omni nationi, disoit David en parlant de la loi. Mais en parlant de JESUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi.*

Aussi c'est à JESUS-CHRIST d'être universel. L'Eglise même n'offre le sacrifice que pour les fideles : JESUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous.

13. * Tendons donc les bras à notre Libérateur, qui ayant été promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir & mourir pour nous sur la terre dans le temps & dans toutes les circonstances qui en ont été prédites. Et attendant par sa grace la mort en paix dans l'espérance de lui être éternellement unis, vivons cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de nous donner, soit dans les

PREUVES DE J. C. PAR LES PROP. 95
maux qu'il nous envoie pour notre bien, & qu'il nous a appris à souffrir par son exemple. CHAP. XV.

CHAPITRE XV.

Preuves de JESUS-CHRIST par les prophéties.

1. LA plus grande des preuves de JESUS-CHRIST, ce sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à la fin.

Ainsi Dieu a suscité des Prophetes durant seize cens ans ; & pendant quatre cens ans après, il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs qui les portoient dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de JESUS-CHRIST, dont l'Evangile devant être cru par tout le monde, il a fallu non-seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais encore que ces prophéties fussent répandues par tout le monde, pour le faire embrasser par tout le monde.

2. * Quand un seul homme auroit fait un livre des prédictions de JESUS-CHRIST pour le temps & pour la maniere, & que

JESUS-CHRIST seroit venu conformément à ces prophéties, ce seroit une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui constamment & sans variation viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, & qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre encore témoignage des assurances qu'ils en ont, & dont ils ne peuvent être détournés par quelques menaces & quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

3. ✽ Le temps est prédit par l'état du peuple Juif, par l'état du peuple païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

4. ✽ Les Prophetes ayant donné diverses marques qui devoient toutes arriver à l'avènement du Messie, il falloit que toutes ces marques arrivassent en même temps; & ainsi il falloit que la quatrième monarchie fût venue lorsque les septante semaines de Daniel seroient accomplies; que le sceptre fût ôté de Juda, & qu'alors le Messie arrivât. Et JESUS-CHRIST est arrivé alors, qui s'est dit le Messie.

5. ✽ Il est prédit que dans la quatrième monarchie, avant la destruction du second

second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, & en la septantième semaine de Daniel, les Païens seroient instruits & amenés à la connoissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment seroient délivrés de leurs ennemis, & remplis de sa crainte & de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième monarchie, avant la destruction du second temple, &c. les Païens en foule adorent Dieu, & menent une vie angélique; les filles consacrent à Dieu leur virginité & leur vie; les hommes renoncent à tout plaisir: ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis & si instruits, une force secrète le persuade à cent milliers d'hommes ignorans, par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si long-temps auparavant: *Effundam spiritum meum super omnem carnem*. Tous les peuples étoient dans l'infidélité & dans la concupiscence; toute la terre devient ardente de charité; les princes renoncent à leurs grandeurs; les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfans abandonnent la maison de leurs peres, pour aller vivre dans les déserts. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet & les marques de sa venue.

CHAP. XV.
Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs étoit demeuré inconnu parmi l'infinie multitude des nations païennes; & dans le temps prédit, les païens adorent en foule cet unique Dieu; les temples sont détruits; les Rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

6. * Il est prédit que le Messie viendrait établir une nouvelle alliance, qui feroit oublier la sortie d'Egypte; qu'il mettroit sa loi, non dans l'extérieur, mais dans les cœurs; qu'il mettroit sa crainte, qui n'avoit été qu'au dehors, dans le milieu du cœur.

Que les Juifs réprouvoient JESUS-CHRIST, & qu'ils feroient réprouvés de Dieu, parce que la vigne élue ne donneroit que du verjus. Que le peuple choisi feroit infidèle, ingrat & incrédule: *Populum non credentem & contradicentem.*

Que Dieu les frapperoit d'aveuglement, & qu'ils tâtonneroient en plein midi comme des aveugles.

Ezech. Que l'Eglise feroit petite en son commencement, & croîtroit ensuite.

Ezech. Il est prédit qu'alors l'idolâtrie seroit renversée; que ce Messie abattrait toutes les idoles, & feroit entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu.

Que les temples des Idoles seroient

abattus, & que parmi toutes les nations & en tous les lieux du monde on lui offriroit une hostie pure, & non pas des animaux.

Qu'il enseigneroit aux hommes la voie parfaite.

Qu'il feroit Roi des Juifs & des Gentils. Et jamais il n'est venu, ni devant, ni après, aucun homme qui ait rien enseigné approchant de cela.

7. * Après tant de gens qui ont prédit cet avènement, JESUS-CHRIST est enfin venu dire: Me voici, & voici le temps. Il est venu dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu; qu'il vient pour les en délivrer, & pour leur donner la grace, afin de former de tous les hommes une Eglise sainte; qu'il vient ramener dans cette Eglise les Païens & les Juifs; qu'il vient détruire les idoles des uns, & la superstition des autres.

Ce que les Prophetes, leur a-t-il dit, ont prédit devoir arriver, je vous dis que mes Apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés; Jérusalem sera bientôt détruite; les Païens vont entrer dans la connoissance de Dieu; & mes Apôtres les y vont faire entrer, après que vous aurez tué l'héritier de la vigne.

CHAP. XV. Ensuite les Apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits ; & aux Païens : Vous allez entrer dans la connoissance de Dieu.

A cela s'opposent tous les hommes par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce Roi des Juifs & des Gentils est opprimé par les uns & par les autres qui conspirent sa mort. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette Religion naissante ; les savans , les sages , les Rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et malgré toutes ces oppositions, voilà JESUS-CHRIST, en peu de temps, regnant sur les uns & les autres ; & détruisant, & le culte Judaique dans Jérusalem, qui en étoit le centre, & dont il fait sa premiere Eglise ; & le culte des idoles dans Rome, qui en étoit le centre, & dont il fait sa principale Eglise.

Des gens simples & sans force, comme les Apôtres & les premiers Chrétiens, résistent à toutes les puissances de la terre ; se fomentent les Rois , les savans & les sages ; & détruisent l'idolâtrie si établie. Et tout cela se fait par la seule force de cette parole qui l'avoit prédit.

8. * Les Juifs, en tuant JESUS-CHRIST pour ne le pas recevoir pour Messie, lui ont donné la derniere marque de Messie. En continuant à le méconnoître, ils se sont

PAR LES PROPHÉTIES. TOI
tendus témoins irréprochables ; & en le
tuant & continuant à le renier, ils ont
accompli les prophéties. CHAP. XV.

9. * Qui ne reconnoîtroit JESUS-CHRIST à tant de circonstances particulieres qui en ont été prédites ! Car il est dit :

Qu'il aura un Précurseur. Malach. III, 1.

Qu'il naîtra enfant. II, IX, 6.

Qu'il naîtra dans la ville de Berhléem ; qu'il sortira de la famille de Juda & de David ; qu'il paroîtra principalement dans Jérusalem. Mich. V, 2.

Qu'il doit aveugler les sages & les savans, & annoncer l'Évangile aux pauvres & aux petits ; ouvrir les yeux des aveugles, & rendre la santé aux infirmes, & mener à la lumiere ceux qui languissent dans les ténèbres. IC, VI, 10. ID, LXX, 1.

Qu'il doit enseigner la voie parfaite, & être le Précepteur des Gentils. IC, LV, 4.

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde. IC, LIII.

Qu'il doit être la pierre fondamentale & précieuse. ISAÏE, XXVIII, 16.

Qu'il doit être la pierre d'achoppement & de scandale. IC, VIII, 14.

Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre. Ibid. 15.

Que les édifiens doivent rejeter cette pierre. Pseaume CXXII, 22.

CHAP. XV.
Ibid.
Dan. 11.
35.

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin.

Et que cette pierre doit croître en une montagne immense, & remplir toute la terre.

Zachar. 21, 12.
Pseaume 139: 14, 24, &c.
xxi, 17, 18, 19.

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manieres, abreuvé de fiel; qu'il auroit les pieds & les mains percées; qu'on lui cracheroit au visage; qu'il seroit tué, & ses habits jettés au fort.

Ps. xv, 10.
Osée, vi, 3.
Ps. cix, 11.

Qu'il ressusciteroit le troisieme jour.
Qu'il monteroit au ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu.

Que les Rois s'armeroient contre lui.
Qu'étant à la droite du Pere, il sera victorieux de ses ennemis.

Ps. lxxi, 11.
If. lx, 10.

Que les Rois de la terre & tous les peuples l'adoreroient.

Jerem. xxxi, 36.
Osée, 11, 4.
Amos. 1, 11.
Isaïe.

Que les Juifs subsisteront en nation.
Qu'ils seront errans, sans Rois, sans sacrifices, sans autel, &c. sans Prophetes, attendant le salut, & ne le trouvant point.

10. * Le Messie devoit lui seul produire un grand peuple, élu, saint & choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos & de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colere de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui regne visiblement

CHAP. XV.

dans l'homme; donner des loix à ce peuple, graver ses loix dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, & lui-même sacrificateur; il devoit s'offrir lui-même, & offrir son corps & son sang, & néanmoins offrir pain & vin à Dieu. JESU-CHRIST a fait tout cela.

11. * Il est prédit qu'il devoit venir un Libérateur, qui écraseroit la tête au Démon, qui devoit délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus*: qu'il devoit y avoir un nouveau Testament qui seroit éternel; qu'il devoit y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisedech; que celle-là seroit éternelle; que le CHRIST devoit être glorieux, puissant, fort, & néanmoins si misérable, qu'il ne seroit pas reconnu; qu'on ne le prendroit pas pour ce qu'il est, qu'on le rejetteroit, qu'on le tueroit; que son peuple qui l'auroit renié, ne seroit plus son peuple; que les idolâtres le recevoient, & auroient recours à lui; qu'il quitteroit Sion pour regner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteroient toujours; qu'il devoit sortir de Juda, & quand il n'y auroit plus de Rois.

12. * Qu'on considere que depuis le commencement du monde, l'attente ou l'adoration du Messie subsiste sans inter-

E iv

ruption; qu'il a été promis au premier homme aussitôt après sa chute; qu'il s'est trouvé depuis des hommes qui ont dit, que Dieu leur avoit révélé qu'il devoit naître un Rédempteur qui sauveroit son peuple; qu'Abraham est venu ensuite dire qu'il avoit eu révélation qu'il naîtroit de lui par un fils qu'il auroit; que Jacob a déclaré que de ses douze enfans, ce seroit de Juda qu'il naîtroit; que Moïse & les Prophetes sont venus ensuite déclarer le temps & la maniere de sa venue; qu'ils ont dit que la loi qu'ils avoient, n'étoit qu'en attendant celle du Messie; que jusques-là elle subsisteroit, mais que l'autre dureroit éternellement; qu'ainsi leur loi, ou celle du Messie, dont elle étoit la promesse, seroit toujours sur la terre: qu'en effet elle a toujours duré; & qu'enfin J. C. est venu dans toutes les circonstances prédites. Cela est admirable.

Si cela étoit si clairement prédit aux Juifs, dira-t-on, comment ne l'ont-ils pas cru? ou comment n'ont-ils pas été exterminés pour avoir résisté à une chose si claire? Je réponds que l'un & l'autre a été prédit, & qu'ils ne croiroient point une chose si claire, & qu'ils ne seroient point exterminés. Et rien n'est plus glorieux au Messie; car il ne suffisoit pas qu'il y eût des Prophetes; il falloit que leurs prophé-

PAR LES PROPHÉTIES. 105
ties fussent conservées sans soupçon. Or,
&c.

13. * Les Prophetes sont mêlés de prophéties particulieres, & de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, & que les prophéties particulieres ne fussent pas sans fruit.

14. * *Non habemus Regem nisi Casarem*, disoient les Juifs. Donc JESUS-CHRIST étoit le Messie; puisqu'ils n'avoient plus de Roi qu'un étranger, & qu'ils n'en vouloient point d'autre.

15. * Les septante semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie; & pour le terme de la fin, à cause des diversités des Chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cens ans.

16. * Les prophéties qui représentent JESUS-CHRIST pauvre, le représentent aussi maître des nations.

Les prophéties qui prédisent le temps; ne le prédisent que maître des Gentils & souffrant, & non dans les nues, ni juge; & celles qui le représentent ainsi jugeant les nations & glorieux, ne marquent point le temps.

17. * Quand il est parlé du Messie, comme grand & glorieux, il est visible

CHAPITRE XVI.

Diverses preuves de JESUS-CHRIST.

1. **P**OUR ne pas croire les Apôtres, il faut dire qu'ils ont été trompés, ou trompeurs. L'un & l'autre est difficile. Car pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre un homme pour être ressuscité; & pour l'autre, l'hypothese qu'ils aient été fourbes, est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de JESUS-CHRIST; faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par-là toutes les Puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces traits, & qui plus est, par les prisons, par les tortures & par la mort, ils étoient perdus. Qu'on suive cela.

2. * Tandis que JESUS-CHRIST étoit avec eux, il pouvoit les soutenir. Mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir?

3. * Le style de l'Evangile est admi-

DIVERSES PREUVES DE J. C. 107
CHAP. rable en une infinité de manieres, & entre
XVI. autres en ce qu'il n'y a aucune invective de la part des historiens contre Judas ou Pilate, ni contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JESUS-CHRIST.

Si cette modestie des historiens évangéliques avoit été affectée, aussi-bien que tant d'autres traits d'un si beau caractere, & qu'ils ne l'eussent affectée que pour la faire remarquer; s'ils n'avoient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auroient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, & par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne: je ne fais même si cela a été remarqué jusques-ici; & c'est ce qui témoigne la naïveté avec laquelle la chose a été faite.

4. * JESUS-CHRIST a fait des miracles, & les Apôtres ensuite, & les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup; parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, & s'accomplissant par eux, rien ne rendoit témoignage que les miracles. Il étoit prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie,

ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent ? Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût ressuscité, & que les nations fussent converties, tout n'étoit pas accompli ; & ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant il n'en faut plus pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne ; car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant.

5. ✽ L'état où l'on voit les Juifs est encore une grande preuve de la Religion. Car c'est une chose étonnante de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, & de le voir toujours misérable ; étant nécessaire pour la preuve de JESUS-CHRIST, & qu'ils subsistent pour le prouver, & qu'ils soient misérables, puisqu'ils l'ont crucifié : & quoiqu'il soit contraire d'être misérable & de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

6. ✽ Mais n'ont-ils pas été presque au même état au temps de la captivité ? Non. Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour étoit promis & prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant, qu'ils y feroient peu, & qu'ils feroient rétablis. Ils furent toujours consolés par les Prophe-

tes, & leurs Rois continuerent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans Prophetes, sans Rois, sans consolation, sans espérance ; parce que le sceptre est ôté pour jamais.

Ce n'est pas avoir été captif, que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans soixante-dix ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

7. ✽ Dieu leur a promis, qu'encore qu'il les dispersât aux extrémités du monde, néanmoins, s'ils étoient fideles à sa loi, il les rassembleroit. Ils y sont très-fideles, & demeurent opprimés. Il faut donc que le Messie soit venu, & que la loi qui contenoit ces promesses, soit finie par l'établissement d'une loi nouvelle.

8. ✽ Si les Juifs eussent été tous convertis par JESUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects ; & s'ils avoient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

9. ✽ Les Juifs le refusent, non pas tous. Les Saints le reçoivent, & non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. La raison qu'ils en ont, & la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud & dans les Rabbins, n'est que parce que JESUS-CHRIST n'a pas dompté les nations à main armée. JESUS-

CHRIST a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les païens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrois point celui qu'ils se figurent.

10. ✽ Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée & Hérode agir sans le favoir pour la gloire de l'Evangile!

CHAPITRE XVII.

Contre Mahomet.

1. **L**A Religion Mahométane a pour fondement l'Alcoran & Mahomet. Mais ce Prophete, qui devoit être la dernière attente du monde, a-t-il été prédit? Et quelle marque a-t-il, que n'ait aussi tout homme qui voudra se dire Prophete? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits? Quel mystere a-t-il enseigné selon sa tradition même? Quelle morale & quelle félicité?

2. ✽ Mahomet est sans autorité. Il faudroit donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

3. ✽ Si deux hommes disent deux choses qui paroissent basses; mais que les dis-

cours de l'un aient un double sens, entendu par ceux qui le suivent, & que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, & l'autre toujours des choses basses & communes, & même des sottises, il jugera que l'un parloit avec mystere, & non pas l'autre; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, & capable d'être mystérieux; & l'autre, qu'il est incapable des mysteres, & capable de sottises.

4. ✽ Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, & qu'on peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis & par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'Ecriture. Je veux qu'il y ait des obscurités; mais il y a des clartés admirables, & des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre & égaler les choses qui ne se ressemblent que par l'obscurité, & non pas par les clartés, qui méritent, quand elles sont divines, qu'on révere les obscurités.

5. ✽ L'Alcoran dit que S. Matthieu

étoit homme de bien. Donc Mahomet étoit faux prophete, ou en appellant gens de bien des méchans, ou en ne les croyant pas sur ce qu'ils ont dit de JESUS-CHRIST.

6. ✽ Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet ; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, &c. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JESUS-CHRIST.

7. ✽ Mahomet s'est établi en tuant, JESUS-CHRIST en faisant tuer les siens ; Mahomet en défendant de lire, JESUS-CHRIST en ordonnant de lire. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JESUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, JESUS-CHRIST a bien pu réussir ; il faut dire, que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devoit périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

*Dessein de Dieu de se cacher aux uns,
& de se découvrir aux autres.*

1. **D**IEU a voulu racheter les hommes, & ouvrir le salut à ceux qui le chercheroient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste qu'il refuse à quelques-uns, à cause de leur endurcissement, ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas dûe. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son existence ; & c'est ainsi qu'il paroîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, & un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paroître dans son avènement de douceur, parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'étoit donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, & absolument capable de convaincre tous les hommes ; mais il n'étoit pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée,

qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheroient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connoissable à ceux-là ; & ainsi voulant paroître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, & caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempere sa connoissance en sorte qu'il a donné des marques de foi, visibles à ceux qui le cherchent, & obscures à ceux qui ne le cherchent pas.

2. ✽ Il y a assez de lumière pour ceux qui ne desirerent que de voir, & assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, & assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, & assez de clarté pour les condamner & les rendre inexcutables.

3. ✽ Si le monde subsistoit pour instruire l'homme de l'existence de Dieu, sa divinité y reluiroit de toutes parts d'une manière incontestable. Mais comme il ne subsiste que par JESUS-CHRIST & pour JESUS-CHRIST, & pour instruire les hommes, & de leur corruption, & de la rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paroît ne marque, ni une exclusion totale, ni une

DE SE CACHER AUX UNS, &c. 115
présence manifeste de Divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

4. ✽ S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle seroit équivoque, & pourroit aussi-bien se rapporter à l'absence de toute Divinité, qu'à l'indignité où seroient les hommes de le connoître. Mais de ce qu'il paroît quelquefois, & non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paroît une fois, il est toujours ; & ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en sont indignes.

5. ✽ Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit. Or la clarté parfaite ne serviroit qu'à l'esprit, & nuiroit à la volonté.

6. ✽ S'il n'y avoit point d'obscurité, l'homme ne sentiroit par sa corruption. S'il n'y avoit point de lumière, l'homme n'espéreroit point de remède. Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, & découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connoître Dieu sans connoître sa misère, & de connoître sa misère sans connoître Dieu.

7. ✽ Tout instruit l'homme de sa condition ; mais il le faut bien entendre : car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en

tout, & il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, & qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, & capables de Dieu; indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

8. ✽ Il n'y a rien sur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

9. ✽ Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur, ou sa misère. L'abandon de Dieu paroît dans les Païens; la protection de Dieu paroît dans les Juifs.

10. ✽ Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent, à cause des clartés divines qu'ils y voient: & tout tourne en mal aux réprouvés, jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

11. ✽ Si JESUS-CHRIST n'étoit venu que pour sanctifier, toute l'Écriture & toutes choses y tendroient, & il seroit bien aisé de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem & in*

scandalum, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidèles: mais cela ne fait rien contre nous; puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu pour les esprits opiniâtres, & qui ne cherchent pas sincèrement la vérité.

12. ✽ JESUS-CHRIST est venu, afin que ceux qui ne voyoient point vissent, & que ceux qui voyoient devinssent aveugles: il est venu guérir les malades, & laisser mourir les sains; appeler les pécheurs à la pénitence & les justifier, & laisser ceux qui se croyoient justes dans leurs péchés; remplir les indigens, & laisser les riches vuides.

13. ✽ Que disent les Prophetes de JESUS-CHRIST? Qu'il sera évidemment Dieu? Non; mais qu'il est un Dieu véritablement caché; qu'il sera méconnu; qu'on ne pensera point que ce soit lui; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, &c.

14. ✽ C'est pour rendre le Messie connoissable aux bons, & méconnoissable aux méchans, que Dieu l'a fait prédire de la sorte. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité même pour les méchans. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité même pour les bons; car

la bonté de leur cœur ne leur eût pas fait entendre qu'un \square , par exemple, signifie six cens ans. Mais le temps a été prédit clairement, & la maniere en figures.

Par ce moyen les méchans, prenant les biens promis pour des biens temporels, s'égarent malgré le temps prédit clairement, & les bons ne s'égarent pas: car l'intelligence des biens promis dépend du cœur, qui appelle bien ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur; & ainsi la prédiction claire du temps, & obscure des biens, ne trompe que les méchans.

15. * Comment falloit-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devoit être éternellement en Juda, & qu'à son arrivée le sceptre devoit être ôté de Juda?

Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en entendant ils n'entendent point, rien ne pouvoit être mieux fait.

16. * Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut lui rendre grâces de ce qu'il s'est tant découvert, & lui rendre grâces aussi de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages, ni aux superbes, indignes de connoître un Dieu si saint.

17. * La généalogie de JESUS-CHRIST dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles, qu'on ne peut presque la discerner. Si Moïse n'eût tenu re-

gistre que des ancêtres de JESUS-CHRIST, cela eût été trop visible. Mais après tout, qui regarde de près, voit celle de JESUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, &c.

18. * Les foibleesses les plus apparentes font des forces à ceux qui prennent bien les choses. Par exemple, les deux généalogies de saint Matthieu & de saint Luc: il est visible que cela n'a pas été fait de concert.

19. * Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnoisse la vérité de la Religion dans l'obscurité même de la Religion, dans le peu de lumière que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connoître.

20. * S'il n'y avoit qu'une Religion, Dieu seroit trop manifeste; s'il n'y avoit de Martyrs qu'en notre Religion, de même.

21. * JESUS-CHRIST, pour laisser les méchans dans l'aveuglement, ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est point fils de Joseph.

22. * Comme JESUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, la vérité demeure aussi parmi les opinions communes, sans différence à l'extérieur;

ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

23. * Si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ?

24. * On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe, qu'il aveugle les uns & éclaire les autres.

CHAPITRE XIX.

Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.

1. **L**A Religion des Juifs sembloit consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple de Jérusalem, & enfin en la loi & en l'alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, & que Dieu réprouvoit toutes les autres choses.

Que Dieu n'avoit point d'égard au peuple charnel qui devoit sortir d'Abraham.

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers, s'ils l'offensent. *Si vous oubliez Dieu, & que vous suiviez des dieux étrangers, je vous prédis que vous pé-*
rirez

Deuter.
VIII, 19,
20.

ET JUIFS N'ONT QU'UNE MÊME REL. 121
rirez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous.

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment.

Que les vrais Juifs ne considéroient leur mérite que de Dieu, & non d'Abraham. *Vous êtes véritablement notre Pere, Isaïe, & Abraham ne nous a pas connus, & Israël n'a pas eu connoissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre Pere & notre Rédempteur.*

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepteroit pas les personnes. *Dieu, dit-il, n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices.*

Je dis que la circoncision du cœur est ordonnée. *Soyez circoncis du cœur; re-*
tranchez les superfluités de votre cœur, & ne vous endurez pas; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant & terrible, qui n'accepte pas les personnes.

Que Dieu dit qu'il le feroit un jour. *Dieu te circoncira le cœur, & à tes enfans, afin que tu l'aimes de tout ton cœur.*

Que les incirconcis de cœur seront jugés. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, & tout le peuple d'Israël, parce qu'il est incirconcis de cœur.

2. * Je dis que la circoncision étoit une figure, qui avoit été établie pour distinguer le peuple Juif de toutes les autres nations.

CHAP.
XIX.

Et de là vient qu'étant dans le désert, ils ne furent pas circoncis; parce qu'ils ne pouvoient se confondre avec les autres peuples, & que depuis que JESUS-CHRIST est venu, cela n'est plus nécessaire.

Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. *Je prends à témoin le ciel & la terre, que j'ai mis devant vous la mort & la vie, afin que vous choisissiez la vie, & que vous aimiez Dieu, & que vous lui obéissiez; car c'est Dieu qui est notre vie.*

Il est dit que les Juifs, fante de cet amour, seroient réprouvés pour leurs crimes, & les Païens élus en leur place. *Je me cacherai d'eux dans la vue de leurs derniers crimes; car c'est une nation méchante & infidele. Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des dieux; & je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, & par une nation sans science & sans intelligence.*

Que les biens temporels sont faux, & que le vrai bien est d'être uni à Dieu.

Que leurs fetes déplaisent à Dieu. Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu, & non-seulement des méchans Juifs, mais qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons, comme il paroît par le Pseaume 49, où avant que d'adresser son discours aux méchans par ces paroles, *Peccatori, autem dixit Deus, il dit qu'il*

Deutor.
xxx. 19.
20.Deutor.
xxxii.
10. 21.

II. lxxv.

II.
lxxii.

Amos, v.

11.

Isaïe

lxxvi.

Jerem.

vi. 20.

ET JUIFS N'ONT QU'UNE MÊME REL. 123
ne veut point des sacrifices des bêtes, ni de leur sang.

CHAP.
XIX.
Malach.
1. 11.

Que les sacrifices des Païens seront reçus de Dieu; & que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs.

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, & que l'ancienne sera rejetée.

Jerem.
xxxii. 31.

Que les anciennes choses seront oubliées.

II. xlvi.
18. 19.

Qu'on ne se souviendra plus de l'arche.

Jerem.
lxi. 16.

Que le temple seroit rejeté.

Jerem.
vii. 12.

Que les sacrifices seroient rejetés, & d'autres sacrifices purs établis.

Malach.
1. 14.

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, & celle de Melchisedech intré duite par le Messie.

Malach.
1. 10. 11.
Pl. cix.

Que cette sacrificature seroit éternelle.

Ibid.

Que Jérusalem seroit réprouvée, & un nouveau nom donné.

II. lxxv.

Que ce dernier nom seroit meilleur que celui des Juifs, & éternel.

II. lxxv.

Que les Juifs devoient être sans Prophetes, sans Rois, sans Princes, sans sacrifices, sans autel.

Osée,
1. 11. 4.

Que les Juifs subsisteroient toujours néanmoins en peuple.

Jerem.
xxxii. 36.

CHAPITRE XX.

*On ne connoît Dieu utilement que par
JESUS-CHRIST.*

1. **L**A plupart de ceux qui entreprenent de prouver la Divinité aux impiés, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, & ils réussissent rarement. Je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Écriture sainte : elles sont conformes à la raison ; mais souvent elles ne sont pas assez conformes, & assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, & qui voient incontinent que tout ce qui est, n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature parle pour son Auteur, & que les cieus annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, & dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes déstituées de foi & de charité, qui ne trouvent que ténèbres & obscurité dans toute la nature ; il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener, que de ne

UTILLEMENT QUE PAR J. C. 125
leur donner pour preuves de ce grand & important sujet, que le cours de la lune ou des planetes, ou des raisonnemens communs, & contre lesquels ils se sont continuellement roidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles ; & l'expérience fait voir, que bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, & de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnemens, & de leur dire, qu'ils y doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connoît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle nous dit bien, que la beauté des créatures fait connoître celui qui en est l'auteur ; mais elle ne nous dit pas, qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même-temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen : *Quod notum est Dei, manifestum est in illis ; Deus enim illis manifestavit.* Elle nous dit généralement, que Dieu est un Dieu caché : *Verè tu es Deus*

absconditus, & que depuis la corruption de la nature, il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JESUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée: *Nemo novit patrem nisi filius, aut cui voluerit filius revelare.*

C'est encore ce que l'Ecriture nous marque, lorsqu'elle nous dit en tant d'endroits, que ceux qui cherchent Dieu le trouvent; car on ne parle point ainsi d'une lumière claire & évidente: on ne la cherche point; elle se découvre & se fait voir d'elle-même.

2. Les preuves de Dieu métaphysiques sont si éloignées du raisonnement des hommes, & si impliquées, qu'elles frappent peu, & quand cela serviroit à quelques-uns, ce ne seroit que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration; mais une heure après ils craignent de s'être trompés. *Quod curiositate cognoverint superbiâ amiserunt.*

D'ailleurs ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connoissance spéculative de Dieu, & ne le connoître que de cette sorte, c'est ne le connoître pas.

La Divinité des Chrétiens ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités géométriques & de l'ordre des éléments; c'est la part des Païens. Elle ne

consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie & sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent; c'est le partage des Juifs. Mais le Dieu d'Abraham & de Jacob, le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour & de consolation: c'est un Dieu qui remplit l'ame & le cœur qu'il possède: c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, & sa miséricorde infinie; qui s'unit au fond de leur ame; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'ame, qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, & qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer; & qui lui fait en même-tems abhorrer les obstacles qui la retiennent & l'empêchent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour propre & la concupiscence qui l'arrêtent lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir, qu'elle a ce fonds d'amour propre, & que lui seul peut l'en guérir.

Voilà ce que c'est que de connoître Dieu en Chrétien. Mais pour le connoître de cette manière, il faut connoître en même-tems sa misère, son indignité, & le besoin qu'on a d'un médiateur pour se

rapprocher de Dieu, & pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connoissances; parce qu'étant séparées, elles sont, non-seulement inutiles, mais nuisibles. La connoissance de Dieu sans celle de notre misere, fait l'orgueil. La connoissance de notre misere sans celle de JESUS-CHRIST, fait le désespoir. Mais la connoissance de JESUS-CHRIST nous exempte, & de l'orgueil, & du désespoir, parce que nous y trouvons Dieu, notre misere, & la voie unique de la réparer.

Nous pouvons connoître Dieu, sans connoître nos miseres, ou nos miseres, sans connoître Dieu; ou même Dieu & nos miseres, sans connoître le moyen de nous délivrer des miseres qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connoître JESUS-CHRIST, sans connoître tout ensemble, & Dieu, & nos miseres, & le remede de nos miseres; parce que JESUS-CHRIST n'est pas simplement Dieu, mais que c'est un Dieu réparateur de nos miseres.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans JESUS-CHRIST, ne trouvent aucune lumiere qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas jusqu'à connoître qu'il y a un Dieu; ou s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux; parce qu'ils se forment un moyen

de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur. De sorte qu'ils tombent, ou dans l'Athéisme, ou dans le Déisme, qui sont deux choses que la Religion Chrétienne abhorre presque également.

Il faut donc tendre uniquement à connoître JESUS-CHRIST, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre connoître Dieu d'une maniere qui nous soit utile.

C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire, des misérables & des pécheurs. Il est le centre de tout & l'objet de tout: & qui ne le connoît pas, ne connoît rien dans l'ordre du monde, ni dans soi-même. Car non-seulement nous ne connoissons Dieu que par JESUS-CHRIST, mais nous ne nous connoissons nous-mêmes que par JESUS-CHRIST.

Sans JESUS-CHRIST il faut que l'homme soit dans le vice & dans la misere; avec JESUS-CHRIST l'homme est exempt de vice & de misere. En lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumiere, notre esperance; & hors de lui il n'y a que vice, misere, ténèbres, désespoir, & nous ne voyons qu'obscurité & confusion dans la nature de Dieu & dans notre propre nature.

CHAPITRE XXI.

Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.

1. **R**IE N n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit & se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens & de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, & les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion & l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des Pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi & la révélation, sinon en ce que nous les sen-

QUI SE TROUVENT, &c. 131
tons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convainquante de leur vérité; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout tems, ou s'il s'est fait par hazard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains se'on notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens; on sent couler le tems, on le mesure; & enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, ou, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentimens étant alors des illusions; qui fait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes.

Je laisse les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, & les autres choses semblables, qui

132 CONTRARIÉTÉS ÉTONNANTES
entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatifent que sur ces vains fondemens.

L'unique fort des Dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi & sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la vérité, non seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, & par une intelligence vive & lumineuse; & c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les Pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent: car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, tems, mouvement, nombre, matiere, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent. Et c'est sur ces connoissances d'intelligence & de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, & que les nombres

QUI SE TROUVENT, &c. 133
sont infinis; & la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres quarrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, & elle ne nous a donné que très-peu de connoissances de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, & se range nécessairement, ou au Dogmatisme, ou au Pyrrhonisme; car qui penseroit demeurer neutre seroit Pyrrhonien par excellence: cette neutralité est l'essence du Pyrrhonisme; qui n'est pas contre eux.

est excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t-il s'il doute? Doutera-t-il s'il est? On n'en sauroit venir là: & je mets en fait, qu'il n'y a jamais eu de Pyrrhonien effectif & parfait. La nature soutient la raison impuissante, & l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dirait-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, & est forcé de lâcher prise?

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les Pyrrhoniens, & la raison confond les Dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux: cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté

QUI SE TROUVENT, &c. 135
ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent & qui se pendent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets; nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, foibles; savans, ignorans; sains, malades; de tout pays, de tout tems, de tous âges & de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle & si uniforme devoit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts: mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; & c'est là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous séduit, & de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, astres, élémens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerres, vices,

crimes, &c. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paroître tel, jusqu'à la destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison & à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités & dans les sciences, les autres dans les voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes; & ceux qu'on appelle Philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré, qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, & qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution & sans envie, & que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris; mais ils ne l'ont pu trouver: & au lieu d'un bien solide & effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, & nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire: Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien: on ne les croit pas; & ceux qui les croient sont les plus vuides & les plus fors. Car qu'y a-t-il de plus ridicule & de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, & de plus faux que tous leurs raisonnemens?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, & que puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux que la santé ne peut imiter.

2. * La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, & devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas pu, ni les uns, ni les autres; & la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y

abandonnent; & les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même & par ses propres efforts, à l'égard du vrai & du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le Pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité & le bonheur, & nous sommes incapables, & de certitude, & de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

3. * Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

4. * L'homme ne fait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, & sent en lui des restes d'un état heureux, dont il est déchu, & qu'il ne peut retrouver. Il le cherche par-tout avec inquiétude & sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des Philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses gran-

deurs, & les autres de l'abaïsser en représentant ses miseres. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misere de l'homme se conclut de sa grandeur, & sa grandeur se conclut de sa misere. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misere, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; & les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misere même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misere; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut, & les autres au contraire. Ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumiere, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misere & de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoît; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

Quelle chimere est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécille ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & re-

CHAP. XXII. but de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, & le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

CHAPITRE XXII.

Connoissance générale de l'homme.

1. **L**A première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui & tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'entourent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute & pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir,

CHAP. XXII. que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions ; nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paroît ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ? Qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du

sang dans ces veines, des humeurs dans
 ce sang, des gouttes dans ses humeurs,
 des vapeurs dans ses gouttes. Que divi-
 sant encore ces dernières choses, il épuise
 ses forces & ses conceptions, & que le
 dernier objet où il peut arriver, soit main-
 tenant celui de notre discours. Il pensera
 peut-être que c'est là l'extrême petitesse de
 la nature. Je veux lui faire voir là dedans
 un abyme nouveau. Je veux lui peindre,
 non-seulement l'univers visible, mais en-
 core tout ce qu'il est capable de concevoir
 de l'immensité de la nature, dans l'en-
 ceinte de cet atome imperceptible. Qu'il
 y voie une infinité de mondes dont cha-
 cun a son firmament, ses planetes, sa
 terre, en la même proportion que le
 monde visible; dans cette terre des ani-
 maux, & enfin des cirons, dans lesquels
 il retrouvera ce que les premiers ont don-
 né, trouvant encore dans les autres la
 même chose, sans fin & sans repos. Qu'il
 se perde dans ces merveilles aussi éton-
 nantes par leur petitesse, que les autres
 par leur étendue. Car qui n'admira que
 notre corps, qui tantôt n'étoit pas percep-
 tible dans l'univers, imperceptible lui-
 même dans le sein du tout, soit mainte-
 nant un colosse, un monde, ou plutôt un
 tout, à l'égard de la dernière petitesse où
 l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte, s'ef-
 frayera sans doute, de se voir comme sus-
 pendu dans la masse que la nature lui a
 donnée entre ces deux abymes de l'infini
 & du néant, dont il est également éloigné.
 Il tremblera dans la vue de ces merveilles;
 & je crois que sa curiosité se changeant en
 admiration, il sera plus disposé à les con-
 templer en silence, qu'à les rechercher
 avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans
 la nature? Un néant à l'égard de l'infini,
 un tout à l'égard du néant, un milieu en-
 tre rien & tout. Il est infiniment éloigné
 des deux extrêmes; & son être n'est pas
 moins distant du néant d'où il est tiré,
 que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des
 choses intelligibles le même rang que son
 corps dans l'étendue de la nature; & tout
 ce qu'elle peut faire est d'apercevoir quel-
 que apparence du milieu des choses, dans
 un désespoir éternel d'en connoître, ni le
 principe, ni la fin. Toutes choses sont
 sorties du néant, & portées jusqu'à l'in-
 fini. Qui peut suivre ces étonnantes dé-
 marches? L'Auteur de ces merveilles les
 comprend, nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre
 les extrêmes, se trouve en toutes nos
 puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance & trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur & trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, & non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse & trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop & trop peu de nourriture troublent ses actions; trop & trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas; & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains & flottans entre l'ignorance & la connoissance; & si nous pensons aller plus avant, notre objet branle & échappe nos prises; il se dérobe & fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination.

tion. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abymes.

CHAPITRE XXIII.

Grandeur de l'homme.

1. **J**E puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; & je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par-là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, & sans quoi on ne le peut concevoir.

2. * Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

3. * L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable; mais aussi c'est être grand, que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses miseres prouvent sa grandeur. Ce sont miseres de grand Seigneur, miseres d'un Roi dépossédé.

4. ✽ Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, sinon un Roi dépossédé? Trouvoit-on Paul Emile malheureux de n'être plus Consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus Roi, parce que sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

5. ✽ Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, & de n'être pas dans l'estime d'une ame; & toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire, que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère & de leur bassesse; c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quel-

que avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde; rien ne peut le détourner de ce désir; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

6. ✽ L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; & l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en fait rien.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace & de la durée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

7. ✽ Il est dangereux de trop faire

voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un & l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'un & l'autre.

8. * Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime; car il a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vuide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse; qu'il s'aime: il a en lui la capacité de connoître la vérité, & d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à desirer d'en trouver, à être prêt & dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera; & sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haït en lui la concupiscence qui la détermine d'elle-même; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, & qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

*Vanité de l'homme.*

1. **N**OUS ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous & en notre propre être: nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet être imaginaire, & négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous efforçons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination: nous les détacherions plutôt de nous pour les joindre; & nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infame.

2. * La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

3. * L'orgueil contrepèse toutes nos miseres. Car, ou il les cache, ou, s'il les

découvre, il se glorifie de les connoître.

4. ✽ L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos miseres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

5. ✽ La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiteux, un crocheteur se vante, & veut avoir ses admirateurs; & les Philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; & peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

6. ✽ Malgré la vue de toutes nos miseres qui nous touchent & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous eleve.

7. ✽ Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; & nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse & nous contente.

8. ✽ La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hazard

en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; & en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. Aforce d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, & mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, & l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent: on ne peche que dans l'application; & la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, & qui en raine la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, & retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

9. ✽ La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, & pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

10. ✽ On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de tems, on s'en soucie. Combien de

tems faut-il? Un tems proportionné à notre durée vaine & chétive.

11. ✽ Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

12. Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter; ou nous rappellons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudens, que nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient; & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; & s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir pour l'avenir, & pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un tems où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé & le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet.

Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; & nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspérons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

13. ✽ Notre imagination nous grossit si fort le tems présent à force d'y faire des réflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, & du néant une éternité; & tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

14. ✽ Cromwel alloit ravager toute la Chrétienté: la famille royale étoit perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de fable qui se mit dans son urétere. Rome même alloit trembler sous lui; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, & le Roi rétabli.



CHAPITRE XXV.

Foiblesse de l'homme.

CE qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. On agit sérieusement, & chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savoit certainement où est la raison & la justice. On se trouve déçu à toute heure; & par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, & non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens là au monde; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle & inévitable, & qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

2. * La foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent.

3. * Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, & l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop long-tems après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité & dans la morale, qui l'assignera?

4. * Cette maîtresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie & opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai & le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux & ses malheureux; ses sains, ses malades; ses riches, ses pauvres; ses fous & ses sages: & rien ne nous dépité davantage, que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine & entière que la raison: les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne se peu-

vent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse & confiance ; les autres avec crainte & défiance : & cette gaieté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutans ; tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend contens , à l'envi de la raison , qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire , l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation ? Qui donne le respect & la vénération aux personnes , aux ouvrages , aux Grands , sinon l'opinion ? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement ?

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté , la justice & le bonheur , qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien , dont je ne connois que le titre , qui vaut lui seul bien des livres , *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connoître , sauf le mal s'il y en a.

5. * On ne voit presque rien de juste ou d'injuste , qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du Pole renversent toute la Jurisprudence. Un Méridien décide de la vé-

rité , ou peu d'années de possession. Les loix fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une riviere ou une montagne borne ! Vérité au deçà des Pyrénées , erreur au delà.

6. * L'art de bouleverser les Etats est d'ébranler les coutumes établies , en fondant jusques dans leur source , pour y faire remarquer le défaut d'autorité & de justice. Il faut , dit-on , recourir aux loix fondamentales & primitives de l'Etat , qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours ; il secoue le joug dès qu'il le reconnoît , & les grands en profitent à sa ruine , & à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire , les hommes croient pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

7. * Le plus grand Philosophe du monde , sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire , s'il y a au-dessous un précipice , quoique sa raison le convainque de sa sûreté , son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pâlir & suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne fait qu'il y en a à qui la vue des chats , des rats , l'écrasement d'un char-

bon, emportent la raison hors des gonds? 8. ✽ Ne diriez-vous pas que ce Magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure & sublime, & qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à écouter avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paroître, & que la nature lui ait donné une voix enrouée, & un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, & si le hazard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magistrat.

9. ✽ L'esprit du plus grand homme du monde n'est pas si indépendant, qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées; il ne faut que le bruit d'une girouette, ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles: c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, & trouble cette puissante intelligence qui gouverne les Villes & les Royaumes.

10. ✽ La volonté est un des principaux organes de la créance: non qu'elle forme la créance; mais parce que les choses paroissent vraies ou fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté, qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas: & ainsi l'esprit, marchant d'une piece avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime; & en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance suivant l'inclination de la volonté.

11. ✽ Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement & le sens. Et si les grandes l'alterent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine changent la justice. En effet, combien un Avocat bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide? Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain, j'en fais qui, pour ne pas tomber dans cet amour propre, ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

12. * L'imagination grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusqu'à en remplir notre ame; & par une insolence téméraire elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

13. * La justice & la vérité sont deux pointes si subtiles, que nos instrumens sont trop émoullés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, & appuient tout autour, plus sur le faux que sur le vrai.

14. * Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous amuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. Delà viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent, ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu? Qu'il paroisse, & qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression, soit de l'instruction, soit des sens. Parce que, dit-on, vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre étoit vuide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vuide possible: c'est une illusion forte de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire:

Parce qu'on vous a dit dans l'école, qu'il n'y a point de vuide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenoit si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens, ou l'instruction?

15. * Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien; & le titre par lequel ils le possèdent, n'est dans son origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les loix. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement: mille accidens le leur ravissent. Il en est de même de la science: la maladie nous l'ôte.

16. * L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs, ineffaçables sans la grace. Rien ne lui montre la vérité: tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison & les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences; & cette même illusion qu'ils lui font, ils la reçoivent d'elle à leur tour: elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, & leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent, & se trompent à l'envi.

17. * Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de

la coutume de leurs peres, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature. Cela dépend de la disposition.

Les peres craignent que l'amour naturel des enfans ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature, qui détruit la premiere. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une premiere coutume, comme la coutume est une seconde nature.

CHAPITRE XXVI.

Misere de l'homme.

I. **R**IEN n'est plus capable de nous faire entrer dans la connoissance de la misere des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'ame est jettée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle fait que ce n'est qu'un passage à un voyage éter-

nel, & qu'elle n'a que le peu de tems que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie. Il ne lui en reste que très-peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort, & l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi, & de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, & de laisser couler ce tems si court & si précieux sans réflexion, en s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertissement, ou passe-tems, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le tems, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même; & d'éviter en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagneroit nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente; elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au-dehors, & de chercher, dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet ou-

bli ; & il suffit pour la rendre misérable ; del'obliger de se voir , & d'être avec soi.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur , de leurs biens , & même du bien & de l'honneur de leurs parens & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues , des sciences , des exercices & des arts. On les charge d'affaires : on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux , s'ils ne font en sorte , par leur industrie & par leur soin , que leur fortune & leur honneur , & même la fortune & l'honneur de leurs amis soient en bon état , & qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà , direz-vous , une étrange maniere de les rendre heureux. Que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces soins : car alors ils se verroient , & ils penseroient à eux-mêmes ; & c'est ce qui leur est insupportable. Aussi , après s'être chargés de tant d'affaires , s'ils ont quelque tems de relâche , ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers & les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi quand je me suis mis à

considérer les diverses agitations des hommes , les périls & les peines où ils s'exposent , à la Cour , à la guerre , dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses , d'où naissent tant de querelles , de passions & d'entreprises périlleuses & funestes ; j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre , s'il savoit demeurer chez soi , n'en sortiroit pas pour aller sur la mer , ou au siege d'une place ; & si on ne cherchoit simplement qu'à vivre , on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé de plus près , j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos , & de demeurer avec eux-mêmes , vient d'une cause bien effective ; c'est-à-dire , du malheur naturel de notre condition foible & mortelle , & si misérable , que rien ne nous peut consoler lorsque rien ne nous empêche d'y penser , & que nous ne voyons que nous.

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de Religion. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la Religion Chrétienne , de réconcilier l'homme avec soi-même , en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de

soi-même supportable ; & de faire que la solitude & le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation & le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, & en le soutenant dans le sentiment de ses miseres, par l'espérance d'une autre vie, qui l'en doit entièrement délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos qui leur donne lieu de se considérer & de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin & de tristesse. L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, & ne fuit rien tant que soi ; parce que quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, & qu'il trouve en soi-même un amas de miseres inevitables, & un vuide de biens réels & solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le

laisse faire réflexion sur ce qu'il est ; cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans les vues affligeantes de l'avenir : & si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée, comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses miseres domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un Roi ? & sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusemens, qu'à la vue de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourroit-on donner à son esprit ? Ne seroit-ce pas faire tort à sa joie, d'occuper son ame à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle ; au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un Roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir ; & l'on verra qu'un Roi qui se voit est un homme plein

de miseres, & qui les ressent comme un autre. Aussi on évite cela soigneusement, & il ne manque jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, & qui observent tous le tems de leur loisir, pour leur fournir des plaisirs & des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vuide; c'est-à-dire, qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul & en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Surintendant, Chancelier, Premier-Président, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, & qu'on les envoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent, ni de biens, ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

Delà

Delà vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse & aux autres divertissemens qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lievre que l'on court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'est pas cet usage mou & paisible, & qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche, mais le tracas qui nous détourne d'y penser.

Delà vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde, que la prison est un supplice si horrible, & qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusement simplement à montrer la vanité & la bassesse des divertissemens des hommes, connoissent bien à la vérité une partie de leurs miseres; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses & si méprisables: mais ils n'en connoissent pas le fond, qui leur rend ces miseres mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misere intérieure & naturelle, qui consiste

H

à ne pouvoir souffrir la vue de soi-même. Ce lievre qu'ils auroient acheté ne les garantirait pas de cette vue ; mais la chasse les en garantit. Ainsi, quand on leur reproche, que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne sauroit les satisfaire, qu'il n'y a rien de plus bas & de plus vain, s'ils répondent comme ils devroient le faire, s'ils y pensoient bien, ils en demeureroient d'accord ; mais ils diroient en même-temps, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente & impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, & que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Un Gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand & de noble à la chasse : il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel & de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir ; & l'on ne sent pas la nature infatiable de la cupidité. On croit chercher sincèrement le repos ; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un instinct secret, qui les porte à chercher le divertissement & l'occupation au-dehors, qui vient du ressentiment de leur misere continuelle. Et ils ont un autre instinct secret, qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est en effet que dans le repos. Et de ces deux instincts contraires il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, & à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; & si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on perse aux miseres qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'envie, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, & de remplir le esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis

une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guères plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposoient que l'homme peut se contenter de soi-même & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux, ni avant, ni après avoir conquis le monde; & peut-être que la vie molle, que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit même sans aucune cause étrangere d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle: & il est avec cela si vain & si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il peut se divertir à des choses si frivoles & si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses miseres effectives, & ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

2. * D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui accablé de procès & de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux & imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel & solide; mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables miseres, pour s'attacher à des objets bas & ridicules, indignes de son application, & encore plus de son amour. C'est une joie de malade & de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son ame, mais de son dérèglement; c'est un ris de folie & d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux & les divertissemens. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux; ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'esprit & d'agitation du corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement. Ainsi les autres suient dans leurs cabinets, pour montrer aux savans qu'ils ont résolu une question d'Algebre, qui ne l'avoit pu être jusqu'ici. Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auroient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connoissent la vanité : & ceux-là sont les plus fots de la bande, puisqu'ils le font avec connoissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le feroient pas, s'ils avoient cette connoissance.

3. ✽ Tel homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être, que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, & s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul

qu'il cherche : un amusement languissant & sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il s'y échauffe, & qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât à condition de ne point jouer, & qu'il se forme un objet de passion qui excite son désir, sa colere, sa crainte, son espérance.

Ainsi les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas ; ils sont encore faux & trompeurs ; c'est-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes & des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment & le gout du vrai bien, & s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil & d'une infinité d'autres vices : & ils ne nous soulagent dans nos miseres, qu'en nous causant une misere plus réelle & plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, & qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui ; & cet ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe, nous amuse, & nous fait arriver insensiblement à la mort.

4. ✽ Les hommes n'ayant pu guérir la

mort, la misere, l'ignorance, se sont avifés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; & que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses, de chercher le remede à ses maux; & l'un & l'autre font une preuve admirable de la misere & de la corruption de l'homme, & en même-temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

Pensées sur les Miracles.

1. **I**L faut juger de la doctrine par les miracles; il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles; & les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai; mais cela ne se contredit pas.

2. * Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de la vérité; & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connoître; autrement, ils seroient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, & sont au contraire fondemens.

Il faut donc que la regle qu'on nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

3. * S'il n'y avoit point de miracles joints à la fausseté, il y auroit certitude. S'il n'y avoit point de regle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, & il n'y auroit pas de raison de croire.

Moïse en a donné une, qui est lorsque le miracle mene à l'idolâtrie; & JESUS-CHRIST une: *Celui, dit-il, qui fait des*

Deuter.
xiii, 1,
&c.
Marc.
ix, 28.

mort, la misere, l'ignorance, se sont avifés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, & qu'en le cachant, elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choses à lui faire chercher sa véritable guérison; & que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toutes choses, de chercher le remede à ses maux; & l'un & l'autre font une preuve admirable de la misere & de la corruption de l'homme, & en même-temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant point en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans pouvoir jamais se contenter, parce qu'il n'est, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

Pensées sur les Miracles.

1. **I**L faut juger de la doctrine par les miracles; il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles; & les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai; mais cela ne se contredit pas.

2. * Il y a des miracles qui sont des preuves certaines de la vérité; & il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connoître; autrement, ils seroient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, & sont au contraire fondemens.

Il faut donc que la regle qu'on nous donne soit telle, qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

3. * S'il n'y avoit point de miracles joints à la fausseté, il y auroit certitude. S'il n'y avoit point de regle pour les discerner, les miracles seroient inutiles, & il n'y auroit pas de raison de croire.

Moïse en a donné une, qui est lorsque le miracle mene à l'idolâtrie; & JESUS-CHRIST une: *Celui, dit-il, qui fait des*

Deuter.
xiii, 1,
&c.
Marc.
ix, 28.

miracles en mon nom, ne peut à l'heure même mal parler de moi. D'où il s'ensuit que quiconque se déclare ouvertement contre JESUS-CHRIST, ne peut faire de miracles en son nom. Ainsi, s'il en fait, ce n'est point au nom de JESUS-CHRIST, & il ne doit pas être écouté. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu; dans le nouveau, quand on vous détournera de JESUS-CHRIST.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut, ou se soumettre, ou avoir d'étranges marques du contraire; il faut voir si celui qui le fait nie un Dieu, ou JESUS-CHRIST & l'Eglise.

4. * Toute Religion est fautive, qui dans sa foi n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, & qui dans sa morale n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

Toute Religion qui ne reconnoît pas maintenant JESUS-CHRIST, est notoirement fautive, & les miracles ne lui peuvent de rien servir.

5. * Les Juifs avoient une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JESUS-CHRIST, & confirmée par miracles; & défense de croire à tous faiseurs

de miracles qui leur enseigneroient une doctrine contraire; & de plus, ordre de recourir aux Grands-Prêtres, & de s'en tenir à eux. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, il semble qu'ils les avoient à l'égard de J. C. & des Apôtres.

Cependant il est certain qu'ils étoient très-coupables de refuser de les croire à cause de leurs miracles, puisque J. C. dit, qu'ils n'eussent pas été coupables, s'ils n'eussent point vu ses miracles: *Si opera non fecissem in eis que nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avois fait parmi eux des œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auroient point de péché.*

Il s'ensuit donc qu'il jugeoit que ses miracles étoient des preuves certaines de ce qu'il enseignoit, & que les Juifs avoient obligation de le croire. Et en effet, c'est particulièrement les miracles qui rendoient les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Ecriture, pendant la vie de JESUS-CHRIST, n'auroient pas été démonstratives. On y voit, par exemple, que Moïse a dit, qu'un Prophete viendroit; mais cela n'auroit pas prouvé que J. C. fût ce Prophete; & c'étoit toute la question. Ces passages faisoient voir qu'il pouvoit être le Messie; & cela avec ses mi-

acles devoit déterminer à croire qu'il l'étoit effectivement.

6. ✽ Les prophéties seules ne pouvoient pas prouver JESUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs. Donc les miracles suffisoient, quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire; & on y doit croire.

7. ✽ JESUS-CHRIST a prouvé qu'il étoit le Messie, en vérifiant plutôt sa doctrine & sa mission par ses miracles, que par l'Écriture & par les prophéties.

C'est par les miracles que Nicodème reconnoît que sa doctrine est de Dieu: *Scimus quia à Deo venisti, Magister; nemo enim potest hac signa facere qua tu facis, nisi fuerit Deus comme eo.* Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles.

Ainsi, quand même la doctrine seroit suspecte, comme celle de J. C. pouvoit l'être à Nicodème, à cause qu'elle sembloit détruire les traditions des Pharisiens; s'il y a des miracles clairs & évidens du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pourroit avoir de difficulté de la part de la doctrine: ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu & les hommes. *Accusez-moi*, dit Dieu dans Isaïe. Et en un autre endroit: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aie fait?*

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la Religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne pas les induire en erreur.

Or, ils seroient induits en erreur, si les faiseurs de miracles annonçoient une fausse doctrine qui ne parût pas visiblement fautive aux lumières du sens commun, & si un plus grand faiseur de miracles n'avoit déjà averti de ne pas les croire.

Ainsi, s'il y avoit division dans l'Église, & que les Ariens, par exemple, qui se disoient fondés sur l'Écriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, & non les Catholiques, on eût été induit en erreur. Car, comme un homme qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée; aussi un homme, qui pour marque de la communication qu'il a avec Dieu, ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les montagnes, guérit les maladies, mérite d'être cru; & on est impie, si on ne s'y rend; à moins qu'il ne soit démenti par quelque autre, qui fasse encore de plus grands miracles.

Mais n'est-il pas dit que Dieu nous

tente ? Et ainsi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui semblent porter à la fausseté ?

Il y a bien de la différence entre tenter, & induire en erreur. Dieu tente ; mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessité. Induire en erreur, c'est mettre l'homme dans la nécessité de conclure & suivre une fausseté. C'est ce que Dieu ne peut faire, & ce qu'il feroit néanmoins, s'il permettoit que dans une question obscure il se fit des miracles du côté de la fausseté.

On doit conclure delà, qu'il est impossible qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine, & n'en faisant paroître qu'une bonne, & se disant conforme à Dieu & à l'Eglise, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse & subtile : cela ne se peut. Et encore moins, que Dieu, qui connoît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'une personne de cette sorte.

8. ✽ Il y a bien de la différence entre n'être pas pour J. C. & le dire ; ou n'être pas pour J. C. & seindre d'en être. Les premiers pourroient peut-être faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns, qu'ils sont contre la vérité, non des autres ; & ainsi les miracles sont plus clairs.

Les miracles discernent donc les choses douteuses, entre les peuples, Juif & Païen, Juif & Chrétien ; Catholique, hérétique ; calomniés, calomnieurs ; entre les trois croix.

C'est ce que l'on a vu dans tous les combats de la vérité contre l'erreur, d'Abel contre Cain, de Moïse contre les magiciens de Pharaon, d'Elie contre les faux prophètes, de JESUS-CHRIST contre les Pharisiens, de saint Paul contre Barjésu, des Apôtres contre les Exorcistes, des Chrétiens contre les infidèles, des Catholiques contre les hérétiques ; & c'est ce qui se verra aussi dans le combat d'Elie & d'Enoch contre l'Antechrist. Toujours le vrai prévaut en miracles.

Enfin, jamais en la contention du vrai Dieu, ou de la vérité de la Religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grand du côté de la vérité.

Par cette regle, il est clair que les Juifs étoient obligés de croire JESUS-CHRIST. JESUS-CHRIST leur étoit suspect : mais ses miracles étoient infiniment plus clairs que les soupçons que l'on avoit contre lui. Il le falloit donc croire.

9. ✽ Du temps de JESUS-CHRIST, les uns croyoient en lui, les autres n'y croyoient pas, à cause des prophéties qui

disoient, que le Messie devoit naître en Bethléem, au lieu qu'on croyoit que JESUS-CHRIST étoit né dans Nazareth. Mais ils devoient mieux prendre garde, s'il n'étoit pas né en Bethléem. Car ses miracles étant convainquans, ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture, & cette obscurité ne les excusoient pas, mais les aveugloient.

10. ✽ JESUS-CHRIST guérit l'aveugle-né, & fit quantité de miracles au jour du sabbat. Par où il aveugloit les Pharisiens, qui disoient qu'il falloit juger des miracles par la doctrine.

Mais par la même règle qu'on devoit croire JESUS-CHRIST, on ne devra point croire l'Antechrist.

JESUS-CHRIST ne parloit, ni contre Dieu, ni contre Moïse. L'Antechrist & les faux prophetes, prédits par l'un & l'autre Testament, parleront ouvertement contre Dieu, & contre JESUS-CHRIST. Qui seroit ennemi couvert, Dieu ne permettroit pas qu'il fit des miracles ouvertement.

11. ✽ Moïse a prédit JESUS-CHRIST, & ordonné de le suivre. JESUS-CHRIST a prédit l'Antechrist, & défendu de le suivre.

12. ✽ Les miracles de JESUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antechrist; mais

les miracles de l'Antechrist sont prédits par JESUS-CHRIST. Et ainsi, si JESUS-CHRIST n'étoit pas le Messie, il auroit bien induit en erreur; mais on n'y sauroit être induit avec raison par les miracles de l'Antechrist. Et c'est pourquoi les miracles de l'Antechrist ne nuisent point à ceux de JESUS-CHRIST. En effet, quand JESUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antechrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles?

13. ✽ Il n'y a nulle raison de croire à l'Antechrist, qui ne soit à croire en JESUS-CHRIST. Mais il y en a à croire en JESUS-CHRIST, qui ne sont point à croire à l'Antechrist.

14. ✽ Les miracles ont servi à la fondation, & serviront à la continuation de l'Eglise jusqu'à l'Antechrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi Dieu, afin de conserver cette preuve à son Eglise, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits; & par l'un & l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, & nous y a élevés nous-mêmes.

Il en arrivera de même à l'avenir: ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands.

Car les miracles ont une telle force, qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pensât point quand ils seroient contre lui,

CHAP.
XXVII.

tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi, tant s'en faut que ces passages du 13 chap. du Deuteronome, qui portent, qu'il ne faut point croire, ni écouter ceux qui feront des miracles, & qui détourneront du service de Dieu; & celui de saint Marc: *Il s'élèvera de faux christs & de faux prophetes, qui feront des prodiges & des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il étoit possible, les élus mêmes; & quelques autres semblables, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force.*

Marc,
xiii, 21.

15. ✞ Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le défaut de charité: *Vous ne croyez pas*, dit J. C. parlant aux Juifs, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis.* Ce qui fait croire les faux, c'est le défaut de charité: *Eò quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio.*

Joan. x,
26.II Theff.
21, 10.

16. ✞ Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car ils ne seroit pas possible qu'il y en eût tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y

CHAP.
XXVII.

en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginés qu'ils en pourroient donner; & encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantoit d'empêcher de mourir, personne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connoissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là; parce que la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais; comme le flux de la mer.

Ainsi il me paroît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, &c. que parce qu'il y en a de vrais; ni de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avoit jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, & encore plus que d'autres l'eussent cru. Mais com-

me il y a eu de très-grandes choses véritables, & qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux; il faut dire au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux; & qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais; & qu'il n'y a de même de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme, se trouvant plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par-là de toutes les faussetés.

17. ✽ Il est dit, Croyez à l'Eglise; mais il n'est pas dit, Croyez aux miracles; à cause que le dernier est naturel, & non pas le premier. L'un avoit besoin de précepte, non pas l'autre.

18. ✽ Il y a si peu de personne à qui Dieu se fasse paroître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions; puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre, que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur, que nous le connoissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite

à le croire; & s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foi. Mais il se cache ordinairement, & se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature, qui nous le couvre, jusques à l'Incarnation; & quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il étoit bien plus reconnoissable quand il étoit invisible, que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses Apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange & le plus obscur secret de tous, savoir, sous les especes de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse *une manne cachée*; & je crois qu'Isaïe le voyoit en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie; *Véritablement vous êtes un Dieu caché.* Apoc. 11. 17. C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature, qui couvre Dieu, a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Beau-

coup de Chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, & adorent J. C. Dieu & homme. Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à le reconnoître sous les especes du pain & du vin.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Ecriture. Car il y a deux sens parfaits, le litteral & le myltique; & les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, & ne songent pas à le chercher. De même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur. Et comme les Juifs, voyant un homme parfait en J. C. n'ont pas pensé à y chercher une autre nature :

Il. l.iii, 3. Nous n'avons point pensé que ce fût lui, dit encore Isaïe. Et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystere; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnoître & ser-

vir en tout, & rendons-lui des graces infinies, de ce qu'étant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses & en tant de manieres pour nous.

CHAPITRE XXVIII.

Pensées Chrétiennes.

1. **L**Es impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions, sans connoître Dieu & sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est, que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâtrément la Religion Chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent, qui est, que JESUS-CHRIST est le véritable Messie, & qu'il est venu racheter les hommes, & les retirer de la corruption & de la misere où ils étoient, tant par l'état où on les voit aujourd'hui, & qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent, & qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnoître le Messie. Ainsi les preuves de la corruption des hommes, & de la rédemption

coup de Chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, & adorent J. C. Dieu & homme. Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à le reconnoître sous les especes du pain & du vin.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Ecriture. Car il y a deux sens parfaits, le litteral & le myltique; & les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, & ne songent pas à le chercher. De même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur. Et comme les Juifs, voyant un homme parfait en J. C. n'ont pas pensé à y chercher une autre nature :

11. l. iii, 3. Nous n'avons point pensé que ce fût lui, dit encore Isaïe. Et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystere; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnoître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnoître & ser-

vir en tout, & rendons-lui des graces infinies, de ce qu'étant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses & en tant de manieres pour nous.

CHAPITRE XXVIII.

Pensées Chrétiennes.

1. **L**Es impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions, sans connoître Dieu & sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est, que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâtrément la Religion Chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent, qui est, que JESUS-CHRIST est le véritable Messie, & qu'il est venu racheter les hommes, & les retirer de la corruption & de la misere où ils étoient, tant par l'état où on les voit aujourd'hui, & qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent, & qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnoître le Messie. Ainsi les preuves de la corruption des hommes, & de la rédemption

de JESUS-CHRIST, qui sont les deux principales vérités qu'établit le Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifférence de la Religion, & des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

2. ✎ La dignité de l'homme confit-toit, dans son innocence, à dominer sur les créatures, & à en user; mais aujourd'hui elle consiste à s'en séparer, & à s'y assujettir.

3. ✎ Il y en a plusieurs qui errent d'autant plus dangereusement, qu'ils prennent une vérité pour le principe de leur erreur. Leur faute n'est pas de suivre une fausseté; mais de suivre une vérité à l'exclusion d'une autre.

4. ✎ Il y a un grand nombre de vérités, & de foi, & de morale, qui semblent répugnantes & contraires, & qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités; & la source de routes les objections que nous font les hérétiques, est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, & croyant que l'aveu de l'une renferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une, & ils excluent l'autre.

Les

Les Nestoriens vouloient qu'il y eût deux personnes en JESUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures; & les Eutychiens au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature, parce qu'il n'y a qu'une personne. Les Catholiques sont Orthodoxes, parce qu'ils joignent ensemble les deux vérités de deux natures & d'une seule personne.

Nous croyons que la substance du pain étant changée en celle du corps de notre Seigneur J. C. il est présent réellement au saint Sacrement. Voilà une des vérités. Une autre est, que ce Sacrement est aussi une figure de la Croix & de la gloire, & une commémoration des deux. Voilà la foi Catholique, qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui ne concevant pas que ce Sacrement contient tout ensemble, & la présence de JESUS-CHRIST, & sa figure, & qu'il soit sacrifice, & commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités, sans exclure l'autre.

Par cette raison ils s'attachent à ce point, que ce Sacrement est figuratif; & en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité; & delà vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Peres qui le disent. Enfin, ils nient la présence réelle, & en cela ils sont hérétiques.

I

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies, est d'instruire de toutes les vérités; & le plus sûr moyen de les réfuter, est de les déclarer toutes.

5. ✽ La grace sera toujours dans le monde, & aussi la nature. Il y aura toujours des Pélagiens, & toujours des Catholiques, parce que la première naissance fait les uns, & la seconde naissance fait les autres.

6. ✽ C'est l'Eglise qui mérite avec JESUS-CHRIST, qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable Religion; & ce sont ensuite ces personnes converties, qui secourent la mere qui les a délivrées.

7. ✽ Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, & n'appartient plus à JESUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austérités & toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Eglise, & de la communion du chef de l'Eglise, qui est le Pape.

8. ✽ Ce sera une des confusions des damnés de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison par laquelle ils ont prétendu condamner la Religion Chrétienne.

9. ✽ Il y a cela de commun entre la

vie ordinaire des hommes & celle des Saints, qu'ils aspirent tous à la félicité, & ils ne different qu'en l'objet où ils la placent. Les uns & les autres appellent leurs ennemis ceux qui les empêchent d'y arriver.

10. ✽ Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais, par la volonté de Dieu, qui ne peut être, ni injuste, ni aveugle, & non pas par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice & d'erreur.

11. ✽ JESUS-CHRIST a donné dans l'Evangile cette marque pour reconnoître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau; & en effet le renouvellement des pensées & des desirs cause celui des discours. Car ces nouveautés qui ne peuvent déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, sont différentes des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en duran-
tant: au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Notre vieil homme périt, & dit saint Paul, & se renouvelle de jour en jour; & il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce Cantique nouveau dont parle David dans ses Pseaumes, c'est-à-dire, ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

12. ✽ Quand S. Pierre & les Apôtres délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissoit d'agir contre la loi de Dieu, ils ne consultent point les Prophetes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incirconcis. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi; ils savoient que la fin de la loi n'étoit que le Saint-Esprit; & qu'ainsi, puisqu'on l'avoit bien sans circoncision, elle n'étoit pas nécessaire.

13. ✽ Deux loix suffisent pour régler toute la République Chrétienne, mieux que toutes les loix politiques, l'amour de Dieu, & celui du prochain.

14. ✽ La Religion est proportionnée à toute sorte d'esprits. Le commun des hommes s'arrête à l'état & à l'établissement où elle est; & cette Religion est telle, que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusques aux Apôtres. Les plus instruits vont jusques au commencement du monde. Les Anges la voient encore mieux, & de plus loin; car ils la voient en Dieu même.

15. ✽ Ceux à qui Dieu a donné la Religion par sentiment de cœur, sont bienheureux & bien persuadés. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par raisonnement, en

attendant que Dieu la leur imprime lui-même dans le cœur; sans quoi la foi est inutile pour le salut.

16. ✽ Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire, & pour nous rendre la difficulté de notre être intelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver: de sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connoître.

17. Les impies qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir & vivre les bêtes comme les hommes, & les Turcs comme les Chrétiens? Ils ont leurs cérémonies, leurs Prophetes, leurs Docteurs, leurs Saints, leurs Religieux, comme nous, &c. Cela est-il contraire à l'Écriture? Ne dit-elle pas tout cela? Si vous ne vous souciez guères de savoir la vérité, en voilà assez pour demeurer en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connoître, ce n'est pas assez; regardez au détail. C'en seroit peut-être assez pour une vaine question de Philosophie; mais ici où il y a de tout. . . Et cependant après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, &c.

18. ✽ C'est une chose horrible, de sentir continuellement s'écouler tout ce qu'on possède; & qu'on s'y puisse attacher, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

19. ✽ Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions: si on pouvoit y être toujours; s'il est sûr qu'on n'y fera pas long-temps, & incertain si on y fera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre.

20. ✽ Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans espérance, attendent leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

21. ✽ Par les paris vous devez vous mettre en peine de chercher la vérité. Car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avoit voulu que je l'adorasse, il m'auroit laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait; mais vous les négligez. Cherchez-les du moins; cela le vaut bien.

22. ✽ Les Athées doivent dire des choses parfaitement claires. Or il faudroit avoir perdu le bon sens pour dire qu'il est

parfaitement clair que l'ame est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic: mais il importe à toute la vie de savoir si l'ame est mortelle ou immortelle.

23. ✽ Les prophéties, les miracles mêmes & les autres preuves de notre Religion, ne sont pas de telle sorte qu'on puisse dire qu'elles sont géométriquement convaincantes. Mais il me suffit présentement que vous m'accordiez que ce n'est pas pécher contre la raison que de les croire. Elles ont de la clarté & de l'obscurité, pour éclairer les uns, & obscurcir les autres. Mais la clarté est telle, qu'elle surpasse, ou égale pour le moins ce qu'il y a de plus contraire; de sorte que ce n'est pas la raison qui puisse déterminer à ne la pas suivre, & ce ne peut être que la concupiscence & la malice du cœur. Ainsi il y a assez de clarté pour condamner ceux qui refusent de croire, & non assez pour les gagner; afin qu'il paroisse qu'en ceux qui la suivent, c'est la grace, & non la raison, qui la fait suivre; & qu'en ceux qui la fuient, c'est la concupiscence, & non la raison, qui la fait fuir.

24. ✽ Qui peut ne pas admirer & embrasser une Religion, qui connoît à fond ce qu'on reconnoît d'autant plus qu'on a plus de lumière?

25. * Un homme qui découvre des preuves de la Religion Chrétienne, est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux, & négligera-t-il de les examiner ?

26. * Deux sortes de personnes connoissent un Dieu ; ceux qui ont le cœur humilié, & qui aiment le mépris & l'abaissement, quelque degré d'esprit qu'ils aient, bas ou relevé ; ou ceux qui ont assez d'esprit pour voir la vérité, quelques oppositions qu'ils y aient.

27. * Les Sages parmi les Païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un Dieu, ont été persécutés, les Juifs haïs, les Chrétiens encore plus.

28. * Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps, & l'enfantement de la Vierge, que la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire ? Et si on n'avoit pas su ce que c'est que génération, trouveroit-on plus étrange qu'un enfant vînt d'une fille seule, que d'un homme & d'une femme ?

29. * Il y a grande différence entre repos & sûreté de conscience. Rien ne doit donner le repos, que la recherche sincère de la vérité ; & rien ne peut donner l'assurance, que la vérité.

30. * Il y a deux vérités de foi égale-

ment constantes : l'une, que l'homme dans l'état de la création, ou dans celui de la grace, est élevé au-dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu, & participant de la divinité ; l'autre, qu'en l'état de corruption & du péché, il est déchu de cet état, & rendu semblable aux bêtes. Ces deux propositions sont également fermes & certaines. L'écriture nous les déclare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Delicia mea, esse cum filiis hominum. Effundam spiritum meum super omnem carnem. Dii estis, &c.* Et qu'elle dit en d'autres : *Omnis caro fenum. Homo comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis. Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, & ostenderet similes esse bestiis, &c.*

31. * Les exemples des morts généreuses des Lacédémoniens & autres ne nous touchent guères ; car qu'est-ce que tout cela nous apporte ? Mais l'exemple de la mort des Martyrs nous touche ; car ce sont nos membres. Nous avons un lien commun avec eux : leur résolution peut former la nôtre. Il n'est rien de cela aux exemples des Païens : nous n'avons point de liaison à eux ; comme la richesse d'un étranger ne fait pas la nôtre, mais bien celle d'un père, ou d'un mari.

32. * On ne se détache jamais sans

Prov.
VIII, 31.
Joël. II,
28.
Psal.
LXXXI,
6.
Ic XL, 6.
Psal.
XLVIII,
13.
Ecclef.
III, 18.

douleur. On ne sent pas son lien quand on
 fuit volontairement celui qui entraîne,
 comme dit saint Augustin. Mais quand on
 commence à résister, & à marcher en s'é-
 loignant, on souffre bien; le lien s'étend,
 & endure toute la violence; & ce lien est
 notre propre corps, qui ne se rompt qu'à
 la mort. Notre Seigneur a dit, que depuis
 la venue de Jean-Baptiste, c'est-à-dire,
 depuis son avènement dans chaque fi-
 dele, le Royaume de Dieu souffre vio-
 lence, & que les violens le ravissent.
 Avant que l'on soit touché, on n'a que le
 poids de sa concupiscence, qui porte à la
 terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux
 efforts contraires font cette violence que
 Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous
 pouvons tout, dit saint Léon, avec celui
 dans lequel nous ne pouvons rien. Il faut
 donc se résoudre à souffrir cette guerre
 toute sa vie; car il n'y a point ici de paix.
 JESUS-CHRIST est venu apporter le cou-
 teau, & non pas la paix. Mais néanmoins
 il faut avouer que, comme l'Ecriture
 dit que la sagesse des hommes n'est que
 folie devant Dieu, aussi on peut dire que
 cette guerre, qui paroît dure aux hommes,
 est une paix devant Dieu; car c'est cette
 paix que JESUS-CHRIST a aussi ap-
 portée. Elle ne sera néanmoins parfaite,
 que quand le corps sera détruit; & c'est

ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant
 néanmoins de bon cœur la vie, pour l'a-
 mour de celui qui a souffert pour nous &
 la vie & la mort, & qui peut nous don-
 ner plus de biens que nous n'en pouvons,
 ni demander, ni imaginer, comme dit
 saint Paul.

33. ✽ Il faut tâcher de ne s'affliger de
 rien, & de prendre tout ce qui arrive pour
 le meilleur. Je crois que c'est un devoir,
 & qu'on peche en ne le faisant pas. Car
 enfin, la raison pour laquelle les péchés
 sont péchés, est seulement parce qu'ils sont
 contraires à la volonté de Dieu; & ainsi
 l'essence du péché consistant à avoir une
 volonté opposée à celle que nous connoi-
 sons en Dieu, il est visible, ce me sem-
 ble, que quand il nous découvre sa volon-
 té par les événemens, ce seroit un péché
 de ne s'y pas accommoder.

34. ✽ Lorsque la vérité est abandon-
 née & persécutée, il semble que ce soit
 un temps où le service que l'on rend à
 Dieu en la défendant, lui est bien agréa-
 ble. Il veut que nous jugions de la grace
 par la nature; & ainsi il permet de confi-
 dérer, que comme un Prince chassé de son
 pays par ses sujets, a des tendresses extrê-
 mes pour ceux qui lui demeurent fideles
 dans la révolte publique; de même il sem-
 ble que Dieu considère avec une bonté

particuliere ceux qui défendent la pureté de la Religion, quand elle est combattue. Mais il y a certe différence entre les Rois de la terre, & le Roi des Rois, que les Princes ne rendent pas leurs sujets fideles, mais qu'ils les trouvent tels; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infideles sans sa grace, & qu'il les rend fideles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les Rois témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir & dans leur obéissance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu, lui en sont eux-mêmes infiniment redevables.

35. ✽ Ce ne sont ni les austérités du corps, ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvemens du cœur, qui méritent, & qui soutiennent les peines du corps & de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier, peines & plaisirs. Saint Paul a dit, que ceux qui entreront dans la bonne vie, trouveront des troubles & des inquiétudes en grand nombre. Cela doit consoler ceux qui en sentent; puisqu'étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent, en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, & ne sont jamais surmon-

tées que par le plaisir. Car de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre, que dans ceux de l'union avec Dieu, & que ce charme victorieux les entraîne, & les faisant repentir de leur premier choix, les rend *des pénitens du diable*, selon la parole de Tertullien; de même on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de JESUS-CHRIST, si on ne trouvoit plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement, & dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens soit une vie de tristesse. On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours, dit S. Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours.* C'est la joie d'avoir trouvé Dieu, qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé, & de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé un trésor dans un champ en a une telle joie, selon J. C. qu'elle lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde ont leur tristesse; mais ils n'ont point cette joie que le monde ne peut donner ni ôter, dit JESUS-CHRIST même. Les bienheureux ont cette joie sans

aucune tristesse; & les Chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, & de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette crainte, qui conserve & modère notre joie; & selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, & souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance, dit l'Écriture, jusqu'à ce que la promesse que JESUS-CHRIST nous a faite de rendre sa joie pleine en nous, soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, & ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions, qu'elle en remplit, & l'entrée, & le progrès, & le couronnement. C'est une lumière si éclatante, qu'elle réjaillit sur tout ce qui lui appartient. S'il y a quelque tristesse mêlée, & sur-tout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, & non pas de la vertu; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété, & la joie sera sans mélange. Ne nous en pre-

nons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, & n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

36. ✽ Le passé ne doit point nous embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes; mais l'avenir doit encore moins nous toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, & que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, & dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement rapportées. Cependant le monde est si inquiet, qu'on ne pense presque jamais à la vie présente, & à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, & jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendît plus loin que le jour où nous sommes. Ce sont les bornes qu'il nous fait garder, & pour notre salut, & pour notre propre repos.

37. ✽ On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal, que par l'exemple du bien; & il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

38. ✽ Dans le treizième chapitre de saint Marc, JESUS-CHRIST fait un grand discours à ses Apôtres sur son der-

CHAP.
XXVIII.

nier avènement : & comme tout ce qui arrive à l'Eglise arrive aussi à chaque Chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi-bien l'état de chaque personne, qui en se convertissant détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier qui sera détruit, pour faire place à de nouveaux cieus & à une nouvelle terre, comme dit l'Ecriture. La prédiction qui y est contenue de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé, qui est chacun de nous, & dont il est dit, qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme ; & ces effroyables guerres, civiles & domestiques, représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint, &c.

39. ✽ Le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grace de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement dans la résurrection ; & c'est ce qui rend les reliques des Saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivans devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus ; au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant

CHAP.
XXVIII.

à sa racine ; car les fruits du péché n'y sont pas toujours : & cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être hais. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine ; & c'est ce qui la rend souhaitable.

40. ✽ Les élus ignoreront leurs vertus, & les réprouvés leurs crimes : *Seigneur, diront les uns & les autres, quand vous avons-nous vu avoir faim ? &c.* Matth. xxv. 37. 44.

41. ✽ JESUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avoient pas vocation ; mais de Dieu & de Jean-Baptiste.

42. ✽ En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvent de ma foiblesse, que j'oublie à toute heure : ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée ; car je ne tends qu'à connoître mon néant.

43. ✽ Les défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales & deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte & sans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y étoit pas obligé ;

mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puisse dire pour excuser ses sentimens trop libres sur plusieurs choses, on ne sauroit excuser en aucune sorte ses sentimens tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement: or il ne pense qu'à mourir lâchement & mollement par tout son livre.

44. ✽ Ce qui nous trompe, en comparant ce qui s'est passé autrefois dans l'Eglise, à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse & les autres Saints comme couronnés de gloire. Présentement que le temps a éclairci les choses, cela paroît véritablement ainsi. Mais au temps que l'on persécutoit ce grand Saint, c'étoit un homme qui s'appelloit Athanase, & sainte Thérèse dans le sien étoit une Religieuse comme les autres. *Elie*

Jac. V,

17.

étoit un homme comme nous, & sujet aux mêmes passions que nous, dit l'Apôtre S. Jacques, pour désabuser les Chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des Saints, comme disproportionné à notre état: c'étoient des Saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous.

45. ✽ A ceux qui ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'est point contraire

à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable, & en donner du respect; après, la rendre aimable, & faire souhaiter qu'elle fût vraie; & puis, montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité & sa sainteté, par sa grandeur & par son élévation; & enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

46. ✽ Un mot de David, ou de Moïse, comme celui-ci, *que Dieu circonscira les cœurs*, fait juger de leur esprit. Que tous les autres discours soient équivoques, & qu'il soit incertain s'ils sont de Philosophes, ou de Chrétiens, un mot de cette nature détermine tout le reste. Jusques-là l'ambiguïté dure, mais non pas après.

Deuter.
x, 16.

47. ✽ De se tromper en croyant vraie la Religion Chétienne, il n'y a pas grand'chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse!

48. ✽ Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde, sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; & au contraire, rien n'est si difficile selon le monde, que la vie religieuse; rien n'est plus facile que de la passer, selon Dieu: rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge & dans de grands biens, selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre, selon Dieu, & sans y prendre de part & de gout.

49. ✽ L'ancien Testament contenoit les figures de la joie future, & le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étoient de joie, les moyens sont de pénitence; & néanmoins l'Agneau pascal étoit mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toujours qu'on ne pouvoit trouver la joie que par l'amertume.

50. ✽ Le mot de Galilée, prononcé comme par hasard par la foule des Juifs, en accusant JESUS-CHRIST devant Pilate, donna sujet à Pilate d'envoyer JESUS-CHRIST à Hérode; en quoi fut accompli le mystere, qu'il devoit être jugé par les Juifs & les Gentils. Le hazard en apparence fut la cause de l'accomplissement du mystere.

51. ✽ Un homme me disoit un jour, qu'il avoit grande joie & confiance en sortant de confession; un autre me disoit, qu'il étoit en crainte. Je pensai sur cela que de ces deux on en feroit un bon, & que chacun manquoit en ce qu'il n'avoit pas le sentiment de l'autre.

52. ✽ Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Eglise sont de cette nature.

53. ✽ Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil & la paresse, Dieu

nous a découvert en lui deux qualités pour les guérir, sa miséricorde, & sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil; & le propre de la miséricorde est de combattre la paresse, en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage: *La miséricorde de Dieu invite à la pénitence; &* cet autre des Ninivites: *Faisons pénitence, pour voir s'il n'auroit point pitié de nous.* Ainsi tant s'en faut que la miséricorde de Dieu autorise le relâchement, qu'il n'y a rien au contraire qui le combatte davantage; & qu'au lieu de dire: S'il n'y avoit point en Dieu de miséricorde, il faudroit faire toutes sortes d'efforts pour accomplir ses préceptes; il faut dire au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde, qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

54. ✽ L'histoire de l'Eglise doit proprement être appelée l'histoire de la vérité.

55. ✽ Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*. Malheureuse la terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent! Heureux ceux qui étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobilement affermis; non pas debout, mais assis dans

une assiette basse & sûre, dont ils ne se relevent jamais avant la lumière, mais après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui doit les relever, pour les faire tenir debout & fermes dans les porches de la sainte Jérusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil; & qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choses périssables, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Jérusalem céleste, après laquelle ils soupirent sans cesse dans la longueur de leur exil.

56. ✽ Un miracle, dit-on, affermiroit ma créance. On parle ainsi quand on ne le voit pas. Les raisons qui étant vues de loin, semblent borner notre vue, ne la bornent plus quand on y est arrivé. On commence à voir au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelque exception, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner prétexte d'appliquer l'exception au sujet présent, & de dire: Cela n'est pas toujours vrai; donc il y a des cas où cela n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est; & il faut être bien mal-adroit, si on n'y trouve quelque jour.

57. ✽ La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que JESUS-CHRIST, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que pour mettre la figure de la charité, & pour en ôter la réalité qui étoit auparavant; cela est horrible.

58. ✽ Le cœur a ses raisons que la raison ne connoît point. On le sent en mille choses. C'est le cœur qui sent Dieu, & non la raison. Voilà ce que c'est que la foi parfaite, Dieu sensible au cœur.

59. ✽ Combien les lunettes nous ont-elles découvert d'êtres qui n'étoient point pour nos Philosophes d'apartant? On attaquoit hardiment l'Écriture sur ce qu'on y trouve en tant d'endroits du grand nombre des étoiles. Il n'y en a que mille vingt-deux, disoit-on; nous le savons.

60. ✽ La science des choses extérieures ne consolera pas de l'ignorance de la morale, au temps de l'affliction; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures.

61. ✽ L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; & à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure, qu'il importe de bien régler: *Corrumpunt bonos mo-*

res colloquia prava. Il faut se tenir en silence, autant qu'on peut, & ne s'entretenir que de Dieu; & ainsi on se le persuade à soi-même.

62. * Quelle différence entre un soldat & un Chartreux, quant à l'obéissance? Car ils sont également obéissans & dépendans, & dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espere toujours devenir maître, & ne le devient jamais: (car les Capitaines & les Princes mêmes sont toujours esclaves & dépendans) mais il espere toujours l'indépendance, & travaille toujours à y venir; au lieu que le Chartreux fait vœu de n'être jamais indépendant. Ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance que l'un a toujours, & que l'autre n'a pas.

63. * La propre volonté ne se satisferoit jamais, quand elle auroit tout ce qu'elle souhaite; mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Avec elle on ne peut être que mal content; sans elle on ne peut être que content.

64. * La vraie & unique vertu est de se haïr, car on est haïssable par sa concupiscence; & de chercher un être véritablement aimable, pour l'aimer. Mais comme nous ne pouvons aimer ce qui est hors de nous, il faut aimer un être qui
soit

soit en nous, & qui ne soit pas nous. Or, il n'y a que l'Être universel qui soit tel. Le royaume de Dieu est en nous; le bien universel est en nous, & n'est pas nous.

65. * Il est injuste qu'on s'attache à nous, quoiqu'on le fasse avec plaisir & volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le désir; car nous ne sommes la fin de personne, & nous n'avons pas de quoi les satisfaire. Ne sommes-nous pas prêts à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourroit. Comme nous serions coupables de faire croire une fausseté, quoique nous la persuadassions doucement, & qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on nous fit plaisir; de même nous sommes coupables, si nous nous faisons aimer, & si nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir ceux qui seroient prêts à consentir au mensonge, qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qu'il nous en revînt. De même nous devons les avertir, qu'ils ne doivent pas s'attacher à nous: car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu, ou à le chercher.

66. * C'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités & dans les cérémonies; mais c'est être superbe de ne pas vouloir s'y soumettre.

67. * Toutes les Religions & toutes

les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrétiens ont été astraits à prendre leurs regles hors d'eux-mêmes, & à s'informer de celles que JESUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous être transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les Prophetes faisoient autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Eglise ; informez-vous des loix que les anciens lui ont laissées, & suivez ses sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas : nous voulons suivre les pensées de notre cœur, & être comme les autres peuples.*

68. * Il y a trois moyens de croire ; la raison, la coutume, & l'inspiration. La Religion Chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfans ceux qui croient sans inspiration : ce n'est pas qu'elle exclue la raison & la coutume ; au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison, & s'y confirmer par la coutume ; mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai & salutaire

1 Cor. 1, effet : *ne evacuetur crux Christi.*

17.

69. * Jamais on ne fait le mal si pleinement & si gaiement, que quand on le

fait par un faux principe de conscience.

70. * Les Juifs qui ont été appelés à domter les nations & les Rois, ont été esclaves du péché ; & les Chrétiens, dont la vocation a été à servir & à être sujets, sont les enfans libres.

71. * Est-ce courage à un homme mourant, d'aller dans la foiblesse & dans l'agonie affronter un Dieu tout-puissant & éternel ?

72. * Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

73. * La bonne crainte vient de la foi ; la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte porte à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, & qu'on espere au Dieu que l'on croit : la mauvaise porte au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, & les autres de le trouver.

74. * Salomon & Job ont le mieux connu la misere de l'homme, & en ont le mieux parlé ; l'un le plus heureux des hommes, & l'autre le plus malheureux ; l'un connoissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

75. * Les Païens disoient du mal d'Israël, & le Prophete aussi : & tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire, Vous parlez comme les Païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce

Ezéchiel.

que les Païens parlent comme lui.

76. ✽ Dieu n'entend pas que nous soumettions notre créance à lui sans raison, ni nous assujettir avec tyrannie. Mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses; & pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement des marques divines en lui, qui nous convainquent de ce qu'il est, & s'attirent autorité par des merveilles & des preuves que nous ne puissions refuser, & qu'ensuite nous croyions sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons par nous-mêmes connoître si elles sont ou non.

77. ✽ Il n'y a que trois sortes de personnes: les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé; & d'autres enfin qui vivent sans le chercher, ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables & heureux; les derniers sont fous & malheureux; ceux du milieu sont malheureux & raisonnables.

78. ✽ Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; & ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

79. ✽ La raison agit avec lenteur & avec tant de vues & de principes diffé-

rens qu'elle doit avoir toujours présens, qu'à toute heure elle s'assoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tous à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment; il agit en un instant, & toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre notre foi dans le sentiment du cœur; autrement elle sera toujours incertaine & chancelante.

80. ✽ Il est de l'essence de Dieu, que sa justice soit infinie aussi-bien que sa miséricorde: cependant sa justice & sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.

CHAPITRE XXIX.

Pensées Morales.

1. **L**es sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se

que les Païens parlent comme lui.

76. ✽ Dieu n'entend pas que nous soumettions notre créance à lui sans raison, ni nous assujettir avec tyrannie. Mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses; & pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement des marques divines en lui, qui nous convainquent de ce qu'il est, & s'attirent autorité par des merveilles & des preuves que nous ne puissions refuser, & qu'ensuite nous croyions sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons par nous-mêmes connoître si elles sont ou non.

77. ✽ Il n'y a que trois sortes de personnes: les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé; & d'autres enfin qui vivent sans le chercher, ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables & heureux; les derniers sont fous & malheureux; ceux du milieu sont malheureux & raisonnables.

78. ✽ Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; & ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

79. ✽ La raison agit avec lenteur & avec tant de vues & de principes diffé-

rens qu'elle doit avoir toujours présens, qu'à toute heure elle s'assoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tous à la fois. Il n'en est pas ainsi du sentiment; il agit en un instant, & toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raison, tâcher de la sentir, & de mettre notre foi dans le sentiment du cœur; autrement elle sera toujours incertaine & chancelante.

80. ✽ Il est de l'essence de Dieu, que sa justice soit infinie aussi-bien que sa miséricorde: cependant sa justice & sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.

CHAPITRE XXIX.

Pensées Morales.

1. **L**es sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes, qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se

connoît. Ceux d'entre-deux, qui sont sortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont quelque teinture de cette science suffisante, & sont les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles composent pour l'ordinaire le train du monde. Les autres le méprisent, & en sont méprisés.

2. ✽ Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hazard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée. Certains zélés, qui n'ont pas grande connoissance, les méprisent malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles; parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

3. ✽ Dieu ayant fait le ciel & la terre, qui ne sentent pas le bonheur de leur être, a voulu faire des êtres qui le conussent, & qui composassent un corps de membres pensans. Tous les hommes sont membres de ce corps; & pour être heu-

reux, il faut qu'ils conforment leur volonté particuliere à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on croit être un tout, & que ne se voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, & l'on veut se faire centre & corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi; on sent que l'on n'est pas corps; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel; qu'être membre est n'avoir de vie, d'être & de mouvement que par l'esprit du corps & pour le corps; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant & mourant; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui & pour lui. ®

4. ✽ Pour régler l'amour qu'on se doit à soi-même, il faut s'imaginer un corps composé de membres pensans; car nous sommes membres du tout; & voir comment chaque membre devoit s'aimer.

5. ✽ L'ame aime la main; & la

main, si elle avoit une volonté, devoit s'aimer de la même sorte que l'ame l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

6. * Si les pieds & les mains avoient une volonté particuliere, jamais ils ne seroient dans leur ordre, qu'en la soumettant à celle du corps; hors delà ils sont dans le désordre & dans le malheur: mais en ne voulant que le bien du corps, ils font leur propre bien.

7. * Les membres de notre corps ne sentent pas le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits, de les faire croître & durer. S'ils étoient capables de le connoître, & qu'ils se servissent de cette connoissance pour retenir en eux-mêmes la nourriture qu'ils reçoivent, sans la laisser passer aux autres membres; ils feroient, non-seulement injustes, mais encore misérables, & se hairoient plutôt que de s'aimer; leur béatitude, aussi-bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'ame universelle à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

8. * *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* On s'aime parce qu'on est membre de JESUS-CHRIST. On aime JESUS-CHRIST, parce qu'il est le chef du corps dont on est

le membre: tout est un, l'un est en l'autre.

9. * La concupiscence & la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines: la concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

10. * D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui boitons. Sans cela, nous en aurions plus de pitié que de colere.

Epictète demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons pas, si on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal, ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne sommes pas boiteux; mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai: de sorte que n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens & nous étonne, & encore plus quand mille autres se moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumieres à celles de tant d'autres, & cela est hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

11. ✽ Le peuple a les opinions très-faibles; par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse, plutôt que la poésie. Les demi-savans s'en moquent, & triomphent à montrer là-dessus la folie du monde: mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison d'avoir aussi distingué les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien: le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable; mais cela est très-raisonnable.

12. ✽ C'est un grand avantage que la qualité, qui dès dix-huit ou vingt ans met un homme en passe, connu & respecté, comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans: ce sont trente ans gagnés sans peine.

13. ✽ Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne pas les estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrois leur répondre: Montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes-là, & nous vous estimerons de même.

14. ✽ Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passans; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime une personne à cause de sa beauté, l'aime-t-il?

Non; car la petite vérole, qui ôtera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus: & si on m'aime pour mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi? Non; car je puis perdre ces qualités sans cesser d'être. Où est donc ce moi, s'il n'est, ni dans le corps, ni dans l'ame? Et comment aimer le corps ou l'ame, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait ce moi, puisqu'elles sont périssables? Car aimeroit-on la substance de l'ame d'une personne abstraitemment, & quelques qualités qui y fussent? Cela ne se peut, & seroit injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement les qualités; ou, si on aime la personne, il faut dire que c'est l'assemblage des qualités qui fait la personne.

15. ✽ Les choses qui nous tiennent le plus au cœur ne sont rien le plus souvent; comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

16. ✽ Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

17. ✽ Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière, & étale la raison en tout son lustre: quand l'austé-

té ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, & qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fiere par le retour.

18. ✽ Ce n'est pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement; car il vient d'ailleurs, & de dehors; & ainsi il est dépendant, & par conséquent sujet à être troublé par mille accidens qui sont les afflictions inévitables.

19. ✽ Il y a des gens qui voudroient qu'un Auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un & l'autre; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de se servir des mots anciens; comme si les mêmes pensées ne formoient pas un autre corps de discours par une disposition différente, aussi-bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

20. ✽ Toutes les bonnes maximes sont dans le monde; il ne faut que les appliquer. Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, & plusieurs le font; mais pour la Religion, peu.

21. ✽ L'extrême esprit est accusé de

folie, comme l'extrême défaut. Rien ne passe pour bon que la médiocrité. C'est la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce soit. Je ne m'y obstinerai pas; je consens qu'on m'y mette; & si je refuse d'être au bas bout, ce n'est pas parce qu'il est bas, mais parce qu'il est bout; car je refuserois de même qu'on me mît au haut. C'est sortir de l'humanité, que de sortir du milieu: la grandeur de l'ame humaine consiste à savoir s'y tenir; & tant s'en faut que sa grandeur soit d'en sortir, qu'elle est à n'en point sortir.

22. ✽ On ne passe point dans le monde pour se connoître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de Poëte; ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de Mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne, & ne mettent guères de différence entre le métier de Poëte & celui de Brodeur. Ils ne sont point appelés, ni Poëtes, ni Géometres; mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parloit quand ils sont entrés. On ne s'apperçoit point en eux d'une qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage; mais alors on s'en souvient; car il est également de ce caractère, qu'on ne dise point d'eux

qu'ils parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, & qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie; & c'est une mauvaise marque, quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent le remplir. C'est un bon Mathématicien, dira-t-on; mais je n'ai que faire de mathématique. C'est un homme qui entend bien la guerre; mais je ne veux la faire à personne. Il faut donc un honnête homme, qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

23. * Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire si on étoit malade; & quand on l'est, on prend médecine gaiement: le mal y résout. On n'a plus les passions & les desirs des divertissemens & des promenades, que la santé donnoit, & qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions & des desirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, & non pas la nature, qui nous troublent; parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes, les passions de l'état où nous ne sommes pas.

24. * Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, & d'humilité aux humbles. Aussi ceux de Pyrrhonisme & de doute sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent de l'humilité humblement, peu de la chasteté chastement, peu du doute en doutant. Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons, & nous nous déguisons à nous-mêmes.

25. * Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire; elles me plaisent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puisqu'elles ont été vues; & ce peu par où elles ont paru en diminue le mérite: car c'est là le plus beau, de les avoir voulu cacher.

26. * Diseur de bons mots, mauvais caractère.

Le mot de moi, dont l'Auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour propre. C'est un terme dont il avoit accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis.

27. * Le moi est haïssable: ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, & qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous; car en agissant, comme nous faisons, obligamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne

haïssoit dans le *moi* que le déplaisir qui nous en revient. Mais si je le hais, parce qu'il est injuste, & qu'il se fait centre de tout, je le haïrai toujours. En un mot, le *moi* a deux qualités : il est injuste en soi en ce qu'il se fait centre de tout; il est incommode aux autres en ce qu'il veut les asservir : car chaque *moi* est l'ennemi, & voudroit être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommode, mais non pas l'injustice, & ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi, & ainsi vous demeurez injuste, & ne pouvez plaire qu'aux injustes.

28. * Je n'admire point un homme qui possède une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en même-temps dans un pareil degré la vertu opposée, tel qu'étoit Epaminondas, qui avoit l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité : car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois, & remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'ame de l'un à l'autre de ces extrêmes, & qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne. Mais au moins

cela marque l'agilité de l'ame, si cela n'en marque l'étendue.

29. * Si notre condition étoit véritablement heureuse, il ne faudroit pas nous divertir d'y penser.

30. * J'avois passé beaucoup de temps dans l'étude des sciences abstraites : mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer m'en avoit dégouté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, & que je m'égarois plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant ; & je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la géométrie.

31. * Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence ; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

32. * Les Philosophes se croient bien fins d'avoir renfermé toute leur morale sous certaines divisions. Mais pourquoi la diviser en quatre plutôt qu'en six ? Pourquoi faire plutôt quatre especes de ver-

tus que dix ? Pourquoi la renfermer en *abstine* & *sustine*, plutôt qu'en autre chose ? Mais voilà, direz-vous, tout renfermé en un seul mot. Oui ; mais cela est inutile, si on ne l'explique ; & dès qu'on vient à l'expliquer, & qu'on ouvre ce précepte qui contient tous les autres, ils en sortent en la première confusion que vous vouliez éviter : & ainsi, quand il sont tous renfermés en un, ils sont cachés & inutiles ; & lorsqu'on veut les développer, ils reparoissent dans leur confusion naturelle : la nature les a tous établis chacun en soi-même ; & quoiqu'on puisse les enfermer l'un dans l'autre, ils subsistent indépendamment l'un de l'autre : ainsi toutes ces divisions & ces mots n'ont guères d'autre utilité que d'aider la mémoire, & de servir d'adresse pour prouver ce qu'ils renferment.

33. ✎ Quand on veut reprendre avec utilité, & montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, (car elle est vraie ordinairement de ce côté-là) & lui avouer cette vérité. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompoit pas, & qu'il manquoit seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas de honte de ne pas tout voir ; mais on ne veut pas s'être trompé ; & peut-être que cela vient de ce que na-

tuellement l'esprit ne peut se tromper dans le côté qui l'envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

34. ✎ La vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

35. ✎ Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes passions ; mais les uns sont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainsi moins agités par les mêmes mouvemens.

36. ✎ On se persuade mieux pour l'ordinaire par les raisons qu'on a trouvées soi-même, que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

37. ✎ Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure delà absolument qu'ils ne mentent point ; car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

38. ✎ L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens, que celui de son ivrognerie a fait d'intempérans. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui, & il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout-à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes ; & cependant on ne prend pas

garde qu'ils font en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelque élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, & séparés de notre société. S'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont la tête plus élevée; mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, & s'appuient sur la même terre; & par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les enfans, que les bêtes.

39. * On n'aime le combat que pour la gloire, & non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que vouloit-on voir, sinon la fin de la victoire? Et dès qu'elle est arrivée, on en est saoul. Ainsi dans le jeu; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi dans la Comédie les scènes conten-

tes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes miseres sans espérance, ni les amours brutales.

44. * On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reste; & cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

41. * Le sot projet que Montagne a eu de se peindre! & cela non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal: car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

42. * Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre, que ce sont eux qui s'éloignent de la nature; & ils la croient suivre; comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent. Le langage est pareil de tous côtés: il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau: mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

43. * Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupiscence; au contraire

on est bien aise de pouvoir se rendre ce témoignage d'humanité, & de s'attirer la réputation de tendresse, sans qu'il en couste rien : ainsi ce n'est pas grand'chose.

44. * Qui auroit eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne & de la Reine de Suede, auroit-il cru pouvoir manquer de retraite & d'asyle au monde ?

45. * Les choses ont diverses qualités, & l'ame diverses inclinations ; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'ame, & l'ame ne s'offre jamais simple à aucun sujet. Delà vient qu'on pleure & qu'on rit quelquefois d'une même chose.

46. * Nous sommes si malheureux, que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose, qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal ; ce que mille choses peuvent faire, & font à toute heure. Qui auroit trouvé le secret de se réjouir du bien, sans être touché du mal contraire, auroit trouvé le point.

47. * Il y a diverses classes de forts, de beaux, de bons esprits & de pieux, dont chacun doit regner chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois ; & le fort & le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre ; car leur maîtrise est de divers genre. Ils ne s'entendent pas, & leur faute est de vouloir regner par-tout. Rien ne le peut, non pas

même la force : elle ne fait rien au royaume des savans, elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

48. * *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat.* Ils aiment mieux la mort que la paix : les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie, dont l'amour paroît si fort & si naturel.

49. * Qu'il est difficile de proposer une chose au jugement d'une autre, sans corrompre son jugement par la maniere de la lui proposer. Si on dit, Je le trouve beau, je le trouve obscur, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire : car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire, selon ce qu'il est alors, & selon que les autres circonstances dont on n'est pas auteur l'auront disposé ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet, selon le tour & l'interprétation qu'il fera en humeur d'y donner ; ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage ou du ton de la voix : tant il est aisé de démonter un jugement de son assiette naturelle ; ou plutôt, tant il y en a peu de fermes & de stables.

50. * Les Platoniciens, & même Epicure & ses Sectateurs, croient que Dieu est seul digne d'être aimé & admiré ; & cependant ils ont désiré d'être aimés &

admirés des hommes. Ils ne connoissent pas leur corruption. S'ils se sentent portés à l'aimer & à l'adorer, & qu'ils y trouvent leur principale joie, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils y sentent de la répugnance; s'ils n'ont aucune pente qu'à vouloir s'établir dans l'estime des hommes, & que pour toute perfection ils fassent seulement que sans forcer les hommes, il leur fassent trouver leur bonheur à les aimer; je dirai que cette perfection est horrible. Quoi! ils ont connu Dieu, & n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent; ils ont voulu que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes!

51. * Montagne a raison: la coutume doit être suivie dès-là qu'elle est coutume, & qu'on la trouve établie, sans examiner si elle est raisonnable ou non; cela s'entend toujours de ce qui n'est point contraire au droit naturel ou divin. Il est vrai que le peuple ne la suit que par cette seule raison, qu'il la croit juste, sans quoi il ne la suivroit plus; parce qu'on ne veut être assujetti qu'à la raison ou à la justice. La coutume sans cela passeroit pour tyrannie; au lieu que l'empire de la raison & de la justice n'est non plus tyrannie que celui de la délectation.

Mais

Mais il seroit bon qu'on obéît aux loix & coutumes, parce qu'elles sont loix; & que le peuple comprit que c'est là ce qui les rend justes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais; au lieu que quand on fait dépendre leur justice d'autre chose, il est aisé de la rendre douteuse; & voilà ce qui fait que les peuples sont sujets à se révolter.

52. * Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures! Qui passera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Le moins habile? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ai qu'un. Cela est visible; il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder; & je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen; ce qui est le plus grand des biens.

53. * Le temps amortit les afflictions & les querelles, parce qu'on change, & qu'on devient comme une autre personne. Ni l'offensant, ni l'offensé ne sont plus les mêmes. C'est comme un peuple qu'on a irrité, & qu'on reverroit après deux générations. Ce sont encore les François, mais non les mêmes.

54. * Il est indubitable que l'ame est mortelle, ou immortelle. Cela doit mettre une différence entière dans la morale;

L

& cependant les Philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement !

55. * Le dernier acte est toujours sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, & en voilà pour jamais.

CHAPITRE XXX.

Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une Lettre écrite par Monsieur Pascal sur le sujet de la mort de Monsieur son Pere.

I. **Q**Uand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous la devons chercher en Dieu seul. Et la raison en est, que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidens que nous appellons maux; mais que la providence de Dieu en étant l'unique & véritable cause, l'arbitre & la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir direc-

tement à la source, & remonter jusques à l'origine pour trouver un solide allègement. Que si nous suivons ce précepte, & que nous considérons cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hazard, ni comme une nécessité fatale de la nature, ni comme le jouet des élémens & des parties qui composent l'homme, (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice du hazard), mais comme une suite indispensable, inévitable, juste & sainte, d'un arrêt de la providence de Dieu, pour être exécuté dans la plénitude de son temps; & enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent & préordonné en Dieu; si, dis-je, par un transport de grace nous regardons cet accident, non dans lui-même, & hors de Dieu; mais hors de lui-même, & dans la volonté même de Dieu; dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence qui en est la véritable cause, sans qui il ne fût pas arrivé, par qui seule il est arrivé, & de la manière dont il est arrivé; nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets; nous vénérerons la sainteté de ses arrêts; nous bénirons la conduite de sa providence; & unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui, & pour lui la chose qu'il a voulue en nous & pour nous de toute éternité.

2. Il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Sénèque & Socrate n'ont rien qui puisse nous persuader & consoler dans ces occasions. Ils ont été sous l'erreur qui a aveuglé tous les hommes : dans le premier ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme ; & tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe, sont si vains & si peu solides, qu'ils ne servent qu'à montrer par leur inutilité combien l'homme en général est foible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses & si puériles.

Il n'en est pas de même de JESUS-CHRIST, il n'en est pas ainsi des livres canoniques : la vérité y est découverte, & la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connoître que véritablement & effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché ; que c'est la seule qui peut délivrer l'ame de la concupiscence des membres, sans laquelle les Saints ne vivent point en ce monde. Nous savons que la vie & la vie des Chrétiens est un

sacrifice continuel, qui ne peut être achevé que par la mort : nous savons que JESUS-CHRIST entrant au monde, s'est considéré & s'est offert à Dieu comme un holocauste & une véritable victime ; que sa Naissance, sa Vie, sa Mort, sa Résurrection, son Ascension, sa séance éternelle à la droite de son Pere, & sa présence dans l'Eucharistie, ne sont qu'un seul & unique sacrifice : nous savons que ce qui est arrivé en JESUS-CHRIST doit arriver en tous ses membres.

Considérons donc la vie comme un sacrifice, & que les accidens de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des Chrétiens, qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appellons mal que ce qui rend la victime de Dieu, victime du Diable ; mais appelons bien ce qui rend la victime du Diable en Adam, victime de Dieu ; & sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cela il faut recourir à la personne de JESUS-CHRIST ; car comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur JESUS-CHRIST, les hommes aussi ne devraient regarder, ni les autres, ni eux-mêmes, que médiatement par JESUS-CHRIST.

Si nous ne passons par ce milieu, nous ne trouvons en nous que de véritables mal-

heurs, ou des plaisirs abominables : mais si nous considérons toutes ces choses en JESUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JESUS-CHRIST, & non pas sans JESUS-CHRIST. Sans JESUS-CHRIST elle est horrible, elle est détestable, & l'horreur de la nature. En JESUS-CHRIST elle est toute autre ; elle est aimable, sainte & la joie du fidele. Tout est doux en JESUS-CHRIST, jusqu'à la mort ; & c'est pourquoi il a souffert & est mort pour sanctifier la mort & les souffrances ; & comme Dieu & comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand, & tout ce qu'il y a d'abject ; afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, & pour être le modele de toutes les conditions.

Pour considérer ce que c'est que la mort, & la mort en JESUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continuel & sans interruption, & pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation & la sanctification qui précédent sont des dispositions ; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est

capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa majesté, & en adorant sa souveraine existence, qui existe seule essentiellement. Il est vrai qu'il y a encore une autre partie après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile ; c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Ecriture : *Et odoratus est Dominus odorem suavitatis* : ET Dieu a reçu l'odeur du sacrifice. C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation ; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature, que de la créature vers Dieu ; & elle n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en J. C. en entrant au monde. Il s'est offert : *Obtulit semetipsum per Spiritum sanctum. Ingrediens mundum dixit : Hostiam & oblationem noluit : tunc dixi, Ecce venio : in capite libri scriptum est de me, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Il s'est offert lui-même par le S. Esprit. Entrant dans le monde, il a dit : Seigneur, les sacrifices ne vous sont point agréables ; mais vous m'avez formé un corps. Alors j'ai dit : Me voici, je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté ; & votre loi est dans le milieu de mon cœur. Voilà son oblation. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation. Ce sa-

CHAP. XXX.
 Luc, xxiv, 16.
 Heb. v, 8.
 Ibid.

crifice a duré toute la vie, & a été accompli par la mort. Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances, pour entrer en sa gloire: & quoiqu'il fût Fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance. Mais aux jours de sa chair ayant offert avec un grand cri, & avec larmes, ses prieres & ses supplications à celui qui pouvoit le tirer de la mort, il a été exaucé selon son humble respect pour son Pere; & Dieu l'a ressuscité, & lui a envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tomboit sur les victimes, pour brûler & consumer son corps, & le faire vivre de la vie de la gloire. C'est ce que JESUS-CHRIST a obtenu, & qui a été accompli par sa Résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de JESUS-CHRIST, & consommé même en son corps par sa Résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JESUS-CHRIST avoit tout achevé de sa part; & il ne restoit plus sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu, & que comme la fumée s'élevait, & portoit l'odeur au trône de Dieu, aussi JESUS-CHRIST fût en cet état d'immolation parfaite offert, porté & reçu au trône de Dieu même: & c'est ce qui a été accompli en l'Ascension, en laquelle il est monté, & par sa propre force, & par la force de son Saint-Esprit qui l'environ-

noit de toutes parts. Il a été enlevé, comme la fumée des victimes, qui est la figure de JESUS-CHRIST, étoit portée en haut par l'air qui la soutenoit, qui est la figure du Saint-Esprit: & les Actes des Apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre, a été accepté & reçu dans le sein de Dieu.

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Lorsque nous entrons dans l'Eglise, qui est le monde des fideles & particulièrement des élus, où JESUS-CHRIST entra dès le moment de son Incarnation par un privilege particulier au Fils unique de Dieu, nous sommes offerts & sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie, & s'accomplit à la mort, dans laquelle l'ame quittant véritablement tous les vices, & l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie, elle acheve son immolation, & est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des fideles, comme les Païens qui n'ont point d'espérance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avons perdus, pour ainsi dire, dès qu'ils étoient entrés dans l'Eglise par le baptême. Dès lors ils étoient à Dieu. Leur

vie étoit vouée à Dieu ; leurs actions ne regardoient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils se sont entièrement détachés des péchés ; & c'est en ce moment qu'ils ont été reçus de Dieu , & que leur sacrifice a reçu son accomplissement & son couronnement.

Ils ont fait ce qu'ils avoient voué : ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avoit donné à faire : ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avoient été créés. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux ; & leur volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni ; & étouffons ou modérons par l'intelligence de la vérité les sentimens de la nature corrompue & deçue , qui n'a que de fausses images , & qui trouble par ses illusions la sainteté des sentimens que la vérité de l'Evangile doit nous donner.

Ne considérons donc plus la mort comme des Païens , mais comme des Chrétiens , c'est-à-dire , avec l'espérance , comme saint Paul l'ordonne , puisque c'est le privilege spécial des Chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte ; car la nature trompeuse nous le représente de la sorte ; mais comme le temple inviolable & éternel du Saint-Esprit , comme la foi l'apprend.

Car nous savons que les corps des Saints sont habités par le Saint-Esprit jusques à la résurrection , qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des Peres. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts , & c'est sur ce vrai principe que l'on donnoit autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts ; parce que comme on savoit qu'ils étoient le temple du Saint-Esprit , on croyoit qu'ils méritoient d'être aussi unis à ce saint Sacrement. Mais l'Eglise a changé cette coutume ; non pas qu'elle croie que ces corps ne soient pas saints , mais par cette raison , que l'Eucharistie étant le pain de vie & des vivans , il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus les fideles qui sont morts en la grace de Dieu , comme ayant cessé de vivre , quoique la nature le suggere ; mais comme commençant à vivre , comme la vérité l'assure. Ne considérons plus leurs ames comme périées & réduites au néant ; mais comme vivifiées & unies au Souverain vivant : & corrigeons ainsi , par l'attention à ces vérités , les sentimens d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes , & ces mouvemens d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

3. ✽ Dieu a créé l'homme avec deux

amours ; l'un pour Dieu , l'autre pour soi-même ; mais avec cette loi , que l'amour pour Dieu seroit infini , c'est-à-dire , sans aucune autre fin que Dieu même ; & que l'amour pour soi-même seroit fini & rapportant à Dieu.

L'homme en cet état non-seulement s'aimoit sans péché , mais il ne pouvoit pas ne point s'aimer sans péché.

Depuis , le péché étant arrivé , l'homme a perdu le premier de ces amours ; & l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande ame capable d'un amour infini , cet amour-propre s'est étendu & débordé dans le vuide que l'amour de Dieu a laissé ; & ainsi il s'est aimé seul , & toutes choses pour soi , c'est-à-dire , infiniment.

Voilà l'origine de l'amour-propre. Il étoit naturel à Adam , & juste en son innocence ; mais il est devenu , & criminel , & immodéré ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour , & la cause de sa défectuosité & de son excès.

Il en est de même du désir de dominer , de la paresse & des autres vices. L'application en est aisée à faire au sujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur étoit naturelle & juste dans Adam innocent , parce que sa vie étant très-agréable à Dieu , elle devoit être agréable à l'homme ; & la mort eût été horrible , parce

qu'elle eût fini une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis , l'homme ayant péché , sa vie est devenue corrompue , son corps & son ame ennemis l'un de l'autre , & tous deux de Dieu.

Ce changement ayant infecté une si sainte vie , l'amour de la vie est néanmoins demeuré ; & l'horreur de la mort étant restée la même , ce qui étoit juste en Adam est injuste en nous.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort , & la cause de sa défectuosité.

Eclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi.

L'horreur de la mort est naturelle ; mais c'est dans l'état d'innocence , parce qu'elle n'eût pu entrer dans le paradis qu'en finissant une vie toute pure. Il étoit juste de la haïr , quand elle n'eût pu arriver qu'en séparant un ame sainte d'un corps saint : mais il est juste de l'aimer , quand elle sépare une ame sainte d'un corps impur. Il étoit juste de la fuir , quand elle eût rompu la paix entre l'ame & le corps ; mais non pas quand elle en calme la dissention irréconciliable. Enfin quand elle eût affligé un corps innocent , quand elle eût ôté au corps la liberté d'honorer Dieu , quand elle eût séparé de l'ame un corps soumis & coopérateur à ses volontés , quand elle eût fini tous les biens dont l'homme est

capable ; il étoit juste de l'abhorrer : mais quand elle finit une vie impure , quand elle ôte au corps la liberté de pécher , quand elle délivre d'ame d'un rebelle très-puissant , & contredisant tous les motifs de son salut ; il est très-injuste d'en conserver les mêmes sentimens.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie , puisque nous l'avons reçu de Dieu ; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné , & non pas pour un objet contraire.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avoit pour sa vie innocente , & que JESUS-CHRIST même a eu pour la sienne , portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JESUS-CHRIST a aimée , & à n'appréhender que la mort que JESUS-CHRIST a appréhendée , qui arrive à un corps agréable à Dieu ; mais non pas à craindre une mort , qui punissant un corps coupable , & purgeant un corps vicieux , nous doit donner des sentimens tout contraires , si nous avons un peu de foi , d'espérance & de charité.

C'est un des grands principes du Christianisme , que tout ce qui est arrivé à JESUS-CHRIST doit se passer , & dans l'ame , & dans le corps de chaque Chrétien : que comme JESUS-CHRIST a

souffert durant sa vie mortelle , est ressuscité d'une nouvelle vie , & est monté au ciel , où il est assis à la droite de Dieu son Pere ; ainsi le corps & l'ame doivent souffrir , mourir , ressusciter & monter au ciel.

Toutes ces choses s'accomplissent dans l'ame durant cette vie , mais non dans le corps.

L'ame souffre & meurt au péché dans la Pénitence & dans le Baptême ; l'ame ressuscite à une nouvelle vie dans ces Sacremens ; & enfin l'ame quitte la terre & monte au ciel en menant une vie céleste ; ce qui fait dire à saint Paul : *Conversatio nostra in cælis est.*

Philip.
111, 20.

Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant cette vie ; mais les mêmes choses s'y passent ensuite.

Car à la mort le corps meurt à sa vie mortelle : au Jugement il ressuscitera à une nouvelle vie : après le Jugement il montera au ciel , & y demeurera éternellement.

Ainsi les mêmes choses arrivent au corps & à l'ame , mais en différens temps ; & les changemens du corps n'arrivent que quand ceux de l'ame sont accomplis , c'est-à-dire , après la mort : de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'ame , & le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des ames; & saint Augustin nous apprend sur ce sujet, que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que si le corps de l'homme fût mort & ressuscité pour jamais dans le Baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Evangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foi éclaire bien davantage, lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

4. ✠ Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment & sans douleur dans les afflictions & les accidens fâcheux qui nous arrivent, comme des Anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des Païens qui n'ont aucun sentiment de la grace: mais il est juste que nous soyons affligés & consolés comme Chrétiens, & que la consolation de la grace l'emporte par dessus les sentimens de la nature; afin que la grace soit non-seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi en sanctifiant le nom de notre Pere, sa volonté devienne la nôtre; que sa grace règne & domine sur la nature; & que nos afflictions soient comme la matiere d'un sacrifice que sa grace consume & anéantisse pour la gloire de Dieu; & que ces sacrifices particuliers

honorent & préviennent le sacrifice universel où la nature entiere doit être consommée par la puissance de J. C.

Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matiere à cet holocauste: car c'est le but des vrais Chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopere en bien pour les élus.

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification en considérant la chose dans la vérité: car puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'ame, & que nous bâtissons sur ce principe, que nous avons sujet d'espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort; il est certain, que si nous ne pouvons arrêter le cours de notre tristesse & de notre déplaisir, nous en devons tirer ce profit, que puisque la mort du corps est si terrible, qu'elle nous cause de tels mouvemens, celle de l'ame nous en devoit causer de plus inconsolables. Dieu a envoyé la premiere à ceux que nous regrettons: mais nous espérons qu'il a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, & que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui puisse la modérer,

sinon la crainte que leurs ames ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie : & c'est pour fléchir la colere de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer.

La priere & les sacrifices sont un souverain remede à leurs peines. Mais une des plus folles & des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde, & de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivans & agissans en nous : & comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils & leur exemple.

5. ✽ L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, & ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrettes & téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite

de nos vies, & que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Eve & un Adam. Le serpent sont les sens & notre nature, l'Eve est l'appétit concupiscible, & l'Adam est la raison.

La nature nous tente continuellement ; l'appétit concupiscible désire souvent ; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent & cette Eve, si nous ne pouvons l'empêcher : mais prions Dieu que sa grace fortifie tellement notre Adam, qu'il demeure victorieux ; que JESUS-CHRIST en soit vainqueur, & qu'il regne éternellement en nous.

CHAPITRE XXXI.

Pensées diverses.

1. **A** Mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

2. ✽ On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses ; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre des choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences

sinon la crainte que leurs ames ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie : & c'est pour fléchir la colere de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer.

La priere & les sacrifices sont un souverain remede à leurs peines. Mais une des plus folles & des plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneroient s'ils étoient encore au monde, & de nous mettre pour eux en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivans & agissans en nous : & comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs dans lesquels leur venin vit encore ; ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils & leur exemple.

5. ✽ L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, & ne nous fatiguons pas par des prévoyances indiscrettes & téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite

de nos vies, & que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Eve & un Adam. Le serpent sont les sens & notre nature, l'Eve est l'appétit concupiscible, & l'Adam est la raison.

La nature nous tente continuellement ; l'appétit concupiscible désire souvent ; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent & cette Eve, si nous ne pouvons l'empêcher : mais prions Dieu que sa grace fortifie tellement notre Adam, qu'il demeure victorieux ; que JESUS-CHRIST en soit vainqueur, & qu'il regne éternellement en nous.

CHAPITRE XXXI.

Pensées diverses.

1. **A** Mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

2. ✽ On peut avoir le sens droit, & n'aller pas également à toutes choses ; car il y en a qui l'ayant droit dans un certain ordre des choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences

de peu de principes ; les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences sont si fines, qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller ; & ceux-là ne seroient peut-être pas grands Géomètres ; parce que la Géométrie comprend un grand nombre de principes, & qu'une nature d'esprit peut être telle, qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, & qu'elle ne puisse pénétrer les choses où il y a beaucoup de principes.

Il y a donc deux sortes d'esprits ; l'un de pénétrer vivement & profondément les conséquences des principes, & c'est là l'esprit de justesse ; l'autre de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, & c'est là l'esprit de Géométrie. L'un est force & droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort & étroit, & pouvant être aussi étendu & foible.

Il y a beaucoup de différence entre l'esprit de Géométrie & l'esprit de finesse. En l'un les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun ; de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-

là, manque d'habitude : mais pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; & il faudroit avoir tout-à-fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros, qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais dans l'esprit de finesse les principes sont dans l'usage commun, & devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête, ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue ; mais il faut l'avoir bonne ; car les principes en sont si déliés & en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette, pour voir tous les principes ; & ensuite l'esprit juste, pour ne pas raisonner fausement sur des principes connus.

Tous les Géomètres seroient donc fins, s'ils avoient la vue bonne ; car ils ne raisonnent pas faux sur les principes qu'ils connoissent ; & les esprits fins seroient Géomètres, s'ils pouvoient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de Géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits fins ne sont pas Géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de Géométrie : mais ce qui fait que

des Géometres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux; & qu'étant accoutumés aux principes nets & grossiers de Géométrie, & à ne raisonner qu'après avoir bien vu & manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine: on les sent plutôt qu'on ne les voit: on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes: ce sont choses tellement délicates & si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat & bien net pour les sentir, & sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Géométrie; parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, & que ce seroit une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, & non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les Géometres soient fins, & que les fins soient Géometres à cause que les Géometres veulent traiter géométriquement les choses fines, & se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions, & ensuite par les principes; ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse; mais il le fait tacitement, naturellement & sans

art; car l'expression en passe tous les hommes, & le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins au contraire, ayant accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, & où pour entrer il faut passer par des définitions & des principes stériles, & qu'ils n'ont pas accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent & s'en dégoutent. Mais les esprits faux ne sont jamais, ni fins, ni Géometres.

Les Géometres qui ne sont que Géometres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions & par principes: autrement ils sont faux & insupportables; car ils ne sont droits que sur les principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives & d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde & dans l'usage.

3. ✎ La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

4. ✎ Il arrive souvent qu'on prend, pour prouver certaines choses, des exemples qui sont tels, qu'on pourroit prendre

ces choses pour prouver ces exemples : ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car , comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver , on trouve les exemples plus clairs. Ainsi, quand on veut montrer une chose générale , on donne la règle particulière d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier , on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver , & claire celle qu'on emploie à la prouver ; car quand on propose une chose à prouver , d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure , & au contraire que celle qui la doit prouver est claire , & ainsi on l'entend aisément.

5. * Nous supposons que tous les hommes conçoivent & sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux ; mais nous le supposons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions , & que toutes les fois que deux hommes voient , par exemple , de la neige , ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots , en disant l'un & l'autre , qu'elle est blanche ; & de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée ; mais cela n'est pas absolument convainquant ,

quant , quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

6. * Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable & contraire au sentiment ; semblable , parce qu'elle ne raisonne point ; contraire , parce qu'elle est fautive : de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie , & que la fantaisie est sentiment ; & j'en dis de même de mon côté. On auroit besoin d'une règle. La raison s'offre ; mais elle est pliable à tous sens ; & ainsi il n'y en a point.

7. * Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont à l'égard des autres , comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous sommes ici. L'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; & à l'autre : Le temps ne vous dure guères ; car il y a une heure & demie ; & je me moque de ceux qui me disent , que le temps me dure à moi , & que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

8. * Il y en a qui parlent bien , & qui n'écrivent pas de même. C'est que le lieu , les assistans , &c. les échauffent , & tirent

de leur esprit plus qu'ils n'y trouveroient sans cette chaleur.

9. * Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais (j'entends hors les mœurs) eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires, & qu'il parloit trop de foi.

10. * C'est un grand mal de suivre l'exception, au lieu de la regle. Il faut être sévère, & contraire à l'exception. Mais néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la regle, il en faut juger sévèrement, mais justement.

11. * Il est vrai, en un sens, de dire que tout le monde est dans l'illusion: car encore que les opinions du peuple soient faives, elles ne le sont pas dans sa tête; parce qu'il croit que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions; mais non pas au point où ils se le figurent.

12. * Ceux qui sont capables d'inventer sont rares; ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, & par conséquent les plus forts: & l'on voit que pour l'ordinaire ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent, & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir, & à traiter avec mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent,

c'est qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est; & l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connoissent le prix.

13. * L'esprit croit naturellement, & la volonté aime naturellement. De sorte que faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

14. * Plusieurs choses certaines sont contredites; plusieurs fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté; ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

15. * César étoit trop vieux, ce me semble, pour aller s'amuser à conquérir le monde. Cet amusement étoit bon à Alexandre: c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter; mais César devoit être plus mûr.

16. * Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, sur mer, en bataille, &c. Mais tout le monde ne voit pas la regle des paris, qui démontre qu'on le doit. Montagne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, & que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, & qui ne voient pas les causes, sont à l'égard de ceux qui découvrent les cau-

ses, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit. Car les effets sont comme sensibles, & les raisons sont visibles seulement à l'esprit. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets-là se voient, cet esprit est à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

17. ✎ Le sentiment de la fausseté des plaisirs présens, & l'ignorance de la vanité des plaisirs absens, causent l'inconstance.

18. ✎ Si nous rêvions toutes les nuits la même chose, elle nous affecteroit peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours; & si un artisan étoit sûr de rêver toutes les nuits durant douze heures qu'il est Roi, je crois qu'il seroit presque aussi heureux qu'un Roi qui rêveroit toutes les nuits durant douze heures qu'il seroit artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis, & agités par ces fantômes pénibles, & qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage, on souffriroit presque autant que si cela étoit véritable, & on appréhenderoit le dormir, comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer dans de tels malheurs réellement; & en effet, il seroit à peu près les mêmes maux que

la réalité. Mais parce que les songes sont tout différens & se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité qui n'est pas pourtant si continue & égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; & alors on dit: Il me semble que je rêve: car la vie est un songe un peu moins inconstant.

19. ✎ Les Princes & les Rois se jouent quelquefois. Ils ne sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuyeroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

20. ✎ Mon humeur ne dépend guères du temps. J'ai mon brouillard & mon beau temps au-dedans de moi; le bien & le mal de mes affaires mêmes y font peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaise fortune, & la gloire de la dompter me la fait domter gaiement; au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent & le dégoûté dans la bonne fortune.

21. ✎ C'est une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les loix de Dieu & de la nature, s'en sont faites eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement; comme, par exemple, les voleurs, &c.

22. ✽ Ces grands efforts d'esprit, où l'ame touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussi-tôt.

23. L'homme n'est, ni Ange, ni bête, & le malheur veut que qui veut faire l'Ange, fait la bête.

24. ✽ Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire; & néanmoins chacun a ses fantaisies contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien: & c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection.

25. ✽ Un cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon. On voit bien entre eux quelque sorte d'émulation à la course; mais c'est sans conséquence: car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal taillé ne cede pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes: leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même; & ils ne sont point contents s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

26. ✽ Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit & le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment, ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien savoir choisir pour se le

former & ne le point gâter; & on ne sauroit faire ce choix, si on ne l'a déjà formé, & point gâté. Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

27. ✽ On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses, que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement; mais comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder: & cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un & dans l'autre; & il me semble que qui auroit compris les derniers principes des choses, pourroit aussi arriver jusqu'à connoître l'infini. L'un dépend de l'autre, & l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent & se réunissent à force de s'être éloignées, & se retrouvent en Dieu, & en Dieu seulement.

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois im-

possible de connoître l'une sans l'autre, & sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connoît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'éléments pour le composer, de chaleur & d'alimens pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps, enfin tout tombe sous son alliance.

Il faut donc, pour connoître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; & pour connoître l'air, il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air: donc, pour connoître l'un, il faut connoître l'autre.

Donc toutes choses étant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensible, qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impossible de connoître les parties, sans connoître le tout, non plus que de connoître le tout sans connoître particulièrement les parties.

Et ce qui achève peut-être notre impuissance à connoître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, & que nous sommes composés de deux na-

tures opposées & de divers genre, d'ame & de corps: car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle: & quand on prétendroit que nous fussions simplement corporels, cela nous excluroit bien davantage de la connoissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière puisse se connoître soi-même.

C'est cette composition d'esprit & de corps qui a fait que presque tous les Philosophes ont confondu les idées des choses, & attribué au corps ce qui n'appartient qu'aux esprits, & aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vuide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies, des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, & leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, &c.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous, nous reignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croiroit, à nous voir composer

toutes choses d'esprit & de corps, que ce mélange-là nous seroit bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, & encore moins ce que c'est qu'esprit, & moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est-là le comble de ses difficultés, & cependant c'est son propre être: *Modus quo corporibus adharet spiritus comprehendendi ab hominibus non potest; & hoc tamen homo est.*

28. ✽ Lorsque dans les choses de la nature, dont la connoissance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne fait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes; comme, par exemple, la Lune à qui on attribue les changemens de temps, le progrès des maladies, &c. Car c'est une des principales maladies de l'homme, que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir; & je ne fais si ce ne lui est point un moindre mal d'être dans l'erreur, pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

29. ✽ Si la foudre tomboit sur les lieux bas, les Poëtes & ceux qui ne sa-

vent raisonner que sur les choses de cette nature, manqueroient de preuves.

30. ✽ Ce chien est à moi, disoient ces pauvres enfans; c'est-là ma place au soleil: voilà le commencement & l'image de l'usurpation de toute la terre.

31. ✽ L'esprit a son ordre, qui est par principes & démonstration; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant par ordre les causes de l'amour: cela seroit ridicule.

JESUS-CHRIST & saint Paul ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit; car leur but principal n'étoit pas d'instruire, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

32. ✽ On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Aristote qu'avec de grandes robes, & comme des personnages toujours graves & sérieux. C'étoient d'honnêtes gens, qui rioient comme les autres avec leurs amis: & quand ils ont fait leurs loix & leurs traités de politique, ç'a été en se jouant & pour se divertir. C'étoit la partie la moins philosophe & la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe étoit de vivre simplement & tranquillement.

33. * Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais un auguste Monarque; point de Paris, mais une Capitale du Royaume. Il y a des endroits où il faut appeller Paris, Paris; & d'autres où il faut l'appeller Capitale du Royaume.

34. * Quand dans un discours on trouve des mots répétés, & qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gâteroit le discours, il faut les laisser; c'en est la marque, & c'est la part de l'envie qui est aveugle, & qui ne fait pas que cette répétition n'est pas faite en cet endroit; car il n'y a point de regle générale.

35. * Ceux qui font des antitheses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symmétrie. Leur regle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

36. * Une langue à l'égard d'une autre est un chiffre où les mots sont changés en mots, & non les lettres en lettres: ainsi une langue inconnue est déchiffirable.

37. * Il y a un modele d'agrément & de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, & la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modele nous agrée, maison, chanson, discours, vers,

prose, femmes, oiseaux, rivieres, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modele déplaît à ceux qui ont le gout bon.

38. * Comme on dit beauté poétique on devroit dire aussi beauté géométrique, & beauté médicinale. Cependant on ne le dit point; & la raison en est, qu'on fait bien quel est l'objet de la Géométrie, & quel est l'objet de la Médecine; mais on ne fait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la Poésie. On ne fait ce que c'est que ce modele naturel qu'il faut imiter; & faute de cette connoissance, on a inventé de certains termes bizarres, siecle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, &c. & on appelle ce jargon, beauté poétique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modele, verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton; & au lieu de la trouver agréable, il ne pourra s'empêcher d'en rire, parce qu'on fait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme, que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connoissent pas l'admireroient peut-être en cet équipage; & il y a bien des villages où on la prendroit pour la Reine; & c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modele, des Reines de villages.

39. ✽ Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le fût, & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; & ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

40. ✽ Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable & du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

41. ✽ Quand on voit le style naturel, on est tout étonné & ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le gout bon, & qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur: *Plus poeticè quàm humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Théologie.

42. ✽ La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

43. ✽ Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre; si ce n'est pour le délasser; mais dans le temps où cela est à propos, & non autre-

ment; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute & on quitte tout là; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

44. ✽ L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; & c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'Epigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien; parce qu'elle ne les console pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'Auteur. Tout ce qui n'est que pour l'Auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont les sentimens humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines.

CHAPITRE XXXII.

Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. ®

SEIGNEUR, dont l'esprit est si bon & si doux en toutes choses, & qui êtes tellement miséricordieux, que non-seulement les prospérités, mais les dis-

39. ✽ Quand un discours naturel peint une passion, ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y étoit sans qu'on le fût, & on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir. Car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre; & ainsi ce bienfait nous le rend aimable; outre que cette communauté d'intelligence, que nous avons avec lui, incline nécessairement le cœur à l'aimer.

40. ✽ Il faut qu'il y ait dans l'éloquence de l'agréable & du réel; mais il faut que cet agréable soit réel.

41. ✽ Quand on voit le style naturel, on est tout étonné & ravi; car on s'attendoit de voir un auteur, & on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le gout bon, & qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur: *Plus poeticè quàm humanè locutus est.* Ceux-là honorent bien la nature, qui lui apprennent qu'elle peut parler de tout, & même de Théologie.

42. ✽ La dernière chose qu'on trouve, en faisant un ouvrage, est de savoir celle qu'il faut mettre la première.

43. ✽ Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre; si ce n'est pour le délasser; mais dans le temps où cela est à propos, & non autre-

ment; car qui veut délasser hors de propos, lasse. On se rebute & on quitte tout là; tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnoie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

44. ✽ L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes; & c'est se tromper que d'en juger autrement.

L'Epigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien; parce qu'elle ne les console pas, & ne fait que donner une pointe à la gloire de l'Auteur. Tout ce qui n'est que pour l'Auteur ne vaut rien. *Ambitiosa recidet ornamenta.* Il faut plaire à ceux qui ont les sentimens humains & tendres, & non aux ames barbares & inhumaines.

CHAPITRE XXXII.

Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies. ®

SEIGNEUR, dont l'esprit est si bon & si doux en toutes choses, & qui êtes tellement miséricordieux, que non-seulement les prospérités, mais les dis-

graces mêmes qui arrivent à vos élus, sont des effets de votre miséricorde : faites-moi la grace de n'agir pas en païen dans l'état où votre justice m'a réduit ; que comme un vrai Chrétien je vous reconnoisse pour mon Pere & pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve ; puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre ; que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement ; & que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez & quand vous punissez, que quand vous consolez & que vous usez d'indulgence.

I I.

Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, & j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger : ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, & vous m'en avez justement puni. Ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle, qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que votre grace toute-puissante me rende vos châtimens salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vi-

gueur, pour mon salut ; & rendez-moi incapable de jouir du monde, soit par foiblesse de corps, soit par zele de charité, pour ne jouir que de vous seul.

I I I.

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie & à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde & toutes les choses du monde, que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs ! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux & criminel du monde ! O Dieu qui faites mourir nos corps, & qui à l'heure de la mort détachez notre ame de tout ce qu'elle aimoit au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, & où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel & la terre, & toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, & qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous ! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles & tous ces funestes objets de nos passions ! Je vous loue, mon Dieu, & je vous bénirai tous les jours de ma vie,

de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affoiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, & je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé & des plaisirs du monde; & de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses, que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchans au jour de votre colere. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard; afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entiere destruction que vous ferez de ma vie & du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvemens de mon cœur; faites que je me considere en cette maladie comme en une espece de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachemens, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur; & qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une

espece de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, & que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

I V.

Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie; que votre secours me console; & qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grace durant les maux salutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnois, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci & plein des idées, des soins, des inquiétudes & des attachemens du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Ecritures sacrées, ni votre Evangile, ni vos mysteres les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des Sacremens, ni le Sacrifice de votre Corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour com-

mencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grace. C'est pourquoy, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout-puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurois pas la hardiesse de vous adresser mes cris, si quelqu'autre pouvoit les exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur & au maître tout-puissant de la nature & de mon cœur. À qui crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande & que je cherche, & c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette. Entrez-y comme dans la maison du fort; mais liez auparavant le fort & puissant ennemi qui la maîtrise; & prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avoit volées; volez vous-même ce trésor, ou plutôt reprenez-le, puisque c'est à vous qu'il appartient, comme un tribut que je

vous dois, puisque votre image y est empreinte. Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon Baptême qui est ma seconde naissance; mais elle est toute effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connoissable. Vous seul avez pu créer mon ame; vous seul pouvez la créer de nouveau; vous seul y avez pu former votre image; vous seul pouvez la réformer, & y réimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire, JESUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image & le caractère de votre substance.

V.

O mon Dieu, qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant, qui ne le déshonore point, & dont l'attachement lui est si salutaire! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire & sans me déshonorer; & néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu, qu'une ame est heureuse dont vous êtes les délices; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non-seulement sans scrupule, mais encore avec mérite! Que son bonheur est ferme & durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, & que ni la vie ni la mort ne la sépareront jamais

de l'objet de ses desirs; & que le même moment qui entrainera les méchans avec leurs idoles dans une ruine commune, unira les justes avec vous dans une gloire commune; & que, comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel & subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis! O qu'heureux sont ceux qui avec une liberté entière & une pente invincible de leur volonté aiment parfaitement & librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement!

VI.

Achievez, ô mon Dieu, les bons mouvemens que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons; car je reconnois que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu; & bien loin de prétendre que mes prieres aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnois très-humblement, qu'ayant donné aux créatures mon cœur que vous n'aviez formé que pour vous, & non pas pour le monde, ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grace que de votre miséricorde; puisque je n'ai rien en moi qui puisse vous y engager, & que tous les mou-

vemens naturels de mon cœur se portant vers les créatures, ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvemens que vous me donnez, & de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII.

Touchez mon cœur du repentir de mes fautes; puisque sans cette douleur intérieure les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me feroient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connoître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition & la figure tout ensemble des maux de l'ame. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celle que je ne sentoispas dans mon ame, quoique toute malade & couverte d'ulceres. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité & cette extrême faiblesse qui lui avoit ôté tout sentiment de ses propres miseres. Faites-les-moi sentir vivement, & que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle, pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII.

Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous

avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très-odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes Sacremens, par le mépris de votre parole & de vos inspirations, par l'oïfiveté & l'inutilité totale de mes actions & de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'avez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, & pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, & qui même sont ordinaires aux plus justes; de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle, sans laquelle ils sont en danger de décheoir de leur justice: ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

I X.

Oui, Seigneur, jusques-ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations, j'ai méprisé vos oracles; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Pere éternel, & suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites: Bienheureux sont ceux qui pleurent, & malheur à ceux qui sont consolés. Et moi j'ai dit: Malheureux ceux qui gémissent, & très-heureux ceux qui sont consolés. J'ai dit: Heureux ceux qui jouissent

jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse, & d'une santé robuste. Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissoient une facilité très-ample de jouir des créatures, c'est-à-dire, de vous offenser. Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins & de veilles à votre service, & pour l'assistance du prochain; mais parce qu'à sa faveur je pouvois m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, & en mieux goûter les funestes plaisirs. Faites-moi la grace, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, & de conformer mes sentimens aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, & que dans l'impudence d'agir au dehors, vous purifiez tellement mes sentimens, qu'ils ne répugnent plus aux vôtres, & qu'ainsi je vous trouve au-dedans de moi-même puisque je ne puis vous chercher au-dehors à cause de ma foiblesse. Car, Seigneur, votre royaume est dans vos fideles; & je le trouverai dans moi-même, si j'y trouve votre esprit & vos sentimens.

X.

Mais, Seigneur, que ferai je pour vous

N

obliger à répandre votre esprit sur cette misérable terre ? Tout ce que je suis vous est odieux, & je ne trouve rien en moi qui puisse vous agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs, qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre & ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites, ô mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort ! O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes ! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes, & qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérités ! O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde ! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colere ; mais pour les maux qu'il endure, qui seuls peuvent être digne de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, & que mes maux vous invitent à me visiter. Mais, pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour

mes offenses, mon ame ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses ; & qu'ainsi je souffre avec vous, & comme vous, & dans mon corps, & dans mon ame, pour les péchés que j'ai commis.

X I.

Faites-moi la grace, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances ; afin que je souffre en Chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs ; car c'est la récompense des Saints : mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature, sans les consolations de votre Esprit ; car c'est la malédiction des Juifs & des Païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolations sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation ; car c'est un état de Judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble, & les douleurs de la nature pour mes péchés, & les consolations de votre Esprit par votre grace ; car c'est le véritable état du Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation ; mais que je sente des douleurs & de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations, sans au-

cune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique: vous consolez maintenant, & vous adoucissez les souffrances de vos fideles par la grace de votre Fils unique, & vous comblez d'une béatitude toute pure vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier: faites-moi passer par le second, pour arriver au troisieme. Seigneur, c'est la grace que je vous demande.

XII.

Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre ame triste jusques à la mort, & votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir & dans mon corps & dans mon ame. Car qu'y a-t-il de plus honteux, & néanmoins de plus ordinaire dans les Chrétiens & dans moi-même, que tandis que vous suiez le sang pour l'expiation de nos offenses, nous vivions dans les délices; & que des Chrétiens qui font profession d'être à vous; que ceux qui par le Baptême ont renoncé au monde pour vous suivre; que ceux qui ont juré solennellement

à la face de l'Eglise de vivre & de mourir avec vous; que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté & crucifié; que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colere de Dieu & à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités; qui considerent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut; qui considerent les plaisirs & les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, & le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde; & que ceux qui ne pourroient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser & chérir le meurtrier de son pere qui se seroit livré pour lui donner la vie, puissent vivre, comme j'ai fait, avec une pleine joie parmi le monde que je fais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnois pour mon Dieu & mon Pere, qui s'est livré pour mon propre salut, & qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposerois à l'ombre de la mort.

XIII.

Otez donc de moi, Seigneur, la trif-
N ij

tesse que l'amour de moi-même pourroit me donner de mes propres souffrances, & des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, & qui ne regardent pas votre gloire. Mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colere. Faites-en une occasion de mon salut & de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé & de vie, qu'afin de l'employer & de la finir pour vous, avec vous & en vous. Je ne vous demande, ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort; mais que vous disposiez de ma santé & de ma maladie, de ma vie & de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut, & pour l'utilité de l'Eglise & de vos Saints, dont j'espère par votre grace faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient: vous êtes le souverain Maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi; mais conformez ma volonté à la vôtre; & que dans une soumission humble & parfaite, & dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les ordres de votre Providence éternelle, & que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

X I V.

Faites, mon Dieu, que dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive

toutes sortes d'événemens, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, & que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre, sans présomption, & sans me rendre juge & responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je fais que je ne fais qu'une chose, c'est qu'il est bon de vous suivre, & qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne fais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses; je ne fais lequel m'est profitable, de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes & des Anges, & qui est caché dans les secrets de votre Providence que j'adore, & que je ne veux pas approfondir.

X V.

Faites donc, Seigneur, que tel que je fois, je me conforme à votre volonté; & qu'étant malade comme je suis, je vous glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire; & vous-même, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples; & c'est par les souffrances que vous reconnoissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnoissez-moi donc pour

votre disciple dans les maux que j'endure
 & dans mon corps & dans mon esprit, pour
 les offenses que j'ai commises : & parce
 que rien n'est agréable à Dieu, s'il ne lui
 est offert par vous, unissez ma volonté à
 la vôtre, & mes douleurs à celles que
 vous avez souffertes. Faites que les mien-
 nes deviennent les vôtres : unissez-moi à
 vous ; remplissez-moi de vous & de votre
 Esprit saint. Entrez dans mon cœur &
 dans mon ame, pour y porter mes souf-
 frances, & pour continuer d'endurer en
 moi ce qui vous reste à souffrir de votre
 Passion, que vous achevez dans vos mem-
 bres jusqu'à la consommation parfaite de
 votre Corps ; afin qu'étant plein de vous,
 ce ne soit plus moi qui vive & qui souffre,
 mais que ce soit vous qui viviez & qui
 souffriez en moi, ô mon Sauveur : &
 qu'ainsi ayant quelque petite part à vos
 souffrances, vous me remplissiez entière-
 ment de la gloire qu'elles vous ont acqui-
 se, dans laquelle vous vivez avec le Pere
 & le Saint-Esprit, dans tous les siècles
 des siècles. Ainsi soit-il.

FIN.

DISCOURS

SUR

LES PENSÉES

DE

M. PASCAL.

votre disciple dans les maux que j'endure
 & dans mon corps & dans mon esprit, pour
 les offenses que j'ai commises : & parce
 que rien n'est agréable à Dieu, s'il ne lui
 est offert par vous, unissez ma volonté à
 la vôtre, & mes douleurs à celles que
 vous avez souffertes. Faites que les mien-
 nes deviennent les vôtres : unissez-moi à
 vous ; remplissez-moi de vous & de votre
 Esprit saint. Entrez dans mon cœur &
 dans mon ame, pour y porter mes souf-
 frances, & pour continuer d'endurer en
 moi ce qui vous reste à souffrir de votre
 Passion, que vous achevez dans vos mem-
 bres jusqu'à la consommation parfaite de
 votre Corps ; afin qu'étant plein de vous,
 ce ne soit plus moi qui vive & qui souffre,
 mais que ce soit vous qui viviez & qui
 souffriez en moi, ô mon Sauveur : &
 qu'ainsi ayant quelque petite part à vos
 souffrances, vous me remplissiez entière-
 ment de la gloire qu'elles vous ont acqui-
 se, dans laquelle vous vivez avec le Pere
 & le Saint-Esprit, dans tous les siècles
 des siècles. Ainsi soit-il.

FIN.

DISCOURS

SUR

LES PENSÉES

DE

M. PASCAL.

AVERTISSEMENT.

CE Discours avoit été fait pour servir de Préface au Recueil des Pensées de M. Pascal : mais parce qu'il fut trouvé trop étendu pour lui donner ce nom, on ne voulut point s'en servir ; & il étoit même bien juste qu'il cédât à la Préface qu'on voit au commencement de ce Recueil, quand ce n'auroit été qu'afin de ne rien mêler d'étranger aux Pensées de M. Pascal, & de n'y rien joindre qui ne vint de la même famille & du même esprit. Depuis, comme on a jugé que ce Discours pourroit n'être pas tout-à-fait inutile, pour faire voir à peu près quel étoit le dessein de M. Pascal, on a voulu le rendre public ; parce que ce dessein étoit si grand & si important, qu'on a cru qu'il ne falloit rien négliger, pour petit qu'il fut, de ce qui pouvoit y avoir quelque rapport.

300 *AVERTISSEMENT.*

C'est par cette même raison, qu'à ce Discours on en a joint un autre sur les preuves des Livres de Moïse, qui n'avoit pas été fait pour voir le jour, non plus que le Traité où l'on fait voir, qu'il y a des démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie, & qu'on en peut donner de telles pour la Religion Chrétienne. Quelque succès qu'ils aient les uns & les autres, on s'estimeroit trop heureux, s'il plaisoit à Dieu, qui fait servir les moindres choses à ses plus grands desseins, qu'une seule personne dans le monde en profitât.



DISCOURS

SUR

LES PENSÉES

DE

M. PASCAL.



Et qu'on a vu jusqu'ici de Monsieur PASCAL a donné une si haute idée de la grandeur de son esprit, qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui savoient qu'il avoit dessein d'écrire sur la vérité de la Religion, aient eu beaucoup d'impatience de voir ce qu'on en avoit trouvé dans ses papiers après sa mort. Ses amis, de leur côté, n'en avoient pas moins de le publier; & comme ils savoient encore mieux le prix de ce qui leur restoit de lui, que ceux qui n'en jugeoient que par conjecture, il ne faut pas douter qu'ils

300 *AVERTISSEMENT.*

C'est par cette même raison, qu'à ce Discours on en a joint un autre sur les preuves des Livres de Moïse, qui n'avoit pas été fait pour voir le jour, non plus que le Traité où l'on fait voir, qu'il y a des démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie, & qu'on en peut donner de telles pour la Religion Chrétienne. Quelque succès qu'ils aient les uns & les autres, on s'estimeroit trop heureux, s'il plaisoit à Dieu, qui fait servir les moindres choses à ses plus grands desseins, qu'une seule personne dans le monde en profitât.



DISCOURS

SUR

LES PENSÉES

DE

M. PASCAL.



Et qu'on a vu jusqu'ici de Monsieur PASCAL a donné une si haute idée de la grandeur de son esprit, qu'il ne faut pas s'étonner que ceux qui savoient qu'il avoit dessein d'écrire sur la vérité de la Religion, aient eu beaucoup d'impatience de voir ce qu'on en avoit trouvé dans ses papiers après sa mort. Ses amis, de leur côté, n'en avoient pas moins de le publier; & comme ils savoient encore mieux le prix de ce qui leur restoit de lui, que ceux qui n'en jugeoient que par conjecture, il ne faut pas douter qu'ils

ne se soient senti pressés de rendre ce dernier devoir à un homme dont la mémoire leur est si chere, & de faire part au monde d'une chose qu'ils croyoient avec raison lui devoir être si utile.

Car quoique Monsieur Pascal n'eût encore rien écrit sur ce sujet que quelques pensées détachées, qui auroient pu trouver leur place dans l'Ouvrage qu'il méditoit, mais qui n'en auroient fait qu'une très-petite partie, & qui n'en sauroient donner qu'une idée fort imparfaite, on peut dire néanmoins qu'on n'a encore rien vu d'approchant sur cette matiere. Cependant, on ne sauroit presque prévoir de quelle maniere les précieux restes de ce grand dessein seront reçus dans le monde. Quantité de gens seront sans doute choqués d'y trouver si peu d'ordre, de ce que tout y est imparfait, & de ce qu'il y a même quantité de pensées sans suite, ni liaison, & dont on ne voit point où elles tendent; mais qu'ils considerent que ce que M. Pascal avoit entrepris, n'étant pas de ces choses qu'on peut dire achevées dès qu'on en a conçu le dessein, ou de ces Ouvrages dans le train ordinaire, & qui sont aussi bons d'une façon que d'une autre, il y avoit encore bien loin du projet à l'exécution. Ce devoit être un composé de quantité de pieces & de ressorts

différens: il y falloit désabuser le monde d'une infinité d'erreurs, & lui apprendre autant de vérités: enfin il y falloit parler de tout, & en parler raisonnablement; à quoi le chemin n'est guères frayé. Car en effet, tout conduit à la Religion, ou tout en détourne; & comme c'est le plus grand des desseins de Dieu, ou plutôt le centre de tous ses desseins, & qu'il n'a rien fait que pour JESUS-CHRIST, il n'y a rien dans le monde qui n'ait rapport à lui, rien dans les choses vivantes ou inanimées, rien dans les actions ou les pensées des hommes, qui ne soit des suites du péché, ou des effets de la grace, & dans quoi Dieu n'ait pour but de dissiper nos ténèbres, ou de les augmenter, lorsque nous les aimons. Ainsi tout pouvoit entrer dans le livre de M. Pascal; & quelque esprit qu'il eût, il auroit pu employer sa vie au seul amas de tant de matieres, & laisser encore bien des choses à dire. Faut-il donc s'étonner que n'y ayant donné que les quatre ou cinq dernières années de sa vie, & encore avec beaucoup d'interruption, on n'ait trouvé après sa mort que des matériaux informes, & en petite quantité? D'ailleurs, comme la plupart se sont voulu figurer par avance ce que ce pourroit être que cet Ouvrage, & que chacun s'est imaginé que Monsieur Pascal auroit

dû s'y prendre comme il auroit fait lui-même, il est certain que bien des gens y seront trompés.

Ceux qui ne trouvent rien d'assuré que les preuves de Géométrie, en veulent de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'ame, qui les conduisent de principe en principe comme leurs démonstrations. D'autres demandent de ces raisons communes qui prouvent peu, ou qui ne prouvent qu'à ceux qui sont déjà persuadés; & d'autres des raisons métaphysiques, qui ne sont souvent que des subtilités peu capables de faire impression sur l'esprit, & dont il se défie toujours. Enfin il y en a qui n'ont de gout que pour ce qu'on appelle lieux communs, & pour je ne sais quelle éloquence de mots, dénuée de vérité, qui ne fait qu'éblouir, & ne va jamais jusqu'au cœur.

Il est certain que ni les uns ni les autres ne trouveront pas ce qu'ils demandent dans ces fragmens; mais il est vrai aussi qu'ils l'y trouveroient, s'ils n'étoient abusés par de fausses idées de ce qu'ils cherchent. Tout y est plein de traits d'une éloquence inimitable, & de cette éloquence qui vient d'un sentiment vif des choses, & d'une profonde intelligence, & qui ne manque jamais de remuer & de produire quelque effet. Il y a des preuves

métaphysiques aussi convaincantes qu'on en peut donner en cette matiere; des démonstrations même pour ceux qui s'y connoissent, fondées sur des principes aussi incontestables que ceux des Géometres.

Mais le malheur est que ces principes appartiennent plus au cœur qu'à l'esprit, & que les hommes sont si peu accoutumés à étudier leur cœur, qu'il n'y a rien qui leur soit plus inconnu. Ce n'est presque jamais là que se portent leurs méditations; & quoiqu'ils ne fassent toute leur vie, & en toutes choses, que suivre les mouvemens de leur cœur, ce n'est que comme des aveugles qui se laissent mener sans savoir comment leurs guides sont faits, & sans rien connoître de ce qui se trouve dans leur chemin. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'ils soient insensibles aux lumieres que Dieu y a mises, s'ils ne tournent jamais les yeux de ce côté-là, & qu'ils ne cessent même de se remplir de choses qui leur en ôtent la vue: & s'ils en trouve quelques-uns qui s'appliquent à l'étude du cœur humain, peuvent-ils se vanter d'aller jusqu'au fond, & de percer cet abyme de préjugés, de faux sentimens & de passions, où cette lumiere est presque étouffée?

La vérité est, qu'il ne faut pas tant

penfer à prouver Dieu, qu'à le faire sentir, & que ce dernier même est le plus utile, & tout ensemble le plus aisé; & pour le sentir, il faut le chercher dans les sentimens qui subsistent encore en nous, & qui nous restent de la grandeur de notre première nature. Car enfin si Dieu a laissé de ses marques dans tous ses ouvrages, comme on n'en peut pas douter, nous les trouverons bien plutôt en nous-mêmes, que dans les choses extérieures, qui ne nous parlent point, & dont nous n'apercevons qu'une légère superficie, exclus pour jamais d'en connoître le fond & la nature; & s'il est inconcevable qu'il n'ait pas gravé dans ses créatures ce qu'elles lui doivent, pour l'être qu'il leur a donné, ce sera bien plutôt dans son propre cœur que l'homme pourra trouver cette importante leçon, que dans les choses inanimées, qui accomplissent la volonté de Dieu, sans le savoir, & pour qui l'être ne diffère point du néant.

Tant s'en faut donc qu'il faille s'étonner qu'on puisse trouver Dieu par cette voie, qu'une des choses du monde la plus étonnante, c'est que nous ne l'y trouvions pas, & il n'y avoit qu'un renversement pareil à celui que le péché a fait dans l'homme, qui lui pût ôter le sentiment de cette présence de Dieu, que son im-

mensité rend perpétuelle par-tout. Qu'il se console pourtant; ce sceau de Dieu dans ses Ouvrages est éternel & ineffaçable, & le sentiment n'en sauroit être éteint, que la faculté de connoître & de sentir n'y soit détruite. Elle est foible, à la vérité, & languissante; mais de cela même qu'elle connoît sa langueur, elle subsiste & elle peut être rétablie. Elle le fera même tôt ou tard, si elle la reconnoît sincèrement, & qu'elle en gémissé; & elle fera trouver à l'homme, dans son propre cœur, ces traces de Dieu, qu'il chercheroit en vain dans les ouvrages morts de la nature, puisqu'ils ne lui apprendroient jamais, ni quel est ce Dieu, ni ce qu'il demande de lui.

Voilà proprement quel étoit le dessein de M. Pascal: il vouloit rappeler les hommes à leur cœur, & leur faire commencer par se bien connoître eux-mêmes. Toute autre voie, quoique bonne en soi, ne convenoit point, selon lui, à la manière dont ils sont faits; au lieu que celle-ci lui paroissoit conforme à l'état de leur cœur & de leur esprit, & d'autant plus propre à les rendre capables de connoître Dieu, & d'y croire, qu'elle les porte à souhaiter qu'il soit, & à faire consister tout leur bien & toute leur consolation à n'en pouvoir douter.



C'est ce qui paroît par tout ce qu'on voit dans ces fragmens, & par diverses choses qu'on en a retranchées, comme trop imparfaites, & qui ne marquoient que l'ordre qu'il se propoisoit de garder. Mais, outre cela, on le fait encore par un discours qu'il fit un jour en présence de quelques-uns de ses amis, & qui fut comme le plan de l'Ouvrage qu'il méditoit. Il parla pour le moins deux heures; & quoique ceux qui s'y trouvoient, fussent des gens d'un esprit à admirer peu de choses, comme on en conviendroit aisément si je les nommois, ils reconnoissent encore présentement qu'ils en furent transportés; que cette ébauche, toute légère qu'elle étoit, leur donna l'idée du plus grand Ouvrage dont un homme puisse être capable; & que l'éloquence, la profondeur, l'intelligence de ce qu'il y a de plus caché dans l'Écriture, la découverte de quantité de choses qui avoient jusques-ici échappé à tout le monde, & tout ce qu'ils virent dans l'esprit de M. Pascal dans ce peu de temps, ne leur permit pas de douter qu'il ne fut propre à exécuter un si grand dessein, & leur persuada de plus, que, s'il ne l'achevoit, il demeureroit long-temps imparfait.

Soit qu'à ce qu'il y avoit d'effectif, & de sa part, & de la leur, il s'y joignit en-

core quelque chose de cette union d'esprit & de sentimens qui échauffe & donne de nouvelles forces, ou que ce fût un de ces momens heureux où les plus habiles se surpassent eux-mêmes, & où les impressions se font si vives & si profondes; tout ce que dit alors M. Pascal leur est encore présent, & c'est d'un d'eux que plus de huit ans après on a appris ce qu'on en va dire.

Après donc qu'il leur eut exposé ce qu'il pensoit des preuves dont se sert d'ordinaire, & fait voir combien celles qu'on tire des ouvrages de Dieu sont peu proportionnées à l'état naturel du cœur humain; & combien les hommes ont la tête peu propre aux raisonnemens métaphysiques, il montra clairement qu'il n'y a que les preuves morales & historiques, & de certains sentimens qui viennent de la nature & de l'expérience qui soient de leur portée; & il fit voir que ce n'est que sur des preuves de cette sorte, que sont fondées les choses qui sont reconnues dans le monde pour les plus certaines. Et en effet, qu'il y ait une ville qu'on appelle Rome, que Mahomet ait été, que l'embrasement de Londres soit véritable, on auroit de la peine à le démontrer; cependant ce seroit être fou d'en douter, & de ne pas exposer sa vie là-dessus, pour

peu qu'il y eût à gagner. Les voies par où nous acquérons ces sortes de certitudes, pour n'être pas géométriques, n'en sont pas moins infaillibles, & ne nous doivent pas moins porter à agir; & ce n'est même que là-dessus que nous agissons presque en toutes choses.

Monsieur Pascal entreprit donc de faire voir que la Religion Chrétienne étoit en aussi forts termes que ce qu'on reçoit de plus indubitablement entre les hommes; & suivant son dessein de leur apprendre à se connoître, il commença par une peinture de l'homme, qui, pour n'être qu'un raccourci, ne laissoit pas de contenir tout ce qu'on a jamais dit de plus excellent sur ce sujet, & ce qu'il en avoit pensé lui-même, qui alloit bien au delà. Jamais ceux qui ont le plus méprisé l'homme, n'ont poussé si loin son imbécillité, sa corruption, ses ténèbres; & jamais sa grandeur & ses avantages n'ont été portés si haut par ceux qui l'ont le plus relevé. Tout ce qu'on voit dans ces fragmens touchant les illusions de l'imagination, la vanité, l'ennui, l'orgueil, l'amour propre, l'égarement des Païens, l'aveuglement des Athées; & de l'autre côté, ce qu'on y trouve de la pensée de l'homme, de la recherche du vrai bien, du sentiment de sa misère, de l'amour de la vérité; tout cela

fait assez voir à quel point il avoit étudié & connu l'homme, & l'auroit bien mieux fait encore, s'il avoit plu à Dieu qu'il y eût mis la dernière main.

Que chacun s'examine sérieusement sur ce qu'il trouvera dans ce Recueil, & qu'on se mette à la place d'un homme que Monsieur Pascal supposoit avoir du sens, & qu'il se propoisoit en idée de pousser à bout, & d'arrêter, pour le mener ensuite pied à pied à la connoissance de la vérité: on verra sans doute qu'il n'est pas possible qu'il ne vienne ensuite à s'effrayer de ce qu'il découvrira en lui, & à se regarder comme un assemblage monstrueux de parties incompatibles; que cet amour pour la vérité, qui ne peut s'effacer de son cœur, joint à une si grande incapacité de la bien connoître, ne le surprenne; & que cet orgueil né avec lui, & qui trouve à se nourrir dans le fond même de la misère & de la bassesse, ne l'étonne; que ce sentiment sourd, au milieu des plus grands biens, qu'il lui manque quelque chose, quoiqu'il ne lui manque rien de ce qu'il connoît, ne l'attriste; & qu'enfin ces mouvemens involontaires du cœur qu'il condamne, & qu'il a la peine de combattre lors même qu'il se croit sans défauts, & ceux qui lui causent toujours quelque trouble, s'il veut bien s'observer, quel-

que abandonné qu'il soit au crime, ne le démontent, & ne lui fassent douter qu'une nature si pleine de contrariétés, & double & unique tout ensemble, comme il sent la sienne, puisse être une simple production du hazard, ou être sortie telle des mains de son auteur.

Quoiqu'un homme en cet état soit encore bien loin de connoître Dieu, il est au moins certain que rien n'est plus propre à lui persuader qu'il peut y avoir autre chose que ce qu'il connoît, & que cette chose inconnue peut lui être d'assez grande conséquence pour chercher s'il n'y a rien qui puisse l'en instruire : & même on ne sauroit nier que ceux qu'on auroit mis dans cette disposition, ne fussent tout autrement capables d'être touchés des autres preuves de Dieu, & qu'ils ne reçussent avec d'autant plus de joie l'éclaircissement de leurs doutes, qu'on leur apprendroit en même-temps le remède à cet abyme de miseres dont les hommes sont entourés, & dans lesquelles il est inconcevable comment ceux qui n'en esperent point, peuvent avoir le moindre repos.

C'est à cet étrange repos que Monsieur Pascal en vouloit principalement, & on le trouvera poussé dans ses Ecrits avec tant de force & d'éloquence, qu'il est mal-aisé d'y donner quelque attention sans en être ému;

ému; & que ces gens qui ont pris leur parti, & qui savent, disent-ils, à quoi ils doivent s'en tenir, auront peut-être de la peine à s'empêcher d'être ébranlés. Aussi ne croyoit-il pas qu'il pût subsister avec la moindre éteincelle de bon sens; & après avoir supposé qu'un homme raisonnable n'y pouvoit demeurer, non plus que dans l'ignorance de son véritable état présent & à venir, il lui fit chercher tout ce qui lui pouvoit donner quelque lumière, & examina premièrement ce qu'en avoient dit ceux qu'on appelle Philosophes.

Mais il n'eut guères de peine à montrer qu'il falloit être peu difficile, pour s'en contenter; qu'ils n'avoient fait autre chose que se contredire les uns les autres, & se contredire eux-mêmes; qu'ils avoient trouvé tant de sortes de vrais biens, qu'il étoit impossible qu'aucun d'eux eût rencontré, puisque apparemment il doit être de telle nature, qu'on ne puisse s'y méprendre, & que les faux biens ne scauroient lui ressembler. Que si quelques-uns d'eux avoient connu que les hommes naissent méchans, aucun ne s'étoit avisé d'en dire la raison, ni même de la chercher, quoiqu'il n'y eût rien dans le monde de si digne de leur curiosité; que les uns avoient fait l'homme tout grand, malgré ce qu'il sent en lui de bassesse; & les autres tout

314 DISCOURS SUR LES PENSÉES
méprisable, malgré l'instinct qui l'éleve;
les uns maître de la félicité, les autres mi-
sérable sans ressource; les uns capable de
tout, les autres de rien; enfin, qu'il n'y
avoit point de secte qui en parlât si rai-
sonnablement, que chacun ne sentît en
soi de quoi la démentir.

Cet homme ne pouvant donc se satis-
faire de cela, ni abandonner aussi une
recherche si importante, & jugeant bien
que ce n'étoit pas de gens faits comme
lui, & aveugles comme lui, qu'il devoit
attendre quelque éclaircissement; Mon-
sieur Pascal lui fit venir à l'esprit, que peut-
être lui & ses semblables avoient-ils un
auteur qui auroit pu se communiquer à
eux, & leur donner des marques de leur
origine, & du dessein qu'il auroit eu en
leur donnant l'être. Et là-dessus parcou-
rant tout l'Univers & tous les âges, il
rencontre une infinité de Religions; mais
dont aucune n'est capable de le toucher.
Comme il a du sens, il conçoit quelque
chose de ce qui doit convenir à l'être sou-
verain, s'il y en a un, & de ce qu'il doit
avoir appris aux hommes, au cas qu'il se
soit fait connoître à eux, comme il a dû
faire, s'il y a une Religion véritable.

Mais au lieu de cela, que trouve-
t-il dans cette recherche? Des Religions
qui commencent avec de certains peuples,

DE M. PASCAL. 315

& finissent avec eux; des Religions où
l'on adore plusieurs dieux, & des dieux
plus ridicules que les hommes; des Reli-
gions qui n'ont rien de spirituel, ni d'éle-
vé, qui autorisent le vice, qui s'établif-
sent tantôt par la force, & tantôt par la
fourberie; qui sont sans autorité, sans
preuve, sans rien de surnaturel; qui n'ont
qu'un culte grossier & charnel, où tout
est extérieur, tout sentant l'homme, tout
indigne de Dieu, & qui le laissant dans
la même ignorance de la nature de Dieu
& de la sienne, ne font que lui apprendre
de plus en plus jusqu'où peut aller l'ex-
travagance des hommes. Enfin, plutôt que
d'en choisir aucune, & d'y établir son re-
pos, il prendroit le parti de se donner
lui-même la mort, pour sortir tout d'un
coup d'un état si misérable; lorsque, près
de tomber dans le désespoir, il découvre
un certain peuple, qui d'abord attire son
attention par quantité de circonstances
merveilleuses & uniques.

C'est le peuple Juif, dont M. Pascal fait
remarquer tant de choses, qu'on trouvera
pour la plupart dans le Recueil de ses
Pensées, qu'il faut n'avoir guères de cu-
riosité pour ne pas les approfondir. Ce
sont des gens tout sortis d'un même hom-
me, & qui ayant toujours eu un soin ex-
traordinaire de ne point s'allier avec les

autres Nations, & de conserver leurs généalogies, peuvent donner au monde, plutôt qu'à aucun autre Peuple, une histoire digne de créance; puisque enfin ce n'est proprement que l'histoire d'une seule famille, qui ne peut être sujette à confusion; mais pourtant d'une famille si nombreuse, que s'il s'étoit mêlé de l'imposture, il seroit impossible, comme les hommes sont faits, que quelqu'un d'eux ne l'eût découverte & publiée; outre que cette histoire étant la plus ancienne de toutes, elle n'a pu rien emprunter des autres, & que par cela seul elle mérite une vénération particulière.

Car, quoi qu'on puisse conter touchant les histoires de la Chine & quelques autres, le moindre discernement suffit pour voir que ce ne sont que des fables ridicules, & que celle-ci peut être véritable. Plus on examine celles-là, plus on en sent la fausseté; au lieu qu'à mesure qu'on approfondit celle-ci, elle se confirme elle-même, & elle devient incontestable. Et enfin, quand il sera question de choisir entre des hommes tombés du soleil, ou sortis d'une montagne, & des hommes créés par un Dieu tout-puissant, il faut se connoître bien peu à ce qui a l'air de vérité, pour balancer un moment.

Cet homme donc, ravi de cette décou-

verte, & résolu de la pousser comme sa dernière ressource, trouve d'abord que ce peuple si considérable se gouverne par un Livre unique, qui comprend tout ensemble son Histoire, ses Loix & sa Religion; & tout cela tellement joint & inséparable, que son attention en redouble, & qu'il croit en pouvoir conclure, que s'il y a quelque chose de vrai, il faut que tout le reste le soit.

Mais, ce qui est étonnant, il n'a pas ouvert ce Livre, qu'avec l'histoire de ce Peuple, il y trouve aussi celle de la naissance du monde; que le ciel & la terre sont l'ouvrage d'un Dieu; que l'homme a été créé, & que son Auteur s'est fait connoître à lui; qu'il lui a soumis toutes les autres créatures; qu'il l'a fait à son image, & par conséquent doué d'intelligence & de lumière, & capable de bien & de vérité; libre dans ses jugemens & dans ses actions, & dans une parfaite conformité des mouvemens de son cœur à la justice & à la droite raison. Car enfin, c'est ce qu'emporte cette ressemblance avec Dieu, à qui l'homme ne peut ressembler par le corps; & ce souffle de vie dont Dieu l'anima, qui ne peut être autre chose qu'un rayon de cette vie toute intelligente & toute pure qui fait son essence.

Voilà, à dire vrai, bien des doutes

318 DISCOURS SUR LES PENSÉES
levés, & par un moyen bien facile. L'éternité du monde où l'on se perd, & cette rencontre fortuite de quelques atomes, ne sont assurément pas si aisés à concevoir; & lorsqu'il s'agit d'expliquer cet ordre admirable de l'Univers, la génération des plantes & des animaux, l'artifice du corps humain, & ce qu'on entend surtout par les noms d'ame & de pensée; qu'il s'en faut que cette éternité & ces atomes ne paroissent aussi-bien imaginés, & que l'esprit n'ait autant d'envie de s'y rendre.

Que cet homme s'estimerait donc heureux, s'il pouvoit trouver que ce fût-là une vérité. Dans l'espérance qu'il conçoit de ce commencement de lumière, il n'est rien qu'il ne donnât pour cela. Mais comme il ne voudroit point d'un repos où il lui restât quelque doute, & qu'il craint autant de se tromper, que de demeurer dans l'incertitude où il est, il veut voir le fond de la chose & l'examiner avec la dernière exactitude.

Il remarque premièrement, comme une circonstance qu'on ne sauroit trop admirer, que celui qui a écrit cela ait compris tant de choses, & des choses si considérables dans un seul chapitre, & encore bien court. Et au lieu que tous les hommes sont naturellement portés à aggrandir les

DE M. PASCAL. 319
moindres choses, & que tout autre peut-être auroit cru déshonorer un si grand sujet, en le touchant si légèrement, il admire que celui-ci en ait pu parler d'une manière si simple; & qu'étant, ou voulant qu'on le crût choisi pour l'annoncer aux hommes, il ait si peu songé à se faire valoir, à prévenir l'esprit de ses lecteurs, à donner du lustre à ce qu'il disoit, ou à le prouver. Un caractère si rare, ou plutôt si unique, mérite sans doute quelque respect; & il y a grande apparence que quiconque a pu traiter ainsi des choses de cette nature, a bien senti que tout leur prix consistoit dans leur vérité, sans qu'elles eussent aucun besoin d'ornemens étrangers, & qu'il étoit même persuadé qu'elles étoient, ou bien connues, ou bien aisées à croire.

Mais cependant il se présente d'abord une difficulté qui paroît insurmontable; & au même temps qu'on voit clairement que si c'est un Dieu qui a créé les hommes, & qu'il ait lui-même rendu témoignage de la bonté de ses ouvrages, il faut que l'homme ait été dans l'état que j'ai dit: on se sent si éloigné de cet état, que l'on ne fait plus où l'on en est. Bien loin qu'on puisse se prendre pour une image de Dieu, on ne trouve pas en soi le moindre trait de ce qu'on se figure en lui, & plus on se

connoît, moins se trouve-t-on disposé à révéler un Dieu à qui on ressembleroit.

Il est sans doute qu'on seroit peu éclairci, si on en demeurait là. Mais ce seroit être bien négligent & bien coupable, que de ne pousser pas plus avant une recherche si importante. Car cette ouverture, qu'un Dieu nous ait faite, a de si grandes suites, qu'il n'y a que la crainte de trouver plus qu'on ne voudroit, qui puisse empêcher de l'approfondir. Cet homme que M. Pascal supposoit incapable de cette horrible crainte d'apprendre son devoir, & qui connoissoit trop son incapacité, pour qu'il pût décider de lui-même une chose si importante, ne s'en tint donc pas là, & n'attendit guères à en trouver l'éclaircissement.

Car ce qu'il voit incontinent après, c'est que ce même homme, que nous avons peint si éclairé, si maître de lui, eut à peine connu son Auteur, qu'il l'offensa; que le premier usage qu'il fit de ce présent si précieux de la liberté, ce fut de s'en servir à violer le premier commandement qu'il en avoit reçu; & qu'en oubliant tout d'un coup ce qu'on peut penser que devoit à Dieu une créature qui venoit d'être tirée du néant, pour posséder l'Univers & pour en connoître l'Auteur, il aspira à sortir de sa dépendance, à acquérir par

soi-même les connoissances qu'il avoit plu à Dieu de lui cacher, & en un mot à devenir son égal.

Il n'est pas besoin d'exagération pour persuader, ni de beaucoup de lumière pour comprendre que ç'a été le plus grand de tous les crimes, en toutes ses circonstances. Aussi fut-il puni comme il le méritoit: & outre la mort dont Adam avoit été menacé, il tomba encore dans un état déplorable, qui ne pouvoit être mieux marqué que par cette raillerie si amère, qu'il eut la douleur d'entendre de la propre bouche de Dieu: car au lieu de demeurer une image de la sainteté & de la justice de son Auteur, comme il le pouvoit, & de lui devenir égal, comme il l'avoit prétendu; il perdit en ce moment tous les avantages dont il n'avoit pas voulu bien user; son esprit se remplit de nuages; Dieu se cacha pour lui dans une nuit impénétrable; il devint le jouet de la concupiscence & l'esclave du péché; de tout ce qu'il avoit de lumière & de connoissance, il n'en conserva qu'un désir impuissant de connoître, qui ne servit plus qu'à le tourmenter; il ne lui resta d'usage de sa liberté que pour le péché, & il se trouva sans force pour le bien. Enfin il devint ce monstre incompréhensible, qu'on appelle l'homme; & communiquant de

plus sa corruption à tout ce qui sortit de lui, il peupla l'univers de misérables, d'aveugles & de criminels comme lui.

C'est ce que cet homme rencontre bientôt après & dans tout le reste de ce Livre: car M. Pascal supposant qu'il ne pouvoit manquer d'être attiré par une si grande idée, & le lui faisant parcourir avec avidité, & même tous ceux de l'ancien Testament, il lui fit remarquer qu'il n'y est plus parlé que de la corruption de toute chair, de l'abandonnement des hommes à leur sens, & de leur pente au mal, dès leur naissance: & puis, s'étendant sur les choses qui rendent ce Livre singulier & digne de vénération, il lui fit voir que c'étoit le seul Livre du monde où la nature de l'homme fut parfaitement peinte, & dans ses grandeurs, & dans ses misères, & lui montra le portrait de son cœur en une infinité d'endroits. Tout ce qu'il avoit découvert, en s'étudiant lui-même, lui parut là-dedans au naturel; & cette lecture ayant même porté une nouvelle lumière dans les ténèbres de son intérieur, non-seulement il vit plus clairement ce qu'il y avoit déjà apperçu; mais il y trouva même un nombre infini de choses qui lui avoient échappé, & qui n'avoient jamais été découvertes par aucun de ceux qui s'y sont le plus appliqués.

Il admire ensuite, non-seulement que ce Livre fasse mieux connoître l'homme qu'il ne se connoît lui-même, mais aussi qu'il soit le seul au monde qui ait dignement parlé de l'Être souverain, & qui le lui fasse concevoir autant au-dessus de ce qu'il s'en étoit imaginé, que tout ce qu'il avoit vu jusques-là lui paroissoit au-dessous: & en effet, quand il n'y auroit que cela, qu'il est l'unique, qui l'obligeant de connoître un Dieu, ait parlé de l'aimer & de ne rien faire que pour lui, il est l'unique qui mérite qu'on s'y arrête. Car enfin, n'ayant rien que nous ne tenions de Dieu, ni mouvement, ni vie, ni pensée, nous ne faisons rien dont il ne doive être la fin, & toutes nos actions ne sont bonnes, ou mauvaises, que selon qu'elles tendent à ce but, ou qu'elles s'en écartent. Je ne parle pas de celles qui sont purement corporelles, & où notre volonté n'a point de part: celles-là ne sont pas proprement nôtres, & ne sont que parties des mouvemens de ce grand corps de l'univers, qui glorifient Dieu à leur manière. Mais pour celles que nous faisons, parce que nous voulons les faire, il n'y en a point dont nous ne devions lui rendre compte, & qui ne doive lui marquer que nous ne voulons que ce qu'il veut, afin que tous les êtres créés, & ceux qui pensent, & ceux

qui ne pensent point, soient dans une continuelle soumission à la volonté de leur Auteur, qui ne peut avoir eu d'autre dessein en les créant.

Mais comme ce seroit encore peu que d'accomplir cette volonté, si on ne l'aimoit, & que ce ne seroit presque qu'agir comme les choses inanimées, il a plu à Dieu de mettre dans l'homme une partie dominante, capable de choix & d'amour, & qui penchant toujours du côté qu'elle aime le mieux, donnât la pente à tout le reste, & pût lui faire un sacrifice volontaire de l'homme tout entier.

C'est en peu de mots l'idée d'une Religion véritable: ou il n'y en a point, ou c'est en cela qu'elle doit consister. Car la crainte, l'admiration, l'adoration même séparées de l'amour, ne sont que des sentimens morts, où le cœur n'a point de part, & qui ne sauroient produire une attache telle que doit être celle de la créature pour son Auteur. Cependant quelle autre Religion que la Chrétienne a jamais mis dans cet amour l'essence de son culte? Ce seul défaut suffit, ce me semble, pour les croire toutes fausses, & je ne vois rien qui ait pu empêcher leurs inventeurs de s'en aviser, qu'un aveuglement surnaturel, & qui vienne de Dieu même, qui s'est voulu réserver une chose qui le distingue si visiblement.

Ce seroit peu encore que ce Livre fit voir clair à l'homme dans lui-même, s'il ne lui faisoit voir clair dans l'ordre du monde, & s'il ne démêloit ces questions impénétrables qui ont tant tourmenté les plus grands esprits du Paganisme. Pourquoi, par exemple, cette étrange diversité entre les hommes, qui sont tous de même nature? Comment la chose du monde la plus simple, qui est l'ame, ou la pensée, peut-elle se trouver si diversifiée? S'ils la tiennent d'un Etre supérieur, pourquoi la donne-t-il élevée aux uns & rampante aux autres, pleine de lumiere à ceux-ci & de ténèbres à ceux-là, juste & droite à quelques-uns, & à d'autres injuste & portée au vice; & cela avec tant de différence & de mélange de ces qualités l'une avec l'autre, & de celles mêmes qui sont opposées, qu'il n'y a pas deux hommes au monde qui se ressemblent, ni même un homme qui ne soit dissimblable à lui-même d'un moment à l'autre? Que si l'ame passe des peres aux enfans, comme les Philosophes le croyoient, d'où peut encore venir cette diversité? Pourquoi un habile homme en produit-il un sans esprit? Comment un scélerat peut-il venir d'un honnête homme? Comment les enfans d'un même pere peuvent ils naître avec des inclinations différentes?

Toutes ces difficultés ne cessent-elles pas par cette chute de la nature de l'homme, que ce Livre dit être tombé de son premier état? & ne sont-ce pas des suites nécessaires de l'assujettissement de l'ame au corps, que l'on ne sauroit concevoir que comme un châtiment, & qui la fait dépendre de la naissance, du pays, du tempérament, de l'éducation, de la coutume & d'une infinité de choses de cette nature, qui n'y devroient faire aucune impression?

D'où vient aussi cette confusion qu'on voit dans le monde, qui a fait douter à tant de Philosophes, qu'il y eût une Providence, & qui le fait paroître, à ceux qui le regardent par d'autres yeux que ceux de la foi, un cahos plus confus que celui dont les Païens vouloient que leurs dieux l'eussent tiré? Pourquoi les méchants réussissent-ils presque toujours, & pourquoi ceux qui semblent justes, sont-ils misérables & accablés? Pourquoi ce mélange monstrueux de pauvres & de riches, de sains & de malades, de tyrans & d'opprimés? Qu'ont fait ceux-là pour naître heureux, & avoir tout à souhait; ou par où ceux-ci ont-ils mérité de ne venir au monde que pour souffrir? Pourquoi Dieu a-t-il permis qu'il y eût tant d'erreurs, tant d'opinions, de mœurs, de coutumes, de Religions différentes? Tout cela est

encore éclairci par un petit nombre de principes qui se trouvent dans ce Livre, & par ceux-ci entre autres: Que ce n'est pas ici le lieu où Dieu veut que se fasse le discernement des bons & des méchants, dont la distinction seroit visible, si ceux-là étoient toujours heureux, & les autres toujours affligés: que ce n'est pas ici non plus le lieu de la récompense: que ce jour viendra: que cependant Dieu veut que les choses demeurent dans l'obscurité: qu'il a laissé marcher les hommes dans leurs voies: qu'il les laisse courir après les désirs de leur cœur, & qu'il ne veut se découvrir qu'à un petit nombre de gens, qu'il en rendra lui-même dignes, & capables d'une véritable vertu.

N'est-ce pas encore ici en quoi ce Livre est aimable & digne qu'on s'y attache? Non-seulement il est le seul qui a bien connu la misère des hommes; mais il est aussi le seul qui leur ait proposé l'idée d'un vrai bien, & promis des remèdes apparens à leurs maux. S'il nous abat, en nous faisant voir notre état plus déplorable encore qu'il ne nous paroïsoit, il nous console aussi, en nous apprenant qu'il n'est pas désespéré. Il nous flatte peut-être; mais la chose vaut bien la peine de l'expérimenter: & le bonheur qu'il promet, réveille au moins nos espérances, en ce

qu'il ne paroît pas certainement faux ; au lieu qu'il ne faut qu'envisager tout ce qu'on a appelé jusqu'ici vrai bien, pour en voir la fausseté. Qui n'admira encore que ceux qui ont travaillé à ce Livre, aient pris des voies si particulieres, & qu'ils se soient si fort éloignés des autres dans les remedes qu'ils promettent aux hommes ? C'est déjà une marque qu'ils ont bien vu la foiblesse & l'inutilité de tous ceux que les Philosophes nous ont donnés avec tant de confiance & si peu de succès, & par conséquent qu'ils ont plus vu que tout le reste des hommes ensemble.

Mais ce qu'il y a de plus considérable, c'est qu'ils nous apprennent que ces remedes ne sont point dans nos mains. Tous les autres ont voulu, les uns, qu'il n'y en eût point, les autres, que nous en fussions les maîtres, & par-là ont abusé tous ceux qui s'y sont fiés ; au lieu que ceux-ci, avec une sincérité dont il ne semble pas que jamais un imposteur pût s'aviser, nous assurent que nous ne pouvons rien de tout ce qu'ils nous prescrivent, que nous naissons corrompus & dans l'impuissance de résister à cette corruption ; & que tant que nous n'agissons que par nos seules forces, nous succomberons infailliblement à ces mêmes passions qu'ils nous ordonnent de surmonter. Mais en même-temps ils

nous avertissent que c'est à Dieu que nous devons demander ces forces qui nous manquent, qu'il ne nous les refusera pas, & qu'il enverra même un Libérateur aux hommes, qui satisfaisant pour eux à la colere de Dieu, réparera cette impuissance, & les rendra capables de tout ce qu'il demande d'eux.

Que ce système est beau, quoi qu'on en puisse dire, & qu'il est conforme aux apparences & à la raison même, autant qu'elle y peut avoir de part ! Considérons-le tout à la fois, pour en mieux comprendre la grandeur & la majesté. Toutes choses sont créées par un Dieu à qui rien n'est impossible. L'homme sort de ses mains en un état digne de la sagesse de son Auteur. Il se révolte contre lui, & perd tous les avantages de son origine. Le crime & le châtement passent dans tous les hommes, & par-là ils doivent naître injustes & corrompus, comme on voit qu'ils le sont. Il leur reste un sentiment obscur de leur première grandeur ; & il leur est dit qu'ils peuvent y être rétablis. Ils ne sentent en eux aucune force pour cela, & il leur est dit qu'ils n'en ont point en effet, mais qu'ils en doivent demander à Dieu. Ils se trouvent dans un éloignement de Dieu si terrible, qu'ils ne voient aucun moyen de s'en approcher ; & on leur

330 DISCOURS SUR LES PENSÉES
promet un Médiateur qui fera cette gran-
de réconciliation.

Que peut faire là-dessus un homme de
sens & de bonne foi, sinon de reconnoître
que jamais on n'a rien dit d'approchant,
& que ceux qui ont ainsi parlé, pour peu
qu'ils aient de preuves, méritent assurément
qu'on les croie? Il y a même bien
des gens pour qui c'en seroit déjà une
grande, que d'avoir pu le dire; car en ef-
fet, cela ne paroît pas aisé à inventer à
qui l'examinera de près; & il ne faut que
voir ce qu'ont dit les plus habiles de ceux
qui ont voulu discourir sur ce sujet, ou
d'eux-mêmes, ou après avoir vu les livres
de Moïse, pour juger que cela n'est pas
marqué au coin des hommes. En vérité, ce
ne sont pas là leurs voies, & il est étrange
qu'ils ne s'en apperçoivent pas, & qu'ils ne
se servent pas en cela d'une certaine fi-
nesse de discernement, dont ils usent dans
toutes les autres choses. Car il n'y a per-
sonne qui ne convienne qu'à l'égard des
choses qui tombent sous nos sens, nous
avons en nous un certain sentiment, qui
nous fait juger à l'air seulement, si ce qui
se présente à nos yeux est l'ouvrage de la
nature, ou des hommes. Que nous l'appor-
tions en naissant, ou qu'il vienne de la
coutume, il n'importe; jamais il ne nous
trompe. Toutes les fois, par exemple, que

DE M. PASCAL. 331

dans une montagne d'une isle inhabitée
nous trouverons des degrés taillés avec
quelque régularité, ou quelques caractères
intelligibles gravés sur un rocher, nous
ne craindrons point d'assurer qu'il y
a passé des hommes avant nous, & que
cela ne sauroit être naturel. Cependant,
avons-nous examiné ces deux infinis dif-
férens, ce que peuvent l'art & la nature,
pour savoir qu'ils n'ont rien de commun?
Et si nous en jugeons si bien sans cela,
pourquoi ne pas étendre plus loin le prin-
cipe qui nous y conduit, & ne pas discer-
ner par ce que nous sentons en nous, &
par ce que nous avons d'expérience, que
ces grandes idées sont d'un caractère tout
différent de ce que l'esprit humain est ca-
pable de produire?

Mais parce que les hommes sont faits
de telle sorte, que dès qu'ils sont accou-
tumés aux choses, ils ne peuvent presque
plus juger s'ils étoient capables ou non de
les imaginer, on ne prétend point qu'ils
se rendent à cela. On leur permet de com-
pter pour rien qu'il n'est point naturel que
dans le dessein d'imposer aux hommes,
on ait pris à tâche d'assembler ce qu'il y a
de plus choquant pour la raison & pour
la nature. Qu'ils croient, s'ils le peuvent,
qu'il n'y a nulle impossibilité que Moïse
& ceux qui l'ont suivi, ces gens si sages

& si habiles d'ailleurs, aient pu avancer de leur tête une chose aussi incompréhensible que le péché originel, & qui paroît si contraire à la justice de Dieu, dont ils disent tant de merveilles; & pour comble, qu'ils aient osé leur attribuer un expédient aussi étrange pour en purifier les hommes, que celui d'envoyer son Fils unique sur la terre, & de lui faire souffrir la mort. Mais au moins qu'ils se fassent justice; & que par le peu d'assurance qu'ils trouvent en eux, pour juger les moindres choses, ils se reconnoissent incapables de décider par eux-mêmes, si cette transmission du péché où tout consiste, est injuste & impossible; & qu'enfin ils s'estiment heureux de ce qu'en une chose qui les touche de si près; au lieu d'être à la merci de cette pauvre raison, à qui il est si aisé d'imposer, ils n'ont à examiner, pour toutes preuves, que des faits & des histoires, c'est-à-dire, des choses pour lesquelles ils ont des principes infailibles.

Car convenant une fois (comme il n'est pas besoin de le prouver) que s'il y a un Dieu, il ne faut pas tant dire qu'il ne sauroit faire ce qui est injuste, comme il faut dire que ce qu'il fait ne sauroit être injuste, puisque sa volonté est l'unique règle du bien & du mal; il n'est pas question d'examiner ce qu'est la chose en soi,

mais seulement si ceux qui nous assurent de la part de Dieu qu'elle est, ont de quoi se faire croire: & il seroit inutile de répondre qu'on a des preuves que ces choses-là sont injustes & impossibles, pour montrer qu'elles ne peuvent être, comme on dit qu'on en a qu'elles sont effectivement, pour montrer qu'elles ne sont, ni injustes, ni impossibles. Il ne se peut qu'il y en ait de part & d'autres, & il faut absolument que les uns ou les autres se trompent; & ce qui les abuse en effet, c'est que les idées que nous avons de ce qui est juste ou injuste, sont étrangement bornées, puisqu'enfin il ne s'agit entre nous que d'une justice d'homme à homme, c'est-à-dire, entre des frères où tous les droits sont égaux & réciproques, & qu'il s'agit ici d'une justice de Créateur à créature, où les droits sont d'une disproportion infinie. Mais après tout, comme ils n'oseroient se vanter de connoître assez à fond jusqu'où va le pouvoir de Dieu, & ce que c'est que la justice à son égard, pour dire que leurs preuves sont démonstratives, elles ne peuvent être tout au plus que des raisonnemens de nature métaphysique, fondés sur des principes inventés par des hommes, & par conséquent suspects; au lieu que ce qu'on leur donne pour preuves, étant de la nature des faits,

c'est-à-dire, capables d'une certitude & d'une évidence entiere, la raison & le bon sens les obligent de commencer par celles-ci, & de conclure, si elles se trouvent convainquantes, qu'ils se trompoient dans les leurs, quand même ils ne pourroient en découvrir le défaut.

Or, on ne sauroit douter que la plus grande de toutes les autorités, pour attirer la créance des hommes, ne soit celle des miracles & des prophéties. Il n'y a point de gens assez fous pour croire que naturellement on puisse fendre la mer pour la passer, ou prédire une chose deux mille ans avant qu'elle arrive. Et quand on prétendrait qu'il y eût eu quelques miracles, & même des prophéties parmi les Païens, c'est toujours assez pour prouver qu'il y a autre chose que des hommes; & il ne seroit pas difficile de faire voir qu'il n'y a rien que d'avantageux à la Religion Chrétienne dans ces miracles & dans ces prophéties, s'il y en a eu. Il faut donc nier absolument qu'il y en ait jamais eu; ce qui ne seroit pas moins extravagant, puisque de toutes les histoires du monde il n'y en a point de si appuyée que celle de notre Religion, & où tant de choses concourent pour en établir la certitude.

C'est ce que M. Pascal auroit fait voir clairement, soit qu'il la considérât du côté

du fait, ou qu'il en examinât le fond & les beautés; & chacun en pourra juger par un petit article qu'on a laissé exprès dans ces fragmens, & qui n'est qu'une espece de table des chapitres qu'il avoit dessein de traiter, & de chacun desquels il toucha quelque chose en passant dans le discours dont j'ai parlé.

Premièrement, pour ce qui est de Moïse en particulier, on ne doutera pas qu'il n'ait été aussi habile & d'aussi grand sens qu'homme du monde, & qu'ainsi, si ç'avoit été un imposteur, il n'eût pris des voies toutes opposées à celles qu'il a suivies; puisqu'à considérer les choses humainement, il étoit impossible qu'il réussît. Si ce qu'il a dit des premiers hommes, par exemple, étoit faux, il n'y avoit rien de si aisé que de l'en convaincre: car il met si peu de générations depuis la création jusqu'au déluge, & delà jusqu'à la sortie de l'Égypte, que l'histoire de nos derniers Rois ne nous est pas plus présente que celle-là devoit l'être aux Israélites: & comme il pouvoit y avoir de son temps des gens qui devoient avoir vu Joseph, dont le père avoit vu Sem, & que Sem avoit pu vivre cent ans avec Mathusalem, qui devoit avoir vu Adam; il falloit qu'il eût perdu le sens, pour oser conter à ce peuple, si soigneux de l'histoire de ses an-

cêtres, des événemens de cette importance, si c'étoient autant de faussetés. Eussent-ils été d'assez bonne volonté, pour croire que leurs aïeux vivoient sept ou huit cens ans, si effectivement ils n'en passoient pas, non plus qu'eux, cent ou six vingts, & pour recevoir sur sa foi des choses aussi extraordinaires que la création & le déluge, dont il n'y auroit eu parmi eux, ni traces, ni vestiges, & dont pourtant, à son compte, la mémoire devoit leur être encore toute récente. Il eût fallu qu'il eût été bien simple pour prendre un parti si bizarre dans le grand champ où il étoit d'inventer & de mentir, & pour croire gagner quelque chose par le nombre des années, & ne pas voir ce qu'il perdoit en faisant si peu de générations; puisqu'il ne faut qu'un sens médiocre, pour juger s'il seroit bien aisé de persuader aujourd'hui à un peuple qui fait tant soit peu l'histoire de ses peres, que le cinquieme ou sixieme en remontant a été créé avec le monde, & qu'il y a de cela deux mille ans. Ce seroit leur dire deux mensonges ridicules pour un; & le plus court seroit sans doute de proportionner les générations au nombre des années, pour se cacher dans l'obscurité.

D'ailleurs, Moïse ne favoit-il point à qui il avoit à faire, lui qui connoissoit si bien

bien les hommes & les Juifs en particulier, cette nation si légère, si capricieuse, si difficile à gouverner? Et est-il croyable que parmi six cens mille hommes qu'il accuse de tant de défauts & de tant d'ingratitude, qu'il traitoit en Souverain, & si rigoureusement, qu'il en faisoit mourir vingt mille à la fois, il ne s'en fût pas trouvé un seul qui se fût récrié contre ses impostures & ses faux miracles? Car quel homme s'est jamais vanté de tant de merveilles que celui-là, & de merveilles si éclatantes? Il prend pour témoins non-seulement ceux en faveur de qui il les fait, mais encore un pays entier d'ennemis contre qui il les fait: & au lieu de je ne sais quels miracles sourds & cachés qu'on attribue à d'autres, on ne voit ici que des miracles publics qui arrivent coup sur coup, & qui désolent & rétablissent un Royaume en moins de rien. En vérité, il n'est pas imaginable que l'effronterie d'un homme puisse aller jusques-là; & qu'après tout ce qui est dit des plaies d'Egypte, il ait pu ajouter que le Roi & toute son armée avoient été engloutis par la mer qu'il venoit d'ouvrir à ceux qui le suivoient, sans crainte que quelqu'un parmi les Egyptiens en publiât la fausseté, & comme si ce qu'il prétend avoir fait ensuite dans le désert, où il n'avoit que ceux

338. DISCOURS SUR LES PENSÉES
de sa nation pour témoins, ne lui eût pas
suffi. Mais, ce qu'il y a encore d'admirable,
quelle gloire tire cet homme de tout
cela, quel avantage pour lui & pour sa
famille? Songe-t-il seulement à assurer le
commandement à quelqu'un de ses parens?
& avec quelle sincérité rapporte-t-il jus-
qu'à ses moindres défauts, les foiblesses de
son frere & les siennes propres, & son man-
que de foi sur-tout, qui paroît si étrange
après tout ce qui lui est arrivé, qui l'empê-
cha de jouir du fruit de tant de travaux!

Enfin, qu'on examine quelle est la loi
qu'il a donnée aux Juifs, combien elle est
sage & divine; qu'on considère que tout
ce qu'ont de bon toutes les loix du monde
en a été tiré, & à quel point il faut avoir
connu la malice des hommes pour y avoir
si pleinement pourvu: & si cela ne suffit,
qu'on la regarde encore sous une autre
face. Pleine comme elle étoit d'observan-
ces & de cérémonies, où le moindre man-
quement étoit si sévèrement puni, com-
ment étoit-il possible qu'un peuple si
changeant, & qui aimoit si fort ses aises,
& un peuple qui auroit vécu, ou sans reli-
gion, ou dans une religion païenne, s'y
soumît si aveuglément, à moins que de
regarder leur conducteur comme un hom-
me envoyé de Dieu, & qu'ils n'en fussent
persuadés par la grandeur de ses actions?

Tout cela est si convainquant, que si
l'opiniâtreté fait qu'on y résiste de bouche,
il n'y a qu'un aveuglement horrible qui
puisse empêcher qu'on ne s'y rende dans
le cœur, & qu'on peut défer hardiment
qui que ce soit de forger là-dessus une
supposition, dont un homme tant soit peu
raisonnable puisse se contenter. Mais ce
seroit perdre le temps, que de s'amuser à
détruire ici de semblables suppositions; il
faudroit entrer pour cela dans un détail
que les bornes qu'on s'est prescrites ne per-
mettent pas: & même comme il est im-
possible que des gens s'imaginent que cela
puisse être, que parce qu'ils voudroient
en effet qu'il fût, & que ce n'est pas aux
hommes à changer le cœur, il seroit inu-
tile de les accabler de preuves, comme on
le pourroit aisément. On se contentera de
les avertir de ce qu'ils ont à faire, & à
combien de choses ils doivent pourvoir,
pour donner quelque vraisemblance à
leurs conjectures.

Qu'ils nous apprennent premièrement
par quel hazard Moïse a trouvé de si heu-
reux & de si anciens fondemens à son des-
sein, puisque apparemment il n'auroit ja-
mais dit à ce peuple qu'il venoit à eux de
la part du Dieu de leurs peres, s'ils n'eus-
sent eu quelque tradition qu'ils venoient
de Jacob & d'Abraham, & que Dieu leur

avoit parlé. Et cette tradirion où l'avoient-ils prise ? Par où cette opinion, qu'il naitroit un jour un grand Roi de la race de Juda, s'étoit-elle établie, & jusqu'à les obliger de garder si soigneusement leurs généalogies, pour le reconnoître ? Comment ce Moïse, ou qui que ce soit, a-t-il pu si fort imprimer dans l'esprit de tous les Juifs l'attente de ce Messie, que depuis seize cens ans même qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne voient nul effet de ces promesses, ils l'attendent toujours avec une patience & une fidélité sans exemple ? Comment cette longue suite de Rois & de grands hommes ? comment David & Salomon, ces gens si sages & si éclairés, ont-ils donné si aveuglément là-dedans, & tiré delà ces écrits qui paroissent si élevés & si divins, & qui ne seroient pourtant que des songes & des illusions ? Comment tout ce qu'il y a de sagesse & de vertu épurée dans le monde, se trouve-t-il appuyé sur une imposture si signalée ? & comment jamais cet édifice de mensonges & de chimeres ne s'est-il en rien démenti ?

Qu'ils nous fassent voir par quel hazard cette loi, inventée par un homme, se trouve en même-temps la seule digne d'un Dieu, la seule contraire aux inclinations de la nature, & la seule qui ait toujours été. Comment se peut-il faire qu'elle

ait été composée avec tant d'artifice, qu'elle subsiste & soit abolie, & que, comme s'il y avoit eu du concert entre Moïse & JESUS-CHRIST, le dernier venu pour abolir la Religion de l'autre, se fonde presque uniquement sur ce qu'elle porte, & en tire ses principales preuves ; en sorte qu'il semble qu'elle ne fût qu'une figure de la sienne, & qu'il n'y eût qu'à lever un certain voile pour l'y trouver ? D'où vient que depuis que l'on dit que ces nuages sont dissipés, & que l'écorce, qui n'étoit rien, a laissé à découvert l'intérieur qui étoit tout, il se rencontre justement que les bénédictions promises à ceux qui garderoient véritablement cette loi, semblent n'être que pour les Chrétiens qui ont embrassé cet intérieur, & qu'il n'y a que misère & malédiction pour les Juifs qui demeurent attachés à cette écorce, & qui sont plus exacts & plus fideles que jamais dans tous leurs devoirs ? Par quelle destinée enfin, par quelle rencontre des étoiles, la religion de cet homme si indignement traité par les Juifs, qu'on fait voir n'être effectivement que la leur, se trouve-t-elle si opiniâtrément rejetée par eux, embrassée par les autres nations, & répandue par tout l'Univers ? & quelle peut être cette force invisible, qui depuis seize siècles, conservant ce

342 DISCOURS SUR LES PENSÉES
peuple, sans chef, sans armes, sans pays,
les oblige en même-temps de garder avec
tant d'exactitude les livres qui les déclarent
rebelles à Dieu, & qui sont des preuves
incontestables pour les Chrétiens,
qu'ils regardent comme leurs plus grands
ennemis ?

En vérité, il n'y a guères de têtes que le
dessein d'ajuster tant de hazards ne fit
tourner; & pour en épargner la peine à
ceux qui voudroient l'essayer, on veut
bien les avertir, que quand ils seroient
venus à bout d'applanir cet abyme de dif-
ficultés, ils n'auroient encore rien fait; &
les preuves de notre Religion n'auroient
pas reçu la moindre atteinte: car il faut
droit qu'ils nous montrassent de plus, que
tout cela a été bien aisé à prédire, & qu'il a
été très-facile à Moïse, & aux Prophetes
qui ont marché sur ses traces, de deviner, si
long-temps avant qu'elles arrivassent, tant
de choses générales & particulieres; la
venue de JESUS-CHRIST, la conversion
des Gentils, la ruine du peuple Juif, &
l'état où il est; & cela, jusqu'à en marquer
le temps & les circonstances. C'est là vérita-
blement que toutes les suppositions de-
meurent court, & qu'il est inutile de se
donner la gêne à faire des conjectures. Les
hommes ne sont point Prophetes par des
voies naturelles; & comme la nature ne

leur est point soumise pour faire des mira-
cles, l'avenir ne leur est point ouvert pour
en faire une histoire par avance, comme
on pouvoit voir dans Daniel, dès le temps
de Nabuchodonosor, celle du change-
ment de Monarchie, celle des successeurs
d'Alexandre, & les années qui restoient
jusqu'à la naissance du Messie.

Ce n'est point non plus par un art hu-
main, ni par hazard, que plusieurs Pro-
phetes, & sur-tout Isaïe, ont parlé de
JESUS-CHRIST si clairement, & décrit
tant de circonstances particulieres de sa
naissance, de sa vie & de sa mort, qu'ils
ne sont pas moins ses historiens que les
Evangelistes; & que seul entre les hom-
mes, il a l'avantage que son histoire n'ayant
été écrite après sa mort que par ses disci-
ples, elle se trouve faite & repandue dans
le monde plusieurs siècles avant qu'il y
vint, afin qu'il n'en restât pas le moindre
soupon. Qui a aussi dicté à Moïse ce qu'il
dit aux Juifs, en les quittant, de leurs
aventures & de leurs infidélités, de la
captivité de Babylone & de leur retour,
du dernier siege de Jérusalem, où ils se
verroient réduits à manger leurs propres
enfants, & de leur dispersion qui arrive-
roit quand le temps seroit venu, & que le
pied leur auroit glissé; mais dans laquelle
Dieu les feroit toujours subsister, de peur

que leurs ennemis ne vinssent à le méconnoître, & à s'attribuer leur ruine? Enfin, cette foule d'hommes qui se succèdent pendant deux mille ans les uns aux autres, pour avertir le peuple Juif que la venue de celui qu'ils attendent, approche; qui leur marquent précisément quel sera alors l'état du monde; qui leur prédissent qu'ils le feront mourir au lieu de le recevoir, & que pour cela ils tomberont dans des malheurs sans ressource; qui leur déclarent que les Gentils, à qui il a été promis aussi-bien qu'à eux, le recevront à leur défaut; qui ont dit si assurément que de tous les endroits de la terre, les peuples viendroient se soumettre à sa loi, & qui dans tout cela n'ont rien dit qui ne soit ponctuellement arrivé; où l'ont-ils pris, & comment l'ont-ils pu prévoir?

Si ce qui a été dit jusqu'ici peut donner quelque regret de la mort de M. Pascal, combien doit-il redoubler en cet endroit & sur-tout pour ses amis, qui sachant seuls à quel point il entendoit les Prophéties, comment il en savoit faire voir le sens & la suite, & avec quelle facilité il les rendoit intelligibles, & les mettoit dans tout leur jour & toute leur force, savent seuls aussi ce qu'on a perdu en le perdant! Je fais bien que ces lambeaux détachés, qu'on en trouvera dans le recueil de ses pensées,

ne donneront qu'une idée imparfaite du corps qu'il en auroit fait, & que peu de gens me croiront. Mais enfin ceux qui le savent, doivent ce témoignage à la vérité & à sa mémoire. Je dirai donc hardiment que ceux qui l'écoutoient si attentivement dans l'occasion que j'ai dite, furent comme transportés, quand il vint à ce qu'il avoit recueilli des Prophéties. Il commença par faire voir que l'obscurité qui s'y trouve y a été mise exprès, que nous en avons même été avertis, & qu'il est dit en plusieurs endroits qu'elles seront intelligibles aux méchans, & claires à ceux qui auront le cœur droit; que l'Écriture a deux sens; qu'elle est faite pour éclairer les uns, & pour aveugler les autres; que ce but y paroît presque par-tout, & qu'il y est même marqué en termes formels.

Aussi est-ce, à dire vrai, le fondement de ce grand ouvrage de l'Écriture; & qui l'a bien compris ne trouve plus de difficulté à quoi que ce soit: au contraire, cela même lui fait reconnoître cet esprit supérieur, dont tous ceux qui peuvent y avoir quelque part ont été conduits; puisque quand ils auroient tous concerté ensemble, & qu'ensuite ils seroient revenus chacun en leur temps pour y travailler, il ne leur eût pas été possible de rien imagi-

346 DISCOURS SUR LES PENSÉES
ner de mieux dans le dessein de n'y faire
trouver que de l'obscurité à ceux qui n'y
cherchoient qu'à s'aveugler, & qu'elle fût
pleine de lumière pour ceux qui seroient
dans les dispositions qui y conduisent.

S'il avoit plu à Dieu de créer tous les
hommes dans la gloire, comme il le pou-
voit, cela n'eût pas été nécessaire; mais il
ne l'a pas voulu. C'est à nous à prendre ce
qu'il lui a plu de nous donner; & d'autant
plus que n'ayant rien mérité de lui que sa
colere, ce n'est pas à des condamnés à se
plaindre des conditions de leur grace.
Mais ce qui nous rend bien coupables, &
sauve admirablement la justice de Dieu,
c'est que ce sens grossier & charnel, où les
Juifs se sont abusés, est inexplicable en
tant de lieux, & s'entretient si peu, qu'il
faut déjà être aveugle pour en être aveu-
glé; & qu'au contraire toutes les parties
du véritable sens ont un tel rapport, & se
tiennent par une liaison si indissoluble,
qu'il faut encore être aveugle pour ne le
pas appercevoir. Il y a bien plus; car cette
obscurité, quelle qu'elle soit en quelques
endroits, ne sauroit empêcher qu'avec un
esprit médiocre & un peu de bonne foi,
on ne trouve plus de clarté qu'il n'en faut.
Imaginons-nous cet homme que M. Pas-
cal menoit, pour ainsi dire, par la main;
& nous verrons sans doute qu'il sent dissi-

DE M. PASCAL. 347
per ses nuages à mesure qu'il avance dans
l'étude de l'ancien Testament; & que com-
parant bien tout ce qu'il voit, & jugeant
de ce qu'il n'entendoit pas d'abord, par ce
qu'il trouve de clair dans la suite, tout ce
grand mystere se développe insensible-
ment, & lui paroît presque à découvert.

Il voit premièrement que dès qu'il est
parlé de la chute d'Adam, il est dit au
serpent qu'il naîtra de la femme dequoi
lui écraser la tête, & il trouve là-dedans
comme les premiers traits & une promesse
encore obscure de ce Libérateur attendu
par les Juifs. Il remarque dans la suite,
que cette même chose qu'il avoit à peine
apperçue, va toujours en s'éclaircissant,
jusques-là qu'elle prend enfin le dessus, &
devient le centre où tout aboutit: car il
voit incontinent après que cette promesse
est faite beaucoup plus clairement à Abra-
ham, & qu'elle est encore réitérée à Ja-
cob, avec assurance que toutes les nations
de la terre seront bénies en leur postérité,
dont ce Libérateur naîtra. Puis il rencon-
tre toute la nation Juive imbue de cette
espérance, & attendant de la race de Juda
ce grand Roi qui devoit les combler de
biens, & les rendre maîtres de tous leurs
ennemis. David vient ensuite, qui com-
pose tous ses Pseaumes, cet ouvrage ad-
mirable, en vue de ce Messie, & soupire

fans cesse après lui. Enfin arrivent les Prophetes, qui tous unanimement publient que Dieu va accomplir ce qu'il a promis, que son peuple va être délivré de ses péchés, & que ceux qui languissoient dans les ténèbres vont sortir à la lumière. Il lui paroît encore clairement que le ciel & la terre doivent concourir à la production de cet homme extraordinaire, lorsqu'il voit un de ces Prophetes s'écrier : *Que la rosée découle du plus haut des cieus, & que le juste tombe comme une pluie du sein des nuées, que la terre s'ouvre, & qu'elle conçoive & produise le Sauveur.* Il admire là-dessus les noms qu'ils ont donnés à cet homme, de Roi éternel, de Prince de paix, de Pere du siecle futur, de Dieu. Il remarque même que les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre, des Romains, & tout ce qui se passe de grand dans le monde, ne sert qu'à mettre l'univers dans l'état où il est dit qu'il sera à sa venue. Enfin, il voit les Juifs répandus par toute la terre, y porter avec eux les livres qui contenoient ces promesses faites à tous les hommes, comme pour leur mettre entre les mains autant de titres incontestables de la part qu'ils y avoient. Que peut-il donc conclure de tout cela, sinon que ce Libérateur promis ne sauroit être ce conquérant attendu par les Juifs, qui n'auroit

été que pour eux; que ces biens qu'il doit donner, & ces ennemis qu'il doit détruire, ne fauroient être des biens & des ennemis temporels; & qu'un simple gagneur de batailles ne pouvant être qu'un indigne objet pour de tels préparatifs, il n'y a véritablement qu'un Dieu qui puisse y répondre?

Mais lorsqu'après une attente de quatre mille ans, le ciel s'ouvre pour donner JESUS-CHRIST à la terre, & qu'il vient dire lui-même aux hommes: C'est pour moi que tout cela a été fait, & c'est moi que vous attendez: qu'il paroît digne de tout cet appareil; & que, pour peu qu'il y en eût moins, on le trouveroit indigne de lui! Il naît véritablement dans l'obscurité, il vit dans l'indigence, il meurt avec ignominie: mais s'il a caché par-là sa divinité, qu'il l'a bien prouvée par ailleurs! & que l'aveuglement des Juifs & de tant d'autres a dû être grand, pour le méconnoître, & pour croire qu'il y eût d'autre grandeur devant Dieu que celle de la sainteté! Quand il n'y auroit point de Prophetes pour JESUS-CHRIST, & qu'il seroit sans miracles, il y a quelque chose de si divin dans sa doctrine & dans sa vie, qu'il en faut au moins être charmé; & que, comme il n'y a, ni véritable vertu, ni droiture de cœur sans l'amour de JESUS-

350 DISCOURS SUR LES PENSÉES
CHRIST, il n'y a non plus, ni hauteur
d'intelligence, ni délicatesse de sentiment
sans l'admiration de JESUS-CHRIST. Rap-
pellons ici le discernement dont j'ai parlé;
& sur ce que nous voyons des derniers ef-
forts de l'esprit humain, examinons sin-
cèrement s'il est en nous d'aller jusques-
là. Que Socrate & Epictete paroissent, &
qu'au même temps que tous les hommes
du monde leur céderont pour les mœurs,
ils reconnoissent eux-mêmes, que toute
leur justice & toute leur vertu s'évanouit
comme une ombre, & s'anéantit devant
celle de JESUS-CHRIST. Ils nous appren-
nent, à la vérité, que tout ce qui ne dé-
pend point de nous ne nous touche point,
que la mort n'est rien, que nous ne devons
faire aux autres que ce que nous voudrions
qu'on nous fit. Ce seroit quelque chose,
s'il n'y avoit que des hommes, & qu'il ne
s'agit que de régler une République, & de
passer doucement cette vie. Mais que ce
mépris de la mort est difficile dans l'atten-
te de l'anéantissement, & qu'il est pen-
sable d'en consoler! & s'il y a un Dieu,
qu'ils l'ont cru facile à contenter, & que
cette vertu toute nôtre, qui ne vient point
de lui, & ne tend point à lui, qui n'est
fondée que sur nos intérêts & nos com-
modités, doit peu nous faire espérer en
mourant d'en être bien traités, si nous

DE M. PASCAL. 351
avons quelque idée de ce qu'on lui doit!

Que nous ont-ils appris proprement
qu'à faire bonne mine au milieu de nos
misères? & quand ils auroient été jusqu'à
la source en quelque chose, nous ont-ils
découvert à fond notre corruption & no-
tre impuissance, & d'où nous en devons
attendre les remèdes? Cet amour propre
qui se cherche par-tout, & l'orgueil, ou
du moins cet applaudissement intérieur
dont on se repaît au défaut de la gloire &
des richesses, sont-ils guéris par leurs pré-
ceptes? Et combien de gens ont exacte-
ment pratiqué toutes leurs maximes, &
s'en sont préférés aux autres, qui auroient
pourtant eu honte qu'on vît ce qui se pas-
soit dans leur cœur? Toute l'honnêteté
humaine, à le bien prendre, n'est qu'une
fausse imitation de la charité, cette divine
vertu que JESUS-CHRIST est venu nous en-
seigner, & jamais elle n'en approche. A
quelque point qu'elle l'imite, il y manque
toujours quelque chose; ou plutôt tout y
manque, puisqu'elle n'a pas Dieu pour
son unique but: car quoi que puissent pré-
tendre ceux qui l'ont portée le plus haut,
la justice dont ils se vantent, a des bornes
bien étroites, & ils ne jugent que de ce
qui se passe dans leur enceinte, qui ne va
pas plus loin que l'intérêt & la commodi-
té des hommes. Il n'y a que les disciples de

JESUS-CHRIST qui sont dans l'ordre de la justice véritablement universelle, & qui, portant leur vue dans l'infini, jugent de toutes choses par une règle infaillible, c'est-à-dire, par la justice de Dieu. Que ne doivent-ils donc point à celui qui a dissipé les nuages qui la couvroient depuis si long-temps, & qui leur a appris qu'ils devoient aspirer à l'éternité, & les véritables moyens d'y arriver? Et comment pourroient-ils prendre pour un homme comme les autres, celui qui non-seulement a si bien connu cette justice, mais qui l'a encore si ponctuellement accomplie; puisqu'à en juger sainement, il n'est pas moins au-dessus de l'homme de vivre comme il a vécu, & comme il veut que nous vivions, que de ressusciter les morts & de transporter les montagnes? Enfin, s'il n'y a point de Dieu, il est inconcevable qu'une aussi haute idée que celle de la Religion Chrétienne puisse naître dans l'esprit d'un homme, & qu'il puisse y conformer sa vie: & s'il y en a un, JESUS-CHRIST a dû avoir un commerce si étroit avec lui pour en parler comme il a fait, qu'il mérite bien d'être cru de tout ce qu'il a dit, jusqu'à ne point douter qu'il ne soit son Fils, puisqu'il est impossible qu'une si effroyable imposture eût été accompagnée d'une si grande abondance de graces.

On ne peut faire que d'inutiles efforts pour exprimer ce qu'on pense des grandeurs de JESUS-CHRIST; & quelque imparfaites que soient les idées qu'on en peut avoir, elles passent encore infiniment nos expressions. Peut-être même ne ferois-je que rebattre ce que M. Pascal nous en a laissé dans de certains traits à peine touchés, mais si vifs, qu'il est aisé de voir que peu de gens en ont été plus pénétrés. J'ajouterai seulement que comme la doctrine de JESUS-CHRIST est l'accomplissement de la loi, sa personne l'est aussi de nos preuves; & qu'il a si divinement rempli toutes les merveilles que les Prophetes en ont prédites, qu'on ne sauroit dire lequel est le plus extravagant, ou de douter, comme font les Athées, qu'il ait été promis un Messie, ou de croire, avec les Juifs, qu'il soit encore à venir.

Que ceux qui sentiront quelque doute là-dessus, & que cette vie divine ne touchera pas, s'examinent à la rigueur; ils trouveront assurément que la difficulté qu'ils ont à croire ne vient que de celle qu'ils auroient à obéir; & que si JESUS-CHRIST s'étoit contenté de vivre comme il a fait, sans vouloir qu'on l'imitât, ils n'auroient nulle peine à le regarder comme un objet digne de leurs adorations. Mais au moins que cela leur rende leurs doutes

suspects ; & s'ils connoissent bien le pouvoir du cœur, & de quelle sorte l'esprit en est toujours entraîné, qu'ils se regardent comme juges & parties ; & que, pour en juger équitablement, ils essaient d'oublier pour un temps le malheureux intérêt qu'ils peuvent y avoir. Autrement il ne faut pas qu'ils s'attendent de trouver jamais de lumière : la dureté de leur cœur résistera toujours aux preuves de sentiment, & jamais les autres ne pourront rien sur les nuages de leur esprit.

Cela est étrange ; mais cependant il n'est que trop vrai : non-seulement les choses qu'il faut sentir dépendent du cœur, mais encore celles qui appartiennent à l'esprit, lorsque le cœur peut y avoir quelque part. En sorte qu'avec plus de lumière & de vérité qu'il n'en faut pour convaincre, elles ne le font pourtant jamais, & ne portent jamais à agir, que le cœur ne se soit rendu ; aussi ne le feroient-elles qu'inutilement sans cela : & c'est ce qui fait le mérite des bonnes actions, & la malice des mauvaises. Car tant qu'il n'y a que l'esprit qui agit, ou il juge bien ; & ce n'est que voir ce qui est, à quoi il n'y a point de mérite ; ou, s'il juge mal, il croit voir ce qu'il ne voit pas ; ce qui n'est qu'une erreur de fait, qui ne sauroit être criminelle. Mais dès que le cœur s'y

mêle, & qu'il fait que l'esprit juge bien ou mal, selon qu'il aime, ou qu'il hait ; il arrive, ou qu'il satisfait à la loi en aimant ce qu'il doit aimer, ce qui ne peut être sans mérite ; ou qu'en aimant ce qu'il doit hait, il viole la loi, ce qui n'est jamais excusable. C'est ce qui fait encore que Dieu ne voulant pas qu'on arrivât à le connoître, comme on arrive aux vérités de géométrie, où le cœur n'a point de part ; ni que les bons n'eussent aucun avantage sur les méchans dans cette recherche, il lui a plu de cacher sa conduite, & de mêler tellement les obscurités & la clarté, qu'il dépendit de la disposition du cœur, de voir, ou de demeurer dans les ténèbres. En sorte que ceux à qui il se cache ne doivent jamais rien espérer, qu'ils ne se soient mis, autant qu'ils le peuvent, dans l'état de ceux qui l'ont trouvé. Mais à peine auront-ils cessé de compter pour quelque chose ces misérables biens qu'on veut leur ôter, à peine commenceront-ils à croire que la pauvreté peut n'être pas un mal, qu'on peut aimer les outrages & les mépris, qu'il n'y a rien à fuir que d'être désagréable à Dieu, & rien à chercher que de lui plaire ; que tout leur sera clair ; ou que, s'il leur reste quelque obscurité, il leur sera clair au moins qu'elle n'est que pour ceux qui voudront s'y arrêter.

Il a plu à Dieu, par exemple, d'envoyer son Fils unique sur la terre pour sauver les hommes, & pour y être en même-temps une pierre d'achoppement & un objet de contradiction à ceux qui s'en rendroient indignes. Pouvoit-il rien faire de mieux que ce qu'il a fait pour cela ? Il a voulu qu'il naquît de parens obscurs ; il lui a fait passer sa vie sans avoir où reposer sa tête ; il ne lui a donné à sa suite que des gens de la lie du peuple ; il n'a pas voulu qu'il dit un mot de science, ni de tout ce qui passe pour grand entre les hommes ; il l'a fait passer pour un imposteur ; il l'a fait tomber entre les mains de ses ennemis, trahi par un de ses disciples & abandonné de tout le reste ; il l'a fait trembler aux approches de la mort, qu'il a soufferte en public, & comme un criminel : par où pouvoit-il mieux le déguiser à ceux qui n'ont de gout que pour la grandeur humaine, & qui sont sans yeux pour la véritable sagesse ?

Mais aussi il lui a fait commander à la mer & aux vents, à la mort & aux démons ; il lui a fait lire dans l'esprit de ceux qui lui parloient ; il a répandu son esprit sur lui, & lui a mis à la bouche des choses qui ne pouvoient venir que d'un Dieu ; il lui a fait parler de celles du ciel d'une manière qui surpasse infiniment tous

les hommes ; il a voulu qu'il leur apprît l'état de leur cœur, & par où ils pouvoient sortir de leurs miseres ; il l'a fait vivre sans la moindre ombre du péché ; en sorte que ses plus cruels ennemis n'ont pas seulement trouvé de quoi l'accuser ; il lui a fait prédire sa mort & sa résurrection, & il l'a tiré du tombeau. Qu'y avoit-il de plus propre à l'empêcher d'être méconnu de ceux qui aiment la véritable grandeur & la véritable sagesse ? Enfin, parce que tout l'univers & tous les temps y avoient part, & aux mêmes conditions d'obscurité pour les uns, & de clarté pour les autres, il a voulu que son histoire ne fût écrite que par ses disciples, pour la rendre suspecte à ceux qui cherchent à se tromper ; & qu'elle fût tout ensemble la plus indubitable de toutes les histoires, afin qu'ils fussent inexcutables.

Car en un mot, & sans entrer dans ce champ, infini, si elle n'est pas véritable, il faut que les Apôtres aient été trompés, ou qu'ils aient été des fourbes ; & l'un & l'autre sont également insoutenables. Comment se pourroit-il qu'ils eussent été abusés, eux qui non-seulement se disent témoins de tous les prodiges de la vie de JESUS-CHRIST, mais qui croyoient même avoir reçu le don d'en faire de semblables ? Pouvoient-ils se tromper à

favoit s'ils guérissent eux-mêmes les maladies & s'ils ressuscitoient les morts? Et quelle autre marque eussent-ils pu demander pour s'assurer de cette vérité? Mais si JESUS-CHRIST leur en avoit fait accroire pendant sa vie, comment ne se font-ils pas désabusés, après l'avoir vu mourir, puisqu'ils le croyoient véritablement Dieu, c'est-à-dire, maître de la mort & de la vie? Car pour les disciples de Mahomet, par exemple, qui ne s'est dit que Prophete, il est aisé qu'ils aient demeuré dans l'erreur après sa mort, & il s'est bien gardé de leur promettre qu'ils le reverroient. Mais il n'en est pas de même de ceux de JESUS-CHRIST, qui a bien été plus hardi. Aussi reconnoissent-ils que s'il n'est point ressuscité, tout ce qu'ils ont dit & fait n'est rien. C'est delà qu'ils ont tiré toute leur fermeté, & il est hors de toute apparence, & même impossible, qu'ils ne crussent au moins l'avoir vu depuis sa mort, & qu'ils ne le crussent avec la dernière assurance, pour s'exposer à tout ce qu'ils ont souffert, & pour appuyer uniquement là-dessus ce grand ouvrage, où ils ont si heureusement réussi. Or, cela étant, comment peut-on s'imaginer qu'ils aient tous cru si fortement une chose si difficile à croire, & dont les yeux seuls font juges? L'ont-ils tous songé en

une nuit? car ils disent tous l'avoir vu, & nous les traitons ici de gens de bonne foi. Est-ce un fantôme qui les a abusés pendant quarante jours, ou quelque imposteur qui leur a fait accroire qu'il étoit cet homme qui venoit de mourir à leurs yeux, & qu'ils avoient mis dans le tombeau, & qui a ensuite trouvé le secret de s'élever dans le ciel à leur vue? Cela seroit ridicule à dire, & d'autant plus que l'on voit assez par ce qui nous reste d'eux, qu'ils n'étoient pas assez simples pour croire que si JESUS-CHRIST n'eût été qu'un homme ordinaire, il eût pu se ressusciter lui-même.

On seroit tout aussi mal fondé à dire que les Apôtres aient été des trompeurs, & qu'après la mort de leur Maître ils aient concerté entre eux de dire qu'il étoit ressuscité, & prétendu que tout l'univers les en crût sur leur parole: car, quoiqu'on dise que les hommes sont naturellement menteurs, cela n'est pas vrai dans le sens où on le prend d'ordinaire. Ils naissent tels véritablement, en ce qu'ils naissent ennemis de Dieu, qui est la souveraine vérité, & que leur cœur les porte à des choses vaines & fausses qu'ils regardent comme très-réelles. Mais hors delà il est certain qu'ils aiment naturellement à dire vrai, & cela ne sauroit être autrement: la pente

naturelle allant à dire ce que l'on fait, ou du moins ce que l'on croit; c'est-à-dire, ce qui est vrai en soi, ou à l'égard de celui qui le dit. Au lieu que pour le mensonge, il faut de la délibération & du dessein, il faut se donner la peine d'inventer. Aussi voit-on qu'ils ne mentent jamais que pour l'intérêt, ou pour la gloire; encore faut-il qu'ils n'y puissent arriver autrement; & ils prennent même bien garde que ce qu'ils disent soit vraisemblable, & qu'on n'en puisse découvrir la fausseté, sur-tout si les conséquences en sont dangereuses: & quand il s'en trouveroit qui prendroient plaisir à mentir pour mentir, ils ne songent qu'à en jouir dans le moment, & non pas à établir rien de solide sur leur mensonge. Ainsi il est sans doute que les Apôtres n'ont pu avoir dessein d'imposer dans ce qu'ils ont dit de la résurrection de JESUS-CHRIST. Quels gens étoient-ce pour se faire croire? & quelle autorité leur donnoit pour cela leur rang entre les Juifs, ou leur mérite? N'avoient-ils rien à inventer de plus fin qu'un mensonge si grossier, dont il étoit si aisé de les convaincre, & dont ils n'eussent donné pour toutes preuves que le rapport de ses disciples? Et comment pourroit-on se figurer qu'ils eussent été assez hardis pour aller attaquer, sur un semblable fondement,

ment, tout ce qu'il y avoit de grand parmi les Juifs, & de puissant sur la terre, & entreprendre de changer une Religion aussi ancienne que le monde, & appuyée sur une infinité de miracles aussi publics que celui-là auroit été particulier pour eux? Il ne suffisoit pas qu'ils fussent fourbes, pour former un si étrange dessein; il falloit encore qu'ils eussent perdu le sens; & en ce cas l'imposture n'eût guères duré. Et quand ç'auroient été les plus habiles gens du monde, comme ils l'ont paru depuis, ils n'en auroient que mieux vu ce qu'il y avoit à craindre, combien il étoit difficile, légers & changeans comme sont les hommes, que quelqu'un d'eux ne se laissât gagner aux promesses, ou aux menaces; & enfin qu'il étoit de la dernière extravagance de s'exposer de gaieté de cœur aux tourmens, & à la mort qui leur étoit assurée, soit que l'imposture fût découverte, ou qu'elle réussît.

Je n'entreprendrai pas d'entrer plus avant dans ce qu'on peut dire pour la vérité de l'histoire évangélique, sur laquelle M. Pascal nous a laissé de si belles remarques, mais qui ne sont presque rien au prix de ce qu'il eût fait, s'il eût vécu. Il avoit tant de pénétration pour ces choses-là, & c'est une source si inépuisable, qu'il n'auroit jamais cessé d'y faire de nouvelles

découvertes. Que n'eût-il point dit du style des Evangélistes & de leurs personnes ; des Apôtres en particulier & de leurs écrits ; des voies par où cette Religion s'est établie , & de l'état où elle est ; de cette étrange quantité de miracles , de Martyrs & de Saints ; & enfin de tant de choses qui marquent qu'il est impossible que les hommes seuls s'en soient mêlés ! Quand je serois aussi capable que je le suis peu , de suppléer à son défaut , ce n'en est pas ici le lieu ; ce seroit achever son Ouvrage , dont je n'ai voulu que montrer le plan. Mais quoique je m'en sois mal acquitté , & que quelque imparfait que nous l'ayons , c'est toujours assez pour faire voir quel il eût été , & même plus qu'il n'en faut , pour produire l'effet qu'il souhaitoit dans l'esprit de ceux qui voudront bien se servir de leur raison. Car enfin , il n'a pas prétendu donner la foi aux hommes , ni leur changer le cœur. Son but étoit de prouver qu'il n'y avoit point de vérité mieux appuyée dans le monde que celle de la Religion Chrétienne ; & que ceux qui sont assez malheureux pour en douter , sont visiblement coupables d'un aveuglement volontaire , & ne sauroient se plaindre que d'eux-mêmes. Et c'est ce qui paroît clairement à quiconque voudra prendre la chose d'aussi loin que lui , & envisager

tout à la fois , & sans prévention , cette longue suite de miracles & de prophéties ; cette histoire si suivie , & plus ancienne que tout ce qu'on connoît dans le monde , & tout ce qu'il trouvera dans ce recueil. Je dis , sans prévention , parce qu'il en faut au moins quitter une , à laquelle il est bien aisé de renoncer , quand on se fait justice , c'est-à-dire , à ne vouloir croire que ce qu'on voit sans la moindre difficulté. Car , quand nous ne serions pas avertis de la part de Dieu même de ce mélange de l'obscurité aux clartés , nous sommes faits de manière que cela ne doit point nous arrêter.

Il est sans doute que toutes les vérités sont éternelles , qu'elles sont liées & dépendantes les unes des autres ; & cet enchaînement n'est pas seulement pour les vérités naturelles & morales ; mais encore pour les vérités de fait , qu'on peut dire aussi en quelque façon éternelles ; puisqu'étant toutes assignées à de certains points de l'éternité & de l'espace , elles composent un corps qui subsiste tout à la fois pour Dieu. Ainsi , si les hommes n'avoient point l'esprit borné & plein de nuages , & que es grand pays de la vérité leur fût ouvert , & exposé tout entier à leurs yeux , comme une province dans une carte géographique , ils auroient raison de

364 DISCOURS SUR LES PENSÉES
ne vouloit rien recevoir qui ne fût de la
derniere évidence, & dont ils ne vissent
tous les principes & toutes les suites. Mais
puisqu'il n'a pas plu à Dieu de les traiter
si avantageusement, & qu'il n'y a point
été obligé, il faut qu'ils s'accomodent
à leur condition & à la nécessité, & qu'ils
agissent au moins raisonnablement dans
l'étendue de leur capacité bornée, sans
se réduire à l'impossible, & se rendre mal-
heureux & ridicules tout ensemble.

S'ils peuvent une fois se résoudre à cela,
bien loin de résister, comme ils font sou-
vent, à l'éclat lumineux que certaines
preuves répandent dans l'esprit, ils recon-
noîtront sans peine, qu'ils se doivent con-
tenter en toutes choses d'un rayon de lu-
miere, quelque médiocre qu'il leur pa-
roisse, pourvu que ce soit une véritable
lumiere; que les preuves qui concluent
font quelque chose de réel & de positif,
& les difficultés de simples négations, qui
viennent de ne pas tout voir; & que, com-
me il y a des preuves lumineuses qui ne
laissent aucune obscurité, il y en a aussi
qui éclairent assez pour voir sûrement
quelque chose: après quoi, quelque dif-
ficulté qu'il reste, elle ne sauroit plus em-
pêcher que ce qu'on voit ne soit, & ce
n'est plus que le défaut, ou de celui qui
montre, & qui ne peut tout éclaircir, ou

DE M. PASCAL. 365
de celui qui veut voir, & qui n'a pas la
vue assez bonne. Car enfin, il y a une infi-
nité de choses qui ne laissent pas d'être,
pour être incompréhensibles; & il seroit
ridicule, par exemple, de vouloir revenir
contre des démonstrations, parce qu'elles
auroient des conséquences dont on ne
verroit pas bien clairement la liaison.

S'il n'y avoit rien d'incompréhensible
que dans la Religion, peut-être y auroit-il
quelque chose à dire. Mais ce qu'il y a de
plus connu dans la nature, c'est que pres-
que tout ce que nous savons qui est, nous
est inconnu, passé de certaines bornes,
quoique nous l'ayons comme sous nos
yeux, & entre nos mains. Au lieu que
la Religion a cet avantage, que ce que
nous n'en comprenons pas se trouve fon-
dé sur la nature de Dieu, & sur sa justice,
dont il est bien certain, quel qu'il soit,
que nous n'en saurions connoître que ce
qu'il lui plaira de nous en découvrir. Te-
nons-nous-en donc là, & lui rendons gra-
ces de nous en avoir assez montré pour
marcher en assurance: & que ceux qui
sont si choqués de notre soumission à des
choses qu'on ne sauroit comprendre, re-
connoissent quelle est leur injustice; puis-
qu'on ne la leur demande, qu'après avoir
montré par une infinité de preuves, qu'il
faut être sans raison pour ne pas s'y sou-

mettre. Car, après tout, y a-t-il quel-
qu'un assez hardi entre les hommes pour
soutenir que Dieu ait dû faire quelque
chose de plus que ce qu'il a fait, & pour
se croire en droit, plutôt qu'un autre, de
lui demander un miracle en son particu-
lier, au moindre doute que son cœur lui
suggérera? ou, s'ils n'ont pas plus de pri-
vilege pour cela les uns que les autres,
faut-il qu'il se rende visible à tous les
hommes, & qu'il vienne tous les jours se
présenter à leurs yeux comme le soleil?
Et quand il le feroit, que savent-ils s'ils
n'en douteroient point encore toutes les
nuits; puisqu'enfin, s'ils n'en ont des
marques aussi sensibles, ils en ont au
moins d'aussi grandes & d'aussi certaines,
auxquelles ils résistent, comme l'accom-
plissement des prophéties, qui est un mi-
racle permanent, & que jusqu'à la fin du
monde tous les hommes pourront voir de
leurs propres yeux & toutes les fois qu'il
leur plaira.

Mais la vérité est que ce n'est point le
manque de preuve qui les arrête; ce n'est
que leur négligence à s'éclaircir, & la du-
reté de leur cœur; & c'est ce qui fera que
quoiqu'il n'ait rien paru jusqu'ici de plus
propre à tirer les gens de cet assoupisse-
ment, que les écrits de M. Pascal, il est
cependant comme assuré qu'il n'y en aura

que très-peu qui en profiteront, & qu'à
en juger par l'événement, ce ne sera que
pour les vrais Chrétiens qu'il aura tra-
vaillé, en s'efforçant de prouver la vérité
de leur Religion. Je dis ceci sans aucun
égard à la nécessité de l'inspiration de la
foi pour croire avec utilité: car les hom-
mes n'y peuvent rien. Je parle seulement
de la créance que la raison peut & doit
donner; & c'est à quoi on ne voit guères
moins de difficulté, quand on considère
comment les hommes sont faits, & ce qui
les occupe dans le monde.

Les uns s'appliquent aux connoissances,
aux recherches de l'esprit, à l'étude de la
nature; & les autres ne songent propre-
ment à rien, & donnent toute leur vie aux
affaires, aux plaisirs & à la vanité. Pour
ceux-ci, qui sont sans doute le plus grand
nombre, & même le plus considérable,
il est aisé de voir combien il y en aura peu
qui emploient seulement quelques mo-
mens à la lecture de ce recueil; & parmi
ceux-là combien peu sont capables de
l'entendre & d'en être touchés! Combien
il est difficile de faire entrer dans des ré-
flexions si profondes, des gens qui ont per-
du, pour ainsi dire, l'usage de penser, &
qui n'ont jamais fait le moindre retour sur
eux-mêmes! Ne suffit-il pas que ce soient
des vérités détachées des sens, pour ne

faire aucune impression sur des esprits nourris de faussetés & de chimères, qui ont ajouté une seconde corruption à la première corruption de la nature, & qui n'en connoissent pas seulement les misérables restes? Les ramenera-t-on tout d'un coup à un point dont ils ont pris le contrepied dès le premier pas qu'ils ont fait dans la vie? ou pour les y ramener peu à peu, doit-on s'attendre que n'ayant de plaisir qu'à ce qui flatte leurs sens, ou leur intérêt, ils en puissent prendre à se voir continuellement dire que l'ennui est leur plus grand bien, que leur plus grand mal est de se croire heureux, qu'ils n'approcheront de l'être qu'à mesure qu'ils ramèneront en eux le sentiment de leurs misères, & qu'il n'y a que des fous, ou de vrais Chrétiens, qui puissent attendre la mort sans désespoir? Que ces vérités, toutes consolantes qu'elles sont pour quelques-uns, leur paroîtront tristes & cruelles! Qu'elles trouveront peu d'entrée dans ce violent tourbillon de choses toutes contraires, dont leur cœur est sans cesse agité! ou qu'elles y feront peu de séjour! Il en sera tout au plus comme de ces vaines imaginations des spectres qu'on dissipe en se passant la main sur les yeux; & ils fermeront plutôt le livre pour jamais, s'ils sentoient que cela pût tirer à

conséquence, & qu'ils y entrevissent de loin la ruine de ce faux bonheur qui fait toute l'occupation & toute la douceur de leur vie.

Il ne seroit pas mal aisé d'appliquer une partie de cela aux autres qui se croient si fort au-dessus de ceux-là, & qui leur ressemblent pourtant par le plus essentiel. Ils pensent, à la vérité, ils ont envie de connoître, ils rencontrent même quelquefois, & par-là ils se regardent comme une espèce d'hommes différens des autres, & les premiers leur font pitié. Mais qu'ils s'en feroient à eux-mêmes, s'ils voyoient une fois clairement le peu de valeur de ce qui leur coûte tant de peine, & qui les amuse; & que cela même les éloigne de le voir! Quoique ce soient des vérités qu'ils cherchent, & que toute vérité ait son prix par la liaison qu'elle a avec la vérité essentielle, elles sont creuses néanmoins & inutiles, si elles n'y conduisent; & c'en est même si peu le chemin, que de s'occuper de celles qui tourmentent tant la plupart des hommes, que Dieu a voulu qu'elles leur fussent impénétrables; & que tout ce qu'en ont trouvé les plus habiles, c'est qu'on n'y sauroit atteindre, & qu'on s'en passe aisément. Cependant, comme si ceux-ci savoient sûrement d'ailleurs qu'il n'y eût que cela à connoître dans le mon-

370 DISCOURS SUR LES PENSÉES
de, ils s'y appliquent avec une ardeur infatigable; & ce peu de succès les pique, au lieu de les rebuter. Ils se laissent là comme des misérables indignes de leurs soins, & abandonnent la recherche de ce qu'ils font; & de ce qu'ils doivent devenir, pour approfondir ce que les sciences ont de plus vain & de plus caché, sans songer qu'il y a long-temps qu'on en fait assez pour l'usage de la vie, & qu'elle ne vaut pas la peine, s'il y manque quelque chose, qu'on s'amuse à le chercher. Aussi n'est-ce, à dire le vrai, ni la commodité de la vie qui les fait agir, ni l'amour de la vérité, qu'ils aiment rarement à voir trouver par d'autres. La curiosité seule les pousse, & la gloire d'aller plus loin que ceux qui les ont précédés; & la plupart même suivent des voies si opposées à la vérité, qu'ils s'en éloignent à mesure qu'ils avancent. Mais le pis est que cela les rend même incapables de la voir quand on la leur montre, & que se remplissant la tête de ce qu'on a inventé de faux, depuis qu'on raisonne dans le monde, cette étrange espèce de tradition leur ôte tellement le goût de la vérité, que c'est pour eux un langage inconnu; & que tout ce qui n'est pas conforme aux impressions qu'ils ont reçues, n'en sauroit plus faire sur leur esprit.

Il y en a véritablement quelques-uns

DE M. PASCAL. 371
parmi ceux-là qui sont dans des voies droites, & peu sujettes à l'erreur. Ceux-ci ne se paient pas de discours, comme les autres; & parce qu'ils cherchent plus à connoître qu'à parler, & qu'ils ne donnent leur créance qu'à ce qu'ils voient clairement, il leur arrive rarement de se tromper. Mais c'est aussi ce qui renferme leurs connoissances dans des bornes bien étroites, n'y ayant que très-peu de choses qui soient capables d'une évidence pareille à celles qu'ils demandent. Tout ce qui n'est point démonstration ne leur est rien; & sans songer qu'il y en a de plus d'une sorte, ils s'établissent Juges souverains de toutes choses sur un petit nombre de principes qu'ils ont, & ne veulent rien croire que ce qu'on leur prouve à leur manière, & dont on ne leur puisse rendre la dernière raison. Mais ils ne voient pas que l'avantage qu'ils croient en tirer, de ne rien recevoir que d'incontestable, est bien moindre qu'ils ne pensent; & que, bien loin qu'ils se garantissent par-là de l'erreur, c'est au contraire ce qui les y plonge, en les privant d'une infinité de vérités, dont l'ignorance est une erreur très-grossière & très-positive, & qu'ils se rendent néanmoins presque incapables de goûter. Car l'habitude qu'ils se font de ce doute per-

Q vj

pétuel, & de tout réduire aux figures & aux mouvemens de la matiere, leur gâte peu à peu le sentiment, les éloigne de leur cœur à n'y pouvoir plus revenir, & les porte enfin à se traiter eux-mêmes de machines. Qu'y a-t-il de plus capable de les rendre insensibles aux raisons & aux preuves de Monsieur Pascal, quoiqu'ils aient moins de sujet que personne, de croire qu'il fût homme à s'abuser, & que dans leur ordre même ils l'aient regardé, ou dû regarder au moins avec admiration ?

Enfin, il se trouve une certaine sorte de gens presque aussi rares que les vrais Chrétiens, & qui semblent moins éloignés que les autres de le pouvoir devenir. Ceux-là ont connu la corruption des hommes, leurs miseres, & la petitesse de leur esprit. Ils en ont recherché des remedes, sans connoître le fond du mal; & regardant les choses d'une maniere uniuerselle, autant qu'on le peut humainement, ils ont vu ou cru voir ce que les hommes se doivent les uns aux autres; & quelques-uns ont porté aussi loin qu'il se peut les recherches de l'esprit, & l'idée de vertus naturelles. S'il y avoit quelque chose de grand entre les hommes, & que cette gloire qu'ils peuvent recevoir les uns des autres fût de quel-

que prix, ceux-là seuls y pourroient prétendre quelque part. Et comme ce n'est proprement que parmi eux qu'il y a de l'esprit & de l'honnêteté, il semble qu'on en puisse plus espérer que de tout le reste, & qu'ils n'aient qu'un pas à faire pour arriver au Christianisme. Mais c'est, à le prendre en un autre sens, ce qui les en éloigne; puisqu'il n'y a point de maladies si dangereuses que celles qui ressemblent à la fanté, ni de plus grand obstacle à la perfection que de croire qu'on l'a trouvée.

La charité, s'il est permis d'user de cette comparaison, peut être regardée comme un ouvrage admirable, qui auroit été mis entre les mains des hommes, & qui, par le peu de soin qu'ils en ont eu, se seroit brisé & mis en pieces. Ils ont en quelque façon senti leur perte; & recueillant ce qui leur restoit du débris, ils en ont composé, comme ils ont pu, ce qu'ils appellent l'honnêteté. Mais quelle différence! que de vuides! que de disproportion! ce n'est qu'une misérable copie de ce divin original; & malheur à celui qui s'en contente, & qui ne voit pas que ce n'est que son ouvrage, c'est-à-dire, rien. Cependant cette différence, toute infinie qu'elle est en foi, est imperceptible à ceux dont je parle; & l'état où

ils se sont élevés, étant en effet quelque chose d'assez grand, de la manière dont ils le regardent, ils s'en remplissent entièrement, ils roulent & subsistent là-dessus jusqu'à la mort; & rien n'est plus difficile que de leur faire compter pour rien ce qui les met si fort au-dessus du reste des hommes, & de les porter à se reconnoître méchans: ce qui est le commencement & la perfection du Christianisme.

Voilà ce qui donne lieu de croire que peu de gens auroient profité du Livre de M. Pascal, quand même il auroit été dans l'état où il le pouvoit mettre. Qu'ils y songent pourtant les uns & les autres; la chose en vaut bien la peine; & que ceux qui après avoir accommodé la Religion Chrétienne à leur cœur, en accomplissent tous les devoirs si à leur aise, aussi-bien que ceux qui se sont déterminés à ne rien croire, apprennent une fois, qu'en matière de Religion, c'est le comble du malheur que d'avoir pris son parti, si ce n'est le bon, & qu'il n'y en a qu'un qui le soit. Quelque lumière, quelque hauteur d'intelligence qu'on ait, rien n'est si aisé que de s'y tromper, sur-tout quand on le veut; & de quelque bonne foi apparente qu'on se flatte, il est certain qu'on se repentira d'avoir mal choisi, & qu'on s'en

repentira éternellement. Car enfin on ne fait point que les choses soient à force de se les persuader: & quelque fondement qu'on trouve dans ses opinions, l'importance est qu'elles soient véritables; & qu'à ce triste moment qui décidera de notre état pour jamais, à l'ouverture de ce grand rideau qui nous découvrira pleinement la vérité, si nous trouvons plus que nous ne savions, nous ne trouvons pas au moins le contraire de ce que nous avions cru.



APPROBATION
des Docteurs.

Nous soussignés, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lu & examiné un Livre intitulé: Discours sur les Pensées de M. Pascal, composé par M. du Bois de la Cour, dans lequel nous n'avons rien trouvé de contraire à la Foi, ni aux bonnes mœurs. Fait à Paris, le 25 Juillet 1671.

LE VAILLANT, Curé de saint
Christophe.

GRENET, Curé de saint Benoît.

MARLIN, Curé de saint Eustache.

L'ABBÉ.

FORTIN.

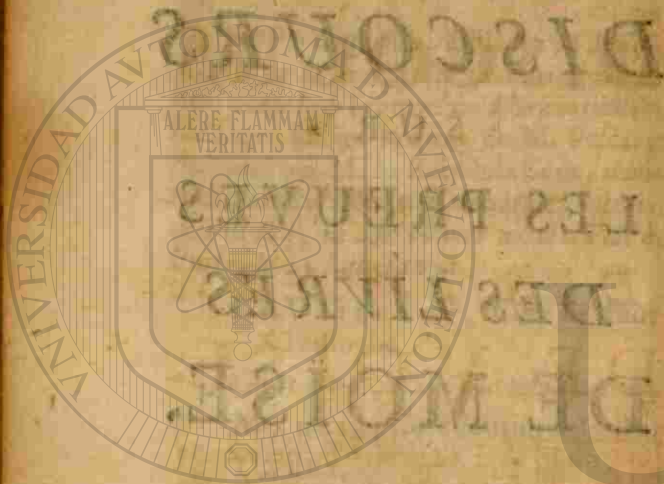
PETITPIED.

T. ROULAND.

DISCOURS
SUR
LES PREUVES
DES LIVRES
DE MOÏSE.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE MÉXICO
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



DISCOURS
SUR
LES PREUVES
DES LIVRES
DE MOÏSE.

LA Religion Chrétienne ne fait point difficulté de reconnoître que l'esprit humain ne sauroit atteindre à la hauteur des mysteres qu'elle enseigne, & qu'il est trop borné pour aller en découvrir les fondemens dans les sources éternelles de la vérité, où ils lui paroïtroient aussi clairs que les premiers principes, si sa vue pouvoit se porter jusques-là. Elle ne prétend pas néanmoins se faire croire absolument sans preuve, & par un instinct aveugle ;

®

& Dieu n'a pas donné à l'homme la raison & l'intelligence, pour lui rendre un si grand présent, non-seulement vain, mais encore nuisible, en ne lui proposant que des objets de foi contre lesquels le propre instrument de ses connoissances fût dans une révolte continuelle. C'est le partage de ces sectes, qui ne sont fondées que sur des caprices téméraires & des visions de fanatiques, & qui ne s'établissent & ne subsistent que par un égarement de la raison pareil à celui qui les a produites; au lieu que la Religion Chrétienne est telle, que quelque impénétrable que soit la profondeur de ses mysteres, on n'en sauroit douter que par une autre espece d'égarement.

Car enfin il ne s'agit pas d'examiner la possibilité de ces mysteres, ni de guérir l'esprit sur toutes les difficultés qu'il trouve à s'y soumettre. Les hommes seroient injustes de demander à les comprendre, eux qui ne se comprennent pas eux-mêmes, & qui ne doutent point néanmoins de leur existence: & c'est assez qu'on puisse leur montrer que toutes ces vérités si inconcevables sont jointes, non-seulement à d'autres vérités qu'ils connoissent, mais encore à celles de toutes les vérités qui sont les plus proportionnées à leur esprit, & dont ils peuvent s'instruire par les voies

les plus connues & les plus certaines.

Si les hommes savent quelque chose d'assuré, ce sont les faits; & de tout ce qui tombe sous leur connoissance, il n'y a rien où il soit plus difficile de leur imposer, & sur quoi il y ait moins d'occasion de dispute. Et ainsi, quand on leur aura fait voir que la Religion Chrétienne est inséparablement attachée à des faits dont la vérité ne peut être contestée de bonne foi, il faut qu'ils se soumettent à tout ce qu'elle enseigne, ou qu'ils renoncent à la sincérité & à la raison.

Si Moïse, par exemple, a été, & qu'il ait écrit le Livre qu'on lui attribue, la Religion Judaïque est véritable: si la Religion Judaïque est véritable, JESUS-CHRIST est le Messie; & si JESUS-CHRIST est le Messie, il faut croire tout ce qu'il a dit, & la Trinité, & l'Incarnation, & la présence de son Corps dans l'Eucharistie, & tout le reste.

C'est par ce divin enchaînement de vérités que Dieu conduit les hommes à la véritable foi, & qu'ils peuvent faire voir qu'il n'y a rien de plus raisonnable que la soumission qu'ils rendent aux mysteres les plus incompréhensibles, bien loin qu'on puisse les accuser de foiblesse & d'imprudence. Et comme ce grand corps de la Religion Chrétienne est composé d'une

infinité de parties différentes, qui tendent toutes au même but, & qu'il subsiste depuis six mille ans, il ne se peut que ce ne soit un enchaînement de vérités infini, que chaque siècle n'y ait ajouté une nouvelle accumulation de preuves, & que quelque part que l'on commence, à quel que point qu'on s'applique, on n'arrive toujours à une telle abondance de lumière, qu'il est impossible d'y résister.

Mais on est d'autant plus obligé de s'appliquer exactement à la recherche de ces preuves, qu'il n'a pas plu à Dieu qu'elles consistassent dans des principes grossiers & palpables qu'on découvrit tout d'un coup, & qui fussent vus également de tous les hommes. C'est plutôt un amas de circonstances que tout le monde ne rassemble pas, ou n'envisage pas de la même sorte; mais qui ne laissent pas néanmoins d'être sensibles aux plus simples, quand on leur ouvre les yeux, & de produire, lorsqu'elles sont réunies, une certitude, sinon plus pleine, au moins plus intime & plus naturelle que celle qu'on a des démonstrations spéculatives & abstraites, parce que les voies en sont plus proportionnées à l'esprit humain, & qu'il n'y a personne qui n'en trouve en soi les principes.

Ce sera dans ce dessein que pour don-

ner un essai de la manière dont on doit considérer ces faits, qui par leur certitude entraînent nécessairement celle de notre Religion, nous choisirons le fait particulier de l'Histoire de Moïse, & la vérité de ses Livres, qui sert de fondement à la Religion Judaïque, comme celle-ci en sert à la Chrétienne, selon saint Paul.

Je ne me crois pas obligé de prouver d'abord que si effectivement il y a eu un homme qui se soit dit envoyé de la part d'un Dieu, & qui ne voulant point qu'on l'en crût à sa parole, ou sur des actions peu au-dessus de ce qu'on connoît du pouvoir humain, en ait donné pour preuves cette suite étonnante de prodiges qu'on voit dans le Pentateuque, qui ait paru maître de la vie & de la mort, qui ait commandé aux élémens, & fait plier toute la nature sous ses ordres; je ne doute point, dis-je, que tout le monde n'avoue que cet homme mérite d'être cru dans ce qu'il a écrit de Dieu, au nom duquel il faisoit toutes ces merveilles, & que la Religion qu'il a établie doit passer pour véritable & pour divine.

Les esprits les plus opiniâtres demeurent comme accablés sous le poids de ces merveilles, & ne trouvent point d'autre moyen de satisfaire le penchant qu'ils

584 DISCOURS SUR LES PREUVES
ont à l'incrédulité, que de chercher de
vaines raisons pour douter de la vérité
de ces prodiges, & du Livre qui les con-
tient.

Mais, pour peu qu'il leur reste de bon-
ne foi & de sincérité, on les défie d'aller
bien loin par ces doutes, & ils les trou-
veront tellement étouffés dans l'abondan-
ce des preuves qui accompagnent cette
histoire, qu'ils seront forcés, ou de la re-
connoître pour véritable, ou de se rédui-
re à la stupidité de ceux qui, pour s'em-
pêcher de croire ce que la Religion leur
enseigne, prennent le parti de n'y point
penser.

Car, par quelles suppositions préten-
dront-ils ébranler la certitude de ce qui est
écrit dans ces Livres, & mettre leur esprit
en état de se persuader qu'il n'en est rien?
Qu'ils donnent toute la liberté qu'ils vou-
dront à leur imagination, & qu'elle leur
fournisse toutes les chimères dont elle est
capable, ils n'en tireront jamais rien qui
ait une ombre d'apparence, & qu'un es-
prit tant soit peu solide n'eût honte de
proposer.

Diront-ils que Moïse n'a jamais été,
& que tout ce qu'on en dit est une fa-
ble inventée à plaisir? Mais qu'ils pren-
nent garde que les Juifs & les Chré-
tiens ne sont pas les seuls à qui on a oui
parler

DES LIVRES DE MOÏSE. 385
parler de ce Moïse, puisqu'on trouve
même des historiens profanes qui en font
mention; & quand cela ne seroit pas,
qu'ils traitent donc aussi de fables toutes
les histoires du monde, puisqu'il n'y en
a aucune dont on pût être assuré, s'il
étoit permis de douter qu'il y ait eu un
homme appelé Moïse, qui ait tiré les
Juifs d'Egypte, après une longue captivi-
té. Car toutes les raisons par où les hom-
mes jugent de la vérité des autres histo-
res, se rencontrent également dans celle de
Moïse. On ne doute point, par exem-
ple, qu'Alexandre, ou Cyrus n'aient été,
parce que quantité d'auteurs en ont parlé,
& que jamais personne ne s'est avisé d'en
douter; & personne non plus n'a jamais
mit sérieusement en doute s'il y a eu un
Moïse. Cela a passé pour constant dans
tout un grand peuple, & parmi tous ceux
qui l'ont connu, & qui ont eu commerce
avec lui, sans avoir jamais été contredit
de qui que ce fût. Mais il y a de plus
cette différence, que Moïse a encore des
preuves singulieres, & qui ne se rencon-
trent point dans les autres: c'est que ja-
mais livre n'a été conservé avec tant de
soin & d'affection que celui qui contient
son histoire; & que cependant jamais les
hommes n'ont eu de plus vifs & de plus
puissans intérêts de détruire la vérité d'un
R

livre, s'ils l'avoient pu faire avec quelque vraisemblance, que les Juifs en ont eu à l'égard de celui-ci; puisqu'au même temps ils se feroient défauts d'une loi la plus incommode qui ait jamais été, la plus gênante, la plus terrible & la plus injurieuse à ceux qui l'observoient; en sorte qu'on ne voit point de motif qui les ait pu porter à la souffrir, qu'une ferme persuasion de sa vérité.

L'incrédulité ne pouvant donc subsister dans cette chimere, il faut qu'elle passe à quelque autre, & qu'on dise, par exemple, qu'il est vrai qu'il y a eu un homme appelé Moïse, & que cet homme étoit chef d'un grand peuple, qu'il tira d'Egypte; mais que c'étoit aussi un insigne imposteur, qui abusa ce peuple par de faux miracles, & supposa tous les prodiges qu'il raconte dans son Livre, pour l'assujettir à la Loi qu'il lui donnoit, & par cette Loi à lui-même, en la lui faisant regarder comme venant du ciel, & se faisant considérer par-là comme l'interprete des volons de Dieu, au nom duquel il parloit, & comme ayant sa puissance entre les mains, pour punir ceux qui lui résisteroient.

C'est à quoi se réduisent les plus grands efforts de l'esprit humain, pour combattre ce Livre. Cependant on ne sauroit rien

inventer de moins raisonnable. Car enfin, si l'on vouloit se servir ici des preuves de pur sentiment, qu'il est mal-aisé d'accorder la sagesse & la vertu qui paroissent d'ailleurs dans ce Moïse, avec une si noire imposture! Qu'il est mal-aisé de comprendre que cet homme, dans ces temps si reculés & si grossiers, & sans aucun secours des inventions de ceux qui l'avoient précédé, ait pu tirer de sa seule tête, non-seulement une Loi dont il a fallu que toutes les autres aient emprunté; mais encore l'idée d'un Dieu, & une idée si grande & si digne, que, hors ceux qui ont marché sur ses traces, il n'y en a point qui n'ait été infiniment au-dessous; au lieu que toutes les autres inventions humaines se perfectionnent par le temps! Enfin, qu'il seroit étrange que ce premier de tous les fourbes eût rencontré si juste dans une chose si élevée au-dessus de la pensée des hommes, & si bien connu ce qui seroit dû à Dieu, & ce que ce devroit être qu'un Dieu, qu'effectivement on sente qu'il doit être ainsi, s'il est, & que les cœurs bien faits y auroient regret, s'il n'étoit pas!

Mais, pour passer à des choses plus proportionnées à toutes sortes d'esprits, voyons s'il est possible que tous ces prodiges soient autant de fables inventées par

Moïse. Si cela est, il faut qu'il ait espéré qu'il les feroit croire aux Juifs, ou du moins qu'il leur persuaderoit de les autoriser par leur consentement sans les croire, & de conspirer avec lui, pour dérober à la postérité la connoissance de cette imposture; car on ne dira pas sans doute qu'il les ait inventés dans le dessein de passer pour un imposteur, & de n'en tirer aucun avantage. Il faut aussi, ou que les Juifs les aient cru véritables, quoiqu'ils fussent faux, ou qu'en connoissant la fausseté, ils aient tous unanimement formé le dessein de les faire passer pour vrais à leur postérité.

Mais que peut-on s'imaginer de plus insoutenable que tout cela? Moïse a-t-il pu se promettre qu'il feroit croire aux Juifs ce changement des rivieres en sang; ces ténèbres palpables qui couvrent toute l'Egypte pendant trois jours, & qui ne font point pour les Israélites; cette mort de tous les premiers nés des Egyptiens en une nuit, sans qu'aucun des Juifs sentit le moindre mal; cette division de la mer rouge, qui s'ouvre & se soutient comme un double mur, pour leur donner passage, & qui se laisse ensuite aller pour engloutir l'armée des Egyptiens; & tout le reste de ces prodiges qu'on voit arriver coup sur coup, avant que ce peuple sorte d'E-

gypte? A-t-il pu espérer qu'aucun des Juifs ne douteroit de tout cela, ni n'auroit au moins la curiosité d'en demander des nouvelles aux Egyptiens, qui apparemment n'étoient pas de concert avec lui?

A-t-il pu croire encore qu'il leur persuaderoit aisément ce qu'il raconte des quarante ans qu'ils passèrent dans le désert, qui n'est qu'un autre enchaînement de prodiges? Qu'il leur feroit croire, quoiqu'il n'en fût rien, qu'il avoit tiré d'un rocher dequoi défaltrer cinq ou six cens mille hommes: que la terre avoit englouti à leurs yeux Dathan & Abiron tout vivans, après qu'il les eut avertis qu'ils mourroient d'une mort étrange & extraordinaire: qu'ils n'avoient vécu pendant quarante ans que d'une nourriture descendue du ciel: & enfin, qu'il leur feroit croire ce grand & terrible spectacle de la montagne de Sinai, qui paroît toute en feu à ce peuple, avec un tel bruit de foudres & de tonnerres, qu'il demande à ne plus traiter que par ambassadeur avec ce Dieu, dont il ne croit pas pouvoir soutenir la présence sans mourir?

Si Moïse avoit été assez insensé pour se flatter de cette espérance, qu'il auroit été, de cela seul, peu capable de réussir & de conduire un grand dessein! & que bien loin de pousser les choses où il les a pouf-

fées, une tête si mal faite n'auroit guères
 attendu à se brouiller, & à confondre elle-
 même tous ses projets ! Quel exemple
 a-t-on, dans toutes les histoires, d'une im-
 posture de ce caractère ? Ce ne sont pas là
 les voies que prennent les imposteurs : ils
 n'exposent point leurs mensonges à un si
 grand jour, & ils se gardent bien de choi-
 sir des juges aussi difficiles à tromper que
 les yeux & les oreilles de six cens mille
 hommes, & un peuple entier d'ennemis.
 Ils supposent quelque miracle sourd, &
 qui n'ait que peu de témoins, & en font
 répandre le bruit par leurs partisans. Sur-
 tout ils évitent avec grand soin d'irriter la
 contradiction naturelle, en prenant har-
 diment les gens à témoin dans les choses
 où ils auroient sujet de craindre qu'on ne
 les démentît ; & il n'y a rien dont ils se
 gardent tant que d'appliquer souvent les
 esprits à leurs faussetés, & de les obliger
 souvent d'y faire réflexion. Ils se tiennent
 bien heureux qu'on les ait laissé passer une
 fois impunément ; & il est impossible qu'ils
 étouffent tellement en eux-mêmes tout
 sentiment de défiance & de pudeur, qu'ils
 osent mettre continuellement devant les
 yeux de tout un peuple des impostures
 grossières, en l'en prenant à témoin, &
 l'excitant par une hardiesse si insupport-
 able à les considérer avec plus de soin.

Qu'on examine Moïse sur ces règles,
 & qu'on voie s'il garde aucune de ces pré-
 cautions & de ces mesures que la nature
 & l'intérêt inspireroient aux plus aban-
 donnés imposteurs, & même aux plus
 étourdis. Il parle en toute occasion, &
 des plaies d'Egypte, & des miracles du
 désert, & cela avec une confiance ca-
 pable d'irriter les plus insensibles, si leur
 raison leur eût pu fournir quelque pré-
 texte pour le contredire. Il leur dit des
 choses grossières & palpables, qui ne
 pouvoient leur être inconnues. *Il vous a
 donné, dit-il, la manne qui étoit une viande
 inconnue à vos peres ; vos vêtements ne se
 sont point usés, non plus que vos souliers,
 pendant l'espace de quarante ans.* Qui des
 Israélites pouvoit ignorer la vérité de ce
 fait ? Il accompagne tout cela de repro-
 ches durs, d'imprécations contre leurs in-
 fidélités passées, de prédictions offensan-
 tes de leurs dérèglemens à venir : enfin, il
 n'omet rien de ce qui auroit pu soulever
 leurs esprits, & leur donner envie de le
 démentir, si les choses qu'il s'attribuoit
 eussent été fausses, ou incertaines : jus-
 ques-là, que toutes véritables qu'elles
 sont, c'est une espece de miracle, que dans
 tant de révoltes & de murmures, qu'il a
 essuyés, il ne se soit pas trouvé un seul
 Juif qui l'ait accusé d'imposture.

Il est donc certain que Moïse n'a pu avoir le dessein de tromper les Juifs, & qu'il n'est pas possible qu'il les ait effectivement trompés. Et qu'on ne prétende pas traiter ces preuves de conjectures probables, & de simples vraisemblances: ce sont des démonstrations en matiere de faits, puisqu'en les rejettant, on s'engageroit à ne tenir rien d'assuré dans tous les faits historiques.

Car le fondement de toute la certitude humaine est que les hommes ne sont pas fous, & qu'il y a de certaines regles dans la nature, dont ils ne s'écartent jamais que par un renversement total de la raison. D'abord qu'on pourroit supposer le contraire, il n'y auroit plus rien de ferme & de constant. Qu'il soit permis d'inventer à plaisir, que du temps de César & de Pompée tous les hommes étoient frappés d'une maladie qui leur faisoit prendre l'illusion de leur imagination pour des vérités réelles, il n'y aura plus rien de certain dans tous les événemens que l'on raconte de ce temps-là, & l'on pourra faire passer les batailles de Pharsale & d'Actium pour des imaginations de fanatiques. Ainsi, quand on est venu jusques-là, que pour croire qu'une chose n'est pas, il faut supposer une folie effective, je ne dis pas

dans une nation entiere, mais seulement dans un grand nombre d'hommes, on est arrivé jusqu'aux bornes de la certitude humaine dans les faits. Elle ne va pas plus loin; mais aussi elle ne sauroit être plus grande, même pour les choses présentes; puisqu'enfin ne nous étant pas moins permis de supposer cet égarement de la raison dans les hommes d'aujourd'hui & dans nous-mêmes, que dans ceux qui ne sont plus, non-seulement toutes les choses passées seront pour nous comme si elles n'étoient point arrivées; mais nous ne saurons même à quoi nous en tenir pour celles qui se passent sous nos sens, & nous ne serons pas moins aveugles pour le passé & pour le présent, que nous le sommes pour l'avenir.

Or, il est sans doute que la supposition, que Moïse ait trompé les Juifs, est proprement de ce genre. Car, pour ne rien dire de la folie qu'il faudroit lui attribuer, s'il avoit pris une telle voie, pour arriver à cette fin, il est clair que c'est faire passer tout ce peuple pour insensé & pour frénétique, que de dire, qu'il ait cru traverser la mer à pied sec, sans qu'il en fût rien; qu'il ait cru voir une montagne en feu, sans la voir; qu'il se soit imaginé vivre de manne, lorsqu'il n'a voit que des alimens ordinaires; qu'il

ait cru que ses habits ne s'usoient point, quoiqu'il fût souvent obligé d'en changer; qu'il ait cru voir que d'un coup de verge, Moïse ait fait sortir d'un rocher une source capable de désaltérer six cens mille hommes, quoiqu'il n'en eût rien vu.

On auroit sans doute de la peine à inventer, ni secrets, ni machines, qui pussent produire ou imiter de semblables effets: & s'il se trouvoit quelqu'un qui fût assez habile pour cela, on pourroit bien lui répondre qu'il ne manqueroit pas de sectateurs, non plus que Moïse, & qu'il feroit accroire aux hommes une grande partie de ce qu'il voudroit. Quoi qu'il en soit, il faut que les Juifs aient bien cru voir tous ces grands effets, & même sans qu'il leur en restât rien sur le cœur, pour se soumettre si aveuglément à la loi de cet homme, & pour souffrir qu'il les traitât avec tant d'empire, & que seul, sans gardes & sans forces, il en condamnât trente ou quarante mille à la mort, & les fît exécuter sur le champ.

Quelques gens se sont efforcés, non pas, à la vérité, d'en faire autant; car jamais personne n'a été assez fou pour le tenter; mais d'imaginer des voies par où Moïse pût avoir abusé les Juifs: encore n'ont-ils pas été loin. Ils prétendent, par exemple, que pour leur faire passer la

Mer rouge, il prit le temps que la mer se retiroit, & leur fit croire qu'elle s'étoit séparée d'elle-même, & qu'ensuite le flux étant revenu, il leur persuada qu'elle s'étoit d'elle-même laissée aller pour engloutir les Egyptiens. Ils veulent aussi que cette eau qu'il tira d'un rocher, ne fût autre chose qu'une source cachée, qu'il découvrit par le moyen d'un âne sauvage qu'il fit suivre. Cela est si pitoyable, qu'il ne vaut pas la peine d'être réfuté. Quel'on considère seulement comment une chose aussi commune que le flux & le reflux de la mer auroit pu être inconnue, non-seulement aux Juifs qui avoient vécu plus de deux cens ans en Egypte, mais encore aux naturels du pays, qui s'y jetterent si étourdiment; comment cette source auroit pu être assez petite pour se cacher à tant de gens qui mouroient de soif, & en même-temps assez abondante pour les désaltérer, avec ce qu'ils avoient de chameaux & d'autres bêtes; & enfin par quel enchantement Moïse auroit pu si bien fasciner les yeux de tout ce peuple, qu'il crût que d'un instant à l'autre un coup de baguette avoit fait couler cette source, qu'on ne sauroit imaginer que comme un torrent prodigieux?

Enfin, il est inutile d'expliquer une partie de ces prodiges, lorsqu'on est con-

trait d'avouer qu'on ne sauroit les expliquer tous. Il faut se rendre, ou faire le système entier, & sauver toutes les apparences; car pour peu qu'il y en ait où les Juifs n'aient pu être trompés, c'est assez pour nous convaincre, & nous obliger de croire tout le reste, & regarder Moïse comme le ministre d'un Dieu qui s'est voulu faire connoître aux hommes, puisque les loix de la nature une seule fois violées, suffisent pour faire voir qu'il y a quelque chose au-dessus d'elle, & que jamais homme avant JESUS-CHRIST, n'a paru si visiblement dépositaire du pouvoir de ce Maître de la nature, que celui dont nous parlons.

On aimera peut-être mieux dire, qu'à la vérité il est impossible que Moïse ait imposé aux Juifs; mais qu'il se peut fort bien qu'ils aient eux-mêmes aidé à l'imposture, & qu'ils ont pu regarder cette foule de prodiges, toute fabuleuse qu'elle étoit, comme une chose capable de leur attirer l'admiration des autres peuples. Mais, en vérité, il n'y a que l'envie de se faire un fondement de doute, quel qu'il soit, qui puisse produire une si bizarre supposition: car de toutes celles que l'incrédulité peut inspirer, c'est assurément la plus insoutenable. Nous ferons voir dans la suite que ce peuple n'a pu contri-

buer à cette imposture, en supposant que peu ou long-temps après la mort de Moïse, & la loi étant déjà établie parmi eux, quelque nouveau venu se soit avisé d'une si étrange voie de les rendre considérables; & bien loin que l'amour de la nation les y ait pu porter, il paroîtra que cela seul y auroit été un obstacle invincible: ce qui n'est pas moins vrai à l'égard de Moïse que d'un autre. Mais il y a encore infiniment moins de vraisemblance pour les premiers Juifs: car qui pourroit s'imaginer que par intelligence avec Moïse, ils se fussent soumis à une loi qu'ils n'auroient crue qu'une production de son esprit, & pour laquelle néanmoins ils se laissoient traiter si rigoureusement, que de simples manquemens à des cérémonies étoient punis de mort, sans qu'ils en murmurassent? Que peut-on faire de plus pour les choses qu'on traite le plus sérieusement, & qui se trouvent établies de tout temps? Outre que ce seroit une assez belle chose à voir qu'un concert entre cinq ou six cens mille hommes, sans qu'aucun d'eux, ni de leurs descendans, se fût jamais démenti.

Car il n'y avoit pas un seul de ces miracles dont chaque particulier de ce peuple, ramassé dans l'espace d'un camp, ne pût savoir la fausseté, & qu'il ne dût pour-tant autoriser, comme l'ayant vu de ses

propres yeux, ou comme étant arrivé de son temps, ou de celui de son pere. Quelle affaire auroit-ce donc été à Moïse de gagner tant de gens, & sur-tout parmi un peuple si difficile à gouverner! & comment ne s'y feroit-il point trouvé quelque esprit capricieux, ou quelque homme de bon sens, qui se fût opposé à ce dessein? Qui que ce soit qui l'eût entrepris, il faut peu connoître les hommes, pour croire qu'il n'eût pas eu bientôt autant de sectateurs que Moïse, ou du moins qu'il n'eût eu envie de donner connoissance de cette fourbe à la postérité, & qu'il n'y eût aisément réussi.

D'ailleurs, qu'y avoit-il de plus propre à rendre les Juifs ridicules à tous les peuples, bien loin de les faire admirer? & quel auroit été leur aveuglement de ne le pas voir? Qu'auroient dit, par exemple, les Egyptiens, de toutes ces plaies dont Moïse dit qu'il les frappa, de cette mort de tous les premiers nés, de cette submersion de l'armée de Pharaon dans la mer? & par quels charmes tous ces autres peuples, qu'ils se vantent d'avoir vaincus par des voies si extraordinaires, auroient-ils laissé passer tant de fables, à moins qu'ils ne fussent pareillement de l'intelligence, & aussi véritablement ennemis de la gloire, qu'on veut que les autres en fussent ridiculement entêtés?

On peut inventer des fables, j'en conviens; encore ne les porte-t-on pas à cet excès, quand on a dessein qu'elles soient crues; & sur-tout on a grand soin d'en placer l'origine dans des temps éloignés, & de la mettre à couvert dans l'obscurité des siècles. Mais comme on n'a jamais pour but de paroître fourbe & ridicule, on n'invente jamais des choses qui puissent être démenties par des témoins vivans, & par des nations entières & intéressées. Qu'auroit été, par exemple, un beau dessein aux Maures, quand ils se virent de retour en Afrique, après avoir été chassés d'Espagne, s'ils avoient entrepris de faire croire au monde qu'ils s'en étoient tirés par des miracles pareils à ceux de Moïse, & qu'après que la Méditerranée leur avoit ouvert son sein pour leur donner passage, ils l'avoient vu se fermer, & envelopper une armée de je ne fais combien de milliers d'hommes dont ils étoient poursuivis. Cependant le dessein n'auroit pas été moins extravagant à l'égard des Juifs: car il ne faut pas se représenter ces temps si éloignés, quoique grossiers, comme aussi ténébreux qu'ils nous paroissent. Les hommes y favoient des nouvelles les uns des autres; ils avoient les mêmes intérêts & les mêmes passions que nous; ils voyoient ce qu'ils voyoient, & sentoient ce qu'il falloit sentir tout comme nous.

Il faut donc absolument abandonner ces deux hypothèses. Ni Moïse n'a été un imposteur qui ait trompé les Juifs, ni les Juifs ne se sont entendus avec lui. Il ne reste plus que de dire que Moïse n'est pas auteur du Livre qui porte son nom, ou du moins que ce n'est que depuis lui qu'on y a ajouté tous les prodiges qu'il contient. C'est le dernier retranchement de l'infidélité : mais la raison ne permet pas qu'un homme qui a tant soit peu de sens puisse s'y arrêter.

Quand on n'auroit autre chose pour s'assurer que ce Livre est véritablement de Moïse, & que nous l'avons tel qu'il l'a fait, sinon qu'il en porte le nom, que ce Livre même le témoigne, qu'il lui a toujours été attribué, & que jusqu'ici personne ne s'est avisé de dire le contraire; ce seroit assez pour n'en pouvoir douter raisonnablement, puisque nous n'avons point d'autre assurance que les livres d'un temps un peu éloigné soient des Auteurs à qui on les attribue.

Et qu'on ne dise point qu'il y a des livres, qui, après avoir passé quelque temps sous le nom de certains Auteurs, se sont enfin trouvés supposés : car, sans entrer dans cet examen, il est absolument impossible que cela puisse arriver pour un livre de la dernière importance, à qui la

certitude du nom de l'Auteur est essentielle, & dont on a eu dans tous les siècles tant d'intérêt d'examiner l'origine & la vérité; parce que comme la vérité est de telle nature que tout s'y accorde, que tout concourt pour l'établir, & qu'il n'y a, ni soin, ni pénétration qui puisse rien faire trouver qui la démente, il est impossible, au contraire, que la fausseté ne se découvre à la fin, si on l'entreprend; parce qu'il ne se peut qu'il n'y ait une infinité de choses qui la contrarient, & que quelque prévoyance, quelque adresse qu'aient les fourbes, il n'est pas possible, quand l'esprit humain seroit moins borné, qu'on prévoie tous les inconvéniens, & quand on les auroit prévus, qu'on puisse s'y ajuster. Car enfin, quand il y auroit pour cela de certains effets dont les hommes seroient maîtres, il est certain qu'il y en a un nombre infini où ils n'ont nul pouvoir. Il faudroit qu'ils pussent disposer du présent & de l'avenir, changer l'ordre de toutes choses; & en un mot, être maîtres de la nature, & de l'esprit, & de la volonté des hommes. ®

Ainsi nous avons encore incomparablement plus de preuves à l'égard du Livre de Moïse, qu'il n'y en a pour les autres. Ceux-ci sont entre les mains de peu de personnes, peu de gens s'y intéressent :

ceux qui y prennent intérêt s'y appliquent rarement, & cet intérêt même ne sauroit être que d'une fort médiocre importance. Mais le Livre dont nous parlons est d'un genre bien différent. Il a toujours été entre les mains de tout un grand peuple, il a été l'objet continuel de leur application; & comme c'étoit le fondement de leur Religion, & d'une Religion qui déteste le mensonge & l'imposture; comment auroient-ils souffert qu'on leur imposât pour le nom de l'Auteur, & qu'on l'altérât par tant de fables? ou comment l'a-t-on pu faire, sans qu'ils s'en soient apperçus? & qui auroit même été assez hardi pour le tenter?

Qu'on envisage bien cette suite prodigieuse de miracles arrivés en Egypte & dans le désert, & qu'on juge de bonne foi si ce sont là des choses qu'on puisse insérer dans un livre, & le faire passer pour l'original. C'est bien tout ce qu'on pourroit faire pour quelque livre peu important, qui ne tomberoit entre les mains que de peu de personnes, & pour quelque miracle particulier qu'on prétendroit n'avoir eu que peu de témoins. Encore voit-on que ces choses-là ne se répandent guères, & ne durent pas long-temps; qu'à peine sont-elles nées, qu'elles commencent à être combattues, jusques-là qu'en-

fin elles ne subsistent plus que parmi les gens simples, & qui croyant sur la foi du premier venu, ne pensent pas seulement à s'éclaircir de la moindre chose. Mais il n'y a rien de clair au monde, s'il ne l'est, que cela ne sauroit arriver pour un Livre tel que nous avons peint celui-ci. J'aurois autant dire qu'il ne seroit pas mal-aisé d'insérer aujourd'hui dans le Nouveau Testament une histoire aussi longue & aussi considérable que celle-là: & quelque ridicule que paroisse cette supposition, je ne fais s'il n'étoit point encore plus difficile pour le Livre de Moïse; puisque les Juifs le respectoient autant pour le moins que nous faisons les nôtres, & qu'il n'y avoit personne parmi eux qui n'eût un intérêt très-naturel à savoir ce qu'il portoit, quand ce n'eût été que pour se garantir de la mort dont ils étoient punis sans remission, lorsqu'ils manquoient à de certaines observances.

Mais ce qui prouve invinciblement la fausseté de cette supposition, c'est qu'il y a en quelque sorte deux histoires de Moïse: l'une qui est écrite dans le Livre qui porte son nom; l'autre qui est comme gravée dans les cérémonies & dans les loix observées par les Juifs, dont la pratique est une preuve vivante du Livre qui les ordonnoit, & même de ce qu'il con-

404 DISCOURS SUR LES PREUVES
tient de plus merveilleux. Car la plupart
de ces prodiges les plus étonnans étoient
marqués par les cérémonies, & par les
autres choses qui servoient au culte de la
Religion Judaique. L'Urne de manne, que
l'on conservoit dans l'Arche, étoit un mo-
nument de la nourriture miraculeuse dont
Dieu avoit soutenu ce peuple dans le dé-
fert. La Verge d'Aaron, qui avoit fleuri,
en étoit un de la maniere dont Dieu lui
confirma la souveraine Sacrificature, &
les Tables d'alliance, de ce qui est rap-
porté dans l'Exode touchant l'établisse-
ment de la Loi. Le sacrifice de l'Agneau
pascal, la cérémonie des Azymes, & la
destination de la tribu de Lévi au service
du Temple, marquoient le passage de l'An-
ge, la mort des premiers nés des Egyp-
tiens, & la délivrance de ceux des Israé-
lites. Les lames d'or, qui furent attachées
à l'autel, étoient un mémorial de la mort
de ces Lévités téméraires, qui avoient
voulu disputer le Sacerdoce à la race d'Aa-
ron. Enfin, l'Arche, le Tabernacle, tous
les divers ministeres des Prêtres & des
Lévités, toutes les cérémonies des sacri-
fices & des purifications, toutes les loix,
l'assignation des Provinces qui étoient au
delà du Jourdain aux deux tribus de Ru-
ben & de Gad, & à la moitié de celle de
Manassé, les villes de refuge pour les ho-

DES LIVRES DE MOÏSE. 405
micides involontaires; toutes ces choses,
dis-je, qu'il ne seroit pas moins ridicule
de nier, que de prétendre qu'il n'y eut
jamais de Juifs, ont un rapport nécessaire
avec le Livre de Moïse, & prouvent in-
vinciblement qu'il ne peut avoir été écrit
depuis lui.

Car pour cela, il faudroit, ou que tout
ce que nous venons de dire n'eût aussi été
établi que depuis Moïse, & après la pu-
blication des Livres qu'on lui attribue; ou
qu'ayant été établi par Moïse de vive voix,
& sans aucun Livre, on ait ajusté ces Li-
vres aux cérémonies & aux loix qui se
trouvoient en usage, en y ajoutant ces
prodiges, pour attacher davantage ce peu-
ple à l'observation de cette loi. Mais tout
cela est tellement hors d'apparence, qu'il
ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait
osé avancer sérieusement.

Comment pourroit-on dire, par exem-
ple, que le Pentateuque ait été fait & pu-
blié long-temps après la mort de Moïse, &
qu'il ait donné lieu à l'établissement de la
loi & du culte de la Religion Judaique
qu'il contient? Il faudroit donc dire aussi
qu'on n'auroit fait l'Arche & le Taberna-
cle, qui sont les fondemens de cette Reli-
gion, que long-temps après Moïse, & en-
suite de la publication de ce Livre. Or,
c'est ce qui est absolument impossible; car

tous les Juifs étoient persuadés que leur Arche & leur Tabernacle avoient été faits par Moïse, comme ce Livre le porte; & l'on ne voit point par quelle bizarrerie ils auroient pu entrer dans cette opinion, s'ils les avoient eux-mêmes faits, après avoir vu & reçu ce Livre, qui n'auroit paru que long-temps après Moïse. Ce seroit sans doute une des plus plaisantes choses du monde, & la plus sans exemple, ou que ce Livre ayant été fait tout d'un coup, & par avance, avec ce nombre prodigieux de cérémonies & de loix, comme déjà en usage, elles se fussent ensuite établies; ou que s'étant fait peu à peu, & à mesure que tout cela s'établissoit, il eût toujours eu, comme on dit au Palais, un effet rétroactif pour faire attribuer à Moïse chacun de ces établissemens.

Comment aussi ce peuple, qui, en commençant d'embrasser cette Loi, auroit au moins su qu'il étoit faux qu'elle fût en pratique depuis Moïse, & qu'il y eût une succession continuée de Prêtres depuis Aaron, auroit-il pu se persuader universellement, que ce qu'ordonnoit ce Livre avoit toujours été fait, & que ces Prêtres qu'il établissoit, avoient reçu leur ministère d'Aaron par une succession non interrompue?

Et comment enfin, sur ce même fonde-

ment, toutes les autres tribus & toutes les autres familles auroient-elles souffert que la tribu de Lévi & la race d'Aaron s'attribuassent toutes les prérogatives attachées au Sacerdoce & à la charge de Grand-Prêtre?

Il n'y a pas moins d'absurdité dans l'autre supposition, qui est, que la Loi ayant été donnée par Moïse de vive voix, ait été conservée quelque temps parmi les Juifs par une simple tradition; & qu'ensuite ceux qui l'ont rédigée par écrit, y aient ajouté tous ces prodiges. Car outre que ce seroit déjà une espèce de miracle, & bien difficile à sauver, que ce peuple eût reçu une Loi aussi gênante & aussi sévère que celle-là, d'un homme qui n'eût rien fait d'extraordinaire, comment se pourroit-il que Moïse, qui avoit sans doute l'usage de l'écriture, eût omis une chose si essentielle, & n'eût pas laissé par écrit une Loi qui contenoit tant d'observances, tant de cérémonies, tant de réglemens, qu'il étoit nécessaire de l'avoir toujours présente à l'esprit, pour n'y pas manquer en quelque point?

Aussi apprenons-nous de ce Livre même, que Moïse n'y a pas manqué. *Moïse, est-il dit, écrivit cette Loi, & la donna aux Prêtres, enfans de Lévi, & il ordonna qu'elle seroit lue tous les sept ans à la*

fête des Tabernacles. Et il y est même dit en je ne fais combien d'endroits, que Dieu ordonnoit à Moïse de mettre par écrit ce qu'il lui prescrivoit sur la montagne. Si les Juifs avoient donc reçu cette Loi de lui seulement de vive voix, comment auroient-ils pu recevoir un Livre qui auroit contenu un mensonge si grossier & si évident, & qui auroit porté un ordre de Dieu exprès, à quoi leur Législateur auroit manqué ?

Cette même ordonnance de lire la Loi tous les sept ans dans la fête des Tabernacles, comme ayant été donnée par Moïse, fait encore voir qu'il ne se peut qu'elle ait été changée, ni altérée : car il auroit été impossible que ces changemens ne fussent découverts ; ou que l'étant, ils fussent soufferts par un peuple attaché à cette Loi, & dont l'attachement étoit fondé sur ce qu'il la croyoit divine & écrite par Moïse. Outre que ces prodiges étant assez de nature à sauter aux yeux, étant répandus par tous les Livres, répétés en divers endroits, liés avec les principaux événemens, il auroit fallu faire un nouveau Livre pour les ajouter, & non pas simplement en altérer un qui fût déjà reçu.

Il faut donc encore revenir à cette prétendue gloire de la nation, & soutenir que les Juifs ont souffert sans peine cette falsification

falsification, & qu'ils ont même été bien aises qu'on ajoutât tous ces miracles à leur Loi, & qu'on en composât leur histoire.

Cela pourroit avoir quelque couleur, s'il ne s'agissoit que d'une chose politique. On a bien pu dire aux Romains, par exemple, qu'ils descendoient d'Enée, & peut-être que les François souffriroient qu'on les fit venir des Troyens. Ce sont des choses qui donnent dans la vue de certaines gens, sans que personne ait intérêt de s'y opposer, & qui n'en choquent point d'autres établies de tout temps, & qui soient regardées comme les seules importantes. Mais à l'égard des Juifs, ces gens si attachés à leur Religion, si fideles dans leurs moindres traditions, & à qui le mensonge étoit si sévèrement défendu ; cette supposition est entièrement sans apparence.

Car je ne crois pas que la hardiesse de nier puisse aller jusqu'à combattre tout ce qu'on a de preuves du zèle des Juifs pour leur Religion ; puisque aujourd'hui même ils ont encore tant de vénération pour cette Loi, qu'après plus de seize cens ans qu'il y a qu'ils sont dispersés, & qu'ils ne voient nul effet de ce qui leur étoit promis, ils l'observent encore avec la même exactitude que dans les premiers temps à peu près, & attendent toujours l'effet de ces

promesses. Quelle apparence donc qu'ils eussent laissé confondre ce qu'ils regardoient comme la propre parole de Dieu, avec cette effroyable quantité de mensonges, en se rendant indignes par-là de sa protection, & s'exposant à être convaincus d'impostures par leurs voisins? N'étoit-ce pas hazarder de tout perdre, pour ne rien gagner?

Il n'en faudroit pas davantage pour convaincre tout homme de bon sens & de bonne foi. Mais si l'on vouloit encore insister sur l'amour des Juifs pour leur nation, & prétendre que l'envie de se faire admirer les a pu porter à cette fourberie; voyons si ce n'étoit point tout le contraire, & s'il y a la moindre apparence qu'ils crussent pouvoir se rendre recommandables par les choses qui sont rapportées dans ce Livre, qui paroissent si honteuses à la nation en général; & quand tout auroit été à l'avantage du public, voyons s'il est croyable que des particuliers & des races entières s'y fussent volontairement sacrifiées, vu sur-tout que rien ne les génoit, & que n'ayant qu'à inventer, il étoit à leur choix de prendre quelle voie ils auroient voulu, & de sauver les intérêts de tout le monde, sans exciter tant de gens à découvrir leur imposture.

Quand ils n'auroient dit que ce qui pou-

voit leur faire honneur, comme ces grands miracles qui marquent une protection de Dieu si particuliere, n'étoit-ce point plus qu'il ne leur en falloit, sans inventer des choses où tant de gens avoient intérêt de s'opposer, & d'autres qui font encore paroître cette nation si digne de mépris?

Qu'y a-t-il de plus misérable, par exemple, que la crainte & les murmures de ce peuple, pour les eaux ameres, pour le défaut de vivres, & pour la soif qu'ils souffrirent en Raphidim? A peine sont-ils sortis d'Egypte, qu'ils perdent la mémoire de tout ce qu'ils veulent persuader que leur Dieu y avoit fait pour eux. Ils se croient abandonnés & trahis; & criant qu'on les a méchamment tirés d'un pays où ils étoient à leur aise, quoiqu'ils y fussent captifs, pour les faire périr dans les déserts, ils doutent du pouvoir ou de la protection de ce Dieu, qui s'étoit si hautement déclaré pour eux, & sont sur le point de se révolter contre cet homme qu'ils croyoient choisi de Dieu pour leur délivrance. N'est-ce pas la plus honteuse & la plus grande foiblesse qu'on puisse s'imaginer? N'est-ce pas le comble de l'ingratitude, & pour leur Dieu, & pour leur conducteur? Qu'auroient pu inventer de plus déshonorant pour eux leurs plus cruels ennemis? & qui pourroit s'imaginer que pour se rendre

considérables dans tout l'Univers, & se faire croire le peuple bien-aimé de Dieu, ils se fussent avilés de se peindre si légers, si infidèles, si grossiers, que pendant quarante ans qu'ils ne vivoient, disent-ils, que d'une nourriture descendue du ciel, à peine se passoit-il un jour qu'on ne les entendit crier comme des enfans, & qu'ils ne souhaitassent avec larmes d'être encore esclaves en Egypte, pour se remplir d'oignons & de poireaux ?

Il faudroit copier tous les Livres de Moïse, pour rapporter toutes les infidélités & tous les égaremens de ce peuple ; car on n'y voit presque autre chose. Il semble qu'ils eussent pris à tâche de faire aller leurs crimes de pair avec les graces de leur Dieu. Il n'y avoit presque pas une occasion où ils ne se révoltassent contre leur conducteur ; & à peine étoient-ils sortis d'un châtimement, qu'ils s'en attiroient un autre, sans que rien pût empêcher ce peuple indisciplinable de tomber sans cesse dans les mêmes crimes ; ni l'exemple de ces vingt-trois mille hommes que les enfans de Lévi tuèrent par l'ordre de Moïse, pour les punir de leur idolâtrie ; ni ce feu qui dévora près de quinze mille séditieux ; ni cette plaie effroyable des serpens ardens ; ni cette terrible punition que Moïse fit du commerce qu'ils eurent

avec les filles des Madianites, qui couta la vie à tous les Chefs, & à vingt-quatre mille du peuple.

Mais, pour tout dire en un mot, que peut-on voir de plus étrange & de plus honteux à leur mémoire, que cette révolte générale qui arriva lorsque Moïse étoit sur la montagne de Sinai, & que ces forcenés contraignirent Aaron de leur faire un veau d'or, & d'y sacrifier comme à leur Dieu ? Qu'on pese bien toutes les circonstances de cette action, & l'on verra sans doute qu'un peuple qui s'est dit capable d'y tomber, s'est en même-temps convaincu de tous les vices à la fois, & sur-tout de sottise & d'extravagance. Ils se disent tirés d'une terre ennemie par les plus grandes & les plus inconcevables merveilles qu'on puisse s'imaginer ; en sorte qu'il n'y a pas un seul moment dans toute leur histoire, qui ne porte une marque visible du bras tout-puissant de leur Dieu. Ce Dieu leur pardonne tous leurs murmures & toutes leurs infidélités ; & au lieu de punir leur défiance, il leur fait trouver des vivres & de l'eau où jamais il n'y en avoit eu, & satisfait jusqu'aux plus bas & plus grossiers de leurs desirs.

Cependant, dans le temps qu'ils savent que leur Libérateur & leur guide est sur la

montagne avec ce même Dieu, pour en recevoir les ordres pour leur conduite, une terreur panique & ridicule les faisoit: ils s'impatientent du retardement de Moïse, & , sans savoir pour quoi, demandent un Dieu à Aaron: ils le forcent de fondre un veau d'or qu'ils dressent sur un autel; ils l'appellent le Dieu qui les a tirés de l'Égypte, & rendent à cette plaisante divinité, faite de boucles d'oreilles & de bracelets, les mêmes actions de grâces & les mêmes honneurs qu'ils devoient & qu'ils avoient déjà si souvent rendus au vrai Dieu, Créateur du Ciel & de la terre, qui les avoit choisis seuls entre les hommes pour ses favoris.

En vérité, il faut avoir perdu le bon sens, pour s'imaginer que ce peuple ait souffert qu'on ajoutât cet événement à son histoire, & qu'il l'ait fait pour attirer l'admiration des autres peuples. Ont-ils pu s'imaginer que leur gloire étoit imparfaite sans cela? N'est-ce pas au contraire une infamie que rien n'est capable de laver, & dont la postérité leur fera des reproches éternels? & n'est-ce pas plutôt un des plus grands miracles du monde, que cette action ait pu passer jusqu'à nous, & que cette nation entière n'ait pas fait toutes sortes d'efforts pour en abolir la mémoire; bien loin de l'inventer contre soi-

DES LIVRES DE MOÏSE. 415
même, & de souffrir qu'on ajoutât à tant de choses, qui les auroient assez fait admirer, un événement qui les couvre d'ignominie pour l'éternité?

Aussi voyons-nous que Joseph, qui ménageoit tout autrement les intérêts de sa nation, a mieux aimé s'exposer aux reproches d'avoir violé les loix de l'histoire, en supprimant ce crime public commis par les Juifs dans le désert, que de les exposer au mépris de tout le monde, en le rapportant.

Comment se pourroit-il encore qu'on eût ajouté à cette histoire la révolte de Coré, si injurieuse à toute sa postérité? N'y avoit-il point quelque sujet de craindre que quelqu'un de sa famille, pour la laver de cette tache, n'en découvrit la fausseté? Pourquoi falloit-il que ce fût ceux-là plutôt que d'autres, qui se chargeassent de cette infamie? Avoit-on tiré au sort pour cela? Etoit-ce une chose dont on ne pût se passer? & n'est-il pas visible que si ç'avoit été une fiction, toute la race en corps s'y seroit opposée, & auroit prié les auteurs de cette fable de chercher d'autres embellissemens à leur histoire? Mais si l'on considère les dernières paroles de Moïse, qui charge ce peuple de tant de malédictions, qui les menace de tant de calamités, & qui après leur avoir repro-

416 DISCOURS SUR LES PREUVES
ché toutes leurs infidélités, leur déclaré encore qu'ils en commettront de nouvelles, & que pour punition ils tomberont dans des malheurs sans ressource; qu'ils se verront accablés d'ennemis, & réduits à la dernière extrémité, jusqu'à manger leurs propres enfans; qu'ils verront leurs villes détruites, leurs femmes & leurs filles violées, & leurs sacrifices abolis; & qu'enfin ils seront emmenés captifs, & dispersés par toute la terre, pour être en mépris & en abomination aux autres peuples: si l'on considère, dis-je, tout cela, je ne fais ce qu'il faut être, pour s'imaginer que ce peuple ait pu conspirer avec qui que ce fût qui les auroit si cruellement offensés.

Mais il est sur-tout à remarquer que ce ne sont pas là seulement des discours d'un homme qui veut intimider ses sectateurs, & de simples menaces de malheurs qui ne dussent arriver aux Juifs qu'au cas qu'ils manquaissent à leur Loi. Si elles paroissent conditionnelles en quelques endroits, ce sont en d'autres des Prophéties positives, qui portent qu'ils manqueront effectivement à cette Loi, comme ils l'ont fait, & que tous ces malheurs fondront sur eux, comme il est en effet arrivé. Quelle apparence donc que les Juifs aient été assez simples, ou plutôt assez insensés,

DES LIVRES DE MOÏSE. 417
pour souffrir qu'on ajoutât à leur histoire des Prophéties de cette nature, & qu'en vue de la gloire de leur nation ils aient pu consentir à une chose qui ne pouvoit jamais tourner qu'à leur honte & à leur infamie? Car pouvoient-ils ne point voir que, si ces prédictions se trouvoient fausses, leur Religion passoit pour une imposture, & ils perdoient infailliblement la réputation qu'ils auroient pu acquérir par tout le reste; ou que, s'ils tomboient effectivement dans ces malheurs, ils passeroient pour les plus méchans des hommes, & ne devoient attendre, au lieu de consolation, que les reproches de toute la terre, d'être tombés dans des calamités dont ils avoient été avertis, & de n'y être tombés que pour avoir attiré sur eux l'indignation de leur Dieu, en violant sa loi?

Ainsi donc, quelque licence que l'on donne à l'imagination, elle ne sauroit produire que des chimeres. Moïse n'a point abusé les Juifs, il n'en a pu avoir le dessein; & quand il l'auroit pu, il n'étoit pas possible qu'il y réussit par les voies qu'il a prises. Les Juifs n'ont point été non plus de concert avec lui, pour imposer à leur postérité, & à toutes les autres nations. Ce n'a point été un nouveau venu qui se soit servi, pour leur en faire accroire, de ce qu'il a trouvé établi parmi

eux, ou par tradition, ou par écrit : & il est aussi peu possible que les Juifs aient trempé dans cette imposture avec un autre qu'avec Moïse.

Voilà une petite partie de ce que l'on peut dire sur ce grand sujet : car il ne faut pas s'imaginer qu'on puisse épuiser les preuves que ce Livre nous fournit de sa vérité : plus on le médite, plus on en trouve : c'est une source inépuisable de lumières, & sans même que l'on se mette en peine de les développer, on ne laisse pas de sentir que le langage de ce Livre n'est point celui des hommes, ni une production de leur esprit ; que rien n'est plus éloigné des voies, non-seulement des imposteurs & des fourbes, mais aussi de celle de prudens & des sages du monde ; que c'est un caractère tout particulier & tout différent de celui des hommes qui agissent par leur propre esprit ; & que l'on n'y voit, ni les passions communes, ni les intérêts ordinaires, ni les vues de prudence & de prévoyance qu'on remarque dans les autres : & enfin qu'il est impossible de se dépouiller de l'homme au point qu'il le faudroit pour produire un tel ouvrage, où l'homme paroît si peu.

Cependant ce Livre est, nous l'avons, & ce n'est point le hazard qui l'a fait. Il a été, & il est encore le plus grand objet

qu'il y ait jamais eu dans le monde. Pendant plus de deux mille ans, le peuple de la terre le plus singulier y a été tellement attaché, qu'il ne l'a pas perdu de vue. Des mains de ce peuple, il passe en celles des Chrétiens, c'est-à-dire, qu'il se répand par tout l'univers ; & au bout de seize cens ans, ces deux peuples, irréconciliablement ennemis, le regardent encore avec la même vénération, s'en disputent l'intelligence l'un à l'autre, & y trouvent également le titre original du droit qu'ils prétendent à l'héritage du ciel, & où chacun d'eux croit que le reste des hommes n'a point de part.

Qui osera donc dire qu'il lui soit permis de ne pas prendre parti dans une rencontre de cette importance, & qui peut même s'en empêcher, & laisser là ce Livre pour ce qu'il est, sans se mettre en peine, s'il est vrai ou faux, comme une chose dont la vérité fût impénétrable & indifférente ? ou qui sera assez hardi pour aller tête baissée contre cette abondance de vérités & de lumières ; & , sans autre appui que son caprice & sa misérable raison, décider, du fond de ce cachot où la nature l'a relégué, qu'il n'y a point d'être dans le reste de l'Univers, qui puisse opérer tant de merveilles, & que ce sont autant de fables & de visions ?

Mais ce qui fait que quelques gens ne sont pas touchés de ces preuves, qui sont si sensibles à d'autres, c'est que leur intérêt & leurs passions les occupent si fort, qu'ils ne voient qu'à demi tout le reste. Voilà la véritable source des doutes que l'on forme contre la Religion, parce qu'il n'y a rien en effet de si contraire aux passions que la vie qu'elle nous commande: & ainsi il n'est pas difficile de comprendre qu'elles s'opposent à une chose qui les attaque directement, & qui ne peut s'établir que par leur ruine.

Cela peut bien arriver à cet égard, puisqu'on le voit même dans les choses naturelles. Et si quelquefois la simple imagination d'un événement qu'on n'aimeroit pas, quoiqu'il y ait impossibilité qu'il arrive, fait agir comme si l'on doutoit en effet, lorsqu'en effet on ne sauroit douter; combien l'abandonnement nécessaire de ce qu'on a au monde, de plus cher & de plus sensible est-il plus capable d'aveugler, & de faire douter d'une chose à la créance de laquelle le cœur ne doit pas moins contribuer que l'esprit!

On connoît, par exemple, une personne de grand esprit & de grand sens, mais tellement frappé de l'horreur de la mort, que quelqu'un lui ayant un jour demandé si elle ne pareroit pas bien sa

vie, qu'il y a une ville qu'on appelle Rome, pour peu qu'il y eût à gagner, elle répondit franchement que non. Ce doute ne lui étoit assurément jamais venu; & quelque autre proposition qu'on lui eût pu faire là-dessus, il ne lui eût pas été possible d'hésiter tant soit peu: mais du moment que cette idée de la mort se présenta à son esprit, elle l'occupait tout entier. Tout ce qu'il y avoit d'évidence, qu'il étoit impossible que Rome ne fût pas, s'évanouit: & s'il ne lui vint un doute formé que tout ce qu'on en a dit peut être faux, il se passa du moins quelque chose dans sa tête, ou plutôt dans son cœur, qui la fit agir comme si elle en eût effectivement douté.

Je fais bien que personne ne veut avouer que l'attache au plaisir, ni l'amour de la vie, le puisse aveugler à ce point-là, & que chacun prétend que ses doutes sont très-sincères, & que la répugnance qu'il a à croire les choses de la Religion, ne vient que de son esprit. Il n'est pas même bon de presser les gens sur ce point, puisque aussi-bien ne sauroit-on leur faire voir dans leur cœur ce qu'ils n'y voient pas d'eux-mêmes. Car il n'en est pas des mouvemens du cœur comme de ceux de l'esprit: ceux-ci se font, ou par progrès, ou par une certaine lumière vive, qui

nous fait prendre nos résolutions, & qui nous porte à agir; & il n'est pas possible que cela nous soit inconnu, & que nous ne le sentions: mais pour ce que l'on fait par la pente du cœur, il s'en faut bien qu'il en soit de même. Ce sont de certains ressorts cachés & nés avec nous, qui nous portent aux choses sans progrès de raisonnement, & presque sans connoissance. Et delà vient qu'à moins que d'y avoir bien fait des réflexions, & de s'y être accoutumé de bonne heure, il est comme impossible de ne pas s'y tromper; le cœur, si l'on peut parler ainsi, se confondant tellement avec la raison, ou plutôt se rendant si fort le maître, qu'il est le principe de toutes les actions, sans qu'on s'apperçoive presque qu'il y ait de part.

Mais que ceux qui doutent, reconnoissent au moins qu'ils ne font pas tout ce qu'ils pourroient pour s'éclaircir; ce qui ne peut venir que de la volonté. Ils en tomberont aisément d'accord, pour peu qu'ils soient sinceres; puisqu'ils ne sauroient nier que toute la vie ne doive être employée à la recherche d'une vérité si importante; au lieu qu'ils y ont à peine songé quelques momens, & que de toutes les choses du monde c'est peut-être celle à quoi ils ont le moins fait de réflexion.

Quand on aura obtenu d'eux cette volonté sincere de s'appliquer sérieusement aux preuves de la Religion, il ne sera pas difficile d'en pousser l'évidence encore plus loin, en prenant la voie que nous avons marquée. Car outre celle de fait, dont nous avons donné un essai dans ce discours, il y en a encore une infinité qui dépendent du sentiment, & qui se présentent en foule lorsqu'on lit l'Écriture avec application. Ce sont même celles-là qui méritent principalement qu'on s'y attache, parce qu'elles ont cet avantage, qu'en persuadant la vérité, elles la font encore aimer; sans quoi tout est inutile. Il est vrai qu'il n'y a que peu de gens qui aient ce qu'il faut pour en être touchés, c'est-à-dire, un certain gout de vérité & une droiture de cœur, qui ne se rencontrent que rarement. Mais il faut au moins essayer de les donner aux autres, & de réveiller en eux ce sentiment, qui doit revivre tôt ou tard, s'ils ont à croire d'une manière qui leur serve.



A P P R O B A T I O N
des Docteurs.

Nous soussignés, Docteurs en Théologie de la Faculté de Paris, reconnoissons que nous avons lu un petit Ouvrage, qui a pour titre, *Discours sur les Preuves des Livres de Moïse*. Tous ceux qui le liront en recevront beaucoup d'avantage & de satisfaction: car encore que la Foi suffise au Chrétien pour éclairer son esprit, & le persuader des vérités que Dieu a eu la bonté de lui faire connoître; quand les raisons de croire se trouvent jointes à cette Foi, & qu'on est porté par des témoignages évidens, & recevables par eux-mêmes, à recevoir le vérités révélées, il se forme une lumière dans l'ame, qui la remplit de joie & de paix: *Deus autem solatii repleat vos omni gaudio & pace in credendo*. C'est ce qui arrivera sans doute à celui qui lira ce petit Ouvrage dans le dessein de s'instruire; puisqu'il trouvera l'histoire de Moïse, son gouvernement, ses miracles, ses livres, &c. établis avec tant d'évidence, & tout cela, par rapport à JESUS-CHRIST notre divin Médiateur, que ces seules preuves seroient capables de le convaincre, quand même la Foi divine ne le détermineroit pas. C'est le jugement que nous avons porté de ce petit Ouvrage, qui ne contient aucune proposition contraire à la Foi Catholique & aux bonnes mœurs. A Paris le premier de Mai 1672.

LE VAILLANT, Curé de saint Christophe.

GRENET, Curé de saint Benoît.

MARLIN, Curé de saint Eustache.

L A B B É.

P E T I T P I E D.

T. R O U L A N D.

D I S C O U R S,
OÙ L'ON FAIT VOIR
QU'IL Y A
DES DÉMONSTRATIONS
D'UNE AUTRE ESPECE,
ET AUSSI CERTAINES
QUE CELLES
DE LA GÉOMÉTRIE.

UNIVERSIDAD

UNIVERSIDAD NOMA DE NUEVO LEON

GENERAL DE BIBLIOTECAS

®



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS Y ARCHIVOS

AVERTISSEMENT.

LE petit Discours qui suit, quoi-
qu'il soit très-imparfait, n'a pas
été jugé indigne d'être ajouté aux
Pensées de M. Pascal, tant parce
qu'il est dans ses vues, que par la
grandeur de celles qu'il peut don-
ner. Quelque vérité qu'il contienne,
ce n'est, à dire vrai, qu'une idée &
un souhait, dont l'exécution est
bien éloignée & bien difficile. Mais
elle n'est certainement pas impossi-
ble; & cela suffit dans une matière
comme celle dont il s'agit, pour por-
ter & pour obliger peut-être à l'en-
treprendre ceux qui se sentiroient
une partie de ce qu'il faut pour cela.
Quand les uns ne feroient que com-
mencer, d'autre pourroient pour-
suivre; chacun y ajouteroit quelque
chose, selon sa capacité; & peut-être
y en auroit-il bientôt assez, sinon
pour démontrer la vérité de la Reli-

428 *AVERTISSEMENT.*

gion d'une maniere aussi géométrique, que l'on démontre, par exemple qu'une certaine ligne courbe peut toujours s'approcher d'une certaine droite sans la toucher jamais, l'une & l'autre étant même continuées à l'infini; au moins pour la prouver avec autant de conviction, & pour laisser plus de satisfaction & de lumiere dans l'esprit.



DISCOURS,

Où l'on fait voir qu'il y a des Démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie.



A plupart des plus grandes certitudes que nous ayons ne sont fondées que sur un fort petit nombre de preuves, qui séparées ne sont pas infaillibles, & qui pourtant, dans certaines circonstances, se fortifient tellement par l'addition de l'une à l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y résisteroit; & qu'il n'y a point de démonstration dont il ne fût plus aisé de se faire naître le doute dans l'esprit.

Que la ville de Londres, par exemple, ait été brûlée il y a quelques années, il est certain que cela n'est pas plus vrai en soi,

428 *AVERTISSEMENT.*

gion d'une maniere aussi géométrique, que l'on démontre, par exemple qu'une certaine ligne courbe peut toujours s'approcher d'une certaine droite sans la toucher jamais, l'une & l'autre étant même continuées à l'infini; au moins pour la prouver avec autant de conviction, & pour laisser plus de satisfaction & de lumiere dans l'esprit.



DISCOURS,

Où l'on fait voir qu'il y a des Démonstrations d'une autre espece, & aussi certaines que celles de la Géométrie.



A plupart des plus grandes certitudes que nous ayons ne sont fondées que sur un fort petit nombre de preuves, qui séparées ne sont pas infaillibles, & qui pourtant, dans certaines circonstances, se fortifient tellement par l'addition de l'une à l'autre, qu'il y en a plus qu'il n'en faut pour condamner d'extravagance quiconque y résisteroit; & qu'il n'y a point de démonstration dont il ne fût plus aisé de se faire naître le doute dans l'esprit.

Que la ville de Londres, par exemple, ait été brûlée il y a quelques années, il est certain que cela n'est pas plus vrai en soi,

430 QU'IL Y A DES DÉMONSTR.
qu'il est vrai que les trois angles de tout triangle sont égaux à deux droits; mais cela est plus vrai, pour ainsi dire, par rapport aux hommes en général. Que chacun examine là-dessus, s'il lui seroit possible de se porter à en douter, & qu'il voie par quels degrés il a acquis cette certitude, que l'on sent bien être d'une autre nature, & plus intime que celle qui vient des démonstrations, & tout aussi pleine que si l'on avoit vu cet incendie de ses propres yeux.

Cependant, combien y a-t-il de gens qui n'ont pas osé parler vingt fois de cet embrasement? La première, ils auroient peut-être parié égal que la chose étoit; peut-être double contre simple à la seconde; mais après cela, qu'ils y songent, ils auroient mis cent contre un à la troisième; à la quatrième peut-être mille; & enfin leur vie à la dixième. Car cette multiplication est encore tout autre que celles des nombres, dont l'addition de l'unité augmente si terriblement les combinaisons; comme si aux vingt-quatre lettres, par exemple, on en ajoutoit une, cela feroit une multiplication effroyable des mots qu'on en pourroit composer. Et la raison en est bien claire; car à quelque point que l'addition d'un nombre puisse porter la multiplication, il y a toujours

D'UNE AUTRE ESPECE, &c. 431
bien loin delà à l'infini; au lieu que de l'autre côté, dès la troisième ou seconde preuve, selon qu'elles sont circonscrites, on peut arriver à l'infini, c'est-à-dire, à la certitude que la chose est.

Ainsi, comme un homme passeroit pour fou, s'il hésitoit tant soit peu à prendre le parti de se laisser donner la mort, en cas qu'avec trois dés on fît vingt fois de suite trois six, ou d'être Empereur, si l'on y manquoit; il y auroit infiniment plus d'extravagance à douter que la ville de Londres ait été brûlée: car enfin, il est aisé d'assigner au juste quel est le pari, & en combien de coups on peut entreprendre de faire vingt fois de suite trois six. Mais il n'en va pas ainsi des preuves qui nous font croire cet embrasement. Ce n'est pas une chose assignable: & tout infinis que sont les nombres, il n'y en a point qui la puisse déterminer. Nous sentons fort bien que cela est d'une autre nature, & que nous n'en sommes pas moins persuadés que des premiers principes.

Car à quelque degré qu'on puisse pousser la difficulté d'un certain hazard, comme, par exemple, de faire retrouver du premier coup à un aveugle une Oraison de Cicéron, après avoir brouillé les caractères qui la composent, & qu'il prendroit l'un après l'autre au hazard; il est

certain que, quoique cela paroisse extravagant à proposer, un homme profond dans la connoissance des nombres déterminera au juste ce qu'il y a à parier en cette occasion, n'y ayant point d'impossibilité réelle que cela ne puisse arriver. Mais pour les choses de fait, elles sont sûrement, ou ne sont pas. Il y a une ville qu'on appelle Rome, ou il n'y en a point. La ville de Londres a été brûlée, ou elle ne l'a pas été: il n'y a point de pari sur cela.

Mais, dira quelqu'un; supposons qu'un homme ait effectivement arrangé ces caractères, & qu'on veuille me faire parier si, oui ou non, il a rencontré cette Oraison de Cicéron; voilà une chose de fait, & d'un fait de même espece que celui de Rome: cependant on peut déterminer ce qui doit se parier. Cela est vrai; mais c'est que vous n'avez pas vu ce qu'il a trouvé; car alors il n'y auroit plus de pari: vous sauriez sûrement si l'Oraison y est, ou n'y est pas. Il en est ainsi de Rome. Les choses qui nous prouvent qu'il y a une ville de ce nom-là, nous l'ont fait voir, comme si nous y avions passé toute notre vie. Il n'y a plus à parier.

Aussi la certitude qu'on a de Rome est une démonstration en son espece; car il y en a de plusieurs sortes, & où l'on arrive

rive par d'autres voies que par celles de la Géométrie, & même plus convainquantes, quoiqu'on n'en voie pas le progrès. Tout ce qui ne dépend point du hazard est de cette nature; & il est certain qu'il y a des choses où, malgré la multiplicité des combinaisons, il est impossible d'arriver. Qu'on prenne, par exemple, un homme sans esprit, qu'on le mette à la place de Mr. le premier Président, & qu'on lui dise de faire une harangue; sera-t-il possible d'assigner ce qu'il y a à parier qu'il ne rencontrera point mot pour mot la dernière harangue de Mr. le premier Président? Non, en vérité, & cela vient de ce que les choses d'esprit & de pensée ne sont point de la nature des corps.

Que l'on rencontre une Oraison de Cicéron, en assemblant au hazard des caractères d'Imprimerie, il est visible que cela se peut. Ce ne sont que des assemblages de corps, qui sont possibles dans l'infini. Mais de rencontrer une harangue par la pensée, c'est tout autre chose. Car un homme ne dit jamais rien que parce qu'il le veut dire, & il ne peut rien vouloir dire que ce que la lumière de son esprit peut lui découvrir: ainsi il ne voit que selon qu'il en a plus ou moins; & il y a une infinité de choses où il est impossible que cette lumière particulière de

434 QU'IL Y A DES DÉMONSTR.
chaque esprit puisse aller, comme il y en a une infinité où tout ce que les hommes ensemble ont de lumière, ne sauroit atteindre. Il est donc visible que si cet homme agissoit comme une machine, il ne seroit pas impossible que le hazard le menât à cette harangue, & le pari pourroit s'en assigner. Mais de ce qu'il pense, il est certain que jamais il ne la rencontrera, & que jamais la lumière de son esprit, selon laquelle il faut qu'il marche, ne sauroit le mener de ce côté-là.

On dira peut-être que cet homme peut vouloir agir comme une machine, & prononcer seulement des mots, qui, ne signifiant rien dans son intention, peuvent exprimer les pensées de Mr. le premier Président. Mais c'est ce qui ne sauroit être, parce qu'il est impossible qu'un homme se défasse à ce point-là de son esprit. Il faudroit qu'il n'en gardât que le vouloir de remuer la langue, & alors il ne prononceroit pas un mot seulement. Que s'il la remuoit pour en prononcer, ce ne pourroit être que des mots qu'il auroit auparavant formés dans sa tête, & qui ne signifiant rien étant assemblés, parce qu'il les voudroit assembler, quoiqu'ils ne signifiasent rien, ne feroient pas la harangue qui a du sens: ou, s'il vouloit que leur assemblage signifiat quelque chose, ce ne

D'UNE AUTRE ESPECE, &c. 435
feroit pas non plus la harangue dont il ne pourroit avoir les idées.

Voilà donc une chose qui ne consiste qu'en combinaisons, & à laquelle il est néanmoins impossible que le hazard puisse aller: & ce qu'il y a d'admirable, c'est que ces divers assemblages de caracteres qui composent une Oraison de Cicéron, s'étendant à toutes les langues, sont incomparablement en plus grand nombre que les mots de la langue françoise que Mr. le premier Président a parlée, & que cependant il n'est pas impossible qu'on rencontre cette Oraison, & qu'il l'est visiblement que cet homme arrive à cette harangue; mais c'est, comme il a déjà été dit, que la main qui arrange ces caracteres au hazard, est elle-même entre les mains du hazard, & que cet homme qui parle est gouverné par une volonté & un esprit qui n'y sont nullement soumis; le hazard ne pouvant jamais faire qu'un homme agisse contre sa volonté, ni l'élever au-dessus de son intelligence.

On pourroit bien montrer que le pari que Rome soit est de cette nature, & que le hazard n'y a nulle part. Car enfin, de tous ceux qui ont dit qu'il y avoit une ville de ce nom-là, il n'y en a pas un qui ne l'ait voulu dire, qui n'ait su ce qu'il faisoit en le disant, & qui n'ait même eu en cela

quelque but : toutes choses qui ne sont point du domaine du hazard : & comme il ne se peut qu'entre ceux-là il n'y en ait eu un nombre presque infini qui auroient su que cette ville n'étoit point, si elle n'étoit point en effet, il faut avoir perdu le sens pour s'imaginer que le hazard a pu faire qu'ils aient tous eu des raisons pour aimer mieux dire ce mensonge que la vérité, ou que tous l'aient mieux aimé sans raison. Il n'est pas nécessaire de pousser cela plus loin : on l'affoiblirait plutôt par le détail, qu'on ne le feroit comprendre à qui ne le sent pas d'abord. Mais on peut soutenir hardiment qu'il est impossible de ne le pas sentir, non plus qu'un premier principe, & que si l'existence de la ville de Rome n'est pas démontrée pour ceux qui n'y ont pas été, il s'ensuit qu'il y a des choses non démontrées, plus certaines, pour ainsi dire, que des démonstrations.

La Religion Chrétienne assurément est de ce genre; & qui auroit assez d'esprit, d'application & de lecture, on viendrait à bout de le faire voir. Car que l'on pense profondément à tant de grandes & d'inconcevables choses qui se sont passées depuis six mille ans aux yeux des hommes, & dont on trouve des restes & des traces par tout le monde; & à l'antiquité de cette histoire, qui comprend ce qu'on con-

noît de plus éloigné dans la durée de l'univers, sans qu'il se soit jamais rien trouvé qui l'ait démentie.

Que l'on pense aux réflexions de toute nature qu'il y a à faire sur les événemens & sur les mysteres qui nous sont enseignés par la Religion Chrétienne; sur la maniere dont ils sont passés jusqu'à nous; sur le style, l'uniformité & l'élevation de ceux qui nous ont donné les livres saints; sur la profondeur des vérités que seuls entre les hommes ils nous ont découvertes, & dans la nature de l'homme, & dans celle de la divinité, & dans celle des vertus & des vices. Que l'on considère la distance infinie qu'il y a de leurs idées, & de leur maniere de penser, de s'exprimer & d'agir, à celle de tout le reste des hommes; en sorte qu'il semble qu'ils aient été d'une espece différente : la qualité d'originaux qu'ils possèdent avec tant d'avantage, que non-seulement tout ce qui a été dit avec quelque sens par les hommes, n'en est qu'une foible copie, mais qu'on y trouve même la source de leurs erreurs & de leurs égaremens, qui n'en sont qu'une grossiere dépravation; & les voies par où tout ce que nous croyons s'est établi, a subsisté jusqu'ici, subsiste encore, & doit visiblement subsister autant que le monde.

438 QU'IL Y A DES DÉMONSTR.

Enfin, que l'on rassemble tout ce qui a été remarqué à ce sujet par tant de grands personnages qui en ont écrit, & qu'on y joigne même ce qui leur est échappé; car cela doit encore entrer en compte, puis-que la foiblesse de l'esprit humain ne lui permettant jamais de voir dans les choses qu'une partie de ce qu'elles enferment, l'abondance de ce qu'il déconvre marque infailliblement celle de ce qui lui resteroit à découvrir. Que l'on envisage, dis-je, tout cela, & qu'on le pese de bonne foi; il sera visible qu'on pourroit faire voir une si grande accumulation de preuves pour notre Religion, qu'il n'y a point de démonstration plus convaincante, & qu'il seroit aussi difficile d'en douter que d'une proposition de Géométrie, quand même on n'auroit que le seul secours de la raison.

Car, quoiqu'on ne pût peut-être démontrer dans la rigueur de la Géométrie, qu'aucune de ces preuves en particulier, soit indubitable, elles ont néanmoins une telle force étant assemblées, qu'elles convainquent tout autrement que ce que les Géometres appellent démonstration. Ce qui vient de ce que les preuves de Géométrie ne font le plus souvent qu'ôter la réplique, sans répandre aucune lumière dans l'esprit, ni montrer la chose à découvert;

D'UNE AUTRE ESPECE, &c. 439
au lieu que celles-ci la mettent, pour ainsi dire, devant les yeux; & la raison en est qu'elles font dans nos véritables voies, & que nous avons plus de facilité à nous en servir sûrement que des principes de Géométrie, dont peu de têtes sont capables, jusques-là que tout infaillibles qu'ils sont, les Géometres eux-mêmes se trompent & se brouillent souvent.

F I N.



TABLE DES MATIERES.

A

- A**ction. Source des actions purement humaines. Page 225
Les belles actions cachées sont les plus estimables. 231
Affliction. Ne s'affliger de rien. 203
Sentiment qu'il faut avoir dans l'affliction. 256
Aimer. La véritable Religion enseigne à aimer Dieu. 15
Ce qu'il faut aimer en nous. 216. 217
On n'aime point les personnes, mais les qualités qui sont en elles. 227
Ame. L'immortalité de l'ame est une chose qui nous importe beaucoup. 3. 4. 5. 12.
De la mort de l'ame. 257
- Amour.** L'amour de Dieu recommandé en tout. 122. 127
Regle de l'amour qu'on se doit à soi-même & au prochain. 223. & suiv.
Amour de J. C. 224. 225
Deux amours de l'homme. 251. 252
Origine de l'amour propre. 252
Antechrist. Ses miracles. 184. 185
Apôtres. Simplicité & force des Apôtres. 100
Athée. Contre l'indifférence des Athées. 1. & suiv.
Attachement. Divers objets des attachemens des hommes. 174
Avènement. Deux avènements de J. C. 71
Aveuglement. De l'aveu-

glement des uns, & Les diverses langues de la clarté des autres. 114. & suiv. **Chrétien.** Distinction des Chrétiens & des Juifs.

B

- B**asse. Vue de la bassesse de l'homme. 39
Bassesse de J. C. 90. 91
Bien. Le vrai bien est d'être uni à Dieu. 122
Bonheur. Le bonheur de l'homme est dans le repos. 170. 171
- 74
Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion. 120. & suiv.
Tout le repos du Chrétien est en Dieu. 127
Penées Chrétiennes. 191. & suiv.
Ce qui est arrivé à J. C. doit se passer dans l'ame & dans le corps de chaque Chrétien. 254. 255

C

- C**acher. Desein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres. 113. & s.
Charité. L'unique objet de l'Ecriture est la charité. 86
Charnel. Les choses charnelles servoient de figures, & les vérités spirituelles étoient figurées par les choses charnelles. 64. & suiv.
Chercher. De ceux qui cherchent Dieu. 10. 13. 114. 115
Chiffre. L'Ecriture sainte est un chiffre qui a deux sens. 82. & suiv.
- 8
Que la Religion Chrétienne est la véritable. 15. & suiv.
Le Christianisme veut qu'on se soumette à la foi avec humilité. 218
Circoncision. Circoncision du cœur. 121
Abolition de la Circoncision. 196
Concupiscence. Effets de la concupiscence. 30 & suiv.
C'est la concupiscence qui empêche de se rendre aux preuves de la Religion. 92

- On est haïssable par la concupiscence. 216
- Condition.* Des conditions aisées, ou difficiles, pour vivre selon Dieu. 211
- Conformité.* Conformité à la volonté de Dieu. 33. 243. 294. & suiv.
- Connoissance.* Connoissance générale de l'homme. 13. 2 & suiv.
- De la connoissance des choses. 259. & suiv.
- Connoître.* Ce qu'il nous importe de connoître. 38
- Ce que c'est que connoître Dieu en Chrétien. 127
- Consolation.* Chercher la consolation en Dieu seul. 242. & suiv.
- Comment il faut demander de la consolation. 291. & suiv.
- Conversation.* Il faut bien choisir les conversations. 270
- Conversion.* En quoi consiste la véritable conversion. 44
- Conversion imaginaire. 220
- Corps.* Des corps des Saints. 250. 251
- Corruption.* Corruption de l'homme. 60. & f.
- Coutume.* Force de la coutume. 151
- On doit suivre les coutumes établies. 240. 241
- Crainte.* D'où vient la bonne ou la mauvaise crainte. 219
- Créance.* La volonté entraîne la créance. 159
- De la créance que nous devons aux choses de la foi. 200
- Création.* Vérité de la création. 75. 76
- Créature.* La beauté des créatures en fait connoître l'Auteur à ceux que Dieu éclaire par la lumière. 125
- Croire.* Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne. 46 & suiv.
- Trois moyens de croire. 218. Voyez *Foi.*
- Curiosité.* La curiosité n'est que vanité. 151
- Curiosité, maladie de l'homme. 274
- D
- D** *Annés.* Du jugement des damnés. 194

- Déluge.* Vérité du Déluge. 75. 76
- Démonstrations.* Il y en a d'aussi certaines que celles de la Géométrie. 429. & suiv.
- Dépendance.* Il y a dépendance par-tout. 216
- Dieu.* Dieu, quoique caché aux hommes, a mis des marques sensibles dans l'Eglise pour se faire connoître. 2
- Le malheur d'un homme sans Dieu. 13
- La véritable Religion enseigne à aimer Dieu. 15 & suiv.
- Dieu a toujours été adoré. 19
- Notre unique mal est d'être séparés de Dieu. 29
- On peut connoître qu'il y a un Dieu, sans savoir ce qu'il est. 47
- Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Ecriture. 53. & suiv.
- Dessein de Dieu de se cacher aux uns, & de se découvrir aux autres. 113. & suiv.
- L'abandon & la protection de Dieu. 116
- On ne connoît Dieu utilement que par J. C. 124. & suiv.
- Pourquoi Dieu se cache & se découvre aux hommes. 188. 189
- Deux sortes de personnes connoissent Dieu. 200
- C'est le cœur qui sent Dieu. 215
- C'est-là qu'il faut le chercher. 306
- De ceux qui cherchent & trouvent Dieu. 220
- Divertissement.* Les divertissemens sont faux & trompeurs. 175
- Doctrines.* Comme JESUS-CHRIST a vérifié sa doctrine. 180
- De la doctrine suspecte. *ibid.*
- Doute.* Dans les doutes de conséquence on est obligé de chercher la vérité. 5. 6. 198
- E
- E** *Ecriture.* De l'histoire de l'Ecriture sainte. 75. & suiv.
- L'Ecriture sainte est un chiffre qui a double sens. 82. & suiv.
- Le véritable sens de l'E-
- T vj

- écriture est celui dans lequel tous les passages contraires s'accordent. 84
- L'unique objet de l'Écriture est la charité. 86
- L'Esprit de Dieu caché dans l'Écriture. 190
- Eglise.* Dieu a mis des marques sensibles dans l'Église pour se faire connoître. 2
- L'Église a toujours subsisté. 19
- Les miracles ont servi à fonder l'Église. 185
- Elus.* Les élus ignorent leurs vertus. 209
- Enfant.* Des soins dont on charge les enfans. 164
- Erreur.* L'opinion & la fantaisie, principe d'erreur. 155. & suiv.
- Les maladies, principe d'erreur. 159
- Différence entre tenter & induire en erreur. 181. 182
- Esprit.* Tous les corps ne valent pas le moindre des esprits. 91
- Avantage de la médiocrité d'esprit. 228. 229
- Deux sortes d'esprits. 260
- Estime.* Du désir qu'a l'homme de l'estime. 146. 147
- Eternité.* Importance de penser à l'éternité. 4
- Evangile.* Remarque sur le style de l'Évangile. 106. 107
- Eucharistie.* De la foi de l'Eucharistie. 193. & s.
- Exemple.* Effet du mauvais exemple. 235
- F
- Fantaisie.* La fantaisie, maîtresse d'erreur. 155. & suiv.
- Félicité.* L'homme considéré par rapport à la félicité. 134. & suiv.
- Figure.* La figure faite sur la vérité. 73
- De diverses sortes de figures. 77. & suiv.
- Pourquoi les Prophètes ont parlé en figures. *ibid.*
- Joseph, figure de JESUS-CHRIST. 78
- Que la loi étoit figurative. 79. & suiv.
- Fin.* Qu'il est important de connoître la dernière fin. 3. & suiv.
- Finesse.* Esprit de finesse. 260. & suiv.

- Foi.* Foi sans raisonnement. 43. & suiv.
- Marque de ceux qui ont la foi. 195. *Voyez Créance.*
- G
- Généalogie.* Soins qu'avoient les Anciens de conserver les généalogies. 76. 77
- Des deux généalogies de J. C. 118. 119
- Géométrie.* Esprit de Géométrie. 260
- Gloire.* On aime la gloire en toutes choses. 149. 150
- Grace.* Grace figurée par la loi, & figure de la gloire. 78
- C'est la grace qui fait embrasser les preuves de la Religion. 199
- Grand.* Qu'est-ce qu'un grand. 168
- Différence des grands & des petits. 285
- Grandeurs.* Diverses sortes de grandeurs. 89
- H
- Hérésie.* Sources de routes les hérésies. 192. 193
- Histoire.* Quelle histoire est suspecte. 60
- De l'histoire de l'Écriture sainte. 73. & suiv.
- L'Histoire de l'Église est l'histoire de la vérité. 213
- Homme.* Les hommes dans les ténèbres. 1. 2
- Le malheur d'un homme sans Dieu. 13
- Principe de grandeur & de misère dans l'homme. 28. & suiv.
- Chute de l'homme. 31. & suiv.
- Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse aux hommes. 40. 41
- Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, & qui commence à lire l'Écriture. 53. & suiv.
- Injustice & corruption de l'homme. 60. & s.
- La concupiscence est le seul ennemi de l'homme. 86
- Misère de l'homme. 115. 116. 162. & suiv.
- Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme, à l'égard de la vérité. 130. & suiv.

L'homme considéré par rapport à la félicité.	134. & suiv.	Thumeur.	269. 270
Connoissance générale de l'homme.	140. & f.	I	
Grandeur de l'homme.	145. & suiv.	JESUS - CHRIST.	
Vanité de l'homme.	149. & suiv.	J. C. rebuté par les Juifs.	65. 66
Foiblesse de l'homme.	154. & suiv.	J. C. figuré par Joseph.	78
L'homme plein d'erreurs infaçables sans la grace.	161. & suiv.	En J. C. toutes les contradictions accordées.	84
D'où vient le malheur de l'homme.	165	De J. C.	89. & suiv.
En quoi consiste la dignité de l'homme.	192	Grandeur de J. C.	90. 91
Image de la condition des hommes.	198	J. C. est venu dans son ordre de sainteté.	90
Le plus heureux & le plus malheureux des hommes.	219	J. C. est mort pour tous.	94
Deux amours de l'homme.	251. 252	Preuves de J. C. par les prophéties.	95. & suiv.
En chaque homme un serpent, une Eve, un Adam.	159	Force de la parole de J. C.	97. & suiv.
Différence entre les hommes.	ibid.	Prédications particulières de J. C.	101. 102. 103
La vertu des hommes ne se satisfait pas d'elle-même.	270	Diverses preuves de J. C.	106. & suiv.
Il faut connoître toutes choses pour connoître l'homme.	271. 272	J. C. Dieu caché.	117
Humeur, Bizareries de		On ne connoît Dieu utilement que par J. C.	124. & suiv.
		Comment J. C. a vérifié sa doctrine.	180
		Que la mort est aimable en J. C.	246
		Tout ce qui est arrivé à J. C. se doit passer dans l'ame & dans le	

corps de chaque Chrétien,	254. 255	doctrine de la loi des Juifs.	72
Dieu n'a rien fait que pour J. C.	305. Voyez Messie.	Juifs de deux sortes.	73
Ignorance. De ceux qui vivent dans l'ignorance.	6. & suiv.	Etat misérable des Juifs.	108. 109
Imagination. Illusion de l'imagination.	153. 160	Que les vrais Chrétiens & les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion.	120. & suiv.
Incertain. On travaille pour l'incertain.	267	En quoi consistoit la Religion des Juifs.	ibid.
Indifférence. Contre l'indifférence des Athées.	1. & suiv.	Doctrine des Juifs.	178
Infini. L'existence de l'infini connue aux hommes.	47		179
Injustice. Injustice de l'homme.	60. & suiv.	L	
Inventer. Ceux qui sont capables d'inventer sont rares.	266	L Angue. Les diverses langues sont des chifres.	276
Joie. Joie des Chrétiens & des Bienheureux.	205. 266	Loi. De la loi de Dieu.	56. & suiv.
Joseph J. C. figuré par Joseph.	78	Que la loi étoit figurative.	79. & suiv.
Jugement. Du jugement des damnés.	194	Justice des loix.	241
Juifs. De la loi du peuple Juif.	56. & suiv.	M	
Sincérité des Juifs.	59. 60. & suiv.	M Ahomet. Loi de Mahomet.	72
Des Juifs.	63. & suiv.	Contre Mahomet.	110 & suiv.
Distinguer la doctrine des Juifs d'avec la		Mal. Profiter du mal.	207
		Maladie. Maladies principales d'erreur.	159
		Priere pour demander le bon usage des maladies.	279

<i>Médiateur.</i> Le besoin qu'on a d'un Médiateur pour s'approcher de Dieu. 127. 128	Rareté des miracles. 188, 189
<i>Membre.</i> Membres sans. 222. & suiv.	<i>Misere.</i> Nous ne pouvons connoître J. C. sans connoître nos miseres. 128. 129
<i>Messie.</i> Espérance du Messie. 17. & suiv.	La misere de l'homme se conclut de sa grandeur. 139
Le Messie a toujours été cru. 20	L'orgueil contrepese toutes nos miseres. 149
Des figures du Messie. 65. 66	Misere de l'homme. 162. & suiv.
La vérité du Messie reconnue par la Religion des Juifs. 72	<i>Moi.</i> Du mot de moi. 231. 232
Prediction obscure du Messie. 80. 116. & s.	<i>Moïse.</i> De Moïse. 75. & suiv.
Si les prophéties ont deux sens, il est sûr que le Messie est venu. 79	Discours sur les preuves des Livres de Moïse. 379. & suiv.
Conversion des Païens réservée au Messie. 93	<i>Monde.</i> Qu'il n'y a point dans le monde de satisfaction solide. 5
Effets & marques de la venue du Messie. 96. & suiv.	<i>Montagne.</i> (Michel de) Ses défauts. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort. 209. 210
Preuves du Messie & de la Religion tirées des impies & des Juifs. 191. & suiv.	Le sot projet qu'a eu cet Auteur de se peindre, & de dire des sottises à dessein. 237
<i>Métiers.</i> Comment l'on choisit les métiers. 150. 151	<i>Mort.</i> La mort nous menace à chaque instant. 5. & suiv.
<i>Miracle.</i> Nécessité des miracles. 107. 108	Les hommes fuient la
Pensées sur les miracles. 177. & suiv.	

pensée de la mort. 175	
Différence à notre égard de la mort des Païens & de celle des Martyrs. 201	
Pourquoi la mort est nécessaire. 209	
Pensées sur la mort. 242	
Opinion des Philosophes, touchant la mort. 244	
La mort considérée selon la vérité & la lumiere du Saint-Esprit. <i>ibid.</i>	
Que la mort est aimable en J. C. 246	
Origine de l'horreur de la mort. 252. 253	
Mort du corps & de l'ame. 257	
Des prieres & des sacrifices pour les morts. 258	
N	
<i>Naissance.</i> Préparation à la naissance de Jesus-Christ. 95	
O	
<i>Opinion.</i> L'opinion maîtresse d'erreur. 155 & suiv.	
<i>Orgueil.</i> L'orgueil contrepese toutes nos miseres. 149	
P	
<i>Païen.</i> Conversion des Païens réservée au Messie. 93	
<i>Parole.</i> Comment il faut entendre la parole de Dieu. 85	
Parole de J. C. simple & naïve. 92	
Force de la parole de J. C. 97. & suiv.	
<i>Passé.</i> Le passé & le présent sont nos moyens. 152	
<i>Passion.</i> Les passions troublent les sens. 161	
<i>Péché.</i> La véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme, & par le péché originel. 28. & suiv.	
En quoi consiste le péché. 203	
La mort est une peine du péché. 244	
<i>Pensée.</i> La dignité de l'homme dans la pensée. 147	
Pensées sur les miracles. 177. & suiv.	
Pensées Chrétiennes. 191. & suiv.	
Pensées morales. 221. & suiv.	

Pensées sur la mort.	Différence des Prophe-
242. & suiv.	tes & des Saints d'a-
Pensées diverses.	vec J. C. 94
259. & suiv.	<i>Prophétie.</i> Il faut enten-
<i>Peut.</i> Différence des	dre les prophéties
grands & des petits.	pour les examiner. 79
255	Preuves de J. C. par les
<i>Peuple.</i> Du peuple de	prophéties. 95. & suiv.
Dieu. 56. & suiv.	<i>Pyrrhoniens.</i> Raisons
Ce qui fait que les peu-	des Pyrrhoniens que
ples sont sujets à se	nous n'avons aucune
révolter. 157. 201	certitude de la vérité
<i>Philosophe.</i> A quoi les	des principes. 130
divisions & subdivi-	
sions des Philosophes	
peuvent être utiles.	
233. & suiv.	
<i>Plaire.</i> Le moyen de	
plaire à quelqu'un.	
276. 277	
<i>Plaisir.</i> Plaisirs des gens	
du monde. 205. 206	
<i>Pleurer.</i> D'où vient que	
l'on rit & que l'on	
pleure quelquefois	
d'une même chose.	
238	
<i>Présent.</i> Le présent n'est	
jamais notre but. 152	
Le présent est le seul	
temps qui est à nous.	
207	
<i>Présomption.</i> Présomp-	
tion de l'homme. 150	
<i>Prophete.</i> Le peuple né-	
gligent du temps des	
Prophetes. 74	

R
Raison. Soumission
 & usage de la raison.

42 & suiv.
 De la raison & des sens.

161
 Différence de la raison
 & du sentiment. 220.

221
Raisnable. Qui sont
 les hommes raisonna-

bles. 13. 14
Raisonnement. Le rai-

sonnement se réduit
 à céder au sentiment.

265
Rédemption. Preuves de
 la Rédemption de

J. C. 191. 192
Religion. Le malheur
 d'un homme sans
 Dieu, ni Religion. 13

14

Marques de la véritable	tionnée à toutes sor-
Religion. 15. & suiv.	tes d'esprits. 196
Véritable Religion prou-	C'est la grace qui fait
vée par les contrarié-	embrasser les preuves
tés qui sont dans	de la Religion, & c'est
l'homme, & par le	la concupiscence qui
péché originel. 28.	les fait fuir. 179
& suiv.	De ceux qui défendent
Qu'il est plus avanta-	la Religion. 203. 204
geux de croire que de	Comment on peut ga-
ne pas croire ce qu'en-	gner ceux qui ont de
seigne la Religion	la répugnance pour la
Chrétienne. 46. &	Religion. 210. 211
suiv.	Des Religions & des Sec-
Diversités de Religions.	tes qui ont la raison
55. 56	pour guide. 217. 218
Religion des Juifs toute	Tout conduit à la Reli-
divine. 72	gion, tout en détour-
Nécessité des miracles	ne. 303
pour établir la Reli-	La Religion Chrétienne
gion. 107. 108	est le centre de tous les
De la Religion Maho-	desseins de Dieu. <i>ibid.</i>
métane. 110	<i>Reliques.</i> Ce qui rend les
Il faut connoître la véri-	Reliques des Saints
té de la Religion dans	vénérables. 208
son obscurité. 119	Pourquoi on honore les
Que les vrais Chrétiens	Reliques des morts.
& les vrais Juifs n'ont	251
qu'une même Reli-	<i>Repos.</i> On cherche le
gion. 120. & suiv.	repos. 171. 172
En quoi consistoit la Re-	Ce qui donne le repos
ligion des Juifs. <i>ibid.</i>	& l'assurance. 200
Merveille de la Religion	<i>Reprouvé.</i> Les réprouvés
Chrétienne. 165. 166	ignoreront leurs cri-
Marques de fausse Reli-	mes. 209
gion. 178	<i>Réputation.</i> Voyez <i>Esti-</i>
La Religion est propor-	<i>me.</i>

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Confeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé GUILLAUME DESERREZ, notre Imprimeur & Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire réimprimer & donner au Public des Livres qui ont pour titre : *Essai de Morale, par M. Nicole; avec les Instructions théologiques; L'Imitation de Jesus-Christ, par de Bevil; Instructions sur les dispositions qu'on doit apporter aux Sacrements de Penitence & à l'Eucharistie; le Directeur spirituel; la Logique, ou l'Art de penser; l'Histoire des Variations des Eglises Protestantes par M. Bossuet, avec ses Avertissemens, & l'Exposition de la Doctrine de l'Eglise Catholique, en Latin & en François; Pensées de Pascal sur la Religion; Confessions & Soliloques de saint Augustin; la Vie des Saints; Pensées Chrétiennes; Histoires choisies, & Journée Chrétienne à l'usage des Catechismes; l'Histoire du vieux & du nouveau Testament, avec figures & sans figures; Instructions dogmatiques & morales; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires: A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire réimprimer lesdits Livres, autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons éenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression desdits Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1721; qu'avant de les exposer en vente, les imprimés qui auront servi de copie à la réimpression desdits Livres, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains*

de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur de Lamoignon, & qu'il en sera esuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Lamoignon; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûment signifiée, & que foi y soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles, le vingt-troisième jour du mois d'Août l'an de grace mil sept cent soixante-un, & de notre Regne le quarante-sixième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XV. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 462. fol. 216. conformément au Règlement de 1723. A Paris, le 11 Septembre 1761.

Signé G. SAUGRAIN, Syndic.





TO
TE

QUEV
OTEC